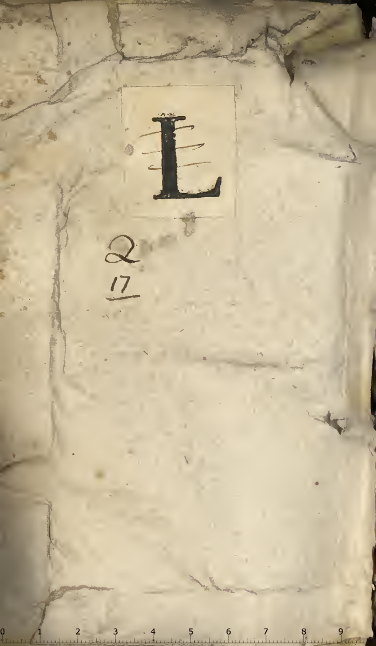
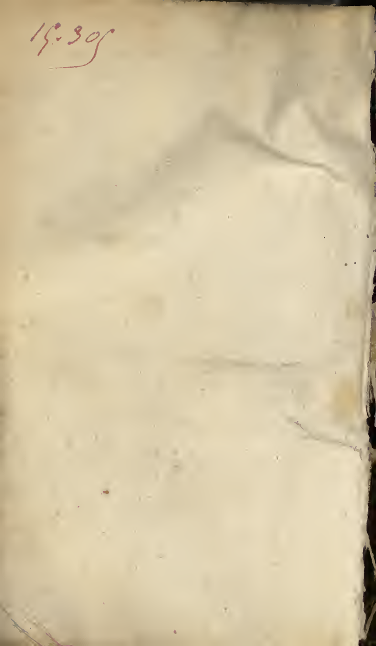






LA NOVVELLE AGRICVLTVRE,

OV INSTRVCTION GENERALE pour ensementer toutes sortes d'arbres fruictiers, auec l'vsage & proprietez d'iceux.

Ensemble la vertu d'vn nombre de fleurs : & le moyen de les conseruer.

Auec diuers traictez des couleurs & naturel des animaux.

Par PIERRE DE QVIQVERAN, de Beau-jeu, Euesque de Senés.



A TOVRNON,
Pour ROBERT REIGNAVD, Libraire iuré d'Arles.
M. DC. XVI.



A MONSIEVR DE BOCHES, CONSEILLER DV ROY EN SES CONSEILS D'ESTAT, & priué, Baron de Baux, Seigneur de Vers, Céderon, &c.

MONSIEVR,

Le mesme zele, qui meit iadis la plume en main à Mōsieur l'Euesque de Senés vostre Oncle pour honnorer la PROVENCE, m'a faict entreprendre la version de son liure : afin d'estaller au reste de la France les raretez, & excellences de nostre pays, & faire reuiure l'œuure, le nom, & la memoire d'vn si grand personnage, que le décours des annees, & le relent alloit ia consumant. Comme en l'vn i'ay estimé de pouuoir seruir au public, i'ay voulu en cest autre vous tesmoigner mō inclinatiō particuliere à vostre seruice. Ayant

eu l'honneur de m'eſtre ſouuent trouué auec vous en des bonnes compagnies, ie vous y ay veu receuoir de ſi viues poinctes pour faire parler François ce graue autheur à quelqu'vn de vos amis, & vous en ay ouy interpeller tant de fois par des perſonnes d'authorité, que la premiere ſemonce qu'il vous pleuſt m'en faire, m'attacha dez auſſi toſt à ce deſſein. Auquel leur recherche, voſtre deſir, & mon labeur ayãs rencontré vn meſme object, auſſi ne peuuent-ils faillir d'en rapporter vne gloire commune, dont la Prouence receura de l'auantage, vous de l'honneur, & moy l'eſpreuue d'vne affection eſgale à eux, & à vous. La plus part des Arbres s'eſleuent beaucoup mieux à les laiſſer és lieux de leur naiſſance, où l'aſpect du Ciel, l'Air, l'Eau, & le terroir leur agreent, qu'à les tranſplanter en autre climat, où ils ne pouſſent, que par artifice, & quelle culture qu'on leur donne

donne, portét toufiours ie ne fçay quels fruicts insipides, ou de moindre goust. Ce liure est cóme nay en vostre maison, & vous en celle de son autheur, vous l'auez preserué du naufrage du temps,&de l'oubli:ie tien de vos mains son original, bref estant vn fruict de vostre cru, il ne deuoit aller au iour,que sous la faueur de vostre droict, ni moins chercher ailleurs son addresse, que chez vous, à ce qu'en prenant son vol, comme vn oiseau genereux de vostre maison en nostre Prouence, & de là l'essor dans les contrees de la France, il peut par tout, où il iroit, estre recogneu à ses veruelles, où vostre nom se trouue empraint. En vous le dediant i'ay imité ceux, qui entent en escusson sur l'oliuier. Le tige, ou les scions de cest arbre ne reçoiuent autres greffes, que de son propre : c'est pourquoy refusant toute autre espece, il ne s'abastardit iamais. I'ay pensé que le vray moyen de

lui conſeruer ſon eſtre, & lui accroiſtre la vogue parmi les hommes, eſtoit de le reenter ſur le tige de vos propres armes, ſans le meſlanger auec d'autres, pour luy obtenir ſon paſſeport. Son ſtyle Latin eſt treſ-graue, ample, majeſtueux, ſes periodes fort longues, & fournies: la multiplicité de ſon ſçauoir eminent y paroiſt admirable: l'election de ſes mots propres & ſignificatifs eſt inimitable. Pour l'approcher, & le ſuyure, i'euſſe eu plus de beſoin du pinceau, que de la plume, tant il a excellé à tirer en viues couleurs la varieté des choſes de ſon ſujećt. Si en rompant (comme i'ay fait) la file de ſes diſcours, & les diſtinguant par chapitres, on m'accuſe d'auoir paſſé les limites d'vne ſimple verſion: le ſeul ſoulagement du lećteur me lauera fort aiſement de ceſte tache. Ce n'eſt pas pourtant que ie aye alteré en rien le ſens ny le texte, auquel ie me ſuis accroché au poſſible, ſe-

lon

lon que vous verrez : & m'y suis contenté, en m'efforçant de vous complaire. Aussi a ce esté la seule Idee, laquelle pendant mon trauail, m'a baillé l'anneau de Gyges, auec lequel i'estime tout auoir assez bien reüssi. Ores, Monsieur, puis que vos volontez ont esté les premiers motifs de mon entreprise, ie vous supplie qu'elles me soyent à l'aduenir autant de bouches des Psylles, qui au rapport de Pline, & de Dion auoyent le pouuoir de tirer le poison d'vn corps, sans qu'ils en fussent aucunement offensez. Vostre credit ioint à vos merites asseurez à tout accident humain succera le venin, que l'enuie, & la calomnie pourroyent espancher sur cest œuure. Vous mettrez au ceps la fureur de ces deux fieres Bellones qui vont grondant sous la force de la vertu, mordants tousiours les plus belles actions. L'appuy que ce liure recherche de vostre faueur, fera non seulement

voir à tout le pays le ſupport, que les Muſes,&les bonnes lettres reçoyuent de voſtre douceur, mais augmẽtera le nombre infini des deuoirs, que ie vous ay, dont ie cheris, & honnore le ſouuenir pour eſtre toute ma vie,

MONSIEVR,

Voſtre treſ-humble,& obeïſſant ſeruiteur
F. DE CLARET Archidiacre
de l'Egliſe d'Arles.

A Arles le dernier iour de Iuillet, 1613.

Sur la verſion de l'œuure de PIERRE DE QVIQVERAN, par le Sieur DE CLARET, dediee à Monſieur de Boches, Seigneur de Vers, Céderon,&c.

SONNET.

AV temps, que ſous les cours d'vne guerre felone
Les vieils Princes des Baux, à leur mere adherans,
Sont veuz pour la Prouence *en mortels differans,*
Auec le vieil Raymond Comte de Barcelone.
Au méme temps, qu'vn Sanche eſt Roy de Pampelone,
Les Boches, *les* Claretz, *& les preux* Quiquerans,
Des lauriers immortels par Armes conquerans,
Sont veuz ſous l'Etandard de Mars, & de Bellone.
Troncs Nobles & fameux, qui n'allerent chargeant,
Que de pointes d'or fin, & des fueilles d'argent,
Que les vaillans Heros, & des hommes celebres.
Si que de tels rameaux Quiqueran *fut produit,*
Et Claret, *qui l'arrache à ce coup des Tenebres,*
Et Vers *pour qui* Claret *en François le reduit.*

NOSTRADAME.

NIl erat humanum finxiſſe in puluere corpus,
Ni Diua in vitam, duceret oſſa virum.
Ergo quis poterit ſtatuas laudare Promethei,
Ni Ignes è cœlis Diua Minerua trahat?
Sic Salyum BELLOIOCANO extollere laudes,
Et Patriæ mores compoſuiſſe ſatis.

Sed quid erat fortes latiis inuoluere Gallos,
Ni Gallus Gallos separaret latiis?
Fecit CLARETVS, QVI QVERANO dignior an non,
Ignifero, quantùm dignior Armigerâ?

Aliud.

NOn sibi constat homo, inconstans sors omnia versat,
Inque vices varias sorte trahente ruit.
Prima suos vidit florenteis Græcia linguis,
Vidit florenteis Roma subinde suos.
Lege sed alterna, natos florere tuetur
Casto quos nutrit Gallula terra sinu.
Qui negat, ista legat, Gallúmque trophæa ferentem
Pennâ CLARETVM cernet, & eloquio.

P. SAXIVS. D. T. S. Arelat. Ecclesiæ Canon.

DOcta Quiquerani quondam (Prouincia) nomen,
Inuexit patulo prima Latina solo.
Aurea poma, fruges, oleas, armenta, gregésque
Lanigeros portus, balnea, vina, salem.
Nunc latio, & Francæ claret tua gloria genti
CLARETI claro clarior eloquio.
Téque, QVIQVERANVMQVE tuũ illustrauit, & ambo,
Lethæo solers eripuit tumulo.

G. D. D. T.

MIrum quid nostri peragens præconia tractus
Materna doctum Pallade vertat opus?

Fos

Forsan vt insignes foueat Gens martia laudes.
Claráque sub grato nomina corde gerat?
Nec dum:sed quoniam tibi laus,Prouincia,tantùm
Lustrari tanto defuit vna viro.

ΜΗ' δεῖ σε κλείειν, ΚΛΑΡΗΤΕ, πρὸς ῥυτὰ ἔργα
τ' ὀνόματι σαυτῷ ἐστιν ὄνυμα ἄλις.

Troph. de Mandon Arelat.

PHœbe,noui noua nunc in terris lumina Phœbi
Disce Pati phœbum terra nouum didicit.
Tune fugas noctes solus?fugat iste,sed impar
Nobilitate, fugas corporis, hic animi.

Antonius d'Ycard, Arelat.

QVo doctus quondam Præsul QVIQVERANVS amóre
Hoc natale fuit visus amare solum.
Hoc patriam laudas patrio sermone, tuúsque
Illius est similis visus amoris amor.
Ille colit Patriam,patriam veneraris & ipse,
Amborum Genios quis neget esse pareis?

Aliud.

QVod tu concordi QVIQVERANI docta labore
Scripta addis scriptis,quæ peritura forent.
Docta per ora virûm lauro redimitus adibis,
Et te ætas nostra,& sæcla futura colent.

I. Taxillus D. Medic.

Nomen

NOmen habes clarũ. Quidni, CLARETTE Deorũ
  Æmule, quem Tellus nouit & aula Iouis?
Aula Iouis templum, populi sit concio Tellus ·
  Aure bibens oris flumina larga tui.
Quin & scripta mouent, quanti sit gloria linguæ
  Mentis honos, generis laus, patriæque decus.
Inde tibi Pallas, Pitho, Cyrrheus, & Hermes
  Eloquij primas, ingenijque ferunt.

Ioan. Gleysius Quæsitor Arelat.

QVam dederas patriæ laudem, squallore iacebat
  Obruta, nil addens BELLOIOCANE, tibi.
Te, patriámque pio CLARETTI lumen amore
  Eruit è tenebris, puluereóque situ.
Augusti debent quod Arati scripta nepoti,
  Hoc tua CLARETTO, quo rediuiua nitent.

ALIVD.

BELLOIOCANE, tibi multum Prouincia debet:
  Tu mage CLARETTO, quo sine mutus eras.
Notus eras Latio, sed te non Gallica nôrat
  Gens tua; nunc linguâ clarus vtráque micas.

ΑΡχὴ τοῦ μὲν δόξα πέλει, καὶ πρῶτος ἔπαινος
  Ἑρμωνῆος ὅμως δεύτερος ἐστι κλέος.
Λαμπρὸς ἔην πρότερον δ᾽ ἀνθέντης γράμμασι πολλοῖς.
  Ἀλλ᾽ ἔσεται μᾶλλον πράγμασι τοῦδε πόνου.

Muræus Sammaximinus.

Sur

SVR LA VERSION DE PIERRE DE QVIQVERAN, par le sieur DE CLARET.

STANCES.

SVS douces filles de memoire,
Venez offrir tous mes desirs
A DE CLARET *de qui la gloire*
Pour eterniser sa victoire
Le conduit triomphant sur son char de saphirs.
D'vne voix doucement sucree
Portez son nom dedans les Cieux,
Affin que la troupe sacree
Qui dans l'Olympe se recree
Iuge son los égal à celuy des grands Dieux.
Entonnez ores sans obstacle
La hautesse de son Renom
Estallant au iour son miracle
Qui le faict appeller l'Oracle
Cent fois plus reueré que celuy d'Apollon.
Batissez luy de chrysolite
Vn autel richement parfaict
Estofé de perles d'elite
En faueur de son beau merite
Qui le rend en la terre vn Soleil en effect.
D'vn Vert laurier l'honneur des armes
Couronez son chef tout diuin,
Et par la douceur de voz carmes

Con

Confits dans le miel de voz charmes
Contez à noz Neueux qu'il dompte le destin.
Portez dans sa main triomphante
Pour decorer ses raretez
La palme touiours verdoyante
Que Minerue mesme presente
Aux Esprits vert ieux dignement enfantez.
Bref offrandez en sacrifice
Mille beaux vœux à ses escrits
Et par vn veritable auspice
Chantez d'vn ton graue & felice .
Qu'il est l'esprit d'honneur, & l'honneur des esprits.

Sonnet Prouensal.

COm'en may philomel a l'espellir d'au iour
Canton milou cansons per saludar l'aubeton
Ansin cadun vesen ton libre plen d'honour
Cantara de pleser may qu'vnou dindouleton.
Tous prepaus mistament sabonnas de ciueton
D'ambre gris, & de musc an tan bonou sentour
Qu'elous son suffisens per vnou tal oudour
De nous far esquiuar de Caron la barqueton.
Lous Prouensaus ti son talamen oubligas
Que tous ensemblament s'en venon arrengas
T'adreissar milou voüots, com'a son sant Oracle.
May qu'au non lou farié? Vesen que tous escrits
Resusciton BEAVIOC *l'honnour das beaus esprits,*
Et qu'autre non poudré far vn tan beau miracle!

A. G.

La

SI tos que QVIQVERAN *m'aguet ben alucado,*
Si renden amouroux de ma richo beautat,
De sa plumo mi fet las allos au coustat,
Et lesto daquen pas prengueri la voulado.

Roumo quan mi veguet à sa guiso abillado,
N'aguet pauso sin tan, que tout l'aguieu contat;
Que de dintre mon sen la Fé m'auieu plantat
Lous premiers prechadous de la Messo sagrado.

De pareillo amistat CLARET *aro m'a trach*
En l'er embe sa plumo en l'abit que ma fach
Dou per fidello au Rey la Franço mi caresso.

Prouensaus mous enfans, que sias, & que saran
Comen pagarey yeu CLARET *&* QVIQVERAN
Autre ben que lou mieu faudrie, que lou faguesso.

G, P,

A MONSIEVR DE CLARET, DOCTEVR EZ DROITS, ARCHIDIACRE en la sainĉte Eglise d'Arles. Sur la version de Pierre de Quiqueran.

STANCES.

Si iamais on veid vn labeur
Digne de loüange, & d'honneur,
Cetuy-cy seul tel peut parétre:
Vn BEAV-IEV *le tira des Dieux:*
Cil qu'auiourd'huy le fait renaistre,
Ne l'a peu tirer, que des Cieux.
Dedans les cendres de l'oubly
Tu étois presque enseuely
Au grand regret de la PROVENCE:
Quand de CLARET *eloquemmant*
Te faisant parler, comme en France
Se fait (BEAV-IEV) *ton truchemant.*
O quel dueil, ô quel creue-cœur:
A ton decez saisit le cœur
Des sainctes filles de memoire?
O quel creue-cœur, ô quel dueil,
De voir, que leur plus belle gloire
Fut le seul butin d'vn cercueil?
PROVENCE, *l'œil de l'vniuers,*
En te donant ces Cypres verz
Plura non moins, que fait la Mere
Sur son fils: le Rône en ses borz

Tē

Témoignant ſa douleur amere
N'a point eté veu clair dés-lors.
La terre iointe en ces témoins
Publia qu'en ſes quatre coins
Elle ne feit perte plus grande.
Du Ciel les plaiſirs furent tels
Ingeans, qu'vne plus digne offrande
Ne pouuoit orner ſes autels.
CLARET *par vn plus beau deſtin*
Change en françois ton beau Latin
Tu es le lis, il eſt la roſe;
Et par reciproque ſecours,
Ton diſcours reuit par ſa proſe,
Sa proſe vit par ton diſcours.
Par ainſi, cette rareté
S'aſſeurant d'immortalité
Se verra du Ciel bien cherie.
Cette roſe, & ce lis d'honeur
Reſiſtans au feu de l'enuie,
Ne verront fletrir leur couleur.

A. B.

De Carlos Reynaldos en Alabança del Señor Don FRANCISCO DE CLARET Doctor en Leyz, Arcediano en la ſanta Ygleſia de Arles, Traduzidor d'el libro *De laudibus Prouinciæ*, hecho latin por el Muy Illuſtre y Reuerendo Perlado don PETRO DE QVIQVERAN Obiſpo de Senes.

NYmpha eſclareſcida
Que nunca te paras,
Mira, qu'en tu Aras

La gloria crescida
D'vn famoso varon queda colgada,
lleuala d'Oriente a do el sol nada.
Offrendas mas altas
Nunca recebistes,
Ni milagros vistes
Por montes y faldas
Adonde los ingenios mas subidos
No den a estos ventaja en sus sentidos.
Estrañas nascieron
De Padres famoso
Espinas y abrojos:
Que no conoscieron
Muchos, y largos años tal quedaron
Pero oydia en rosas se mudaron.
Fama gloriosa
Oyd lo que digo
Da te por testigo
Por madre y esposa
Del docto QVIQVERAN *y* CLARET *facundo*
Porque immortales queden en el Mundo.

A MONSIEVR DE CLARET.

SONNET.

Grand esprit, qui parois en ce petit volume
Ou tu as les Thresors du pays d'écouuers,
Il me faudroit auoir la grace de ta plume,
Pour te pouuoir loüer dignemant en mes vers.
Ne pense donque pas, qu'en ceux cy ie presume
D'exalter tes vertus: Parmi le chant diuers

De

De tant de beaux esprits, que le desir allume
De produire ton nom aux fins de l'uniuers.
Quant à moy satisfait de conoître ton prix,
Ie laisse aux mieux disans, ou bien aux mieux apris,
A publier ton los, & vanter ton merite.
Que si voulant loüer tes discours imprimez,
Ils oyoient ceux qui sont de ta bouche animez,
Ne croiroient-ils pour toy toute gloire petite?

O D E.

Au mesme.

ARriere ces foibles espritz,
Qui d'vne humeur indifferante,
Lisans tant de doctes écritz
Tournez par vne main sauante,
Disent, que c'est vn labeur vain,
Indigne d'vn bon écriuain,
Que de courir sur la brisee
D'vn Auteur, qui les satisfait:
Et que c'est chose bien aisee,
De refaire ce qui est fait.
Il est vray, que l'inuention
Est vne seconde Nature:
Mais aussi la Tradution
A les effetz de la culture,
Qui les infertiles guerez
Iaunie des tresors de Cerez.
Ainsi met-on en digne vsage
D'vn bon Auteur l'intention,
Lors qu'on déront son vieux langage

Par le soc d'vne version.
Ce grand Colomb Lygurien,
Qui pour la fortune Espaignolle
Decouurit le Monde Indien,
Et les Astres d'vn autre Pole,
Bien qu'il n'eut fait voir en effet,
Que ce que nature auoit fait,
A-il moins merité la gloire,
D'auoir quasi refait ces lieux,
Au lieu,qu'on ne pouuoit les croire
Les rendans sujets à noz yeux.
Celle qui du Caduque Æson
Contre l'ordre des destinees,
Peut r'allumer le vieux Tison,
Et renoueller les annees,
Trompant les puissances du sort,
Et le retirant de la mort:
Ne fit elle aux mortels paroître,
Qu'elle n'auoit pas moins pené,
Pour lui conseruer vn tel étre,
Que celle, qui l'auoit doüé?
De méme toy, qui dextremant
D'vne plume des Dieux cherie
Tires comme du monumant
Pour la gloire de ta Patrie
Vn ouurage si grand,& beau,
Et nous decouures de nouueau
Vn si grand monde de doctrine,
Tu merites sans contredit,
Qu'en prix, & pene on t'auoysine
De celui,qui premier le fit.
Il paroissoit trop grauemant

Pour le tems leger, ou nous sommes,
Et parloit trop obscuremant,
Pour le sçauoir de beaucoup d'hommes:
Mais tu nous l'as si bien rangé,
Et son langage si changé,
Que tout le monde le peut lire.
Et crois-ie, que l'auteur diroit
(Si encores il respiroit)
C'est ainsi, que ie voulois dire.
Sois donc de toy méme contant,
Et iouïs de ta peine heureuse,
Que si quelque ieune ignorant
Poussé d'vne humeur enuieuse,
Blâme ce qui te coûte tant,
Ie le priray d'en fere autant.
Car c'est chose desraisonable,
Et du crû d'vn audacieux,
De blâmer ce,qui est loüable,
Sans s'efforcer de fere mieux.
Et cependant,que curieux
I'attandray des fruitz de leur peine,
Fais,que ta main dresse à noz yeux
Qu'elqu'œuure de plus grand haleine,
Où ton esprit en liberté
Ne se voyant plus arreté
D'vne version difficile,
Nous face voir que l'inuanter
Luy est encores plus facile,
Que n'est aux autres l'imiter.

Estoublon.



TABLE DES CHAPITRES CONTENVS EN CESTE PRESENTE OEVVRE.

Liure premier.

TABLE DV SECOND LIVRE.

TABLE DV TROISIEME LIVRE.

Fin de la Table des Chapitres.

ELOGE DE PIERRE DE QVIQVERAN.

*E*Ntre les hommes Illustres, que le siecle dernier a fait monter sur le theatre de nôtre France;* Pierre de Quiqueran *issu de l'anciene famille des* Quiquerans *habituee en la ville* d'Arles *depuis quatre cẽs ans, & deslors étãduë en plusieurs rameaux en* Prouence, *a tenu autant de rang d'honeur, que les rares qualitez, dont il fut orné, se trouuent l'auoir releué par dessus le commun de sa nation. Son origine, son sauoir, sa condition, & ses vertus furent les naïues couleurs, desquelles les Graces r'alliees se seruirent, pour rehausser les traits de sa gloire. Il eut pour ses Maieurs* Rostain, Dragonet, *Bertrand-Iean, & Robert* Quiquerans, *persones fort qualifiees; possedans à tour de role les plus belles, & importantes charges, que les loix municipales de cett' anciene, & puissante ville ait acoûtumé de comettre aux plus illustres de ses citoyens. Son Bis-ayeul fut* Iean de Quiqueran, *Baron de Beau-ieu, qui deceda l'annee mil quatre cens soixante six. Sa sepulture tres-magnifique est en la Chapelle de ses Ancétres dans l'Eglise*

l'Eglise des Freres Prêcheurs d'Arles, *iouïssans de bons & amples reuenus au moyen des bien-faits de cette maison. Gaßinette* d'Eyguieres *sa femme, Damoiselle tres-noble de sang & de vertus, ne lui ayant laissé aucune succeßion, il épousa Mytilene de* Faret, *dont il eut vn seul fils heritier vniuersel de ses biens, nommé* Gauchier, *Baron de Beau-ieu, sieur de Vaquieres, & de Mont-roux.* Gauchier, *eut pour femme Marguerite de* Castellane, *de laquelle il eut trois fils, & quatre filles. Les fils furent Antoine, Aymar, & Iean. Antoine, Maître d'ôtel chez le Roy François premier marié auec Anne de Souliers, fille à Palamedes de* Forbin, *Seigneur dudit lieu, Lieutenant pour le Roy en* Prouence, *feit la branche des Barons de Beau-ieu:* Aymar *celle des* Quiquerans de Beau-ieu, *viuans auiourd'huy à Arles:* Iean *celle des* Quiquerans, *de* Ventabren. *Les enfans* d'Antoine *furent* Gauchier, *&* Pierre. *Ses filles* Marguerite, *&* Ieane. *Celle cy fut mariee auec Honoré de* Martius de Puy-loubier, *Baron des* Baux, *Senechal de* Beaucaire *&* Nimes: *pour sa vaillance, & generosité coneu en l'histoire de nôtre tems sous le nom du Capitaine* Grille. Marguerite *eut pour mary Ioseph de* Boche, *sieur de* Vers, *& de* Céderon. Gauchier *Baron de Beau-ieu, vrayemant doué des plus belles parties qui peuuent rendre vn Caualier digne d'vne immor-*

*** telle

telle memoire, & toutes si parfaites, & si sublimes, qu'elles lui feruent encores de statuës, & de Trophées d'vne gloire incomparable, courant la poste pour le feruice du Roy Henry II. *étant pour lors en son armée de* Picardie, *fut tué entre* Perone, & Abbe-ville. *Sa femme étoit Catherine d'*Oraison, *de laquelle il eut vn seul fils nommé* Antoine, *que Dieu apella en bas âge à vne vie plus heureuse. Ainsi la meilleure, & la plus grande partie de ce grand heritage entra en la maison de* Bressieux, *où elle convolant à des secondes noces fut logee.* Pierre de Quiqueran *auteur de ce liure, aprés le decez d'*Antoine *son Pere fut ennoyé à* Paris, *pour y acquerir l'ornemant des sciances. Ce qu'il fêit auec tant de lustre, que Turnebe, Lambin, Morel, Bayf, Strabée, & tous ces Coryphees des letres Greques, & Latines, sous lesquels il en fusa le premier lait, lui baillerent toujours les premiers rangs en leurs Lycees. A mesure que le desir de voir le monde commença à le feurer de telles douceurs, il s'en retourna à* Arles: *& de là ayant prins sa route en* Italie, *il eut moyen de hanter les meilleures Academies, & y conoître les plus grans hommes de ce tems là. Le Roy memoratif des seruices, que le* Baron de Beaujeu *lui auoit rendus, & reconoissant les merites de ce gentilhomme, le nomma à l'Euesché de* Senés *en* Prouence, *dont il demeura* Eleu *iusques à la fin*

ẽ iij   *de*

de ses iours. Mais comme le flot de l'instance bat, & sappe par pied l'edifice de ce grand vniuers; où tout étant agité d'vn branle continuel & inegal, les plus fermes propos, & les meilleurs desseins ne sont, que le iouët de l'instabilité du monde: la perte de son Frere *le debauche de sa vie plus tranquille; & du calme, que son humeur, ses vertus, & sa profession lui deuoient faire esperer, le iette en vne mer orageuse d'affaires, dont il fut contraint de se charger pour le soûtien de sa maison. Les Muses pourtant, & les lettres ne laisserent pas d'auoir touiours la meilleure part en ses plus grandes occupations. Comme il n'est sorte d'exercice decent à vn homme d'honeur, auquel il n'ait excellé: aussi les Mathematiques, l'histoire, l'Art de bien dire, les secrets de la Nature, la Medecine, la Iurisprudance, la Theologie l'auoient tellemant decoré, que si les auares destinees n'eussent enuié auec sa vie l'honeur de nôtre Prouince, l'on auroit veu au iour d'autres fruits, & d'autres œuures, que celles cy de la Prouence, qu'il composa étant à Paris: & n'en sceut voir, sinon le premier liure hors de la presse. A peine auoit il attaint la vint-quatriéme annee de son âge, que la mort l'enleua, comme vn fruit primerain, qu'vne broüee, où la morsure de l'hyuer va brûlant à vn momant. Vne Apoplexie, qui le saisit le dix-septiéme iour d'Aoust, l'annee mil cinq cens cinquante, le priua de la lumiere du monde. Son*

corps

corps fut inhumé en l'Eglise des Augustins de Paris: & son Tombeau enrichy de plusieurs Epitaphes Grecs, Latins, & François : faisans voir à la posterité en quelle estime ce gentil-homme auoit vécu parmy les sectateurs de la vertu ; Aux Manes *duquel la* Prouence *doit souhaitter tout* Bon-heur.

F. NYNY DE CLARET.



LA PROVENCE DE PIERRE DE QVIQVERAN DE BEAVIEV EVÉQVE de Senés.

LIVRE PREMIER.

Auant-propos.



YANT fait dessein d'écrire des Loüanges, & belles proprietez de la Prouence: deux points tout à l'entree de ce liure me semblent pouuoir seruir d'vn Auant-propos. L'vn est, que i'ay estimé de deuoir ce labeur à ma chere Patrie. non seulemant pour les grandes obligations, dont elle m'a preuenu, mais

aussi, quand elle m'auroit esté la plus ingrate du monde. L'autre, que i'ay affermy ma volonté en cette resolution, de ne me deuoyer en rien des sentiers de la verité, pour brosser à l'auãture, & suiure vn desir aueuglé, que ie pourrois auoir d'éleuer mon Pays. Ie ne veux autre garant de ma constãce, que la candeur, & la franchise de mon courage entier, & inuiolable, n'ayant encores ployé sous le ioug d'aucun: ne possedant, & dedaignant d'vne mesure egale la faueur des grans: qui n'a pour son iuste prix, que la seruitude. Ioint à ce mon humeur bandee de longue main à n'entrer iamais en commerce auec le mẽsonge, pour apparant, ou auantageux qu'il puisse étre, afin de n'acquerir vne bien-vueillance. Au defaut de ces deux, le sujet parlera de luy-mesme. Or comme ma conscience me fait espe-

esperer, & promettre de me deuëmẽt acquitter de ce dernier point: ainsi au premier, le deuoir me semond, & m'oblige (ma chere patrie) aduoüer ingenûment la dette de cet ouurage. Mais quoy? si Virgile, & Pline, personages tres graues, ont eu tant de loisir de reste, si parmy leurs plus serieuses occupations, ils ont pris le tems, & l'occasion de témoigner à la posterité leur reconoissance enuers leur sol natal, en loüant l'Italie, non ia assez loüee par les cayers des Anciens, mais quasi (pour ne conter en détail les nations, qui luy ont eté suiettes) par le concours, l'adueu, & les écrits de tout le monde ensemble: & ne se sont contantez d'outrepasser les bornes de la moderation: ains en tant, qu'ils ont peu, l'ont voulué enrichir, illustrer, & éleuer iusques au Ciel au moyen de leurs plumes. Commant permettray-

ie,que l'honeur de la Prouence,ne cedant en rien à l'Italie, pour les biens, que la Nature lui à prodiguez: tres-riche d'hommes,de grains,& de bétail: peuplee de toutes races d'oyseaux, & de poissons, plantureuse en vins, & huiles tres-excellans, parfumee de tât de simples, & herbes odorantes, seruans à la Medecine: fertile en fruitz parfaitemant bons & delicatz: iamais affreuse pour les grandes gelees, ni brulee du hâle, & chaleurs excessiues: mais sise en vn climat si temperé,sous vn ciel si doux & amiable, qu'autre contree,qui soit au monde: commant souffriray-ie, que la gloire, & le nom de celle, qui m'a engendré, nourri, & éleué soit la proye du tems, & de l'oubly? Pour ne la loüer selõ ses merites, le silance pourra-il raualer sa grandeur? ne la tireray-ie pas de tout mon pouuoir de la poussiere, & de l'obscurité?

rité? ne l'affrâchiray-ie au moins d'vne honteuſe,& ſale ignorance? Ie ſais bien, que les Romains impoſans les noms aux Prouinces de leurs conquetes, les ont toutes appellees étrangeres : mais ils ont honoré celle-cy du nom abſolu de Prouince, voire par excellance, ils la ſouloient nommer leur Prouince. A raiſon dequoi pluſieurs l'ont eſtimee vne partie de l'Italie. D'où l'on peut inferer, combien de gloire elle auoit ia acquis, puis, qu'elle entroit en partage des honeurs, & prerogatiues de l'Italie auec le reſte,& le commun d'icelle: Mais à ce que l'éclat d'vne trop grande, ou trop voiſine lumiere ne viene à eclypſer,ou diminuer la lueür de la nôtre, au lieu de la rehauſſer : nous ferons mieux de contampler ſeparémant, & à part nôtre Prouence comblee,comme elle eſt, de tous biens: quoi qu'à

proportion de l'Italie,elle ſoit de treſ-
petite étanduë: veu d'ailleurs, que ie
n'oſerois trop aſſeurer, ſi à bon droit
nous lui deuons enuier autre, que ſes
enſeignes victorieuſes, & ſes Aigles
domtereſſes de l'vniuers. Que ſera-ce,
ſi nous nous vantons hardiment, de
deuoir participer à ſes riches triom-
phes, où l'on voyoit mener captifs les
plus puiſſans Rois du mõde, pour ſer-
uir d'obiet à la commiſeration, & aux
larmes des peuples. Il eſt tres-verita-
ble, que les armes des Romains n'ont
iadis ſubiugué, ſinon la moindre par-
celle de nôtre Prouince. C'a été de
gré à gré,& ſans contrainte, que nous
auons contracté amitié auec eux;&
ſous des conditions égales,& recipro-
ques auõs eſté leurs Confederez. Cet-
te nation eſtimant ia de tenir ſous ſes
loix la Mer, & la Terre, n'a onc trait-
té auec nous d'aucun droit de tribut,
ni de

ni de gabelles. Dés, qu'ils nous ont vne fois admis en leur Milice, ils se sont contantez, que nous ayons partagé auec eux l'honeur de leurs victoires. Quelles troupes auxiliaires nous ont-ils iamais fait leuer pour leur seruice? où est l'élite des soldats par eux faitte en noz bandes, sans nôtre adueu? francs, & libres nous auons fait la guerre sous eux, & pour eux, auec autant de fidelité, que de vaillance. Lors que leurs armees ont esté mises à vauderoute par les aquets, ou surprises des ennemis, nous auõs eu tel ressentiment de leur perte commune, qu'en ayant enuoyé les tristes nouuelles à Rome, nous leur auons fait offre de nôtre secours, par eux neant-moins refusé, non pour autre sujet, sinon pour nous rendre des épreuues asseurees de leur Alliance, bonté, & bienvueillance, en conseruant riere eux la

grandeur, & dignité de cette Maiesté Romaine. Et au bout, si étans bien vnis par ce sacré nom de Confederez, & liez d'vne étroitte amitié, nous auons pour nôtre regard égalemant porté auec eux les trauaux, & les fortunes de la guerre. S'il n'a point tenu à nous, que les pertes arriuees aux Romains, par l'imprudãce de leurs chefs, n'ayẽt eté reparees; qu'on iuge maintenant, si ce n'est decent, & tres-iuste, que nous participions à la grandeur de leurs triomphes? Ie ne veux autre témoinage, sinon de Rome mémes, laquelle par plusieurs ambassades tres-honorables nous à fait voir, en quelle estime elle auoit noz offres, pour s'en preualoir au besoin, & nous les reconoistre en toutes occurrances. A tant, si l'Italie nous communique tels honeurs: comme à la verité elle ne peut fere de moins, remettons lui franche-

mant

mant l'auantage des autres, qu'il faudroit par neceſſité, qu'elle nous departit: étans tres aſſeurez, que la Prouence ne doit ceder à l'Italie, ni à autre Prouince du monde, pour celebre qu'elle ſoit en l'hiſtoire; en matiere d'auoir à regorger de tout ce qui eſt requis, ou neceſſaire à la nourriture, & honéte recreation des hommes. Apres auoir laiſſé long tems rouler en ma penſee toutes ces choſes, l'amour de ma Patrie m'a en fin porté à me fere accuſer mon ſilance de trop d'ingratitude, & d'impieté: Outre ce, le regret d'auoir plutôt conſumé tout mon bas âge à la chaſſe, aux ébats, & menus plaiſirs des ieunes gens, qu'aux bones letres, & à l'étude: ce regret diſ-ie m'a tellemant excité, releué, & pouſſé le courage encores chancelát, que i'ay iugé de me deuoir taire toute ma vie, ou m'attacher au deſſein

d'écrire amplemant ſur ce ſujet. Et n'eſtime point, que le dire de quelques Philoſophes, dont le mépris me fait oublier le nom, me doiue détourner de cette entrepriſe. Ce n'eſt rien, diſent-ils, que la Patrie, où que tu ſois en la Terre, elle eſt touſiours Terre, & la Mer eſt touſiours Mer. Le pourpris de ce monde en general eſt le pays naturel d'vn chacun. Que diray-ie d'vn Anaxagoras reputant l'vniuers trop petit pour ſon faſte, & ſa vanité, comme en effet l'a il eté; puis qu'il l'a laiſſé perir de male faim, agraué de vieilleſſe, & d'vne extreme indigence. Quoy? diſoit-il, le Ciel n'eſt-il pas nôtre patrie? C'eſt mõ Philoſophe, il l'eſt voyremant ſi bien, que tu ne la verras iamais. Ie rougis de vray en me ſeruãt pour vn allegué, de la memoire de telles gens, veu que parmy leurs concitoyẽs, parans & alliez on n'a iamais fait

fait aucun, ou fort peu d'état de leur humeur. Que si l'ambition d'etre reputé sauant, ou la sympathie des mœurs auec ces Philosophes peuuent induire quelqu'vn à s'obstiner de soûtenir, où de defandre vne telle impieté, non vne opinion: à ce que nous leur répondions par l'histoire mémes (bien qu'ils ne meritent point tant, que cela,) opposons leur tels personages, qui puissent par les feuz, & les pointes de leur anciene gloire siller les yeux à ces hiboux, cigales nüitieres, ennemies du iour, gens attaintz de la chassie, & aueuglez d'entandemant. Ce sera pourtant auec le respect, & permission des grans, lesquels se voyans icy mis en ieu, pourroient prēdre mes discours au point de l'honeur. Sus doncques braue, & sage Lycurgue Roy de Sparte, estimes tu d'auoir bien fait de priuer tes Lacedemoniens

moniens de l'abord, & commerce des autres nations ? Pourquoy auec tant de ſuëurs, au hazard de ta vie, as tu decerné des loix à tes citoiens, leur interdiſant nō ſeulemant de porter des commoditez aux prouinces étrangeres, & éloignees : ains de ne traffiquer aucunemant auec leurs voiſins, ni moins de vendre, ou engager leur liberté ? Ayant la reputation d'aymer paſſionémant la Iuſtice, qu'eſt-ce qui peut auoir porté ton ame à proietter vne grandeur de ville ſi démeſuree, qu'elle n'y eut ſceu attaindre, ſans demolir la fortune de tes plus proches confederez ? Icy ma memoire fait maintefois reflexion ſur le mot d'Euripide, d'autant plus licentieuſemant practiqué par Iules Ceſar, qu'il lui étoit familier en la bouche, & pourroit étre bien approprié à ce ſujet : S'il faut violer le droit, c'eſt pour la Patrie,

qu'il

qu'il le faut violer. Ce feroient à la verité des beaux examples d'amour enuers les fiens, s'il étoit permis à quelqu'vn d'imiter Lycurgue en toutes les actions de fa vie. Celle, que ie vay raconter, furpaffe l'opinion du pouuoir, que cette paffion a fur nous. Comme il eut fait émologuer, & receuoir fes loix, reconoiffant, que plufieurs de fes citoiens auoient ja l'ame vlceree, cóme par la nouuelleté des remedes, lefquels foit, qu'ils ayent profité à la fanté, ou que par leur long vfage, ils fe foient changez en naturel, pas moins fe rendent-ils en fin tres agreables, & familiers: il entreprit vn long voiage, & auant fon départ les fit tous obliger par ferment folennel de n'alterer, ni bercher en rien fes edits, iufques à fon retour. Cette refolution fut prife, & fuiuie du confentemant de tous fous la creance, qu'ils auoient de remuër bien

bien toſt cette police, au moyen des afferes, qu'ils feroient naître. Au lieu de rebroſſer chemin vers Lacedemone, il s'en abſanta par vn exil volontaire,& perpetuel,craignant, qu'à ſon retour ils vouluſſent étre abſouz de leur ſermant, & de ſes loix ſi importantes à ſon état. Voyez donc commant le nom, & la memoire de ce rare Prince ont eté recognus à la poſterité. Car ſi les Lacedemoniens s'emparerent du Peloponeſe, s'ils mirent ſouz le ioug la ville d'Athenes, s'ils rompirent maintefois le camp des Perſes, s'ils étandirent leur Empire par mer & par terre; bref s'ils eterniſerent leurs geſtes heroïques, & belliqueux,ils en ont deu tout l'honeur,& le bien à la police de Lycurgue. Et ſi le pretexte de la moderer, ou adoucir en quelqũes chefs trop auſteres à leur gré,ne les eut corrompuz, ſi leur religion

gion à les obſeruer eut reciproque la pieté, qui les leur fit decerner, ils n'euſſent onc ſenty la cruauté d'vn Antipater, la domination de Philopæmé, ni la tyrannie de Machanidas, & de Nabis: ils ſe fuſſent mocquez de l'Empire Romain: au moins l'euſſent-ils mis ſur les dens, & n'eut eu ſi bõ marché de leurs vies. Le Turc mémes, qu'il ſeruent auiourd'huy miſerablemant, eut eté le ioüet de leurs armes, auec autant de riſee & d'affront, qu'ils en firent receuoir à Xerces, lors que de glorieux, & triomphant, qu'il étoit à tout ſa puiſſante armée de Perſes, il fut mis à vau-deroute, & ſes eſcadrons taillez en pieces. Et toy genereux Thraſybule l'arc-boutant de la liberté d'Athenes, qui pour ta patrie t'es troué en telle detreſſe, qu'il falloit, qu'en derniere reſſource tu donaſſes la vie à tes citoiens, pour leſquels tu

auois

auois l'épee à la main, ou bien, que tu la tinſes d'eux. Quel autre feu peut auoir échauffé ton courage, que ce grand amour? De qui as-tu peu colliger,& reprandre tes forces? Qui en tel cas ineſperé a eté capable de te ſuggerer vn bon conſeil? Choſe d'autant plus rare, qu'elle eſt difficile en telles rencontres. I'aurois regret de t'oublier grand Pelopidas, renomé pour tes braues,& genereux conſeils, mais plus illuſtre par ta conſtance en la deliurance de Thebes. S'il eſtoit queſtiõ de l'allier auec ceux, qui ont couru auec lui la méme fortune, ie mettrois volõtiers au premier rang d'honeur ce ſage Charon, ce vieillard toûiours vert, & magnanime. Ie ne priſe pas moins le merite, bien qu'infortuné à tous deux d'Epaminondas Thebain, & de Braſidas Lacedemonien: ayant celui là libremant prodigué ſa vie

vie toute chargee de bleſſeures, pour la victoire des ſiens ; & toy ô Braſidas temoigné par ta valeur, combien tu as imité, voire excellé la vertu d'Epaminondas,& ſon zele, immoderé enuers ſa patrie : Ce qui te fit euader (vainqueur toutefois) vne ruïne pareille à la ſiene.Ie paſſe ſous ſilance vn Codrus, vn Alcibiades, vn Leoſthenes Atheniens, viuans ſous diuers ſiecles, & morz ſous méme amour, recommãdez à l'eternité pour la méme gloire.Quoi qu'il ſemble,queCodrus la doiue emporter, s'étant de ſon pur motif expoſé à vne mort ineuitable, pour le ſalut des ſiens. Action de vray des plus illuſtres en ce Prince,trouuãt ſa fin par les mémes ruſes,que les plus lâches recherchent la vie. Laiſſons à part Leonidas, & Agis de Sparte, & Dion de Siracuſe preferant le bien de ſa patrie à tout droit d'alliance, & de

parantage. Si ie voulois mettre ici par comte tous ces braues Romains, les Horaces, les Deces, les Curces, qui de leur ſang ont ſeellé cet Amour, ie ſerois ſuperflu, non que prolixe. Les hiſtoires les ont ſi ſouuant, & ſi importunémant chantez, que c'eſt choſe trop vulgaire d'en parler. La breueté, que ie me ſuis propoſé, m'en fait abſtenir, pour reprandre le fil de mon diſcours. Mais voyez les effetz admirables de la vertu: Ie me hâte, ie cours, ie fuïs, pour fuïr la rencontre de tous ces grans hommes, & tu m'arretes Alexandre; Ie ne ſais commant ton genie me force à te ſuiure Alexandre, l'honeur des Roys. C'eſt vn crime inexpiable de te laiſſer en arriere. Ie proteſte derechef de ne vouloir alleguer ta mageſté, pour rembarrer & cõfondre ces niaiz. Qu'eſt-ce que tu ſarois auoir de commun, grand Roy, auec

ces Pigmees, & Marmozez? la gloire de tes vertus, & de tes gestes t'a si hautemant éleué, que les plus beaux esprits de la posterité, apres auoir exercé, & employé tout leur bien-dire pour immortaliser ton nom, ont eté contrainz de s'aduoüer vaincus par la grandeur de tes merites. C'est cette glace, qui me fait voir ainsi ta belle image, c'est au trauers de leurs écritz, que ton Idee se represante à moy, & ta memoire se renouelle de iour à iour en mes sens. Les Princes apres toy ne t'ont peu suiure, que de bien loin, ta prudance les a deuancez, ton sauoir les à moulez, & pétris, ta vaillance les a animez, ta vertu a triomphé de l'enuie. Quel incentif ont eu tant d'exploitz, de fatigues, & de sueürs, sinon ta passion démesuree de porter mémes dedans le Ciel la gloire des Macedoniens. Le déplaisir, que tu môn-

tras d'auoir de la victoire raportee à la veuë des Perses par Dexippus Athenien sur Oroetes de Macedoine, t'a acquis en partie cette belle reputatiō. Tō retour du voyage des Indes t'a encores serui de iuste titre, où pour eterniser ton nom, tu fis à dessein laisser les litz d'vne grandeur si excessiue, eu egard à la proportion des corps; les selles, les brides, & le harnois faitz par ton commandemant, si auantageux, qu'ils n'eussent peu seruir à des grans Elephans, non à des cheuaux, y furēt abandoné, pour gages de ta memoire. En fin de tant d'encombres, de blesseures, & de couruees, autre chose ne reste au iugemant des hommes, sinon d'auoir chacun voulu illustrer sa Prouince. Tu as fait voir au monde, combien l'honeur, le desir, & l'execution de tes desseins étoient en ton pouuoir, auec plus de grandeur, & de magni-

magnificence, que le reſte des mortels,n'a oncques ſçeu attaindre. L'enceinte,& le pourpris d'vn tres-puiſsát, & opulant Royaume n'ont peu borner ton ambition. L'oiſiueté, le luxe, les ſales amours des femmes n'ont ſçeu enſorceller ta belle ame: le long étude,le ſoin,les veilles,t'ont rendu le vray,& l'vnique fleau de l'ignorance: tache autant indigne des Roys, qu'elle leur eſt propre, & particuliere. Les paſſions d'autrui ne t'ont iamais tráſporté à la façon des ieunes gens: la force, le courage, le conſeil ne t'ont point failly au beſoin. Quant à la Iuſtice, tu l'as ſi cheremant obſeruee, qu'au lieu de préter l'oreille, ou conſentir à des lâches flateurs, ou à des femmes perdues,tu ne fis point de ceremonie d'éconduire ta propre mere Olympias à meſure, que trop paſſionémant elle te preſſoit de commettre

vne iniuſtice. Le tems me ſera plus court, que la matiere, ſi i'entreprans de tirer en ce tableau le premier crayō des actiōs genereuſes, qui t'ont exanté de trouuer ton pareil parmy les homes. Car on ne peut dire, s'ils ſe ſont plutôt laſſez de te loüer, que toy de bien faire. Deuot en tout, & par tout à ta memoire i'appans comme au deſſus de tes autelz, & à la clef de tes plus hautes vōutes (excuſe ma ſimple ruſticité) ces vers du Poëte

Tandis que le ſanglier ez ſommez des montaignes,
Tādis, que le poiſſon ez fleuues ſe plaira,
Que du thim à māger l'abeille cerchera,
Et la cigale ez prez de la roſee à boyre:
Ta loüange viura, ton beau nom, & ta gloire.

Ie proteſte quant à moy, que ſi ie ne manquois non plus de pouuoir, que ie ne manque de courage, ie n'aurois pas

pas moins d'ambition d'illustrer ma patrie par les mémes voies, qu'Alexãdre fit la siene. Or puis que nous n'auons en ce siecle l'occasion, ni le sujet de rercercher la mort pour la liberté, viuans sous vne dominatiõ tres-douce, & tres-heureuse; par ainsi ne pouuans nous signaler par quelque haut fait d'armes, ou autre action genereuse: au moins nous conuient-il seruir à sa memoire, par le moien de noz écritz:

Car petite n'en est la gloire, ni l'honeur,
Si les finistres Dieux permettent au soneur
Tant d'heur: & Apollon requis mes vœuz écoute.

Ie ne pretans de les enfler des inuentions, & vanitez des Rhetoriciens, en y faisant à leur guise d'vne mouche vn elephant. Mon dessein en ce liure est, de cotter par chapitres nüemant,

& au vray les choſes, eſquelles nous pouuons nous vanter d'exceller, aller du pair, ou ceder aux autres: en quoi ie ne veux me môntrer partial. Que ſi la portee de mon intelligence ne répond aſſez dignemant à exprimer les belles proprietez qui ſont en toy, ma chere Prouence, pas moins m'aſſeure-ie qu'en agreant l'eſſay de ma bone volonté, tu me fourniras à l'auenir de ſurcroît, d'aide, ou au pis aller, d'excuſe en mon entrepriſe.

CHAPITRE I.

Des matieres traittees en cet' œuure.

ORes pour commancer, ayant à diſcourir des Raretez, & Excellances de nôtre Prouence. I'eſtime, qu'il ſera fort à propos d'entrer par celles que nous eſtimons neceſſaires. L'in-

L'inſolance, & le luxe des hommes met en ce predicamant celles-là mémes, qui ne ſeruoient ancienemant (comme elles ne font encores,) que d'incentif, & d'eguillon à la luxure. Tellemant, qu'elles ſont ſi bien prinſes, qu'on aſſeure nôtre vie ne ſe pouuoir conſeruer, ni ſubſiſter ſans telles inuantions, rendans en peu d'heure les hommes faineans, ou voluptueux à outrance. Et neantmoins, nous contons auec admiration les annees des anciens, nous diſcourons auec enuie de leur ſanté, & de ſa longue duree, nous faiſons de regrez, &des ſouhaitz importuns ſur leur felicité. Si l'excez ne nous peut aſſoüir, tirez de là vne conſequance neceſſaire, que cet âge là n'a point, ou fort peu conu noz ſuperfluitez. Quoy que s'en ſoit, puis que c'eſt hors de propos de mouuoir cette camarine, en iugeant de la diſ-

ferance du tems de noz peres à celui du iourd'huy, nous ſuiurons pour ce coup (auſſi importe il peu) le train du commun, en traittant premieremant des fruitz, du gros, & du menu bétail. Ces trois pour l'ordinaire ſeruent à nous nourrir, porter, & veſtir. Nous diſcourrons apres du reuenu des poiſſons, que les loix de l'Egliſe ont quaſi mis au rang des neceſſaires; où anciẽnemant ils n'etoient que pour ſatisfaire à l'auidité des plus friands, & diſſolus. Mais ie m'étone pourquoy les grans de ce ſiecle, faiſans gloire d'imiter à l'equipollant de leurs moyens, la diſſolution des Romains, ſemblent fere ſi peu d'état du poiſſon : attandu mémemant, que ſelon les reigles de la Medecine, le poiſſon augmantant la pituite, fomante, & excite la luxure. Car il eſt certain, que les Romains deſireux de viure beaucoup (comme pour

pour l'ordinaire les plus aiſez, & opulans ſont de cet humeur) ne faiſoient iamais vn feſtin ſomptueux, ou mediocre, ſolemnel, ou ordinaire, qu'il n'y eut tout vn ſeruice de poiſſon. Ioint que les anciens Medecins permettoient, & ordonoient à leurs malades d'en manger, & notammant de ceux, qu'ils eſtimoient les moins aqueux: ſi cette viande leur proffitoit, ou non, ie n'en dis mot. Bien que l'hiſtoire nous le face voir, ie n'aſſeureray pas moins, qu'es tables de ces grãs-là, les noms de l'Acipenſer, de l'Eſcare, de l'Elops, de la Murene, ou Lãproye de mer étoient plus nobles, & plus priſez, que ceux de Phœnicopteres, Francolins, Faiſans, coqs d'Inde. Le vulgaire a tenu, que Sergius Orata, & Licinius Murena, hommes iadis fort releuez, ont tiré leurs nõs de ces poiſſons ainſi nommez. Ores que les nõs,
com-

comme cela, ſe rencontrent impoſez à quelques vns ſans en pouuoir rendre autre raiſon: neantmoins eux, & leurs familles les ayans portez tout vn tems, enuieillisſẽt apres auec tels ſobriquets. Les mœurs de ce ſiecle ne ſont non plus deprauez, que ceux du paſſé. Ie dis derechef, que ie m'étone dequoi les hommes de nôtre âge ne parlent plus ſobrement de l'vſage du poiſſon. L'edit, qui les oblige generalemant de s'abſtenir de manger de la chair à vn certain tems de l'annee, les deuroit au moins conuier à en dire plus de bien. La cauſe en pourroit étre de ce, que la mer de Pamphilie ne nous fournit plus des Elops, la côte d'Aſie des Scares, l'Ocean Athlantique des Zées, poiſſons tres exquis parmy les anciens. Ce qui étoit alors cō-mun aux Romains Seigneurs de l'vniuers, n'eſt pas ſeulemant rare à noz

po-

poures Princes. Ainsi dit-on, que les choses inconeües, & les esperáces de-sesperees de les auóir, nous en font perdre le goût,& le desir. Où biẽ c'et, que selon le dire du Poëte, nous sommes touiours plus âpres à ce qui nous est interdit,& denié. Voila commant le menu peuple à l'example des grans recerche ce qu'il ne peut auoir,& l'endroit, où la peine est mieux preparee, pour la desobeissáce,là est-il touiours plus ardant de courir. Cela est donc arresté, qu'il seroit necessaire, que le commun des hommes mangeât du poisson és iours ordonez, veu qu'il n'est autremant nuisible à la santé: à ce que les animaux terrestres asseurez de leurs vies peussent (cõme l'on dit) dormir sur leurs deux oreilles;&qu'vn mal se trouuât d'autant plus aisemant guery par son contraire,que la prohibition d'vne viande en éueille mieux

l'apetit. Toutefois nous diſcourrons en autre lieu des poiſſons, qui nous ſont ſi familiers par leur vſage, qu'on nous les rend cõme neceſſaires. Nous traitterons auſſi en ſon propre tems des autres choſes, qui ſemblent n'auoir eté propremant faittes, que pour le plaiſir. Ie ne fais ſinon les môntrer au doit, pour ne confondre le lecteur tout à la fois : en lui faiſant voir en gros, & à la hâte ce que tout à laiſe i'ay à luy produire en détail.

CHAPITRE II.

Limites de la Prouence. Du blé, du mot de Blé. De la fertilité des terres de Prouence. Comparaiſon des terres de Prouence auec celles d'Aphrique, & d'Egypte: Pline, Columelle, Termellius Pollio.

DEmarons donques ſous les douces faueurs du Ciel, & des Zephirs..

phyrs. Vn iour s'il plait à Dieu, finglans vers le port, nous pourrons à vn second abord enleuer plus commodemant la robe, que la hâte des Mariniers,& leur freter trop precipité nous auroit fait oublier: ou la crainte de surcharger nôtre vaisseau nous auroit contraint de laisser en terre sous esperance de la reprendre à la premiere occasion. Auant que d'entamer le discours des fruitz, on me permettra de dire deux motz des limites de la Prouence, à laquelle nous dédions ce labeur. Le nom de Prouence pourroit abuser vn homme,qui n'auroit autremant la conoissance de l'état, ou de la vicissitude des afferes du monde: pource qu'ancienemant elle s'étandoit beaucoup plus loin qu'elle ne fait auiourd'huy. Ce pourquoi il est bon de sauoir sa situation. Nôtre païs, que nous apellons Prouence,est borné

né du costé du Leuant par la riuiere du Var: du Midy, par la mer Mediterranee: du Couchant par le Rône: du Nort par la cité d'Oranges. Quant au pays d'Auignon, & à la ville mémes tresbelle, & tres-opulante, nous la reputons de Prouence: tant parce qu'elle est contigüe à nôtre terre, & n'a autres limites que les nôtres; que pour le peu de tems qu'il y a qu'elle fut demambree de nôtre pays, & acquise à l'autorité, & patrimoine des Papes. Cela donc suffira pour l'intelligeance de ce sujet. Ie desire de faire vne table Chorographique, & particuliere descriptiõ de cette nôtre Prouince, pour l'inserer à la fin de ce liure. Et à la premiere commodité, ie me porteray sur les lieux, pour n'encourir les mémes erreurs, que la plus-part de ceux qui s'en sont melez iusques icy se trouuẽt auoir cõmis. Ores pour discourir des

Blés,

Blés, tenans le premier rãg d'honeur entre les fruitz, dont nous auons ia promis de traitter. Il est hors de propos de menuïser icy toutes ses especes. Les liures de la maison Rustique, ou les Dictionaires les ont assez épluchees. Car si bien il nous conuient seruir par fois, comme les Latins d'vn seul mot, pour exprimer beaucoup de choses differantes: neãtmoins souz ce mot de Blé, nous entendons toute sorte de grain, qui se seme, & se reserue pour le commun viure des homes és Prouinces les mieux cultiuees: non en ces pays marécageux, où le solage n'est vrayemant que bourbe au lieu de bonne terre. Car quant au pain d'auene, auec lequel on dit les Ecossois s'engraisser: en nôtre pays voire en la plus grande cherté des blés, on n'en baille pas seulemant à manger aux chiens. Mais ce n'est point mon

deſſein de mettre en auant tels pays ſteriles, pour ſeruir de parangon à nôtre Prouence: mais bien les plus plantureux, & fertiles. Quant à la fecondité des terres; vn mot de Plıne me fait d'autant plus de peine, qu'il me ſemble trop audacieux. Si i'ay touiours eſtimé, que lors qu'vne iâchere, ou vn champ mené en gueret pouuoit ſans artifice, ni ayde, que de la ſeule, & naturelle force du fons, & du ſolage rédre à ſon maiſtre l'yſure au quinſiéme, c'étoit tres-largemant: ie n'ay point de courage le voyant ſoûtenir fort & ferme, qu'en la prouince de Byzacium de Barbarie, vn muy de Blé ſemé en rend cent cinquante, colligeant ce raport exceſſif par vne plāte de Blé, en laquelle y auoit peu moins de quatre cens tuyaux, & épiz nais d'vn ſeul grain, & attachez à vn méme tige, enuoyé à l'Empereur Auguſte.

ste. Ie ne voudrois qu'on me vint icy gloser,& dire, que ie ne parle que par enuie: de ce que noz guerez ne sont point tels miracles de Getulie: Car on sait bien, que ces chams là, sont renommez, pour étre comme les delices de l'vniuers, ausquels la Nature a prodigué autant de grace à multiplier le grain, comme elle a donné de rareté aux Indes, à produire des Dragons de soixante coudees de long. Qu'on apelle donc comme l'on voudra ces chams de Getulie les delices du monde; ie ne croiray pourtant qu'elles deuançent si demesurémant la fertilité des nôtres. Et ne puis tolerer vne hyperbole si grossiere, tenant plus du fabuleux, que du veritable: ioint qu'en beaucoup d'endroitz nôtre terre est tres-grasse, & ne sommes en deffaut de limon tres-fertile, ni de sources de bones eaux. Nôtre ciel est si temperé,

si serain,& épuré, que nous voyons ce beau Soleil,ce Roy visible du Ciel,& de la terre verser sur nous ses douces influances, ames muëttes des creatures. C'est la verité, qu'ils nous surpassent de bien loin en nombre de grans coleuures, ie ne sais si telle fecondité de grain leur aduient de ce rapport. Ils ont voiremant beaucoup plus que nous du hâle,& d'ardeur de la canicule: ils ont plus de sablon infructüeux, tout cela sais-ie bien. Mais quand i'y pense de plus prés,ie n'ay autre raison à dire, sinon que selon l'ancien prouerbe, l'Aphrique apporte touiours quelque chose de nouueau. Qui pourroit auec patiance ouïr dire, qu'en ce pays là és chams de Tacapé l'oliuier croit souz la palme, le figuier souz l'oliuier, le grenadier souz le figuier, la vigne souz le grenadier: souz laquelle en vne méme annee on seme
le

le fromãt,puis les legumes,& au bout des herbes potageres:i'attẽdois qu'on me dit, que les champignons s'éleuoient souz ces herbes-là, & les truffes souz les champignons. On eut libremant enflé le comte de ces deux dernieres, si la diuersité du tems, auquel ils poussent, n'eut tant à découuert argué la trop legere creance humaine. Au reste c'est chose bien auerée,que plusieurs persones faillans du port de Marseille, pour fere voile en ce pays-là, aprés y auoir veü fort particulieremant la contree, consideré le climat,& balãcé la portee des chams, ne nous ont rien de mieux asseuré, sinon que ce grand Pline a voulu fere voir, combien il se laissoit aller à ses amis, cuidans l'obliger beaucoup en lui contant telles nouuelletez. Ie ne sais de vray, si c'est l'opinion de quelques autres,estimans que par l'imper-

ceptible cours des annees, la terre ne nous baille plus tant de preuues de sa bonté; ains qu'en aprochant de sa vieillesse, elle se reserre, & laisse tousiours moins d'esperance à la posterité de loüer ses merueilleux effetz. Si ainsi va, il faut qu'ils auoüent l'elemãt de l'eau étre pour le iourd'huy moins humide, qu'il estoit au passé, & qu'il est à craindre, qu'en bref il viene à changer son humide qualité en siccité: bien qu'il n'humecte rien tant, que la terre maigre, & infertile. Il n'est ia besoin de grans argumans, pour rembarrer cet erreur trop lourd, & manifeste, tres exactemant confuté par Iunius Columelle. Autremant, il faudroit dire, qu'auãt que cette incroyable fecondité auint à la terre, il n'y auoit au monde que du murmure cõtre le Ciel: comme si en fin hors de l'auarice, tout n'y étoit point satiable.

Cn.

Cn. Tremellius Pollio ancien auteur, & au dire de Varro tresbien versé en fait d'Agriculture, a autrefois ourdy cette toile, pour quereler le Ciel, & a touiours persisté en cette méme erreur, que plusieurs notables Romains ont deslors fait semblant de vouloir ensuiure. Pleut à Dieu que ses œuures ne fussent point peries. Le grãd fruit que nous retirerions de son rare sauoir effaceroit biẽ en lui cette tache. I'ay tellemant quellemant deduit ces choses, à ce que la trop facile creance des hommes ne viene à deroger à mes discours, que i'ay protesté de vouloir coucher auec toute la candeur, & naïueté du monde: non pour fere acroire que ie vueille diminüer l'autorité de Pline, auquel il faut que ie defere la palme, & que le reste des auteurs Latins, excepté Virgile seul (& n'en déplaise à aucun) lui rendent cet ho-

neur, pour les qualitez d'vn eſprit ſublime, aigû, & net, qu'on void reluire en ſes écrits curieuſemant elabourez: ſuperieur à toute enuie, pour la mageſté de ſon eloquance admirable. Ie ne penſe point, qu'vn ſi grand perſonage ait ſi fort abuſé de ſon autorité, en preſumant que ſon témoinage appuyé ſur vn ſimple oüy-dire, peut onc preualoir contre la relation de tant de iuges oculez, qui le deuoient ſuiure. Car dés que la verité ne ſouſcrit à tels iugemans, la vanité des auteurs eſt le ioüet, & la huée du monde. Quoi que s'en ſoit, fuyons ces monſtres, & ces pays affreux : approchons nous de ceux, eſquels la fecondité de la terre eſt ſans contredit loüee d'vn châcun.

CHAPITRE III.

De l'Egypte, & des Indes. De la Riuiere du Nil. Quadrature du cercle. Amman

mian Marcellin. Témoignage de Seneque sur la source du Nil. Pline parlant du Nil, & de sa source. Dauid Prince de Goiama, d'où sourd le Nil. Pierre Martyr Milanois.

PAssons sous silance les comtes à perte de veüe, qui se font des Indes. C'est assez, qu'ils ayent tellemant exercé le cacquet des Grecs, que déslors cette nation ne recerche pas moins le rameau enchanté du Crocodil, que le Democrite de Pline. Si nous voulons doner creance au bruit commun, & aux histoires, nous trouuerons de vray, que l'Egypte deuance de si loin les autres Prouinces du monde, que pour ce seul regard, elle a eté appellee le grenier de l'vniuers. Il ne faut point dérober aux Indes leur propre gloire: elles sont merueilleusement riches en pierreries, dro-

gues,plantes, & animaux de toute eſpece. Mais quant à ce,il n'y a rien, qui approche la truye de Parmenion. La fertilité d'Egypte n'a qu'vne ſeule cauſe, neantmoins admirable, à ſauoir la riuiere du Nil, la plus celebre d'entre celles, qui ſe degorgent dedans noz Mers. Ammian Marcellin nous atteſte, que les anciens, & les modernes ont ignoré,& ignorent encores ſa ſource. Mais c'eſt auoir trop mauuaiſe opinion de la poſterité, & ne puis me retenir,que ie ne m'offance d'vn iugemant ſi odieux. Qui n'auoüera auec moy contre cette race ſuperſtitieuſe de Midas,que le Nil ne reiailliſſe naturellemant de la terre mémes.Puis qu'on peut aller par tout le monde,auſſi bien par terre,que par eau: il n'eſt pas impoſſible (bien qu'il ſoit tres difficile) que tout ce qui eſt en la ſurface de la terre demeu-

re caché : car on la void enfanter à chaque iour, & nous produire ce qu'elle tenoit iadis enferré dedãs son sein. Autremant, ce nous seroit vn labeur inutile, de mettre ici par cõmte les raretez, que la genereuse curiosité des Modernes à fureté auec tant de fruit, & d'auantage, que les anciens ne les ont seulemant conceües en songeant. *Aristote (pour example) ce grand philosophe n'a pas nié, que la posterité peut auoir l'intelligence de la Quadrature du cercle. C'est chose neantmoins si obscure, que si auiourd'huy quelque Mathematicien hors du commun se mettoit en ieu, pour en fere l'épreuue, on diroit, que celuy seroit beaucoup plus de temerité, de tenir le parti de son impossibilité, qu'à vn autre sa difficulté. Quand tout est dit, ie ne sais si Marcellin à bien leu en son tems tous les liures de Sene-

que

que. En son sixiéme des Questions naturelles, chapitre huitiéme, il parle ainsi: I'ay veu deux Centeniers, que Cæsar Neron, Prince grand amateur de la verité, comme de toute autre vertu, auoit enuoyé pour recercher la téte du Nil, ie leur ay ouy racõter d'auoir fait des lõgs, & facheux chemins, & souz la faueur, & l'ayde du Roy d'Ethiopie, suiuie de sa recommandation aux Rois ses voisins, étre passez plus auant. Nous vimes, disoient-ils, des grandes marez, dont les habitans ne pouuoient sauoir l'issüe: l'herbe y étoit tellemant pelé-mélee auec l'eau, qu'vn homme à pied, ou monté sur vn esquif, pour petit qu'il fut, ne s'en pouuoit débourber: les marez n'estás capables de porter plus grosse charge que d'vn homme à la fois. Là nous récontrâmes deux grandes pierres, desquelles sourdoit vne merueilleuse abon-

bondance d'eau, faiſant comme vne large riuiere. Ce ſont les paroles de Seneque. Sus donc Marcellin, braue Iuge des afferes douteuſes, cecy ne te ſemble-il rien? rougiras-tu en m'auoüant, que c'eſt là la vraye ſource du Nil, riuiere beaucoup plus recommãdee par ce ſeul chef obſerué des Centeniers, (les écrits d'vn hõme ſi ſignalé comme étoit Seneque ſuppoſez veritables) que par la quantité des monſtres, & poiſſons prodigieux, que ſa riue fait naître. Adioûtons à cela le cõſentemãt des modernes, nous en pouuans dire la verité auec plus d'aſſeurance, que Marcellin, ni Seneque (s'il eut dit autremant) biẽ, qu'il eut beaucoup de creance auec ce grand Empereur. Ie ſais bien que Pline atteſte d'auoir apris du Roy Iuba, que le Nil prend ſon origine en vne montagne de la baſſe Mauritanie, voiſine de l'Ocean.

cean. Il a des raisons assez vray-semblables pour soûtenir son dire ; mais des esprits hargneux,&obstinez,qu'il y a parmy le monde, ne les saroient prendre pour argent contant. Car il est aussi aisé que les neiges venans à fondre facent croître les torrans naissans du lac de Mauritanie, & enflent ainsi le Nil à l'equipollent,comme ce n'est pas grād merueille, que les Crocodiles se produisent en vn autre fleuue, lequel pas moins à vn instant deuient le Nil mémes ; parce que les nauigatiōs des Portugais nous font foy, qu'ils s'engendrent aussi bien ez autres riuieres.Laissons en croire ce qu'ō voudra : ce sont matieres plutôt curieuses, qu'appropriees à nôtre dessein : ioint que la découuerte de tant d'orribles formes d'animaux monstrueux nous conuient mieux, pour accuser l'insatiable cupidité des Prin-

ces,

ces, que pour crediter les coniectures de Marcellin. Or retournans à noz limites, nous dirons sommairemant en quoi noz terres approchent celles du Nil, & discourrons de son accroissemant; ou inondation tres feconde, & fertile. Ie n'entreprans de ce faire auec tant de loisir, que ie puisse alleguer, & deduire toutes les opinions des anciens, la plus part tres-ridicules; moins encores promets-ie de m'attandre à rembarrer les erreurs par eux auãcees sur ce sujet. Elles sont si communes, & notoires, qu'elles peuuent faire voir cõbien ce labeur me seroit aisé. Mais comme en salüant de l'entree du logis quelques vns d'iceux, ie feray voir ce qu'il m'en semble. Bien que ce que ie m'en vai dire n'ait autremãt vn auteur eminent en doctrine: i'asseureray pourtant, que les Ethiopiens ont aussi bien la conoissance de la vraye source

ce du Nil, comme les habitans des Alpes celle du Rône, du Rhin, & du Po. Car ez lettres qui couret auiourd'huy souz le nom de Dauid Roy d'Ethiopie écrites à nôtre saint Pere, & à Dom Emanuel Roy de Portugal verties par vn certain Ferdinand Portugais, ce Roy entre autres prouinces de son obeïssance, dont il porte le titre, se dit, Dauid Prince de Gojama, d'où sourd le Nil. Car quant aux Crocodiles, cela est commun, que d'autres riuieres éloignees de l'Affrique mémes les éleuent aussi bien que le Nil. Pierre Martyr Milanois, parmy plusieurs bons garans de cette verité, nous atteste, comme en vne Ile du Ponant (dont i'ay oublié le nom) par ie ne sais quel orage, vn Crocodil sautant hors de l'eau, enleua à belles dens vn grand Dogue de combat.

CHAP.

CHAPITRE IV.

Les anciens Grecs, & Latins ont traitté du Nil. Contre l'opinion de Pomponius Mela. Ciceron parlant du Nil. Iugemãt de l'auteur, Seneque, Lucan. L'Egypte doit au Nil toutes ses terres, & leur fertilité. Pline. Solin.

L'Accroissemant du Nil baillera beaucoup de iour, & de conoissance à celui de nôtre Rône, & à la portee de nôtre Prouince. D'entre les philosophes Grecs (au moins de ceux qui parmi les hommes ont affecté le nom de sauant) il ne s'en trouue pas vn, qui n'ait caieollé de l'Egypte, & du Nil ensamble. Les Romains, pour auoir rendu l'Egypte tributaire, & redigee en forme de Prouince souz le gouuernemant des Cæsars, en ont peu être meilleurs iuges. Sera il donc à

propos de remplir mon cayer des réueries d'vn Anaxagoras, d'vn Thales, d'vn Tymee, & de toute cette tourbe babillarde; n'ayant comme point de nom parmi nous. Admirez cependát cette venerable integrité des Romains lesquels sans auoir rien voulu approuuer, condáner, ou alterer ez écrits de ces Grecs, se sont contantés de mettre comme en dépost à la posterité cette varieté d'opinions. I'exclurray volontiers de ce rang vn seul Pomponius Mela, lequel feignant d'auoir apporté quelque chose du sien, s'est neantmoins appliqué à forger ie ne say quelle opinion coloree par des ratiocinations si chetiues, & repugnantes à la nature, que si son propre style ne venoit à le conuaincre, ie dirois, que ses écrits ont eté supposez, & mis au iour souz le nom de ce grand persońage. Quelle necessité auoit-il d'ex-

co-

cogiter vn nouueau monde, & faire accroire qu'il se forme vne nouuelle terre, d'où le Nil prend sa source; où les saisons de l'hyuer, & de l'eté vont, & vienent à autre tour, que les nôtres: veu, qu'il est certain, que telle differance arriue par le moyen du Ciel ez pays d'Aphrique, situez à l'entour, & par delà le cercle de Capricorne: auquel endroit les meilleurs Cosmographes logent les boüillons, & les sources bourbeuses du Nil: Ores sans m'arréter à telles imaginations ridicules, je veus plutôt inferer, qu'il y a d'autres terres du côté de Midi, que les plus modernes ne veulent aduoüer, separees par vn bras de mer des extremitez de l'Aphrique, fort approchantes de la temperature de nôtre Paralelle. Ces rades ont eté ja côtoyees par noz Mariniers, mais non encores tout a fait reconües. En outre, il y a certaines

veines,& langues de terre, qui abſorbent des riuieres toutes entieres,& les regorgent ſur le champ. Celles d'Alphee,de Tygris, de Lycus, d'Eraſine, notammant celle du Nil, ſelon que le Roy Iuba a voulu dire, nous ſeruent d'exemple. Mais pourquoy cela? Ie veus bié que le Nil ſaille de là, ie veus qu'il decoule imperceptiblemant par deſſouz ces grans eſpaces de mer. Il croîtra donc en Egypte en tems d'Eté:ie l'accorde voiremant,mais en hyuer, que deuiendra-il? C'eſt ce que tu as entandu Mela : mais contons vn peu enſamble, ſi ce que Pline dit au chap. 9. de ſon 5. liure étoit veritable, ie ſais bien, que tu ne peus auoir veu les liures de Pline,toutefois il n'importe : car ce qui y eſt cõtenu eſt tout tiré des magazins des anciens. S'il eſt diſ-ie veritable ce que ce perſonage met en auant,le Nil arrouſe des Iles, qu'en

l'eſ-

l'eſpace de cinq iournees ; non de moins ; pour rapide que ſoit ſon courant ; il ne peut outrepaſſer. La plus grande de ces Iles s'apelle Habaſſia ; iamais nommee ; ni parauanture coneüe à Pline. Si auec les reigles de Mathematique tu veux meſurer la longueur du chemin ; que le Nil fait en cinq iours par deſſus cette Ile : ſi tu meſures auſſi la diſtance, qu'il y a de ce nouueau Monde ; iuſques en Egypte ; ie laiſſe iuger à ton experiance en combien de tems le Nil porté par les eaux tant rapides ; que tu ſarois dire ; pourra paruenir en Egypte, en partant de ces lieux imaginaires de ſon origine, ou de ſon accroiſſemant. I'attans ta repartie ; diſant, qu'il le fera dans le tems de trois moys ; ou enuiron : adioûtant à ton comte tres-iudicieuſemant les concours ; & detours de ſon droit fil, que les abîmes, qu'on

raconte, & qu'il conuiént ſuppoſer étre en ce pays là, luy font faire. D'où s'enſuiuroit; que ſi ez regions Antartiques le ſolſtice d'hyuer étoit la cauſe de l'inondation du Nil en ſa ſource, ou en ſon accroiſſemant, l'Egypte ne ſeroit point arrouſee en Eté, qui eſt la propre ſaiſon, où elle ſe trouue plus alterée: ains en l'Equinoxe d'Autone. C'eſt ce que Mela cuidoit philoſopher en ſon liure. I'ay eſtimé n'étre à propos d'inſerer icy mot à mot ſes paroles, auſſi aiſées à rembarrer, qu'à redire. Neantmoins on les peut aucunemant rabiller, par vne opiniō plus vray-ſamblable alleguee, & ſuiuie, à ce que ie comprans, par la doctrine des anciens viuans deuant luy. Elle eſt cottee au 9. chapitre de ſon premier liure. Nous l'éplucherons cy apres auec d'autant plus de curioſité qu'elle ſe rapporte, & ſemble fauoriſer

ſer celle, que nous auions ia conçeu en l'entandemant. Diſons de plus quelque choſe ſur cette matiere, à ce que nôtre texte aille par ordre. De cette venerable claſſe des Romains, Ciceron, Seneque, Lucan ont parlé des faillies du Nil, & de leurs cauſes. Ce que Ciceron en a dit eſt bien peu de cas, & de moindre conſequance: alleguant pour leur ſeule cauſe les vens nomez Etheſiens, ſoufflans impetueuſemant ſur ſon emboucheure. Di-moy donc braue Ciceron, commant eſt-ce, qu'il augmante à meſure que tels vens s'éleuent, & commant eſt-ce qu'il ſe tient touiours haut à méme qu'ils cheent, & ne s'abaiſſe, ni ne va leur train. Eſt-ce qu'ils ont ſoufflé auec plus de violance, ou reſpiré auec plus de douceur? Il eſt vray, que l'Aquilon apellé Etheſien par Pline eſt beaucoup plus impetueux en au-

tre saison, que lors qu'au plus fort de l'Eté il va moderant l'ardeur des Astres brûlans. S'il est permis d'en conter, ou d'en prendre auec les Philosophes, ie diray la cause étre la méme qu'on peut alleguer, pour raison des autres marez. Car la basse region de l'air venant à se reserrer ez larges espaces de la moiene, qui s'ouure & s'étand, les vens y sont de toutes parts comme entassez les vns sur les autres: & pour étre ainsi pressez, ils en sont plus violans; où à l'opposite, souz la canicule d'Eté, qui fond, & refont les plus denses vapeurs, aiant elles plus de moyens de s'épandre: les vens sont plus lents, & plus lâches: Mais Seneque doüé d'vn entandemant plus releué, semble nous auoir enuié son deliberé sur ce sujet, n'ayant rien voulu apporter du sien. Il s'est occupé à cōfuter de sa plume infatigable les erreurs

reurs des anciens. Ce qu'il en dit (bien que le nom soit supprimé) est quasi tout tiré de Diodorus Siculus. Quoy que s'en soit, il a eté en cet endroit comme en tout le reste de ses œuures, fort veritable: fors qu'il ne s'est onç voulu persuader, qu'il y eut aucune partie de la mer Athlantique désalee au moyé de l'eau douce: Ce que l'experiance nous fait toucher au doit le long de l'Amerique du côte de Leuant: où il y a des basses de mer d'enuiron deux cens mil pas d'étanduë, ayans des belles sources d'eau douce, faisans plusieurs rameaux qui s'épandent apres en des grandes riuieres. Ce philosophe parfait ne s'est point mépris en ses ratiocinations tres-pertinantes. Ce sont, dit-il, des moyens pour nous instruire, commant Dieu se ioüe par tout, où les espaces vuides paroissent. La grandeur de sa prouid 5 dan-

dance inſcrutable ſe comprend d'autant moins qu'elle eſt plus hautemãt admiree: eu égard, qu'il n'eſt en nôtre pouuoir de rendre aucunes raiſons ſi certaines de beaucoup de choſes d'ici bas, que l'expериance iournaliere ne nous en face voir à l'œil tout le contraire. Lucan a eté porté de meilleure volonté pour ioüer au plus ſeur auec le Nil: diſant, que par le fertil arrouſemant de cette riuiere, Dieu a voulu ſuppleer au defaut des pluyes, que l'Egypte ſouffre le long de l'annee. Or tout ainſi que ie ne puis nier que Dieu ne ſoit l'auteur ſouuerainemant bon, & tres-liberal de tous les biens aduenans aux hommes pour ingratz, & méchans qu'ils ſoient: de méme ie ne ſais comprendre commant c'eſt que la Nature dés ſon enfance a fait de pouruoir à la ſeicherefſe de l'Egypte par telle inondation du Nil: veu

que

que le méme Nil par le decours des siecles,& reuolution des annees a procree la meilleure, & la plus graſſe partie de ce païs là, car tout ce qu'il encerne en ſa figure d'vn ▽ n'eſt propremant autre ſinon la graiſſe, & le limõ porté peu à peu par les vagues de cette mer inſatiable. Ce que Seneque nous a môntré au doit, en diſant que l'Egypte doit à la riuiere du Nil, non la ſeule fertilité de ſes terres, ains la terre mémes. Pline viuant enuiron le ſiecle de Lucan à dignemant fureté les opinions des Grecs, ſans toutefois publier la ſiene pour les condamner, ou les ſuiure. Il s'eſt touiours tenu à couuert ſouz leur autorité, moins y à il voulu toucher. Seneque philoſophe tres-docte les ayant ia auparauant biẽ digerees. Solin cuidant imiter Pline en ſa grauité de parler a mieux ſuiui le fil de ſon hiſtoire, que ſon eloquance:
car

car il s'arréte à châque pas de ses narrations, & ce auec tant de religion, & d'austerité, qu'il vëut faire croire de n'auoir rien puisé d'ailleurs, en matiere de ces choses là, fors qu'en denombrant toutes les raisons alleguees par Pline, sur l'autorité des anciens, il dit de son crû, que telles sont les opinions des ignorans du cours des astres, & de la situation des lieux. Ie ne puis m'imaginer en quoi il se fonde, où ce seroit qu'il a iugé telle varieté d'opiniõs ne proceder d'ailleurs, que de l'ignorance. Ie ne m'attandois sans mentir d'auoir autre iugemant de ce ieune homme sur le fait des philosophes, que de quel autre lecteur, que ce fut de leurs œuures. C'est à dire, que quãd il auroit recueilly & allegué les réueries des ignorãs, il porteroit apres libremant son aduis, comme vn homme bien versé en la sciance des astres, & en

& en la cognoiſſance des lieux. Mais rien moins que tout cela, pour ce qu'il a ſi lâchemant, & ſuperflûmant traitté de ce ſujet, comme il a fait de pluſieurs autres, que ſi en écriuant il n'eut eu au deuant de ſoy les œuures de Pline, deſquelles on ne peut deſaduoüer qu'il s'en ſoit ſerui, il n'eut non ſeulemant rien fait pour luy, mais aucun homme de iugemant n'eut daigné prendre la peine d'en écrire. Au regard de ce qu'il proteſte de s'étre precipité pour la crainte qu'il auoit de ſe voir preuenu en ſon deſſein par quelque autre, cela n'eſt point ſupportable, s'il me ſemble : car où eſt-ce qu'il penſoit d'aller ainſi à la hâte apres des perſones qui lui auoient ia gaigné l'auantage, & en auoient traitté beaucoup plus doctemant.

CHAP.

CHAPITRE V.

Digreßion de l'auteur contre les écriuains enrichiſſans leurs œuures de celles des autres. L'argent, & le tems mal employez en tels liures. Inſcriptions des liures.

CEs mémes raiſons me font abhorrer vne certaine race de gens vrayes corneilles parmi les hommes de nôtre ſiecle, empruntans à l'exemple de celle d'Horace le pennage des autres oiſeaux. Ce ſont voiremant ces écriuains, leſquels tranſcrit qu'ils ont de mot à mot des pages, ou des liures tous entiers des Anciens, & Modernes, fors en ce qu'ils les ont corrompus tout a fait, en cuidant les corriger, eſtiment auoir trouué ſouz l'heureuſe nauigation d'autrui le bon vent tout propice à mettre leur reputation à la voile.

voile. Ils étalent les labeurs des autres souz leur noms, & en font de lourds, & grans volumes, paroissans sans doute auec plus d'asseurance, de grace, & de doctrine chez leurs propres aucteurs. La plus part d'entr'eux à tout leurs pieces raportees font ie ne sais quel assemblage de tapisserie, & cousent si artistemant leurs morceaux, que les plus clair-voyans liseurs n'y saroient apperceuoir vn seul fil d'vn bon style. Cela m'excite tellemant le rire, qu'il me fait ramanteuoir d'vne sale, & orde cõparaison, appropriee neantmoins à l'ordure de leur infame naturel. Ils ressamblent propremant aux chiens, lesquels pouuãt étre nourris des viandes exquises des chasseurs, aiment mieux se repaître d'eux mémes en quêtant (voyez la corruption de la nature) & allant apres les excremans des corps humains. Possible me

dira-

dira-on, que telles viandes ne ſentent point mal à leurs palaiz, ſi ainſi va: iugez s'il y a rien à ce propos de plus naïf, que cette comparaiſon. Et ne ſais ſi telles ſaletez arguënt mieux la baſſeſſe de leurs ames, que ne font toutes ces letres d'entree, farcies de tant de titres honorables, où l'on ne void que le nom de Monſieur, ſi ſouuant reïteré, de ſorte qu'en ce ſeul point ils publient leur inſigne folie. Là les verriez vous contrains de proteſter, ores de l'autorité des grans, ores de l'importunité de leurs amis: & ce auec des excuſes honteuſes, & indignes d'eux. En l'vn, & en l'autre, ſi ie ne m'abuſe, il y va beaucoup du leur. Car qui eſt celui ſi temeraire, qui oſera perſuader à ſon amy des choſes contre le deuoir: ou, qui au riſque de ſa reputation le voudra flatter, le voyãt ia réuer, ou ſe paſſioner à outrance ſur vn ſujet infru-

ctueux,

ctueux, & ne reuenāt à rien à l'auteur, n'y à luy mémes. Ce sont à la verité les plus lâches du monde: parce qu'auec beaucoup de peine, & de süeur (admirez en passant la varieté des humeurs en ce plaisant commerce) ils ne s'acquierent guieres d'honeur par les inscriptiōs de leurs liures, & pas moins s'aidans de tels titres trop affectez, les curieux se treuuent ordinairemant pippez, distraitz, & succez d'vne trōpeuse attante. Mais dequoi ay ie à me plaindre? sauoir mon, si ie me rēds ici contable de mon loisir par deuant vn Iuge sedanaire d'Egypte. Il est voiremant permis à châcun de rassoter: & pour mon regard, il le seroit encores mieux, si le malheur des pouresgés ne me seruoit de bride. Le faste de telles inscriptions inuantees auec tant de recerche, & d'impudance est tel, que comme és anciens on ne voioit

nuëmant, que le ſeul titre du liure; Ceux ci à l'oppoſite les pallians de leurs menteries, les font contrepointer les vns aux autres. Ainſi les plus indigeans allechez de telles eſperances vienent à achetter non le profit, ains la perte de leur étude, & maintefois ſont-ils contrains de ieuner pour les auoir. Car il n'y a au monde aucun amateur des letres, qui ne ſe voye ſeicher, & mourir à petit feu, rencontrāt ici vne œuure parfaitte, deça vne toute doree; delà vne autre diuine, expoſee en vente, ſans la pouuoir auoir. Les autres traittent vn peu plus doucemant auec noz bources, en mettant au frōtiſpice de leurs liures leur beauté, ou leur vtilité: de ſorte qu'en feignāt de leur enuier telles vanitez, s'en aident pas moins à l'auātage de leurs nōs. Ie ne ſais de vray qu'eſt ce qu'on pourroit faire, ou pēſer d'vn homme,

lequel

lequel au plus fort de l'hyuer est deuenu insansé,&au Printens se dit maître aux artz. I'ay autrefois estimé, que c'estoit de l'artifice des Imprimeurs accourans à telles enseignes, pour mieux vendre leur mauuais vin; & au bout trouuer leur conte. Mais nous auons des épreuues de reste, que ce mal emane vrayemēt des propres auteurs. I'ay eté deçeu moy-méme; sans vser d'autre reproche, voyāt sortir au iour ores vn liure promettāt d'étayer la Barbarie ia proche de sa ruïne; chose que cent volumes du pois d'vne liure ne saroiēt faire; dans lequel neātmoins vous n'eussiez rien veu, qu'vn chou depaint pour vne laittüe: ores vn autre tout vlceré,&couuert de playes, se vantant de publier la plus solide intelligence de la vraye Medecine: l'autre faignant de ne s'étoner par les riches fleurs de Rhetorique d'vn Quin-
 tilien,

tilié, & si ne saroit-il faire voir en toute son œuure vne periode ronde, ni fournie à l'equipollant: d'autres aussi retifs à tenir, comme legers à promettre des choses hautes, & sublimes, des beaux secretz, des inuantions exquises. Ie me trouue d'auoir ainsi acumulé souz la foy d'autrui vne telle quantité de liures, qu'à peine vn gros crocheteur seroit bastant d'en porter la centiéme partie. Si quelque déplaisir me reste de cette acquisitiõ, aumoins n'en ay-ie aucun pour la depance, biẽ qu'elle ne soit des moindres, ne pouuant pour tout posseder vne cheuance plus honorable, ni mieux asseuree contre la pince des tyrans: mais c'est du tems mal employé, & de l'ennuy raporté de telle lecture: Bien qu'en ayant par-couru deux ou trois pages, ie les eusse dés aussi tost à dédain, & le cœur ne m'en fit esperer point de biẽ:

tou-

toutefois la magnificence de leurs inſcriptiõs a eu tãt de pouuoir ſur moy, que de me les faire lire d'vn bout à autre; dont il ne m'eſt reſté bon Dieu! qu'vn facheux repantir, de m'y étre amuſé. I'ay encores regreté, & regreteray touiours la perte des plus ſoufreteux, qui ſuſtantez la plus part de tresviles, & mauuaiſes viandes, dérobent de plus à leur propre vie tout ce qu'ils peuuẽt, pour fournir aux fraix de telle vanité. S'ils veulẽt vſer de mon cõſeil, ils apprandront de moi, comme ia experimenté, d'eſperer d'autant moins de ſemblables inſcriptiõs, qu'ils les verront maſquees de tant de belles promeſſes. Et pour venir au point, ils verrõt à l'heure mémes, que tels écriuains au lieu de s'acquerir quelque gloire par leur trauail exceſſif (ſelon qu'ils l'aduoüent eux mémes) ne font de iour à iour que ſurcharger les gens de lettres d'vn tas de liures inutiles.

CHAPITRE VI.

Solin a dérobé la plus part de ses œuures de celles de Pline. Dioscoride, & Pline. L'enuie s'attache aux viuans. Defance de Pline contre les Medecins. Leonicenus. Pour la conoissance des simples, Pline s'est aidé du iardin d'Antoine Castor à Rome. Contre les enuieux de Pline. Loüanges de Pline.

SOlin iadis abusant de ses labeurs, & de son loisir, se moque aussi importunément d'autres, que de nousmémes, qui auõs Pline entre les mains: ses œuures tienent par emprunt tout leur lustre, & leur valeur de celles de cet auteur; pas moins ne daigne-il lui faire l'honeur de le nommer, ou l'alleguer vne seule fois. Bien que l'enuie ne soit iamais morte: si pouuons nous dire ingenûment, que les siecles d'a-

lors

lors furent moins corrompus. Que si quelques vns ont estimé (& se sont mépris, si l'ordre des tems ne m'abuse) que Solin à deuancé de beaucoup d'annees l'âge de Pline. Ie dis que ce ne seroit point chose digne d'étonemant, ains d'indignatiō, qu'vn si grād homme, lequel en matiere de iuger du merite des autres à touiours eté tres entier, & en a parlé fort ouuertemant, ait eté d'vn naturel si ingrat, & enuieux. Mais ce m'est hors de moien de pallier l'impudance des Medecins, accusans ce personage du vice d'enuie aussi bien, que Dioscoride mémes: si l'on m'en demande la raison, ou la preuue, i'aduoüe de n'en sauoir autre, que celle qui se trouue és liures de Nicolas en sa grand Theriaque. Vne chose sais-ie bien, qu'il ne s'en void rien d'asseuré ez auteurs approuuez, & dignes de foy. Qu'ils iugent don-

ques de leur honte, & de l'impertinãce de leurs raisõs, elles n'ont pour leur appuy, que les seuls passages, esquels Dioscoride s'accorde gentimant auec Pline. Car si biẽ Dioscoride l'ait precedé de quelques âges, ayant vécu au rapport de Suidas, du tems d'Antoine, & de Cleopatre, quel inconueniant y a-il qu'ils se soient rencontrez à dire les mémes choses, sans auoir veu les écritz l'vn de l'autre. Qui que ce soit en pourra iuger, saichant qu'ils ont fueilleté les liures d'vn Iolas, Eraclide, Niger, & Diodorus. Ils aduoüent tous deux, d'auoir bien fait leur profit des écritz d'André, & Crateue. Le peu de tems, qui a coulé apres Pline, me fait croire libremant qu'il n'a veu ny enuié ceux d'Anazarbee. Car s'il les à enuiez, il les à veus. Or commant est-ce que ce grand homme de bien à peu enuier vn homme mort: attandu, que ceux

ceux qui ſe laiſſent aller à ce vice, en ſont communémant gueris par la mort de leurs ennemis.

Deſſus les cors viuans on void paître l'enuie,
Elle meurt auſſi tôt qu'ils ont perdu la vie.

I'eſtime quant à moy, l'inclinatiõ des hõmes étre telle, qu'ils ſont plus prõts à médire des viuãs, qu'ils ne ſont portez d'honeur à imiter leurs deuãciers: auſſi deſireux d'augmanter le luſtre de leur gloire par les écrits de ceux cy qu'ils penſent d'obſcurcir le nom, & la memoire de ceux là. Ils diroient la verité, ſi au long aller, Dioſcoride eut attaint à la parfaite conoiſſance des ſimples, par lui maintefois aſſez mal crayonez. Mais Pline au liure 25. chap. 2. aſſeure d'auoir veu, & tenu entre ſes mains à Rome tous ceux dont il a écrit, ſauf bien petit nombre, ſous la fa-

ueur du libre accés qu'il auoit au iardin d'Antoine Castor son amy, personage en cette profession de grande autorité, lequel auec l'intelligence, & prattique de son art, comme il est croyable, a suruécu la centiéme annee de son âge vigoureux, plein de santé, de memoire, & de iugemant. On peut ici obseruer l'effronterie de quelques Medecins, dont par mépris ie passe le nom sous silance, lesquels ia tous trãsis d'enuie, osent pas moins blesser l'honeur de Pline. Accordons ie vous prie ce peu de lignes aux Manes de cét homme si bien meritãt du public. Ils opposent nuëmant l'autorité de Dioscoride, comme iadis les disciples de Pytagoras leur, *il a dit.* Et cependãt ne se donent de garde, qu'vn estimateur bien oculé, mettra touiours en cette méme categorie le grand Leonicenus, lequel sur la fin de son liure,
tan-

tancé à ce qu'on void par la Deesse Nemesis, & touché en son ame, aduoüe d'auoir meu toutes telles questions étant poussé de ie ne sais quelle manie,& fureur d'esprit.Car s'ils veulent mentir en cela, comme en beaucoup d'autres choses, & dire, que Pline étoit attaint de la chassie. Vn aueugle y verra clair,en iugeant qu'il a, selon que nous auons deuant dit, par l'ayde d'Antoine Castor tiré en crayõ auec plus d'aise,& de loisir,& par ainsi plus exactemant, les lineamans des plantes, que n'a fait cét Anazarbee, homme vagabond, mendiant par-cy par-la le meilleur de ses discours. I'estime pourtant, que Dioscoride a fait vn grand chef d'œuure, d'auoir au moyẽ de ses liures baillé tant de iour, & d'aide à la Medecine : ioint,que les anciens auteurs ont reçeu des grans eschez par l'iniure du tems. Ie n'ay

sçeu dissimuler mon indignatiõ tresiuste contre ces Medecins racourcis, cuidans à tout leurs ordures pocher les yeux si clair-voyans d'vn Pline. Quoy? la méchanceté, & l'enuie des plus doctes n'a elle point encores assez harcelé les Manes d'vn tel personage? La tourbe de ces Medecins huë, & tépéte apres eux, mais à sa confusion, si elle la conoit, ou l'aprehende tant soit peu. Elle ment souz la foy d'autruy. Hé bon Dieu, où les conduit l'effronterie? l'vn apelle Pline l'interprete de Dioscoride: l'autre le Dioscoride Latin: que direz vous de celui, qui luy impose le nom de singe? n'est-il pas à vôtre aduis bien honoré, ou habille, puis que de ce grand homme, ils en font le singe de Dioscoride? Ils ne doiuent refuser de se dire eux mémes les asnes de Dioscoride? Quand ce ne seroit pour autre raison, sinon, qu'ils conois-

noiſſent, & entandent auſſi bien Dioſcoride, qu'ils ont ordinairemant en main, cóme l'aſne conoit ce de quoy il eſt chargé, qui le fait fondre ſouz le faix, ſans ſe pouuoir releuer. Cela ſe comprand aiſémant par les diſcours vains, & captieux, dont ils enieollent le monde. Il y en à pluſieurs qui l'honorent du nom de Grammairien, les autres de Rhetoricien, les autres d'Hiſtorien, & ne s'abuſent point. Ils parlent auec beaucoup d'enuie, & plus d'impudance. Mais ce qui vaut mieux l'admirer c'eſt, qu'ils s'afrontent tous à dire la verité : car ſon ſtyle inimitable ſert de loy, & de reigle à la Grammaire mémes : En la tiſſure de ſon hiſtoire il eſt hors de page. Au regard des Mathematiques, qui oſera denier ſon ſuffrage : à vn homme enſerrant en peu de motz des choſes ſi ſublimes & difficiles? ſi à meſure qu'il traitte de

telles

telles sciances, on trouue parmi quelque axiome, ou resolution mal consertee, la cause en est referable à l'imprudance des écriuains: Cela ne pouuant subsister, qu'vn homme si bien versé én leurs plus grans secrets ait si sinistremant choppé à l'entree, ou erré ez principes. Autre, qu'vn Medecin de douzaine ne saroit lui rauir l'honeur, d'auoir eu vne tres parfaite conoissance des simples, qu'il à eu moyẽ de recercher, & tirer à loisir, sous la faueur d'vn si bon iuge. Ce sont là des grans fondemans pour la Medecine. Au reste, si à supporter les ordures, & puanteurs intolerables des malades, il n'a sçeu acquerir ce qui cõuient pour l'vsage de l'art: il a neantmoins humé les meilleurs traits des anciens Medecins, les mieux asseurez, & approuuez. Sa candeur, & sa franchise est loüable d'auoir adioûté a cette conoissance

les épreuues faites par ſon experiance. Quant à celles des minieres, & metaux, il a eté le Phenix parmy les Romains. Au fait de l'Agriculture, vous ne ſariez dire en quoy il eſt plus digne d'admiration, n'y ayant rien obmis pour étre bref. Finalemant en la Coſmographie, ez animaux, ez merueilles, & ez ſecretz de la Nature, cõme rien n'eſt de plus beau, de plus curieux, de plus heureux que lui : auſſi merite-il quelque excuſe, s'il ſe troue d'auoir mis en auant des choſes cõtraires à la relation des Mariniers de nôtre tems. Ie ne puis pour ce regard faillir de reprocher aucunefois ſon témoinage: pourquoy attacheray-ie ma creance à ſon dire, puis qu'il n'oblige point la ſiene en l'alleguant? car pour étre creu, il nous rẽuoye à ſes auteurs: & ſouz la reputation d'autruy il veut éleuer la ſiene. L'autorité de cet homme

me eſt telle, que les plus doctes ont tâché à la decrediter, mais ils n'en ont rapporté que de la honte. Son reſpect eſt ſi grand, que cette engeance de broüillõs à raiſon de leur offance meriteroit des étriuieres bien ſerré. Bref le comble de ſon ſauoir eſt ſi eminát, que vous ne deuez moins rire, ſi vous oyez dire, que cetui-ci mieux, que Ciceron fut teint par Minerue mémes en toute ſorte de ſciances. En vain donc, & temerairemant la grandeur de Pline a eté harcelee d'vne race de gens, dont la veuë ne ſaroit porter l'eclat de ſa vertu, s'il étoit viuant. Impudammant: auſſi a-il eté entaché du vice d'enuie, ayant ſi honorablemant cotté en ſes écritz les noms de ſes auteurs.

CHAPITRE VII.

Les gens de lettres ordinairemant enuieux. Description de l'enuie. Alexandre. Cæsar. Caton. Nicias Athenien.

L'Enuie me porte icy à la contempler de plus pres, & voudrois bien qu'vn peu de digreſſion me furd'autãt mieux permiſe, que i'ecris de gayeté de cœur, & ſans obligatiõ. Par quel deſtin diray-ie donc, que cette peſte d'enuie ſe va inſinuant, non parmy les ſeuls potiers, les marechaux, & artiſans, ains parmy les gens de lettres, dont ils ſont auſſi fort bourrelez, que de tout autre vice. Elle a eté iadis ſi verte entr'eux, qu'elle à miſerablemãt mis ſouz le ioug vn Platõ mémes, decernãt des loix au reſte des hommes; de ſorte, que les larges épaules de ce Philoſophe, baſtãtes d'ailleurs à por-

ter vn grand fardeau, n'ont peu soûtenir son pois. Ie ne sarois me persuader, que la misere de nôtre condition, & le bon-heur de celle d'autruy soiét la mere, ou la matiere de ce vice, selon que plusieurs ont voulu dire. Car si des yeux on peut voir la fortune, c'est là l'enuie mémes ia touteformee, &

Lors que le champ d'autrui nous semble plus fertile:

c'est à l'heure mémes, que cette peste nous à empietez. Ce mal enragé iette bien ses racines plus profondes. L'enuie est celle, par laquelle nos propres affaires vienent à nous déplaire? Ie ne nie pas, qu'en l'heureuse fortune des autres l'inuasion de cette fieure ne saisisse les espritz ia preuenus, & attaints de ce mal contagieux, & que ce ne soient autant d'allumettes, pour attiser leurs flammes; de sorte, que le feu s'étant ia pris à cette matiere combu-

stible

ſtible d'elle mémes, ces eſprits ardans brulent tous vifs, & ſe conſument à petit feu. Car tout ainſi, qu'en vn corps mal habitué la moindre humeur enflámee excite la fieure, qui s'augmante dauantage par la douce liqueur du vin, profitable de ſoy aux perſones bien diſpoſees; & deuient par fois ſi grande, qu'elle fait courre fortune de la vie: auſſi ces hommes mal naiz, & mal éleuez, voyãs proſperer l'honeur, & le biẽ d'autrui, s'échaufent dés auſſi toſt à leur domage, & ſe ramantcuans de leur felicité, qui deuroit animer vne belle ame à la vertu, & qu'eux mémes recerchẽt auec tant d'ardeur, qu'ils deteſtent le reproche de leur lâcheté: ils ſe ſentent embraſez de ce feu d'enuie; s'il enuahit vn méchant homme, il le conduit, & tranſporte à dés crimes ſi atroces, qu'il ne peut les expier, qu'en perdant la vie. Or com-

me ie tiens, que cêt horrible monſtre trop fauilier bon Dieu! en nôtre ſiecle, prend ſes appas du bien, honeur, & felicité d'autrui: ainſi cuide-ie que ſa vraye ſemance, & origine procede d'vne lâcheté, & baſſeſſe de courage. Et ceux-là ſont communemant plus enclins à ce vice, qui ne ſauent prendre les iuſtes meſures de leur courage à l'ame de leur extraction, ou de leur fortune. Par là ſe découure l'erreur de ceux qui diſent qu'Alexandre le grád n'enuia point tant le ſiecle d'Homere que la vertu d'Achille. On n'aura iamais cette creáce, que celui-là ſe ſoit laiſſé ſuppediter à l'enuie, lequel par le comble de ſes proüeſſes en a eté le vainqueur tres-glorieux. Sauoir mon ſi les larmes de Cæſar contemplant la ſtatuë d'Alexandre en Eſpagne, l'accuſerent d'enuie? rien moins: car elles firent voir la grandeur, & la genero-

ſité

ſité de ſon ame, improperant à la fortune de l'auoir doué du courage d'Alexãdre, & priué d'ailleurs des moyẽs pour témoigner cette vertu incomparable. Et toy Cæſar, garde biẽ d'imputer à l'enuie l'action de Caton, ne te voulant étre obligé pour ſa propre vie, mais enuie luy plutôt ſa deſtinee, auec d'autãt plus de iuſte raiſon, qu'il eſt mieux ſeant de ſe degager par vne mort violante pour la liberté de ſa patrie, que de ſe voir au iour, en plein marché, en public tenaillé, comme vn tyran, & ſentir à toute heure exagerer en ſoi les cruelles playes d'vne iniuſte dominatiõ. Que ſi cette obſtinee volonté de mourir en Caton ne ſe peut dire exante de reproche, ce ſera en lui vne haine, nõ vne enuie: Mais vn parfait enuieux fut Nicias, l'vn des plus riches, & des plus apparans citoiens d'Athenes, qui ne ſçeut onc vſer de ſa

condition, ni de sa noblesse selon le niueau de la vertu. Il fut iusques là si failly de cœur, que comme le reste des hommes se vange des iniures receües de ses ennemis, par d'autres iniures, & oppose tant qu'il peut vne violance à vne autre, celui-ci aualant doucemant les plus ameres offances, & comme ignorant la farce ioüee à ses depans, preuenoit à force d'argẽt la médisance des plus contemptibles, & infames persones de la ville. Quant à l'insolance des plus mauuais garnimans, au lieu de la reprimer auec le pouuoir qui lui restoit encores assez grand, il leur bailloit tousiours quelque lipee afin de leur fermer la bouche, & les fere taire. Cette sale inuantion fut cause, qu'en moins de rien le nõbre de ceux, qui auoient autour de lui des repeües fraches ou receuoiẽt d'autres commoditez de ces grasses

inimi-

inimitiez étoit plus grād, que des ſuiuans l'amitié d'vn homme ſi lâche, & ſi vilain. Il eut peu voiremant étre tiré en example d'vne patiance tres-rare, s'il en eut autant fait pour nôtre Seigneur, & Sauueur Ieſus Chriſt, qu'il ne coneut iamais. Mais tant s'en faut, qu'il fut doüé de cette vertu, qu'au contraire, tout bouffi d'enuie, il ſe donoit autant de patiance, que de déplaiſir d'ouïr loüer quelqu'vne en ſa preſance.

CHAPITRE VIII.

L'auteur pourſuit ſa digreſſion, & accuſe Ciceron d'auoir eté tres enuieux. Eloquance de Ciceron inimitable. Il a eu plus de fortune, que de courage. Sa vanité. Sa perfidie. Il ne fut onc bon amy. Ses artifices. Sa lâcheté.

MAis de quel crime en te taiſant me rendray-ie coulpable Marc

Tulle Ciceron? Ton merite eſt voiremant ſi eminant, que i'en eſtimerois le ſilance trop indigne. Quand tout eſt dit, on ne te ſaroit rauir la palme, que ton eloquance admirable t'a acquiſe,& te rẽd preferable en ce point à tous les hommes du monde: mais tu m'as tellemant enlourdy en le reïterãt ſi ſouuant en tes écrits, que c'eſt pitié, que de t'y voir loüer toi méme auec tant de vanité. Pouſſé d'vne lâche, & pure enuie, tu te deplais de voir l'honeur, & les vertus des autres publiees en la bouche des hommes: & ne peus ſouffrir qu'on parle de la tiene. La bõne opinion de tes propres merites te porte plutôſt à cette humeur, que le faſte, ou l'ambition de ton ame. Tu as accumulé en mon eſtomac tãt de matiere à vomir, que ie n'auray iamais aſſez d'eſcamonee pour me la fere vuider par embas. Tu me permetras dõc
de

de la rendre par en haut. Auſſi bien auec cette tiene iactance demeſuree, & puërile m'as-tu fait perdre la patiãce, pour adherante & naïue qu'elle fut en moy. Bien que toutes tes geſtions prinſes en bloc, & en tache ayent eu l'enuie pour guide, neantmoins n'en pouuantz porter l'odeur, i'en ay conçeu tant de dédain, qu'il me ſemble ne m'en pouuoir décharger ſans parler beaucoup de toy. Ie ne ſais ſi vn iour quelque chetif aduocat, prenant ta cauſe en main, entrera en lice contre moy ſur l'iniure faite à ce grãd genie d'eloquance Latine. Ce pourquoi ie deſire, que ceux qui employeront ſi mal les heures de leur loiſir, reçoiuent au prealable mes proteſtations, ſoûtenant que les torrans du bien dire de Ciceron ne peuuent onc étre raualez, que par vn impudant, ni loüangez, que par vn temeraire. Les œuures

quasi diuines de ce personage se deffandent autant d'elles mémes de la dent énuieuse des calomniateurs, cõme leurs effortz inutiles, & leur sot desir de perdre le tems en vain se découure à leur hôte. Car elles portent quát & soy leur loz, & leur iuste valeur. Mais il vaut mieux couper chemin à tout cela. Ie me promets que les sages prendront de moy cette creance: au regard des plus vains, ie ne m'en donne de la peine. Ceux qui se vanteront de t'auoir rauy l'honeur de bien dire, seront fort clair-semez: Dieu vueille qu'ils en approchent. Ie sais combien tu as excellé en eloquance, & quant & quant en lâcheté. Moins veus-ie d'abordee, reccercher, quels ont eté tes progeniteurs, qui t'ont fait tel, puis que ton courage trés-bas n'a autremant dementy ton origine assez vile, comme l'on fait. Qui n'a coneu com-

bien

bien ta valeur a eté inegale à ta fortune vn peu plus releuee, mais digne d'vne plus grande constance. Ce que tu as prôué de toi mémes, semble tresveritable. Car à t'ouïr parler, il ne fut onc vn meilleur amy : iamais accusateur, ou aduocat plus entier : nul ne fut en l'aduersité plus constant, nul plus moderé en la prosperité. As-tu bien dit tout cela sans rougir? Et pour ne redire icy tout ce, qu'en ta presance, & en plein Senat tu as maintefois entandu de tes propres oreilles, lors qu'on te reprochoit ton éfronterie à accuser ceux-là mémes, que tu as par apres tres-hautemant loüez. Commant éleué ez dignitez allois-tu deprisant les hommes mediocres, voire tes amis plus affidez, lesquels au hazard de leurs vies t'auoient fait monter à tels honeurs. L'esperance de tirer argent de tes ruses te portoit le flá-

beau.

beau. En ſorte, que ce n'eſt plus vn comte fabuleux d'ouïr reciter, qu'au iardin des Heſperides y auoit iadis des arbres aux pomes d'or, puis qu'en tes iours tu as eu vne langue toute doree. Ie te voudrois interroger, l'homme de bien, & Philoſophe: pourquoi c'eſt, qu'vne ſi legere occaſion t'a fait ſuccomber à la perfidie. Commãt as-tu premieremant à Cæſar, puis à Dolabella perſones tres-graues, que tu étois allé trouuer, comme tout éperdu de crainte, les prier, & ſupplier à iointes mains de te vouloir retirer chez eux & auoir obtenu d'eux, de leur demeurer aupres en qualité de Lieutenant, iuſques à ce que le Tribunat de Clodius, & le Conſulat de Marc Antoine fuſſent expirez. Commant dis-ie eſt-ce, que ſi indignemant tu t'es mocqué de ces Princes, leſquels ſans t'étre en rien obligez, ains leur ayant à tous deux

deux manqué de foy, t'auoient si humainemant reçeu en leur amitié. C'à eté voiremant à toy, homme consulaire, ia consommé Philosophe, assis au conseil des Dieux: ç'a eté vne grande prudance de te laisser engeoller ores d'vn Clodius, ores d'vn Octauius, qui t'ont honteusemant mené par le nez. Les Dieux ont permis cela t'étre ainsi arriué. Car ce premier pariure fut la cause de ton exil, & l'autre te fit perdre la téte. Soit que ç'ait esté par ta malice, ou par ta faute, on s'est touiours aperçeu, qu'en tes affaires tous deconcertez, & ruïnez, tu n'as iamais accusé la fortune, sans étre exant de crime. Or di moy, qui est celuy, lequel au fait de tes amis puisse loüer, priser, ou adirurer ta grande fidelité. Lors qu'à l'adueu de ta femme Terentia tu portas temoignage contre Clodius, qui à la faueur de ses armes, & de ses
bons

bons seruices te garantit des mains formidables de Catilina, tu fis voiremant vn grand chef d'œuure, d'ont elle t'en sçeut si bon de gré, qu'à mesure que par la faction du même Clodius, tu fus proscrit de Rome, pour mieux essuyer les larmes de ton triste bannissemant, elle ne te dona seulemant dequoi faire ton chemin. Voyés comme les Dieux vangeurs infallibles des forfaitz, reiettent les examples de leur iustice sur leurs propres auteurs: à ce, qu'en échange de leur lõgue patiance, les méchans épient en leurs iustes peines les maux commis pour le supplice des autres. Ecoute encores commant en la mauuaise fortune tu t'es mõntré grãd imitateur de Socrates: car si en la felicité tu as eté bien moderé ou non, les inimitiez par toy contractees mal à propos, & de gayeté de cœur contre tant d'honétes gés, & si

& si souuãt en rendẽt suffisante preuue. Comme tu fus tiré en iugemant par Cæsar, & Clodius, & depuis accusé d'auoir fait perir Lẽtulus, & Cethegus auec le reste de leurs complices contre tout deuoir, & le droit des Maieurs, sans étre condamnez: C'estoit là ta plus grande gloire si importunemant trompetee à noz oreilles: Ne vins tu pas à tout ta robe de dueil, la perruque flottante contrefaisant du marmiteux, tout couuert de honte, t'humilier à la lie du peuple, & recourir aux supplications. La coniuration de Catilina découuerte, commant allois tu mẽdiant les vœuz, & les suffrages du peuple Romain, que tu publiois étre ia sur le bord de son precipice: partant ne pouuoir assez dignemant reconoitre tes rares merites. De quelle grace poure chetif diray-ie encores cela de toy? A même heure que

que Clodius, ſuiui d'vne bone troupe te rencontroit à châque coin de ruë, auec quelle inſolance aloit-il harceelant ta fortune? Commant te perſuadoit-il de feindre en ton viſage, & en tes geſtes l'action d'vn triſte ſuppliāt, afin qu'abaiſſant ores la voix, ores en changeant de ton, tu parlaſſes vn peu plus doucemant? I'eſtime qu'il te reprochoit en cette occaſion de n'auoit touiours eté gueres bō orateur. Que ſi tout cela te sēbloit peu, pour te fere abhorrer telles indignitez, & pour étre poſſible ia fait, & endurcy à tous tels conuices, au moins ton viſage ſoüillé des puantes boües d'emmy la ruë, les coups, & les pierres ruees pour étouffer tes requétes, & tes pleurs, te deuoient prouoquer, & t'armer contre cette grande moleſſe de ton ame, indigne d'vn homme de ta ſorte. Mais ie vois bien, que tu nous as voulu re-

pre-

preſanter le propre tableau de la conſtance d'vn Socrates enuers ſa femme Xantippe. Tu en as voiremant tresbien tiré le crayon:Il eſt vray,que ton courage trop ambitieux,& trop lâche ne ſe raportent à rien moins, qu'à celui de Socrate. Tout cela ne ſuffit point. Pendant ton exil à meſure que tu t'en allois errant par la Grece, & que les Grecs à grandes troupes ſailloient de leurs villes,pour te conôitre, ils furent ſi étonez de voir vn homme ſi deſolé, & éperdu, qu'ils ne ſe pouuoient imaginer,que tu fuſſes ce grād Ciceron ſi celebre en doctrine, & en eloquance. Apres tout cela,tu leur ſauois treſbien dire: Ie vous ſuplie Meſſieurs de ne m'appeller deſormais vn Retoricien, ains vn vray Philoſophe. Que ſi Publius Clodius, ia trop puiſſant pour les autres, & pour ſoi-mêmes, n'eut onc entrepris ſur l'autorité

de Pompee, il eut eté à ton chois de te fere salüer (voire pour tout le tems de ta vie) par les langues babillardes des Grecs du nom de Retoricien, ou de Philosophe.

CHAPITRE IX.

Suitte de la digreßion contre Ciceron. Portrait de Pompee contre Ciceron. Commant Cicerō auoit mieux veu, & Pompee mieux esperé. Cæsar ne fit point d'état de Ciceron. Son ingratitude. Il ne sceut fuyr, ni mourir honorablemant. Dire de Ciceron tres veritable, mais par luy mal prattiqué. Sa iactance.

Courage donques, vié t'en à l'adueu de tout le monde reuoir ta patrie, porté sur les épaules de l'Italie. Pourquoi non? la même vanité ne te fait elle pas esperer de Pompee vn accueil

cueil aussi fauorable, comme si tu étois propremant quelque chef-d'œuure de la nature. Et de cette même humeur vas tu reprochant à Marc Antoine tõ ennemi, d'auoir pris en mauuaise part beaucoup de choses, que tu te vantes de lui auoir dites fort modéremant. Et ie ne sache aucun si constant, qui ne se hontoyât, si de la bouche d'vn autre il en oyoit autant dire de soy. Tu ne les as seu proferer sans faire voir ton efronterie. Et en quelque autre endroit tu dis ainsi: Ceux qui ont suiuy Pompee depuis la iournee de Pharsale iusques en Paphos, sauent tresbien en quelle estime il m'auoit: il n'en a iamais parlé, que fort honorablemant, môntrāt vn extreme regret de ne m'auoir creu, en aduoüāt, que i'auois mieux veu, mais qu'il auoit mieux esperé. Comme si nous ne sauions pas l'état, qu'il fit de

toy lors que tu fus à lui, eſtimant de prendre ſon logis pour ton aſyle, il ſortit par la poterne,& ne daigna ſeulemant de te regarder. I'attans que tu me dies, que tes grands merites l'auoient rendu tout honteux: ioint,que s'il t'eut careſſé, il eut creu de déplaire à Cæſar ſon beau pere; & ſi en public il t'eut rebuté, il eut peu encourir le nom d'ingrat. Mais concedons tout à ta ſottiſe, attandu que ce n'eſt moins de vanité de prendre à ſon aduantage ce que les autres font pour mêpris. A quel propos donc cêt Apophtegme de Pōpee,lequel au premier bruit de ton arriuee en ſon camp, ſe print à dire: I'aymerois mieux qu'il fut auec l'ennemy, afin qu'il eut peur de nous. Prens ce mot en toutes ſes faces, tourne le à ta volonté: tu le prendras touiours à ton honeur. Si tu n'aduoües d'auoir eté par ce trait de Pompee vilipan-

lipandé comme vn coüard, fai-neant, onereux à tes amis, ie n'ay de vray plus rien à dire. Mais ie vois biẽ, quelle fut en fin cette relation si honorable pour toi, & ce grand desir de te reuoir apres cette funeste route de Pharsale. Ce fut, que Pompee beaucoup plus ieune, que toi, t'ayant de longue main reconeu pour vn deserteur des armees, commança à te colleter l'épee nüe à la main, hüant apres toi, & te criant, Au traître. Il t'eut infaliblemant occis, si Marc Catō ne t'eut couuert, & ne t'eut fait faire écorte pour euader. Au reste, que Pompee ait cōfessé, que tu auois mieux veu, & qu'il auoit mieux esperé, ie t'aduoüe tous les deux: parce que mesurant lui ses esperances à sa generosité, ne refusa de venir aux mains, & doner la bataille: là où ta lacheté te faisant aprehender l'incertitude des succez de la guerre,

tu trouuâs moien d'esquiuer cette iournée, en feignant d'être malade: Ainsi peus-tu dire, d'auoir mieux veu; Tel est le naturel des hommes, que les plus magnanimes engagez, qu'ils sõt vne fois en quelque danger emmant; ne peuuent si bien se commander de croire de deuoir endurer ce, que ia ils endurent en effet, ni les coüars se resoudre à ne craindre asseuremant ce, qui ne saroit arriuer, qu'auec beaucoup de disgrace, & de difficulté. Il me fait mal de parler de l'opiniõ, que Cæsar auoit de toi, qui te fit l'honneur de t'écrire, pour t'attirer à son party en même tems, que tu montrois d'enuie d'y entrer: & le ressentimant d'vn tel affront te fit dépiter, & conuoler au camp de Pompee, où étant receu auec l'accueil ia dit, Caton te tança fort aigremant sur ton inconstance, & legereté. En outre tu ne sarois meri-

meritoiremant accuser d'ingratitude vn Vibius, vn Virginius, vn Popilius, puis qu'en ce vice même tu les as surpassez. Oseras-tu bien reprocher aux autres vne lâcheté de courage, toi qui n'as seu prẽdre la mer, ni la mort, que de la main de tes ennemis? Cette mer, di-ie, l'vnique elemant approprié à ta honteuse fuïte. Cette mort la voye la plus honorable, pour te mettre à deliure de tant d'indignitez soufferces, si tu eusses eu tãt soit peu d'honeur emprainte dedans l'amé. Va maintenant, va donc, & fois memoratif des paroles que peu auparauant tu allois semant de toi-mêmes en plein Senat, en la presance de ces illustres citoyẽs, auec tant d'arrogance, & de presomption. Fuïr honteusémant la mort, dis-tu, est pire, que toute autre mort. Belle sentance, & tres veritable, & par ta lâcheté voiremant bien prattiquee!

C'étoient encores là tes motz : Ie puis protester de moi, qu'en la fleur de mõ âge i'ay virilemant deffendu la chose publique,agraué d'annees,comme ie suis, ie ne l'abandoneray iamais : ie n'ay onc redoublé les armes de Catilina ; moins d'état feray-ie des tienes. Certes, si en cette iournee de Pharsale Pompee, comme tu dis, t'a mis en reputation de predire si bien les choses à venir,tu l'as,si ie ne m'abuse,perdué tout de ce pas mémes, en guise d'vn homme, qui à mangé des féues tout son sou. Etant si biẽ resolu à fuir, ie m'étone, que tu ayes si mal deuiné. Tes écritz sur cette matiere, t'y deuoient auoir rendu tres-sauant: car au Senat, en face de tant de vaillans hõmes,en plein mydi,& en public,tu fis serment de n'abandonner en ta vie la chose publique. Si les armes d'Antoine t'ont atterré,ou nõ, ie n'en dis mot,

tu

tu l'as peu sauoir. Tu passes encores plus outre, & dis; si par ma mort la liberté de la ville est plus asseuree, ie sacrifieray fort libremant ma propre vie. Ha Ciceron que dis-tu, saras tu bien exposer la vie toi, qui as sçeu si salemant gaigner au pied, pour la sauuer?

CHAPITRE X.

Suitte de la digreßion contre Ciceron. Son consulat. L'appuy d'Octauius par lui recerché. Sa iactance. Marc Antoine le fit tuer par Herennius le Centenier. L'auteur n'est le premier ni l'vnique, qui a drappé sur Ciceron. L'histoire n'a plus de lustre. Le Consulat de Ciceron. Cæsar. Le iugemant de Pline parlant de Cæsar. Arpine sol natal de Ciceron.

Oppose nous tant que tu voudras ce tien consulat Catilinaire, au-

quel nous pouuõs mieux accommoder le nom de boucherie, que de consulat. C'est toi voiremant, qui par ton infame timidité, & ambition trespernicieuse as atterré la liberté du peuple Romain, à mesure que tu deuins si ialoux d'entretenir le ieune Octauius, retournant tout fraichemant d'Apollonie, en inimitié, & méfiance auec Marc Antoine: Et que d'vne impatiance, & soumission seruile, tu pẽsois d'acquerir quelque grade par l'entremise de ce ieune homme, persone encores priuce. Que diray-ie, lors que toi homme consulaire, ia venerable, pour le seul respect de ton grand âge (laissant à part ton eloquãce exquise, pleine d'enuie) auquel apres auoir passé par tãt de belles charges, & acquis quelque nom à la posterité, par tant de gestes valeureux, la mort deuoit étre ta plus chere recer-

che, tu honores cet enfant du titre de Pere; tu te mets de sa suite, & l'aduoües pour Seigneur, & Maître. Brutus cependant s'en fache à outrance: mais en vain, en vain proteste il les Dieux, que ta méchanceté sera la ruïne de la Republique. Parmy toutes telles indignitez dignes de commiseration, je n'ay sçeu contenir le rire, en lisant la treisiéme de tes Philippiques; où tu vses de ces termes: Dans le Senat de Pompee, que cetui-ci va méprisant, nous étions dix hommes consulaires: par là peut-on iuger, quel fut le secours des autres: car m'étant trouué tout seul, i'ay reprimé, & terrassé l'audace de ce voleur triomphant. Je ne sais Ciceron, comment tu as reprimé l'audace d'Antoine; possible es tu bien mieux emoussé le trenchant de l'épee de Herennius le Centenier, ini as prouue pourtant l'insigne méfait de

celui,

celui, qui t'auoit proscrit. I'eusse sou-
haité, qu'en vsant de son pouuoir, il
eut moderé son insolance: tu n'eusses
ainsi appliqué les forces de ton intel-
ligeance à nous prôuer impudemant
tes éloges. Celui-là s'est laissé trans-
porter en beste à la crüauté horrible
à tous les humains, non que funeste à
ta vie: & tu as prins l'essor par ta iactã-
ce puerile, donant dequoi en rire au
monde; & à moy en c'et endroit de
l'abhorrer. Ce seroit beaucoup pour
toi, si les belles qualitez de ton esprit
& de ton eloquance êtoient bastantes
pour lauer les taches de perfidie, d'a-
uarice, & de lâcheté, dont les écritz
des plus grans auteurs t'ont noircy. Et
à ce qu'on ne m'estime inuenter quel-
que chose pour mieux crediter mon
dire, i'exciteray m'aidant de ton mot,
le témoinage de Pollio, de Liue, de
Seneque, de Plutarque. Oses-tu de
plus

plus faire tinter à noz oreilles le son de tes belles paroles? nous estimerons te faire courtoisie d'abstenir sur cette tiene ambition demesurée, que les plus clairs-voyans ont condamné, comme ayant attiré le ioug d'vne lõgue seruitude sur le peuple Romain. Certes si tu presses d'auantage noz iugemans, en nous accusant de trop de credulité (ce mot ne ressentant que sa pure barbarie, te semblera vn peu rude, mais ne t'ayant rien iuré, tu me le dois laisser couler) n'as tu pas preueu, que la tardiue posterité consumera quelques iours à décrire l'histoire veritable de tes gestes, quels qu'ils soient que tu vas preconisant auec tant d'efronterie? Tu as derechef tres-mal vsé de céte tiene prerogatiue de deuiner. Car la saison des historiens a si mal rencontré, & l'excessiue abondance en a eté si peu prisee, que les noms des

Augústes, des Tiberes, des Caligules, des Nerós, par le caquet des écriuains sont quasi decheuz de leur iuste valeur: bien que Seneque (encores, qu'il n'ait écrit de l'histoire) se puisse vanter d'auoir exanté de l'iniure du tems & de l'oubly celui de l'Empereur Claudius. Que diray ie de la grauité de l'histoire auiourd'huy tant rabaissee, que vous la voyez farcie de mil sottises, où vous trouuerez maintefois inserez, curieusemant rapportez, vainemant colorez les mots, les gestes, les traits des Aduocats, Bâteleurs, Courtisans, & de telles pestes tresdangereuses. En abusant de nôtre lõgue patiance tu ne peus voiremant nous payer, n'y te couurir d'vne honéte raison pour excuser tes defauts. Tu es la partie, l'Aduocat, & le Iuge de tes belles gestions tu les amplifies, les releues, & les admires. Ayant vne

fois

fois porté ton aduis sur quelque affaire, tu n'en veus onques démordre : tu en fais féte, tu triomphes, tu vas tressaillant de ioye, & te metz hors de toi. Ce n'est pas merueille, veu que le iugemant seuere, horrible, douteux de la posterité ne t'a sçeu contenir. Contante toi d'auoir tout vn tems mené par le nez le peuple Romain, auec ce plaisant vers, par lequel tu as iugé la ville heureuse souz ton Consulat, qui n'a voiremant subsisté, que par les tétes de tant de gens d'honeur. Tu te vantes qu'elle te doit tout le bien de son salut. Ie dirois plûtôt que le peu d'estime qu'on faisoit de toy bailla sujet aux plus audacieux d'entreprandre contre elle. Cuides-tu que ce soit peu de cas d'auoir maintefois importuné les oreilles d'vn graue Senat par cette tiene insolance, & maladie d'esprit, que tu n'as sçeu dissimuler, sans

troubler la veüe de la tranquille posterité? Penses-tu d'auoir eté en ce siecle là tres-heureux, le seul homme digne de gloire? Di moi ie te prie, de cõbien cuides-tu auoir deuancé en matiere d'entandemant (ç'est en quoi tu as excellé) Iules Cæsar, lequel parlant de soi s'est touiours tenu dans les limites de la moderation. Ie dirai d'auantage en rassasiant mon iuste dédain, que si ce grand personage eut veu les écritz de Pline deferant la palme à Cæsar seul d'entre les beaux esprits, il eut sans doute poussé de rage, & d'enuie pillé la Prouince, ou conspiré contre la chose publique. Ha que le sort des humains est deplorable, en ce qu'étant vne fois descendus ez tristes manoirs de la Mort, ils ne peuuent plus remonter à la vie. Ie tiẽs fermemãt à Homere Prince des Poëtes, qu'ayant aprins des ombres de tãt

de

de braues Romains allans à toy à grandes troupes, les faitz belliqueux de ce guerrier, qui à l'oüir parler à desangé la Cilicie des Lubernes, & s'y est fait proclamer Empereur: tu prendrois soudain ton vol dans le Ciel, pour celebrer de tes vers cette Roine d'Arpinas(ne t'en deplaise Alexandre) parmi ce, que l'efronterie, qu'elle a à se loüer soi-même ne te permette seulemant, ains t'oblige encores de mentir impudemmant.

CHAPITRE XI.

Suitte de la digression contre le mêmes. Excuse de l'Auteur, sur sa longue digression.

MAis où est ce, que l'orage nous a iettez. Epargnōs vn peu tes Manes, ô Ciceron ; ores que tu n'ayes en rien épargné noz oreilles. Mon esto-

mach est plein à regorger de ta iactãce si eshontee. S'en faut-il étonner? non voiremant: car ce n'est ainsi, qu'à faute de courage, nous deuons étre traittez: ce n'est ainsi, qu'il te conuiét épreuuer nôtre patiãce, & eluder noz iugemans. Est-ce là que ta superbe te porte à vilipander ainsi les esprits des siecles à venir. La pureté de ta langue maternelle coulante, comme vn torrent, te fait sans mentir tenir le haut bout: mais les plus fidelles témoins te iugerõt inferieur en doctrine. Qu'on regarde commãt en tous les discours tu tâches d'eclypser l'honeur de toute sorte d'écriuains en ta langue. Et pour en dire mon aduis, quoi qu'il ne soit parauanture suiuy ez âges futurs, ie ne te tiens point si graue, que Seneque en tes sentences; ni en maiesté si venerable, que Pline. Quant à la liaison, la fluidité, & la grace des motz, tu

as eté le plus heureux de tous. Que si quelcun les veut suiure, ou égaler, ie diray, comme pour vn paradoxe, qu'il seroit beaucoup mieux de ne les imiter. Ores si cette belle qualité a contanté mon humeur, tu l'as à l'opposite cruellemant irritee par ton aueugle ambition, nullemant exante d'enuie. Ie n'ay peu retenir la bile conceüe en mon estomach. Prenãt maintefois tes écrits en main, alleché de l'elegance, qu'on y void reluire, ie me suis extrememant ennuyé, d'y trouuer tout par tout vne iactance vrayemant puerile. Cela seul m'a causé cette violance, à te refuïr, & rebuter tout à fait. Ie n'ay point l'estomach si bon, ni si robuste pour cuire telles viandes: ie ne dis pas, s'il est trop debile, ou trop net. Mais si aucuns ont l'appetit si hebeté pour les aualler sans vomir, comme s'ils auoiẽt prins vne potion d'absynthe, au lieu

de les enuier, ie les admire. I'ay raporté tous ces discours, afin de faire voir au monde, que l'enuie, ou la haine ne m'ont pas fait parler, étant aussi éloigné de telles passions, que des siecles de Ciceron mêmes. Ma consciance, & ma franchise ia proteſtee seront bons garants des motifs, qui m'ont porté à suiure en cela mon affection, & me contanter d'autant. Quant à la digression, dont i'ay vsé, si ie n'en puis rendre autre raison meilleure, ie diray, qu'elle m'a semblé bonne. Or étant maintenant ma respiration vn peu plus libre, comme ayant à force de parler vuidé toute cette mauuaise humeur accreüe en mes poulmons par le dédain conçeu contre Ciceron, ie reprás mes premieres erres, pour traitter sommairemant, & clairemant de ce qui nous reste à dire du Nil, & de nôtre Prouence.

CHAPITRE XII.

Trois opiniõs sur la source du Nil. La temperature de l'air en Egypte. Les marez d'Egypte. Le Nil, & son accroissemãt. La Lune & les neiges aydent à l'enfler. L'etang de Ioyeuse-garde lez Arles. L'Egypte situee sous l'Equateur. Mouuemãt du Soleil. L'autorité de Seneque. Commant les eaux des marez se degorgent dedans le Nil. Conclusion de ce discours.

SAns plus nous attandre aux réueries des Anciens, nous deuons tenir pour constant, & veritable, que les Marez situez au dessus des mõtaignes de la Lune enflez par les torrans, baillerit au Nil son origine, ou vne bonne partie de son eau, ou à tout le moins font épandre en des étangs treslarges cette riuiere coulante sur leur surface.

Ie ne me ſoucie laquelle de ces trois opinions ſera trouuee la meilleure. En outre, il n'eſt pas moins veritable, que ces marez ſont ſituez entre l'Equinoctial, & le Tropique de Capricorne. Si que le moindre nouice en la Coſmographie ſait, que le pourpris de ce pays là eſt toûiours halé d'vne extreme chaleur. La cauſe en eſt toute claire, à ſauoir le Soleil, lequel à l'auancer ou reculer, qu'il fait s'arreté ſix mois durant, & done à plomb deſſus leur tétes. Partant l'incomodité de cet Aſtre brûlant ſe fait mieux ſentir en ſon reculemant, qu'en ſon montant: bien que ces deux mouuemans ſe facent en même eſpace de tems, la quatriéme partie de ſon cercle venant à enflammer la plus voiſine region de l'air ia échauffee par la ſeule priuation du froid. D'où nous voions à l'œil, que le climat de ces contrees là eſt brûlé à

outrance ez neuf mois de l'annee: ez trois restans la chaleur y est vn peu plus moderee, non toutefois d'vne mesure égale. En sorte, que le premier de ces trois n'est tout à fait si froid, que celui du mitam, comme retenant encores vn peu de la chaleur precedante, & le dernier va perdant sa froideur peu à peu, par les aproches du Soleil. Noz hyuers nous en font vne certaine preuue. Car le Soleil passant souz le Capricorne, biē qu'il soit pour lors fort éloigné de nous, nous ne sentons les froidures si âpres, que sur la fin de Ianuier: & sur la fin de Feurier à mesure que ses rais commancent à se renforcer en nôtre horizon, nous iouïssons d'vn air plus doux, & mieux temperé. Ainsi mon opinion se résout en cela, que ces Marez pendant les neuf mois de l'annee sont comme taris, & desseichez par l'ardeur du Soleil.

Mes premiers propos môntrent assez commant ils croissent, ou diminuent, sans qu'il faille considerer le Nil en autre état. Dela s'ensuit, qu'il reste vn certain tems, à sauoir de trois mois; au premier desquels, comme sous vne température du Ciel via moiennemant froide, le Nil se trouue moins bas: Au deuxiéme l'air étant beaucoup plus froid, il ne se baisse tié pour tout, ou fort peu; Au troisiéme l'air venant à s'echauffer, il se seiche derechef. Et c'est quasi la seule, voire la plus asseuree cause, que son debordemant n'est iamais interrompu, comme si perpetuellemant il deuoit inonder. A quoi la prouidance de la Nature a trésbien remedié, arrêtant ces rauines, & dêbordemans immenses au moien d'vne extréme seicheresse. Si est-il veritable, que ces lieux marécageux voiét la reuolution des saisons toutes contrai-

traires à celles de l'Egypte, tellemant qu'il faut par necessité, que l'Egypte se trouue pressee de la Canicule, lors que dedelà le froid est plus âpre. Il ny a donques rien d'incompatible de dire, qu'en Eté l'Egypte est arrousee par le Nil, veu qu'il est certain, que là en sa propre origine le froid le fait croître: souz le signe de Cancer, il se hausse moderémant, parce que le froid n'y est point si grand, pour étre les Marez rafraichis souz celuy du Lyon, il à son cours plus rapide: Il s'arrête souz celui de la vierge, les chaleurs commançans à se téperer en cette saison. Pour surcroît, ie ne voudrois reietter les effets de la Lune à son renouueau, laquelle a vn grád pouuoir sur les corps humides. En outre, les neiges lui aydent beaucoup, puis que souz l'Equateur mêmes elles sont fort frequantes. Si quelcun ne se veut persuader, que

la chaleur ſoit baſtante d'épuiſer cette grande abondance d'eau, ie lui en feray voir à l'œil l'épreuue auec vn example domeſtique. I'ay tout ioignant ma metairie, vn étang de quatre mil pas en tous ſens; que la ſource d'vne bonne fontaine arrouſe continuellemant tant en Eté, qu'en hyuer: neantmoins ſouz la Canicule alteree, i'ay veu maintefois baiſſer ſes bancs ordinaires de la hauteur de ſept pieds en droite ligne: tellemant, que ſi les Aſtres d'Eté euſſent dardé plus longuemant, comme ils font ſur les marécages du Nil, bien que ſon fonds ſoit aſſez bas, i'euſſe ſans douteveu arriuer ce que le Poëte tres-fameux a éſtimé, & non ſans raiſon étre impoſſible,

Que la mer laiſſe à nud les poiſſons au riuage.

Tel épuiſemant d'eau ne ſe fait pas tant

tant par la longue chaleur du Soleil, que par la reflexion de ses raiz; donás sur les crétes des rochers circõuoisins dont cet étang est quasi tout entouré. Au reste il ne le bat iamais à plomb, ains à mesure qu'il s'auance pour nous nuire, il se recule de vint degrez vers le midy en nôtre Zenit. Or est-il, qu'en ce pays là, comme i'ay dit, il est tres-ardant les neuf mois de l'annee. D'auantage, la raison de l'Astrologie nous doit faire aduoüer, qu'en ces côtrees, pour n'étre situees gueres loin de l'Equateur, il est force, qu'en leur Eté le chaud soit plus enflámé, d'autant, que le Soleil fait le rond de son cercle plus grand, & par consequant son mouuemant étant plus rapide, il est beaucoup plus ardant. Bien qu'en nôtre Eté nous ayons les iours plus longs, pas moins voyons nous par experiance, que le cours du Soleil est aucune-

cuuemant plus lent, eu égard, qu'il fait la circonferance de ses cercles plus petite. Vn homme sauant, & bien versé en ces matieres ne doit entandre icy par ce mot de Mouuemant du Soleil, le Mouuemant, qu'on apelle Propre, mais bien celui, par lequel il faut de necessité, que le Soleil ait son cours plus lent, ou plus rapide, en tant que nous le considerons étre en vn moindre, ou en plus grand cercle, à proportion de son mouuemant vniuersel. En outre nous ne manquons sur ce discours de bonnes authoritez des Philosophes. Car Seneque atteste, qu'en Ethiopie, dimitrophe de ce pays là, les pierres y brûlent, cóme si elles étoient dedans le feu, non seulemant en plein midy, mais au declin mémes du iour, les hommes ne peuuent marcher sur l'ardant sablon, l'argent se fond comme le plomb, les statuës se dessoudét:

& n'y a lame, ni incrustation mise sur aucune matiere pour l'enrichir, qui puisse resister. Ce que ce Philosophe met en auant, soit par vn bruit commun, ou par les coniectures tres-apparantes, qu'il en a faites, & tout ce que nous en auons dit cy dessus seruira pour nous faire iuger, qu'vne si grande abondance d'eau est tarissable au moyen des chaleurs excessiues, & se peut remettre sus, par les froidures. Que si elles sont de trop longue duree l'abord de ces immanses rauines en sera la seule cause, s'il me semble. Car les flots, à raison de leur pois, rompans les vns dans les autres, & ne pouuans auoir leur issuë libre contre le vent d'Aquilon, ou d'Est, boüillonnent, & s'éleuent ainsi furieusemant sur les bouches de cette Riuiere. De là vient, que suruenant vne nouuelle affluance d'eau, & la mer agitee demeu-

meurant touiours obstinémant haute, l'endroit où la planure se trouue plus basse, elle se fait faire iour par force, & s'epand par apres en plusieurs rameaux. C'est le iugemant, que i'en auois pieça conçeu en l'entandemant, lequel i'ay veu depuis tresbien representé en peu de mots dãs Pomponius Mela. Et pour le crediter de quelque allegué, voyez Pline, qui en a parlé encores plus succinctemant.

Chapitre XIII.

Discours de la Riuiere du Rône. Commant le Rône vient à se hausser. Son debordemant. Les chaussees faites le long du Rône. Maux qu'apporte son inondation.

CE que nous auons dit du Nil suffira, s'il me semble, pour nôtre

deffain.

deſſain.C'eſt de vray vne matiere treſ-curieuſe, digne d'vne recerche plus exacte, & d'étre traittee par autre main, & en plus grand volume. I'ad-uoüe, qu'en ce ſujet precipité, & pris à la hâte,i'ay obmis beaucoup de cho ſes de peu d'importance,qui ne meri-tent, qu'on en face gueres d'état: mes diſcours precedans font foy de ce, qu'elles ſont. Auſſi bien auoi-ie hôte de m'en remettre au dire d'autrui.Ce-pendant le lecteur ſera aduerty, que pour ce regard, ie donne fort peu de creance aux vnes, ni aux autres, puis qu'on les tient douteuſes tout a fait,& incertaines. Qui eſt celui, qui dira,ou qui pourra comprendre, que ſouz vn même Equateur y ait des terres,où les chaleurs, & froidures ſoient ſi extre-mes? les nôtres nous ſont mieux co-neües. Ce pourquoi il nous y conuiét retourner, & tout ce que nous auons deduit

deduit n'a eté que pour nous y conduire. Or tout ainsi, que le Rône n'accumule point toutes ses eaux par vne même cause : de mêmes a il diuerses voyes, pour le regorger sur les plaines voisines, & ce à mesure, qu'elles entrét de toutes parts dedans son large sein. Car auec les neiges des Alpes poussees en bas par l'impetuosité des vents, ou bien venans à se fondre par la douceur de la Prime-vere, ou auec les grandes pluyes decoulantes des prochaines montaignes, & s'accumulans en son canal, il prend la descente d'vn courant tres-rapide vers le midy, & nous arrouse de ses eaux tres-fecōdes. Pour orgueilleux & enflé qu'il soit, la Mer le reçoit doucemant en sa vase, & passe outre sans nous nuire. Mais si pour lors les vens de midy regnent par trop ; comme ils sont ordinaires, l'entree se trouuant bouchee par le sablon

blon agité, & par la violance de la Mer, voulant se faire iour, ses douces vagues sont repoussees, ni plus ni moins, que nous auons dit, que faisoit le Nil auec le vent de Bize. En sorte que ces flotz recoupās fort drû les vns sur les autres, & la bouche du Rône ne pouuant à l'equipolāt de ce qu'elle reçoit, vuider ce fardeau excessif: ioint que les fortes chaussees le defandent par derriere, & l'engardent de saillir de son lieu, il s'éleue en vne auteur effroyable, & ia enflé de ses ondes, brauant & defiant la rase cāpagne, beant apres elle, faisant voir par l'horrible fond de ses flotz tumultueux, combien il a à contre-cœur de voir sa grandeur opprimee par telles leuees de terre, il se hausse de toute sa force, pour nous endomager, & assaillant les digues mêmes, écorchant ores le haut d'icelles, il les demolit; ores les prenant par

pied, il les mine imperceptiblemant. A la chauſſee ia proche de ſa ruïne, les habitans ſaiſis d'effroy accourent de toutes parts auec des pieux d'orme, pour la defandre: & à ce côté ils appliquent des clayes, là ils portent de gazons, deça ils fourrent de faſcines le haut de ſa ſurface: la crainte du mal en particulier les échauffe à la beſoigne: l'affection commune les anime. Arreſté qu'ils ont vne fois la violance de ſes eaux irritees, tous couuerts de boüe, & de ſueur au plus ſombre de la nuit, ils rebrouſſent chemin vers le giſte à demi contans d'auoir mis la place en defance iuſques au l'endemain. Le iour venu, ils recommancẽt à ordir la même toile. Pendant qu'on tâche à cela, ce méchant & rusé pyrate, comme ayāt au long du iour guetté ſon tems, & ſes pas, ſimulant ſa violance, s'éleue la nuit d'vne horrible

fureur,

fureur, & renuerse sans dessus dessous les poures chaussees, lesquelles faisans force pour resister, implorent, mais en vain, le secours de leurs Maîtres. Cetui-ci ouurant vne mer de ses eaux largemant éparses, se mocque superbemant des chams, & du triste labboureur gemissant autour de lui. Il n'est moins foible, pour étre ainsi large, ains il rauage impetueusemant, & ouure aussi bien le pourpris de la plaine, comme s'il estoit étroitemant reserré en ses bords, les grains semez se mussent souz les ondes, & par merueille, ils deuienent sécs & hauis en cette humidité: la raison en est apparante: c'est parce qu'ils meurent tout à fait.

CHAPITRE XIV.

Limon laißé par le Rône tres-profitable. La Camargue d'Arles. Fertilité de la Camargue.

LE Rône au partir de là, baiſſé qu'il eſt, & retourné en ſon canal ordinaire, laiſſe vn limon tres-fertile, ne cedant en rien que ce ſoit, fors en la propagation des animaux monſtrueux, à celui du Nil. C'eſt choſe, que la graiſſe, & l'humeur glutineuſe, obſeruable au manier, nous doit faire iuger, ſi ce limon vient au tems importun d'Eté, il ne cuit pas ſeulemant les tuyaux du blé encores droits, ains la chaleur en ayant ſuccé toute l'humeur, il ſe change en pur ſablon. Cela n'arriue gueres au reſte de la Prouince, ains quaſi au ſeul terroir d'Arles: lequel ſe trouuant fort bas du côté, qu'il eſt tres-fertile, eſt contraint de s'armer, & ſe defandre contre cette riuiere tres-dãgereuſe, par le moyẽ des hautes leuees de terre. En quoi l'excellance de ce terroir eſt admirable. Car étãt preſque inondé de deux

en

en deux ans, ſouuant les deux tout de ſuite; quelquefois les trois conſecutifs, cette eau démeſuree emporte quant & ſoi les ſemâces, & les œuures perduës des hommes, & des bœufs l'eſperance, & la reſſource des peres de famille. Neátmoins l'annee, qu'elle ne ſe deborde point, elle leur fournit vne telle foiſon de grains, que non ſeulemant elle les recompanſe des dommages paſſez, ains les aſſeure cõtre la peur de l'aduenir. En ſorte, que les habitans ne craignans rien moins, que l'indigeance, attandu que châcun d'eux nourrit vn grand nombre de meſſiers, & de chiens, ne ſouhaitent rien mieux, que d'étre diſpanſez de la rigueur de l'Edit, par lequel le Roy defend à ceux de Genes, & de la côte d'Eſpaigne d'enuoyer leurs nefs en noz portz, pour y enleuer noz blez, comme ils auoient apris.

CHAPITRE XV.

Comparaison de la fertilité de Camargue, & de Prouence à celle d'Egypte. Pline. Ammian Marcellin. Les Egyptiens fort vains à loüer leur pays. Pline. Herodote. Ciceron. L'Egypte & la Sicile. L'Espagne. Ceux d'Arles ne fument iamais leurs terres. Laboureurs, & autres ouuriers pour les terres. La bõté des terres de Camargue, rend les laboureurs paresseux & negligens.

OR s'il est question de mettre en parangõ nôtre pays à celui d'Egypte, prouince de vray la plus fertile du monde. Pour vn prealable ie n'accorderay iamais à Pline le reuenu du fromant au centiéme grain, qu'il éleue si fort en ce pays là. Veu mémes, qu'Ammian Marcellin, lequel pour y auoir porté les armes à peu sauoir sa por-

portee, se trouue bien eloignee de ce comte. Ie couche icy ses propres mots, afin d'autoriser mon dire. Et s'il aduient, dit-il, parlant du Nil, qu'il ait eté moderé, les grains semez ez guerez d'vn terroir bien gras renaissent multipliez au soixante dixiéme. C'est ce qu'il dit: l'vsure voiremant de soixante dix pour vn est admirable. Mais si l'on veut mieux éplucher, ou balancer les paroles de cet auteur, toute admiration, & le dechet de l'estime de noz terres sera au neant. Car en premier lieu, la coniecture tiree de Marcellin recerchant curieusemant, les raretez d'Egypte n'est point trop vaine, à sauoir que les Egyptiens tant, qu'il leur a eté possible, leur honeur sauue, ont éleué la reputation de leur pays, & ne sais encores, s'ils ont épargné l'erubescence. Au raport des historiens, cette race d'hommes est la plus

vaine du monde; ce sont des vanteurs temeraires de leur Nation, & de leur patrie. En outre, selon le dire d'Ammian, il conuient que le Nil soit moderé c'ét à dire, qu'il répōde aux marques, & au niueau, qu'ils en ont. S'il les attaint souuant, ou non, ils le sauent. Il faut de plus, que le grain se troune semé en vn solage fort gras; encore ne sera ce pas assez, d'autant, que la rencontre notammant d'vne bonne saison y est requise, ce que le mot de [quelquefois] cotté par Ammian, mõntre clairemant. Donques pour venir à leur comte, ils ont besoin de toutes ces circonstances: à sauoir, que cette Riuiere tres-rapide viene à croître selon leur souhait, & qu'elle soit moderee. De plus, il leur conuiét mouuoir vne bonne terre, laquelle ne rencontre gueres, que par hazard, aydee d'ailleurs de la fortune d'vne prodigue,

digue, & heureuſe ſaiſon. Tout cela ioint enſemble, dit il, les grains enſemencez renaiſſent multipliez au ſoixante dixiéme. Ores peut-on iuger de l'intantion d'Ammian, lequel en aſſeurant cela, recerche tant d'echapatoires. Au regard de ce que Pline à écrit conformemant à ce ſujet, qu'éz Leontines de Sicile, & en la Grenade d'Eſpaigne vn muy de blé en produiſoit cent, ie m'en remets touiours au témoignage de ſes propres auteurs: car celui d'vn Herodote, n'ayant eu honte d'atteſter, qu'au pays de Babylone, les chams pour l'vſure d'vn muy enſemancé en rendent deux cens, quelquefois trois cens (comme s'il n'y auoit gueres à dire de deux cẽs, à trois cens) c'eſt vne menterie ſi impudante, que la honte perduë en ce perſonage au moyen de la langue vſance de mẽtir, n'a oncques ſeu couurir ſon

enormité: mais Ciceron, si ie ne m'abuse, fait bien le comte de Pline plus petit, en disant, que ces chams Leontins raportent les fruits au huitiéme, ou au dixiéme. Ie n'ay point fait du retif à m'enquéter de telles affaires, pour en tirer la verité, tant des Prouançaux ayans le commerce libre en Alexandrie, que des Egyptiens mémes, que nous auõs veu hanter le port de Marseille (car pour la Sicile, & l'Espaigne nous en sauons de reste) & ay apris, que les Egyptiens font grand état des terres, qui leur produisent (eu égard à l'inconstance des saisons) les fruits au quinsiéme, ou au plus haut au vintiéme. Ainsi pense-ie conceder beaucoup à ceux d'Espaigne, en leur aduoüant le douziéme. I'entans neantmoins parler des fonds, qui raportent tous les ans, (fors ceux d'Egypte) contás de leurs propres forces, & engraissez

ſez par la nature méme, d'autant, qu'il eſt certain, que les guerez répondent plus largement à meſure, qu'on les laiſſe chommer quelques annees, ou qu'ils ſont ſoigneuſemant fumez, ſelon que la ſollicitude, & induſtrie du Maître eſt moindre, ou plus grande. Mais il n'eſt nonchalance pareille à celle de noz laboureurs: car ils ne fument iamais leurs terres: & quaſi tout leur trauail ſe reſout à ces deux œuures, à ſauoir, ſemer, & moiſſoner. Et ne faut s'imaginer, que cela procede de la diſette des ouuriers: nous en auons touiours plus, qu'il nous en faut. Nous voyons à point nommé fondre en noz villes des troupes de Sauoyars au pied terre, & truiars ſi grandes, que les nôtres leur ſouhaitent maintefois, que les raues ne puiſſent iamais s'engeler en leur pays. Ce ſont gens ſales, âpres, rudes, allans à la beſoigne à pas

com-

cōtez en guiſe de viels preud'homes: pas moins reſſamblent ils aux bœufs des Alpes, robuſtes au trauail, voulans étre ſolicitez, & par fois contrains par l'example d'autrui. Cela ſoit dit par honeur de ces poures gens, puis qu'ils releuent ſi heureuſement la pareſſe des nôtres. A fendre, & mouuoir la terre il n'y a gens au monde plus ſoigneux, que les Prouençaux, car il y a tel, qui n'enſemance ſon blé, qu'à la quatorziéme raye. La quantité des ieunes bœufs eſt ſi grande, qu'en pluſieurs metairies du terroir d'Arles on en nourrit les cent deſtinez à ce ſeul vſage. Ils ſont encor attachez à cette creance, que leurs chams n'ont aucun ou bien peu de beſoin de fumier: par ce qu'étant la terre repaſſee par tant d'œuures, elle ne peut conceuoir les mauuaiſes herbes; ains par contraire, entretenāt ſes forces naturelles, comme

me enceinte de ſon humeur feconde, ſereſerue toute pour le tems des ſemailles. Nous ne faiſons point de doute, que le fumier ne profite grandemant. Etant choſe cõfeſſee des mieux experimentez au fait d'Agriculture, qu'vne terre legere eſt amandee par le fumier appliqué, & la bonne en eſt encore melioree. Or eſt-il, que la bõté de nôtre fons eſt telle, qu'elle ne couure pas ſeulemãt la pareſſe de noz laboureurs, ains comme la plus part des hommes ſont naturellemant plus auides du repos, que du trauail, elle les y entretient aucunemant, & les y alleche d'elles mémes.

CHAPITRE XVI.

Rapport des terres ſituees en Camargue. Columelle. Blé de Turquie. Le bien & le mal, que fait le Rône à Arles. Il perd, & redon-

redonne des Iles toutes entieres. Ile de Camargue.

LEs blés enſemancez és Iles d'Arles, que le Rône par ſon arrouſemant rend tres-fecŏdes, ſont recueillis aſſez ſouuant, au rapport de ſeize pour vn. Si les eaux, ou la ſeichereſſe ne les incommode par trop, elles les produiſent touiours au douziéme, & auec tout cela fructifient elles au dixiéme, ſans que perſonne ait ſujet de ſe plaindre. Au terroir ferme le dixiéme eſt ordinaire, & le quatorziéme ne nous eſt ſi peu frequant, que Columelle, auteur tres-celebre en fait d'agriculture, atteſte, diſant de ne ſe remanteuoir du tems, qu'il à veu telle fertilité en Italie. Cela eſt notoire, que noz citoyens d'Arles, ayás à tout leurs petits foſſez, Martellieres, ou éparſiers qu'ils appellent, mis à ſec les marez: & apres

apres y auoir semé du blé de Barbarie, en ont deia durant cinq annees consecutiues raporté l'vsure au vint cinquiéme: mais ce froment n'aproche en rien de la bonté, ni de la couleur du nôtre. On ne peut assez admirer commant c'est, que le Rône se ioüe effrótémant auec ceux, qui cultiuent les chams voisins de sa riue. Donnant à trauers, ou biaisant sur le bord opposite, il baille tantôt à celui ci vne grande étanduë de limõ tres-fertile. A peu de la comme ia appaisé par les ruïnes, & pertes causees, il est si prodigue, nõ que liberal à le recompanser, qu'il se venge sur l'autre: de sorte, qu'il y a des persones, qui prenent plaisir à voir déborder tout à coup cette insolâte Riuiere, pour les aduantages, & commoditez, qu'elle leur apporte. Autrefois elle deracine les vieilles Iles toutes entieres, ou bien pour l'ordinaire les met

en vn fort piteux état. Elle en fait des nouuelles, qu'elle engraiſſe, & fertiliſe en ſi peu de tẽs, qu'il me ſouuient, que d'vn certain petit tertre ſabloneux, auquel étans ieunes garçons nous nous faiſions porter maintefois en des petits bacquetz ; ſi qu'a peine y pouuiõs nous mettre le pied à ſec (de ce il peut auoir dixhuit ans, ou enuirõ) il s'en eſt fait vne Ile de trois mil pas de long, & de quinze cens de large. Elle eſt toutefois ſouuant éleuee en pointe par les tourbillons des vents, qui piroüetent, & ſoûleuent le ſablon. Car venant le limon à ſe ſeicher par la chaleur, pour étre de parties tenuës & delices, comme la fleur de la terre, cueillie des mõtaignes écorchees, & apres couuertes d'eau, le vent le pouſſe ça, & là, ainſi il s'attache derechef contre les collines mêmes. Mais il faudroit contempler cette Ile à part ſoy naturellement reué-

uétue de Saules, & Peupliers, foiſonante,comme par dépit en telle abõdance d'arbriſſeaux,que la tourbe des poures gens y accourant châque iour à faire du bois pour leurs vſages, ne peut arréter, ni vaincre ſon hâtiueté de reietter. Bien que l'infidelle ſocieté de la Riuiere trouble en ſon pourpris le bien, & le repos de telles commoditez,& de pluſieurs autres,neantmoins la fecondité de ſon ſolage, & la ſuite des bonnes annees, qui lui reparent ſi largement, & auec tant de ſeureté ſes ruïnes ſouffertes, qu'elle ſe peut vanter de iouïr d'vne entiere, & parfaite felicité. Car ſi nous entrons ici ſur ſes merueilles, ie ſais fort bien, qu'il n'y a pas beaucoup d'annees, qu'vne auene enſemancee auoit rendu à ſon maître l'vſure au cinquantiéme. Ce n'eſt pourtant de mon deſſain d'harceler les eſprits plus har-

gneux,&me conciter le ſoupçon d'vn menteur,en contant tels miracles, arguans plutôt les ieux, & les ébats de la nature, que ſa fertilité. Ie ſuis tres-aſſeuré de n'encourir onques par ma faute vn tel blâme; ou ce ſeroit que ie me trouuaſſe endormi ſur la beſoigne. Ie pourrois tirer en ligne de ce côte les variantes eſpeces de fromans, & legumes nullemant éleuables ez autres prouinces, ſi ce n'étoit accuſer la Nature, de n'auoir par tout vne puiſſance égale.

CHAPITRE XVII.

Comparaiſon du terroir de Prouence auec tout autre. Comtes ridicules des Indes. Blé de Babylone. Differance du Nil au Rône. Differance de l'Egypte à la Prouence. De quelle vtilité ſeroit à ceux d'Arles le deſſeichemant des Marez.

En

EN fin pour couper court, parler plus sobremãt, & démordre quelque peu de nôtre bon droit, disons hardiment, qu'en matiere des fruits, soit pour la valeur, soit pour l'abondance, nous ne cedons en rien à la Sicile, ni à l'Espaigne. Ie n'étriue icy auec le nouueau monde d'Espaigne, les comtes dont sont plus aisez à faire, ou à écouter qu'à croire. On dit, qu'on y coupe les citroüilles vintcinq iours apres leur ensemancemant. Cōme si en la nature rien n'étoit de plus miraculeux. Il est dōc croyable, qu'elles n'ont à ramper si longuemãt, qu'à veuë d'œil on ne puisse aperceuoir commant c'est qu'elles poussent, & croissent. O la plaisante chose à voir aux âges futurs. La nature tres-prudante expose aux sentimans humains les especes de ces creatures basses, mais d'ailleurs, elle resserre leurs cau-

ſes, & leurs raiſons en ſes threſors inſcrutables. Si la fecondité de ces contrees là peut obtenir tant de faueurs de ſa beneficence, que de laiſſer voir étandre les petits rameaux desveines, les filamans, &les nerfs tres-deliez des courges, il ſeroit aiſé de diſcerner, ſi en ſe hâtant de la ſorte, ils ne font pas comme les cordes du luth, qui rompent par fois à meſure qu'on le monte trop à la hâte; ou bien, ſi ces tendres ſcions rampent d'vne meſure égale, comme les ſerpans, ou bien de ſablon en ſablon, comme les chenilles, ou comme les vers, qui d'vn gliſſant effort ſe produiſent au iour en moins d'vn tourner de main. Ie voudrois ſauoir, ſi la nature coûtumiere à ſe mocquer tout par tout des plus ſages & ſauans, enfle en rond peu à peu ces grãdes, & monſtrueuſes bouteilles de citroüilles, ou ſi en les tournant par vn

bout

bout en guise d'vn faiseur de verres, elle les ētand en telle grosseur, ou biẽ, si en vn momant elle leur farcit le vẽtre de tant de matiere. I'aurois plus de plaisir d'apprendre des nouuelles de tout cela, que de tant de petits nauires, qui démarent châque iour d'vn même haure. Quant aux fromans de Babylone si ie n'aduoüe, qu'ils deuienent grans, & hauts comme chénes, ie ne puis m'imaginer, commant c'est qu'ils raportent trois cens pour vn. Parlons franchemant, & sans enuie. Nous surpassons l'Egypte en excellance de terroir; nous lui cedons voiremant en fait des eaux, non en leur bonté, ains en leur commodité. Car les inondations nous arriuent tant à rebours, qu'au lieu, que les Egyptiens ne souhaitent rien tant, que de voir dégorger leur Riuiere auant le tems des semailles, nous auons en horreur

l'importun débordemant de la nôtre; voire mêmes apres noz grains baillez à la terre. Or étant tel le cours des affaires du Mõde, qu'il n'y a rien d'heureux en toutes ses parties; aumoins sommes nous contans pour ce regard de nôtre planturéuse felicité. N'est ce pas assez de bon-heur pour nous, que la Nature nous ait reparé ce defaut, & cette incommodité des eaux, par vne fecondité si admirable, qu'il ne lui cõuient vser de beaucoup de ceremonie ni de veneration; pour lui faire produire vne large moisson, là où l'Egypte n'est lauée, que d'vne humeur appropriée à engendrer de Monstres; & si à peine est elle bastante de suggerer les tendres fleurs, & la rosee aux petites auetes. Qu'ils s'en aillent donc glorieux des merueilles par eux veües, pendant quelques années; si ne peuuent-ils s'exanter de la crainte d'vne fami-

famine ſeptenaire, dont ils ont ſenti le fleau ez ſiecles paſſez. Et quãt à nous, viuons tranquilles en nôtre pleine, & anciene poſſeſſion d'vne continuelle fertilité. Bien que le cours nous en ait eté interrompu, ſi n'a-il onques eté totalemant alteré. L'Aſtre malin ne nous à jamais ſi tyranniquemant dominé, que nous n'ayons touiours eu de reſte, pour ſubuenir à l'indigence de noz voiſins. Que ſi nous trouuions vn moyen, par lequel cette violance d'eau, pour obſtinee qu'elle fut, peut aucunemant ceder à la hauteur de noz fortes chauſſees, & que le prouerbe au rebours fut veritable, que la coignee eut trouué le nœud, ce que ie iuge n'étre par trop difficile à entreprẽdre, les Egyptiens nous pourroient bien dire le long Adieu. En outre, ſi au beſoin auec des Ecluſes, ou Martellieres (ce qui ne ſeroit non plus trop mal

aiſé, le premier étant ia fait) propres à arrouſet noz campaignes, on pouuoit obuier à leur ſeichereſſe, comme l'on vſe de l'Euphrate en Meſopotamie, & du Nil en Egypte, à meſure que le païs eſt plus écharſemant inondé. I'aymerois mieux laiſſer priſer le comble de nôtre bon-heur, que m'attandre à le loüer en mes écritz. En ſuite dequoi ie ne puis auoir patiance, en conſiderant les beaux moiens d'aquerir ſans trauail, & auec honeur pluſieurs belles cheuances, qui ſe perdent par l'ignorance, ou par la confuſion de noz partialitez. Or attádu que parmy mes grandes occupations, n'ayans rien de commun auec telles affaires, il ne me reſte autre, ie me cõtante moi-même, en me repaiſſant de tels regrets, & reproches contre la negligence des hõmes de nôtre ſiecle. Si les deſtinees ne m'enuient vne plus longue vie, ie feray

ray à mes propres dépans, que mes concitoyens aplicans leur induſtrie, & leurs trauaux à vne œuure ſi importante, recueilliront vn iour ſous la faueur du Ciel, les fruitz, & la recompanſe deüe à leur labeur. C'étoient jadis les entrepriſes des Rois, poußez d'ambition de ſe randre admirables à domter la nature, Mere de toutes choſes. Ores qu'on viue auiourd'huy plus lâchemant, d'autant moins aurons nous de ſujet de nous plaindre. Car en matiere de cet'œuure, ſi nous auons aſſez de courage, nous auons des moiens de reſte, pour l'entreprendre. Et ſi vne fois nous l'auons encõmancee, elle nous contraindra à la paracheuer, & ne la laiſſer aller en ruïne. Pleut à Dieu, que le deſir d'acquerir de l'honeur ne fut non plus contemné des Rois en ce ſeul afaire, que l'integrité de leur renomee l'eſt en beau-

coup d'autres. Toutefois leurs paroles, & actions déreiglees n'euiteront iamais si bien la iuste vengeance du Ciel, comme leurs plaintes faites hors de saison, leur seront infructueuses.

Fin du premier liure de la Prouence.

DEV-



DEVXIEME LIVRE DE LA PROVENCE.

CHAPITRE I.

Excuse de l'Auteur, sur ses digreßions. La Prouence tres-abondante en bétail: & notammant le terroir d'Arles. De la fureur des Taureaux de Camargue.

IE fais tresbien, ma chere Patrie, que sur le principal sujet de tes loüanges, que i'ay en main, plusieurs choses m'ont coulé de la plume au liure precedāt, que si l'on me veut traitter à la rigueur, on dira, que tu ne peus te les approprier autremant à iuste titre. Mais tu prendras d'autant mieux

à ton

à ton auantage cette miene œuure telle, qu'elle est, si tu m'aduoües ce, qu'étant trouué mauuais de toi, ie cõfesse ingenûment, en alleguant la seule force de ton amour, & le premier essay de mon style (fait de gayeté de cœur, & au plus fort de ma ieunesse) d'auoir vrayement animé ces mienes conceptions, & porté mes intelligences au delà des bons succez, qu'a pur, & à plein ie me pouuois promettre. Ie commance donques mes protestations, & excuses par vne comparaison tres-familiere, que le souuenir de mõ enfance mêmes me rẽd encores tres-agreable. Tout ainsi, que les ieunes chiens sortans de la noire, & longue prison du chenil, pour aller à la chasse, soudain à la premiere pree qu'ils rencontrent, se prenans à ioüer, ils tirent pays, ils sautent, ils s'egayent, ne craignans de s'agrauer, ou s'écorcher
les

les pieds ez chemins encores tous moites de la rosee du matin:ils iugent pas moins, qu'il leur reste beaucoup de tems à suër. Le veneur les apelle à cor,& à cry, & ne veulent conoître sa voix ; les menaces ne leur profitent rien, les coups encores moins, & rien ne sert pour les faire croire : mais à mesure,que leur fougue se passe à force de courre,ils commancent d'obeïr, & se mettre serieusemant en besoigne. Mon esprit en est de mêmes: Car ayant pris inopinémant l'occasion pour me recreer, ie m'y arréte, & m'y agree extrememant. Cõme les nœuz des Mathematiques me tenoient accroché, comme les veilles, & le long étude m'auoient rendu tout morne, pensif,extenué,& hideux à voir. Ie ne sais de vray quel bon genie m'a loüablemant poussé à t'aymer: de sorte, que me voiant porté en cette large cam-

campagne tout par tout admirable en sa douceur, & beauté, ne pouuant plus me contenir: tout de ce pas, il m'a fallu necessairemant égayer; iusques à tant, que les afaires d'autrui m'ayent fait suër à toute reste, & que mon esprit ia attiedy de son ardeur ait entieremant perdu le desir, & le goût de diuaguer pour me tenir bandé à ton œuure ia commancee. Aussi vaut-il mieux pour l'auantage de tes raretez, que i'aye ainsi rēcontré d'acheuer tous ces preludes. Car si ie n'eusse contanté mon humeur à l'entree de ce liure, & n'eusse assouy la faim, que i'auois de me donner carriere; c'est sans doute, que comme au plus fort de la chasse, on n'auroit sçeu reconoître le trac de la venaison. Vaincu mes-huy partie de honte d'auoir ia obmis tō propre fait, pendant que ie va furetant les secretz des autres; partie de la licence, dont i'ay

i'ay cy deuant vſé, ie ne me veux propoſer autre obiet, que de ſuiure pied à pied le train de ce qui te regarde. Qu'eſt-ce ma chere Patrie, que ie puis promettre d'auantage? Ie t'aſſeure, quel motif que i'aye, de ne paſſer la Riuiere d'Ebre. Il me reſte donques à traiter en ce liure du Bétail, & tout d'vne file des metairies des gentils-hommes. C'eſt vne matiere des plus ſteriles en termes bien propres: mais pas moins la conoiſſance en eſt tres-neceſſaire, ſoit en tems de paix, ou de guerre. I'en diſcourray d'autant plus volontiers, que ie m'agree infinimant au plaiſir des chams, & recerche paſſionémant les occupations de l'Agriculture. Nous auons affluance de toute ſorte de Bétail tres-excellāt. Qu'eſt il beſoin, pour ce regard, de mettre en ieu la Prouence en general, puis que l'Ile ſeule du terroir d'Arles nourrit plus

plus de quatre mil Iumans, & non moins de ſeize mil Bœufs. Ie ne ſais, ſi aucune prouince, voire des mieux cultiuees en peut conter en tout vne telle quantité. Comme le nombre eſt ainſi grand: auſſi leur fureur n'eſt gueres moindre. Si vn homme les irrite tant ſoit peu, ils le pourſuiuent cruellemãt. S'il eſt à cheual, & n'ait point d'épieu, ou s'il n'a aſſez de courage, le plus promt & le meilleur refuge eſt, de ſe ſauuer à la fuite: s'il eſt à pied, & n'ait l'aſſeurance de les attandre, ou d'en repouſſer le hurt: c'eſt de ſe ietter prõtemant de plat contre terre, demeurer couché tout de ſon long, & contrefaire du mort. Car ils n'aſſaillent, & ne s'encrüelliſſent, ſinon contre ceux, qui leur font reſiſtance. Les aucũs diſent, qu'ils sõt du propre naturel des Ours, ne s'irritans iamais contre les corps priuez de vie: & que ſi vn homme viuant

uant tient ſon ſoufle tandis que cét Animal furieux le va flairant à terre, il paſſe outre ſans l'offancer autremãt. Mais l'experiance nous à fait voir maintefois des Taureaux, qui ne pouuans accueillir des cornes les hommes couchez ſur leur viſage, & fort ſerrez contre terre, les auoient petillez, & meurdris à force de coups de pied, ou de téte. Il eſt croiable, que celui qui étoit ainſi couché, tiroit l'haleine à ſoy tant qu'il pouuoit, n'ayant en telle extremité aucun remede plus frequant, ni mieux aſſeuré. Or en cét Animal farouche ſe découure vn autre trait de fureur étrange: car n'ayant encores paſſé ſa cholere, il ſe recule de dix, ou quinze pas, éleuant à tout ſon mufle ores ci, ores la le corps giſant: on ne ſait, s'il le fait par mechanceté, ou par l'aſſitude, il broute parci parlà quelque brin d'herbe, œilladant toûiours

d'vn regard affreux la contenance de ſon homme, comme s'il viſoit droit à luy ; & pour peu qu'il le voie bouger, il ſe ruë furieuſemant ſur lui, le foule aux pieds, & s'affaiſſant de tout ſon pois, lui froiſſe les côtes auec le genoüil. Si que le patiant couché, eſt contraint de ſupporter l'inſolance de ce cruel vainqueur:iuſques à ce qu'vn autre monté à l'auantage ſur vn bon cheual accoure au ſecours,lequel partie en fuyant, partie en pourſuiuant, face partir le bœuf hors de la:ou ce ſeroit,que l'eſpoir de grimper vîtemant contre vn arbre tout proche, ou l'enuie de ſe gliſſer doucemant dans vn grand foſſé,qu'il void à ſec au deuant de ſoy, l'incite & lui redouble le courage de faire encores quelque plus violent effort. Quand le tout à reuſſy de la ſorte, le patiant ſe trouue bien exant du danger, mais non de la huëe

des

des paſſans : leſquels pour iouïr plus longuemant d'vn tel plaiſir, & auoir nouueau ſujet pour fournir à rire à ceux,qui ſuiuent la piſte, ne daignent ſeulemant détourner la béte ia collee contre le pied de l'arbre, bien que ce leur ſoit choſe tres-aiſee, notammant à ceux,qui ſe ſentent munis de braues cheuaux & de bons éperons. Mais cela vaut le raconter, que les hommes s'employans à tels ſeruices, portent ſi doucemant les ruptures des côtes, que pour ſe panſer ils n'vſent pour tout d'autre appareil,ſinon du ſeul repos: la nature ſe remettant d'elle mêmes,comme elle à apris.

CHAPITRE II.

Les Geniſſes de Camargue plus crüelles, que les Taureaux. Gens de pied mieux duitz à attaquer les Taureaux, que

ceux de cheual. Combat d'vn Bouuier auec vn Taureau. Pourquoy l'auteur traitte premier des Bœufs, que des Iumans. Des Ferrades d'Arles, & pourquoy prattiquees.

LA plus grãde fureur de noz Bœufs est celle des nouueaux, n'ayãs encores porté le ioug: car au regard des vieils, ia domtez, & verſez au labeur, charnuz, & robuſtes, voyans vn homme à cheual ne le pourſuiuent gueres loin: &, s'il eſt à pied, ne le moleſtent point, parmi ce, qu'il ne s'arreſte au deuant d'eux. La geniſſe miſe vne fois en fougue eſt plus farouche, que le Taureau. Elle à plus de ruſes, & de méchanceté, pour armer ſa foibleſſe. Elle fuit de toute ſa force, & ſi vn piqueur la pourſuit à bride aualee, & oſe ſe precipiter à l'attaquer, en ſe tournant tout court, & d'vn front aſſeuré elle

elle s'élance si iust contre les flancs du cheual, que si l'on n'y accourt bien vîte, en lui presantant le ficheron, elle fait vn coup de deux : car elle abat le piqueur, & le cheual ensemble, courans vne même fortune: l'vn est aux abois de la mort, & l'autre n'en est pas loin. Vn piqueur ne saroit auoir assez d'adresse ou de force pour assaillir les Taureaux; les hommes à pied y vienent mieux: mais aussi le risque de leur vie en est plus grand. Ce pourquoy ils n'ont apris à les encruëlir, sinon pour fere parade de leur valeur. En outre, le passetems n'est point trop maigre de voir faire en duël vn ieune Taureau bien farouche, auec vn Bouuier, monté à l'auantage sur vn cheual d'elite. Car à même qu'il lui passe deuãt les yeux la charrüe, le soc, le ioug, l'éguillon, & autres tels attirails du labourage, il se seiche de dépit, voiant

celui refuſer d'obeïr, lequel il a nourri, & deſtiné particulieremant à ſes ſeruices. Là ſur le cham ils s'obſtinent ſi fort à courre, & en demeurent ſi haraſſez, que l'homme ne ſe peut aider des mains, le cheual de ſes paſſades, ni le bœuf de ſa fougue: faiſans voir tous trois enſamble par leurs efforts inutiles, qu'il ne leur reſte plus rien, fors la volonté de s'offancer les vns les autres. Car en effet, ils machinẽt en leur fantaſie plus de moiens pour nuire, qu'ils n'en ont de pouuoir. D'entre tous ces ébatz, celui là eſt le plus celebre, qui ſe prend au tems, qu'il eſt queſtion d'imprimer auec vn fer rouge la marque des Maîtres en la feſſe des plus grandelez. I'étois en doute à l'entree de ce liure, auquel des deux traitez ie mettrois premier la main, à ſauoir à celui des cheuaux, ou à celui des Bœufs. Ie ne ſai par quelle ren-

con-

contre, ou par quelle election confuſe en mon eſprit (mon humeur ayant touiours plus encliné ez haraz des cheuaux) ie me ſuis ſi auant engagé à parler des Bœufs, que ie ne puis m'en retirer ſans reproche, ni ſans rompre le fil de ce diſcours. Mais puis qu'ainſi va, m'en étant tout à coup éclaircy, ſuiuons en cela mêmes le conſeil de Columelle, qui na point eté mal fondé en raiſon, de croire, qu'en matiere d'Agriculture, le traitté des Bœufs doit toûiours preceder. Or tout ainſi que les vns ont des troupeaux de cẽt, les autres de deux cens, pluſieurs de cinq cens bœufs: auſſi faut-il par neceſſité qu'ils facent marquer ceux, qui leur vienẽt de ſurcroît à meſure qu'ils les voient ia agrandis: ſi mieux ils n'aiment les perdre tout a fait, ou les laiſſer errer à l'auanture. Pour l'ordinaire le tems de les marquer, ou ferrer, qu'õ

apelle en nôtre vulgaire,reuiēt à chāque maître de deux en deux, ou de trois en trois ans. Mais lors, les hommes & les cheuaux courent plus de fortune, d'autāt que la force du corps, & la liberté que ces animaux ont ia prise les rendent moins maniables, & plus furieux.

CHAPITRE III.

Lieu pour la ferrade. Ceux qui vacquent à la ferrade. Les Gentils-hommes communémant mieux adroits, que les autres. Du Tridant, vulgairemant appellé ficheron. Du feu ez ferrades.

Pour la ferrade, on fait électiō d'vne belle & grande pree,bien vnie, où n'y ait ni ronces, ni pierres, toute nuë, seiche, ferme, large, communémant de quatre mil pas en tous sens. En

En l'vn des bouts, & tout à l'extremité est logé le gros du troupeau : & en l'autre diametralemant opposé à celui ci, on assamble vn grand tas de bois, qui soit bastant d'entretenir vn bon feu tout le long de la iournee : là tout ioignant est allumé le feu, dans lequel on iette les fers, esquels les Mereaux, & enseignes des Maîtres sont empraintes, & y demeurent à chauffer iusques à ce qu'ils en deuienent rouges. En ce lieu les gardeurs du gros betail appellez Gardiens, les Bouuiers, & toute cette race de Messiers ralliez à grandes troupes, fondent de tous côtez : car ils se prétent gratuitemant la main les vns aux autres. Les vns y arriuent à pied, les autrez montez sur des cheuaux tres-vîtes, & legers à la main, qu'ils ont de reserue, si bien dressez, qu'ils n'attandent iamais le tems de celui, qui leur

eſt deſſus. Ils galoppent trés-doucemant, & d'vne iuſteſſe admirable ils tournent à toute main: ils reculent: ils pouſſent en auant, & auec vne gentile paſſade ils eſquiuent artiſtemant le hurt de cet animal furieux. Ainſi faut-il en fin, que tout cede à vne ſollicitude obſtinee. On y conuie pluſieurs Gentils-hommes, receuans à faueur d'y étre apellez. Aucuns y vienent auſſi de leur propre gré, les vns & les autres ſemblent étre collez ſur des cheuaux d'élite, qu'ils éleuent en grãd nombre, pour relayer, & s'en ſeruir en ces ſeules occaſions. A meſure, que la beſoigne commãce de s'échauffer, ils mettent ſouuant pied à terre, & s'attirent ſur les bras tout le trauail de cette iournee. Car pour étre mieux adroits, & plus courageux, au moien du long exercice des armes, & ordinairemant proueus des meilleurs cheuaux,

uaux, qu'ils achettent à quel prix que cé soit, quant ils sauent y en auoir au pays quelqu'vn d'excellant: ioint, que par dessus le commun, ils ont l'art, & l'intelligence de les bien manier: de pleine abordee plusieurs d'entre eux se mettēt à pied: soit, qu'ils s'ennuient deja d'vne agitation si violante: soit, qu'ils craignent, que leurs cheuaux les quittent au besoin, ne pouuans souz la pesanteur d'vn homme durer si longuemant à la course. Tous ces gens illec atroupez sont armez d'vne même sorte de pique, laquelle est ainsi faite, que pour tant de coups qu'on en rue contre les Taureaux, elle nė les offance point, ni les blesseures ne penetrent trop auant dans le corps. On en à pourtant approuué l'inuantion, comme de la plus propre à pousser, & repousser cet Animal. La façon en est telle: On choisit vn

vn long bois en forme de pique (le vulgaire le nomme vne Hafte) de quinze pieds de long, ſi c'eſt pour vn homme à cheual, ſi c'eſt pour vn pieton, elle eſt de huit. C'eſt la hampe du Tridant, laquelle n'eſt pas vne partie d'arbre, ains vn arbre entier auec toute ſa moüelle, qu'on n'offance point des deux boutz, par où il eſt coupé: à ce qu'il ſe fauſſe mieux, ſans ſe rompre entre les mains de celui, qui s'en doit ioüer à force de bras. Si tels bois n'ōt de leur naiſſance toutes ces qualitez, on les corrige auec fort peu d'artifice. Car on ne fait que les tramper dedans l'eau, & tout à l'heure les ſurcharger d'vn fardeau bien lourd. Par deſſus tous le chaſtaignier eſt a priſer pour cet effet: & apres le coudrier: on n'vſe gueres d'autre bois. Le gros bout de cette hampe eſt morné d'vn fer à trois pointes, dont celles des deux côtez
ſont

ſont plus eminantes, celle du mitan demeurant plus courte enuiron de deux doits. C'eſt le Tridant que ceux du pays appellent Ficheron. Or en tel equipage les gens à pied ſont campez à l'entour du feu, éloigné pour l'ordinaire d'enuiron deux mil pas du gros troupeau. Cela ſe fait pour deux raiſons. L'vne, à celle fin, que les Taureaux haraſſez par leurs longues courſes, perdent les forces & le courage: Par ainſi voians vn homme à pied, ils ne puiſſent plûtoſt abatre du premier hurt, que lui courre ſus, & l'aſſaillir. Quelle force ſeroit celle là, qui pourroit arréter vne béte ſi furieuſe, quand tout fraîchemant elle part de la main? Car ſi d'auanture les hommes plus robuſtes cuidoient preſſer rudemant ſix, douze, ou vint bétes à la fois, c'eſt ſans doute, que ce combat venant à durer (parce qu'on lance touiours de

frais

frais quelque bœuf, sans que les hommes se relayent) les forces leur manqueroient au meilleur. L'autre raison est afin, qu'en gros ils ne soient spectateurs du mauuais traittemãt, qu'on fait à leurs freres : autremant l'effroy les saisiroit de telle sorte, qu'en fuyãt ils s'en iroient tous à vau-deroute.

CHAPITRE IV.

Commant on lance les Taureaux vers le feu. Commant on les luitte. Commant on les ferre. Le Taureau se releuant offance cruellemant ceux, qu'il rencontre. Il conuient étre bien habile pour parer au hurt du Taureau.

CEs choses ainsi ordonnees, les Piqueurs s'en vont au petit pas vers le gros, le vachier asseignant à chacun d'eux l'Animal, qu'il doit entre-

treprandre ; & bien regardé qu'ils l'ont entre deux yeux, poussans leurs cheuaux à toute bride, châcun lance soudain le sien, & le separe de la troupe, en lui fermant le pas auec le Tridant, & lui ôtant par ce moien tout espoir de se reioindre aux autres: On en baille à mener vn à châcun, ou à deux tout au plus si le Taureau est trop puissant : que s'ils le voient retif à prendre les erres droit vers le feu ia preparé, ils l'accueuillent à force de coups, & le serrent de si pres, qu'il s'echauffe de rage, & lors œilladant les gens à pied, il se ruë impetueusement sur eux, & notammant, s'il en aperçoit quelcun se produisant hors des autres, pour le venir affronter. Plusieurs se presantent souuant seuls comme cela, estimans, que leur honeur y coucheroit, si en telles affaires, ils auoient vn compaignon. Mais au Taureau repous-

poussé d'vn grand coup de ficheron, par fois si iustemant assené, qu'on le void chanceler, portant le fer cruellement fiché dans les naseaux, l'homme quittant habillemant la haste, saisit la corne gauche auec la main, & en lui tirant le pied de deuant, qu'il empoigne de la main droite, le pousse de l'epaule, & l'abat d'vne si rude secousse, que la terre retentit du coup. Là accourent promtemant tant ceux, qui doiuent retenir la béte, faisant ses efforts pour se d'emeler, & releuer, que ceux, qui portent les fers à marquer tous rouges du feu, & là sur le champ sans s'effrayer de son muglebant horrible, on le marque, comme dit le poëte du nom & des enseignes de la famille. Tout de ce pas aux mâles on saisit les genitoires, esquels on donne des bonnes entorces, pour les châtrer (les gens du pays apellent cela Bittorner)

ner) fors à ceux, comme dit le mesme poëte, qu'on veut reseruer aux haraz, pour faire race. Cependant le patiant n'est pas sans colere, qu'il ne peut (pour n'etre lors à soy) môntrer sinon par ses cris effroyables. Cela fait, tout le monde gaigne au pied, pour reprandre vîtemant le ficheron. L'Animal se voyant à deliure, se releue gaillardemant, & se tient coy & ferme sur ses pieds, comme s'il auoit quelque chose à consulter: soudain ayant premedité son coup, il iette, ça & là son affreuse veüe; & des qu'il en void quelcun, qui n'est autremant sur ses gardes, le détriant des yeux, & des gestes, le va choquer d'vne impetuosité du tout étrange; & repoussé qu'il est auec le fer, il en va accüeillir vn autre, de là il se rue sur vn troisieme, & ainsi en suite, iusques à ce qu'il les ait tous affrontez vn à vn. Il est si fier en

ses effortz, que quels grands coups, & blesseures, qu'on lui face sentir, on ne le peut faire retourner au gros. Si bien que châcũ rebroussant chemin lui laisse tout doucemẽt passer sa colere, & lui dõne le loisir de mâcher sõ frein, & d'exercer seul sa cruauté, cõme il veut. Aut bout, hochant la teste, & hurtant les vens à coups de cornes, il se retire tout pleurant. Ceux qui par oubliance, par surprise, ou precipitation sont moins habiles à reprandre leurs Tridans, à même instant, que la béte se releue en sursaut, n'aprestent pas moins à rire aux spectateurs. Pendant qu'en se desordre ils vont cerchant leurs besoignes, l'animal les surprend, & se lance sur eux. C'est plaisir de les voir gentimant culbuter emmy la place, si que du coup, qu'ils donnent, la terre porte empraintes les traces de leurs corps. Tout se passe neantmoins

ſans qu'il y ait autrement perſonne de bleſsé, hors de quelcun, qui deuant la compagnie voulut faire preuue de ſa temerité, ou de ſon inſigne ſottiſe. Il eſt mal-aisé; que les cheuaux, partent de là ſans prandre coup: mais il ne côutent gueres à panſer. Ceux lequels appuyez de leurs ſeules forces, n'ayant d'ailleurs ni ruſe, ni adreſſe ſe vont produire à la volee, reçoiuent maintefois de ſi rudes ſecouſſes, que tournans les piedz contremont, font mal gré, qu'ils en ayent des geſtes ſi plaiſans, qu'il en faut neceſſairement rire vne bône fois. Pour l'ordinaire vous ne verrez point de mieux quinaux par cés frequantes cheutes, que quelques preſomptueux, qui ſe cuident touiours auoir des forces de reſte. I'ay veu plus que d'vne fois vn tres-puiſſant homme crüellement abattu par vn Taureau d'vn an, où les

mieux adroitz attaquent, & atterrent en se ioüant ceux de deux, & de trois ans.

CHAPITRE V.

Le festin de la Ferrade. Vn Taureau furieux sert de recreatiõ pour l'apresdinee. La façõ d'attãdre le Taureau. Le desordre qu'il fait. L'vtilité de tels exercices.

IE ne sais si lecteur prendra goût au recit de telles choses (si tant est, que quelcun s'y vueille amuser) quant à moy la prattique, & l'exercice m'en à touiours eté tres-agreable: la suite en est encores plus plaisante. Toute la matinee employee à marquer ces ieunes Taureaux, le Festin s'aprete tres-bien aux depans du Maître, où les conuiez (fors les plus apparans, lesquels faisans porter leurs viures

ures apres eux font leur ordinaire à part) ne penſent qu'à s'egayer. Couchez ſur l'herbe verte ſelon que dit le Poëte, Ils boiuent d'autant à toy Pere Bachus Lenæen. Le vin, les viandes, & le hâle, leur donnent ia ſur la teſte, en ſorte que ne pouuans plus durer, ils crient tous d'vne voix, qu'on face venir le Taureau. S'il ne reſte autre choſe à faire, on l'amaine, ou bien on acheue le reſidu de la beſoigne du matin. La côutume d'amener ainſi le Taureau apres auoir tout fait, a pris pied de ce, qu'on deſire de recreer la veüe des hommes, & des femmes de marque illec preſans, ia ennuyés de voir tant de ieunes animaux receuoir vn méme traittement : & ce, en leur changeant d'obiet par vn ſpectacle plus étrange, à ce que ceux mêmes, qui ont ia môntré leur adreſſe, facent encores voir là ſur le champ les effetz

de leurs forces, & courage tout ensamble. Donques les piqueurs remontent sur leurs cheuaux, & s'acheminent au petit pas vers le gros, qui les attend de pied coy. D'où par vne rude charge de ficherons on lance le plus farouche, qui se puisse choisir en la troupe. Vn escadron de gens à cheual l'inuestit, & l'encerne de tous côtez, & vous l'ameine ainsi tout doucemant. C'est sans doute, qu'en telle enceinte, & conduite on lui vse de supercherie: car ce n'est que pour le faire arriuer plus fraiz au lieu, où il est attendu. A mesure, qu'il est venu si auant, qu'il n'y a quasi plus de cent pas de distance d'eux, à la troupe des gens à pied. Voyla, qu'on pousse cet Animal plein de fougue, écumant de rage de se voir porté si pres de ces hommes: & en redoublant le pas, on le precipite à force de coups dans la

fou

foule des pietons. En telles affaires, la fortune ioüe diuersémant. Le Taureau couuert des blessures, que l'enuie de ceux, qui sont là pour le choquer lui font plouuoir de toutes partz, est éleué en haut, & sans que pour ce il relache rien de sa fougue, il abbat, il réuerse, il atterre, tout ce qui lui vient en rencontre. Du côté des hommes, l'vn rompu qu'il a son Tridant dont le fer tient encores ez nase aux se trouue desarmé; à l'autre la hampe aprés en auoir ioüé vne bonne heure lui tombe des mains; il culbute bien loin à tout son muffle camard vn autre, qu'il void deuant soi; il leue en l'air vn autre, qu'il laisse recheoir d'vne grande secousse. Bref châcun est cõtraint de souffrir le mêsme risque, que fait cõtre la dispositiõ du corps, qu'on y apporte. Ils ne peuuent autremant accueillir vn homme auec les cornes.

Que s'il echet, que quelcun en ſoit attaint, il lui eſt impoſſible d'enéchaper. Quoi que s'en ſoit, cette maniere de recréation iadis tres-familiere aux Empereurs Romains, lors que dans le Cirque ils faiſoient courre les Taureaux par des cheualiers de Theſſalie, baille auiourd'huy à nôtre ieuneſſe (ſi vous mettez à part le danger de la vie) non que du plaiſir, ains de l'auantage pour la ſanté. Car outre l'aſſeurance d'étre bien à cheual, qu'on ne ſaroit acquerir ailleurs par vn meilleur moïẽ les membres du corps en deuienent plus robuſtes, & prenent vne certaine habitude, qui leur proffite grandemant. On ne peut pas nier, que par vne Caualcade aſſez violante, faite nõ en vne ſeule fois, ou d'vne traitte, ains en tournant ſi ſouuant à toute main, les parties d'embas ne ſoient degourdies à outrance: quant à celles d'en
haut,

haut, en quoi faroient elles mieux môntrer leur bonne diſpoſition, & adreſſe, qu'a manier à belles deux mains vn Tridand bien lourd, où les forces du corps ſont toutes bandees, pour étre plus preſt & adroit à pouſſer, ou arréter cet Animal. Diſons de plus, que c'ét vn moien pour s'abituër à hauſſer la voix à toute reſte; en quoi pluſieurs ſont par fois ſi opiniâtres, que pour punition ils en demeurent enroüez quelques iours aprés. Les cris extraordinaires, & terribles ſont ſi biẽ requis en ces affaires là, que ſi on y vſoit du ſilence, la force des bleſſeures rẽdroit des auſſi tôt cét Animal doux & maniable. Il m'ét ſouuant arriué d'arréter auſſi bien auec la ſeule voix vn Taureau ſe venãt rüer contre moi, que ſi ie me fuſſe aydé de fortes armes.

CHAPITRE VI.

Causes de la ferocité des Bœufs de Camargue. Passage des bœufs de Camargue en la Crau. Description des Taureaux. D'vn Taureau furieux par dessus les autres. Combats, que les Taureaux font entre eux.

CEte fureur n'est point commune aux Bœufs de Prouence en general, ils ne sont doüez de ce naturel qu'ez Iles d'Arles. I'ose croire, qu'elle leur vient de la grande liberté, en laquelle ils sont nourris, & du fourrage, tres-abondant, que ce terroir gras, & humide leur fournit. De sorte qu'és plus âpres rigueurs de l'hyuer mémes, ils ont l'herbe fraîche, & haute iusques au genoüil. L'experiance iournaliere nous en fait auoir cete creance. Aucune-fois les affaires de noz

noz Menagers portent de les faire passer en vn autre terroir d'Arles, que les auteurs Latins ont iadis appellé le cham pierreux, à raison des cailloux, qui couurent la surface: nous le nommons auiourd'hui la Crau. Vous admireriez commant c'est, que cés bœufs en peu de tems perdent leur fier courage. L'afflüäce des pierres, l'etroite garde, dont on leur vse, de peur, qu'ils ne reprenent leur route, la terre moins herbuë, tout cela ioint ensamble les éstone, & les rend plus mórnes. Ceci se doit entandre des vaches seules, & des ieunes mâles, qu'on vient de bistorner. Car pour les Taureaux, il ne se peut trouuer remede aucun, pour les retenir. Ils n'oublient iamais les premiers troupeaux, d'où l'on les à vne fois débauchés, & ne cessent muglans horriblemant de donner la chasse à leur vachier, les

cuidant arrêter. Si que ne pouuant mieux, toute sa ressource consiste en la legereté de son cheual. Ils s'en retournent d'eux mémes tous seuls, allans leurs petit pas. Leur rencontre pour lors n'est moins dangereuse. Pour rapides, & hautes, que soient les vagues de la riuiere du Rône, ils passent à nage sans autre ceremonie, courans par apres ça & là, a veüe de pays; & pour viander, ils se iettent d'vn pâquis en vn autre. Vous diriez à les voir, qu'ils ont perdu le goût, comme les femmes enceintes. Ils s'entretienét tôuiours gras, polis, luisans; leur taille est haute, & releuee, fort ramassee sur les flancs, autant adroitz pour la vîtesse, que pour la force: ils ont le col si épais, qu'à peine deux hommes le peuuent embrasser. Les fanons leur pendent pres de terre, leur front est charnu, l'œil clignant, toûiours

iours farouche, & demîdos, la corne gréle, courte, droite, pointue, toute propre à offancer. Ils ſont communémant emmantelez de noir; ſi aucuns y à, qui ne ſoyent vrayement de cette race, ils ſont mouchetez de quelques taches blanches, & comme ceux cy ſont bigarrez en couleur, auſſi ſont ils la pluſpart treſuitieux. Des fauues, ou de poil blanchâtre, comme la fange élauee, il ne s'en trouue aucun: & s'il y en a, ils ſont tous étrangers. Il n'ya pas long tems, que ie veis des épreuues de la plus grande ferocité, qui ſe puiſſe imaginer en cés Animaux. C'étoit d'vn Taureau d'vne hauteur, & corſage comme prodigieux, d'vn poil blanc madré, fors le front, qu'il auoit marqué au mitan d'vne étoile toute noire. Il étoit ſaiſi d'vne telle rage de hurter des cornes, & de choquer, qu'il atterroit du premier hurt, non que les

autres

autres taureaux, ains ſe rüoit furieuſemant ſur les hommes mémes, de quel côte, qu'il les veit venir. La ruſe de ſe coucher à terre, & cōtrefaire du mort, étoit pour neant, parce qu'en s'affaiſſant ſur eux, il les ſuffoquoit. Il étoit aiſé aux gens aſſauâtez du fait, des'en dōner de garde, mais non aux étrangers traffiquans le long de l'oree du Rône. Si leurs affaires les obligeoient de deſcendre en terre, tout de ce pâs cét Animal s'en venoit droit a eux, & leur donoit des eſtrettes bien cruelles. Les habitans d'alentour irritez de tels outrages, n'oſans le tuer pour s'en deliurer, d'autant que le Maître les auoit priez de le laiſſer viure, parce qu'il le gardoit pour ſaillir les vaches, & faire race en ſon haraz. Cela le leur fit entreprādre par vne autre voye, eſtimās de rabattre ſa fureur par vne plus puiſſante force. En ſorte, qu'vn bon nom-

bre d'hõmes ralliez le ſurprenent habilemãt, & a tout vn gros cable lui attachent au col le tronc d'vn arbre, peſant enuiron ſix cens liures : Bien que ce lourd fardeau l'engardaſt d'aiſſaillir,& choquer,ſi ne fut-il iamais inuẽtiõ trouuée au grãd malheur de beaucoup de gens, plus dangereuſe, pour ruïner les châms cultiuez. Tout entraué qu'il étoit,il ne laiſſoit de tirer pays, & à tout ce gros balai pendu à ſon col, il emportoit aprés ſoi les guerez enſemancez : tellemant, que les ruïnes en étoient irreparables. Au bout, voyãs, que par deſſus leurs pertes,cela ne faiſoit que l'encruëlir dauantage, & le randre touiours plus fier, priuez ainſi d'eſperãce de lui ôter ce tronc,le Maître permit de le tuer. Quelques hommes à cheual lui tirerent ſept harquebuſades, qui le percerent à iour. Cete méchãte béte cuidãt encores accueil-

lir, ores l'vn, ores l'autre, perdit sa miserable vie en ces élans. I'auois deliberé d'enfler ce traitté par les combats, que les taureaux font entr'eux: car riẽ n'est de plus agreable a voir, parmi ce, qu'opportunémãt on se garde de mal prendre, en s'approchant trop pres. Ils creusent auec les pieds des grans fonceaux distans l'vn de l'autre enuiron vint pas: & pendant que du regard ils se marchandent, ils ne font autre sinõ gratter la terre, & la ietter en dehors. Mais à mesure que le creux s'agrãdit, & que par la hauteur de la terre, ils se perdent de veüe, châcun s'imaginant, que son ennemi ait gaigné au pied, ils saillent d'vne grãde impetuosité hors de leurs forts, & se rencõtrans en chemin, s'affrontẽt de la méme sorte que le poéte a viuemant depaint en ces beaux vers, qu'en les disant ie charmeray doucemant ma peine,

--paist

---paist la genisse belle.
Eux d'vn cruel effort se querellans pour elle
Par mainte playe druë au choc se vont mêlant:
Le corps leur laue autour vn sang noir découlant,
Et aux flãcs opposez les cornes adressees
Auec vn bruit hydeux sont roidemãt poussees,
On oit le grand Olympe, & les boisre-mugler.

CHAPITRE VII.

Comment on dompte les Taureaux destinez au labeur.

Ce ne sera pas vn petit chef-d'œuure de mettre en euidance, commãt c'est qu'on domte les autres Taureaux ia destinez à la charrue, & la

voye qu'on tient, pour les dresser, & apprendre d'obeïr en des seruices si necessaires. L'antiquité n'a rien veu, ni écrit d'approchant à cela. Et ie ne saiche, qu'ez autres Prouinces on en ait la cognoissance, ou la prattique. A la verité Columelle n'a dequoi tenir, alleguant pour cét effet l'inuention de certains aitz, qu'on leur fait passer à trauers. Ils competeroient aussi bien à noz bœufs, comme des mors bien rudes aux trompes des Elephans. Donques à mesure, que le Maître, ou le Metayer à besoin de bœufs pour son labourage, il en va tirer de son troupeau le nombre conuenable, ou bien en achette d'vn autre, qu'il recommande dés aussi tost aux Vachiers illec attandans, pour les mener en sa metairie. Quatre bœufs des plus vieils seruent de guide à ceux ci, lesquels renuoyez de la grange, s'en retournêt d'eux mê-

mes

mes trouuer les autres. Ce n'est point le ioug, ains la lõgue routine, qui leur a acquis telle adresse. Par ainsi il est expediant, que le Ménager ait chez soi vne grande quantité de Bœufs, qui ayent eté long temps à la solde du labeur, plutôt employables (comme ia emancipez) à dresser les noueaux, qu'aux œuures iournalieres. Ceux-ci sont d'vn haut & grand corsage, car c'est d'ailleurs chose tres-veritable, que les bœufs châtrez croissent touiours leur vie durant: La chaleur lente & moderee, qui est en eux en peut étre la cause. Cela fait, on ameine les vieils en vn gueret, & là châcun est attelé à sa charrüe: à sauoir à l'vn des côtez d'icelle, afin que l'autre demeure à deliure, & s'accouple auec le noueau venu. Les bouuiers s'aydans les vns les autres à la pareille en telles besoignes, ont là leur randez-vous des lieux cir-

conuoisins, dont la pluspart y vienent montez sur de bons cheuaux, & armez de grans ficherõs. Le reste y viēt à pied, ne portant sur soi, que les liens, & les cordes. Attroupez qu'ils sont autour de la charrüe, voici venir les bouuiers à cheual, lesquels approchans de la grange meinent tout bellemant vn de ces ieunes bœufs, qui alleché par la compagnie du vieil routier, ne fait point de refus de se ioindre à la charrüe, mais dés qu'il se sent dessus les cornes vn de ces liens cachez a côté du vieil, troublé de cette nouuelleté, rõpt & défait les nœuz encores frais & laches, & se derobe à la fuite. Tout de ce pas les vachiers le gallopent si bien, que lui ayant gaigné le deuant, pour l'acconsuyure, ils le vous rameinent à la charrüe à force de coups, grinçant les dents, & muglant horriblemant. S'il cuide courre en quelque autre en-

droit,on lui fait téte tout à cheual. En fin les blessures le cõtraignans à quitter son homme, il se rue contre les gẽs à pied attandans là autour de tout cét attirail: ceux-ci esquiuent habillemãt le hurt de cét Animal: car les vns se iettent par terre, les autres se mettent à couuert contre les flancs du vieil bœuf, & se glissent doucemant souz le ventre de céte béte paisible. Soudain les Piqueurs l'encernent derechef,& le serrẽt de plus pres: A tant ils le retournent cõtraindre de se presanter au ioug preparé: on n'auance encores rien, parce que s'aperceuãt des mêmes liens, il se demeine d'vne si grande impetuosité, que pour tout on ne le peut engarder d'euader,& de blesser bien souuant les cheuaux. Ce pourquoi rechargé de coups,il est ramené. Cela aduient tant du plus, que du moins, selon que l'Animal se ren-

contre reuéche. En fin tout ruiné de coups, voiát la charruë étre le seul remede, pour alleger ses peines, il s'y vient rendre de gré à gré, se laissant lier les cornes: & accouplé qu'il est auec le vieil bœuf, il est contraint d'aller par le gueret. S'il court d'émesurément, ou s'il s'arreste trop legerement, le vieil l'entraine, ou le retient. Voila l'aprentissage qu'il fait pendant que de la grange on en sort vn autre: lequel par le même traittemát est reduit a faire le méme. Apres celui là on en prend vn troisiéme, & puis vn quatriéme, & ainsi en suitte, iusques à ce, qu'ayans tous en cette premiere leçõ, ils soiét découplez à l'entree de la nuit. Durant dix iours ensuiuans il conuiét que chácũ à tour de rolle en face tout autant, dans lequel tems ils aprenent si bié leur deuoir, que pour peu qu'ils se voient suiuis d'vn Piqueur, ils ac-

courent vitemant à la charruë, comme à leur azile naturel. Et tout ainsi, qu'ils sont tres-reuéches auant qu'étre domtez, aussi demeurẽt-ils si souples, & maniables, qu'ils n'est sorte d'œuure, pour rude & forte qu'elle soit, qu'ils ne surmontent à force de courage. Voila ce que i'auois à dire de la Bouuine.

CHAPITRE VIII.

Des cheuaux. Comparaison des cheuaux du pays, & notammant de la Camargue auec tous autres. Races des cheuaux plus coneües aux Prouençaux. Noz cheuaux sont plus legers que les Barbes. Des cheuaux Barbes. Les gardeurs appellez gardiens gâtent le plus souuant noz cheuaux.

MAis que dirons nous de l'excellance de noz cheuaux? que di-

rez vous, ſi ie ſoûtiens qu'ils deuancét tous autres en legereté: Vous dirés par auanture, que ma paſſion démeſuree m'a fillé les yeux, que ie m'abuſe, que ie bronche. Ores ſi ie cometz quelque erreur (comme à la verité ce ne ſeroit faillir, que par trop d'affection) au pis aller, ſi en écriuant le ſommeil ne me preſſe extraordinairemant, ce ne peut étre vn erreur, d'auoir pris vn méſonge, pour vne verité: ſinon qu'entant, que cette affection à poſſible preoccupé mon iugemant, en me faiſant écrire auant le tems. Sus donques n'eſt-ce pas mes huy aſſez proteſté, ou renoncé aux excuſes, & au pardon de mes impoſtures, ſi l'on m'en accuſe? Certes ie ne veux rien dire, que l'experiance ne m'en ait baillé l'épreuue, & que ie ne l'aye toûiours obſerué de mes propres yeux aſſez clair-voyans. C'eſt vne haute entrepriſe de compa-

rer

rer noz fromans à ceux d'Egypte, & preferer noz cheuaux, generalemant à tous autres. Ie la ſuiuray pas moins, ayāt la verité pour moy, de peur qu'à faute de courage à publier les biens, que la nature nous a departis, nous ne venions à contemner ſes largeſſes. En matiere de ces diſcours, la liberté nous eſt autremant aſſez permiſe, & ſoûtenable. Il n'y a donc point de doute, qu'entre toutes les races des cheuaux, qui sōt en vogue ez écûeries des Princes & grans Seigneurs, les genez d'Eſpaigne n'emportent le prix pour la beauté, les Turcs pour le courage, les Barbes pour la legereté. Ils ne ſont pourtant doüez d'vne ſeule qualité ſi eminante en eux, qu'ils ne ſoient defectueux ez autres. Veu que les Turcs, & les Barbes ſont priſez pour étre aſſez beaux cheuaux: & ceux d'Eſpaigne pour n'étre iamais laches de courage,

me encores ils ſont treſbons pour la courſe. Nous en voyons d'autres en ces contrees, deſquels on ne fait tant d'état cõmeſont les Anglois,les Tranſyluains,les Polonois,les Albanois:les Courſiers de Naples les ſurpaſsẽt tous en valeur, & reputation. Les Ecoſſoi ont les iambes aſſez bonnes, mais il n'ont gueres de force. Nous auon beaucoup de cheuaüx de Flandres, & d'Allemaigne, mais ce ſont vrayemãt des chauſſes de Maximin ſelon l'ancien prouerbe, tant ils ſont lours, peſans à la courſe, ou inhabiles à tout manege vn peu violant. Commant oſerois-ie parler des nôtres, deſquels on ne parle nullemant, ou fort peu ez autres prouinces. Voudront-ils aller du pair auec ceux d'Eſpaigne pour leur beau rencontre?non de vray;toutesfois ils ne ſont pas laidz. Le pourront-ils accomparer à ceux de Turquie

quie pour la fierté, le bon nerf, ou la viuacité de courage obseruables en leurs yeux touiours étincelãs, & clairs comme miroirs? encores moins; mais pour ce regard ie ne les postposeray si libremant aux Turcs comme à ceux d'Espagne, pour la representation: par ce qu'il s'en trouue plusieurs parmy les nôtres, lesquels auec toute leur mauuaise mine, sont pourtãt si legers, si prompts, & ont tant de fougue, & de courage, & sont de si longue halaine, qu'à force de trauailler, ils font quasi perir celui qui les monte. Or pour ne rien dérober aux vns, ni aux autres de leur propre gloire, soit pour la beauté, soit pour la vigueur: ie dis que les nôtres surpassent de bien loin en legereté, & en tenuë de courir non que ceux-ci, ains les Barbes mêmes. Les cheuaux de Numidie, & Massydie (qu'on apelloit anciennemãt) auiourd'huy

d'huy nous les nommons Barbes:Car tout ce qui est en la Mauritanie du côté de la mer, porte le nom de Barbarie. L'experiance m'a fait voir souuãt vne chose, qui semblera étrange à la dire. C'est qu'autant de fois, qu'on a fait entrer en lice les vns auec les autres pour courre, i'ay veu de vray faire des merueilles aux Barbes, mais les nôtres les laissoient touiours en croupe. Toutefois ceux qu'on apporte par nauires aux peuples de Septentrion descendent tous au port de Marseille, où il est permis de les visiter, sauoir ce qu'ils tienent, & les épreuuer. De plus, on a moyen d'en conoitre beaucoup d'autres, que les gens du pays font venir, & entretienent pour leurs seruices. Ce pourquoi on peut iuger de leur valeur,&aduoüer que par dessus l'incroiable vitesse, qu'ils ont, par laquelle comme ils excellent les au-

tres, aussi n'aprochent-ils des nôtres. Rien n'est, pour leur moyene taille, de mieux proportionné, de plus vigoureux, de plus maniable. Au regard des nôtres, bien qu'ils ne soient de si beau rencontre, ils sont à priser en ce point, que les plus legers sont quasi tous mauuais à manier, capricieux, dificiles à emboucher, fors ceux, qui de ieunesse tombent ez mains des gentils-hommes, qui les soignent merueilleusemant bien, pour les dresser. Car quant aux autres ia auancez en âge, choisis sur les haraz, ils sont communémant gâtez par la méchanceté des gardiens, lesquels venans de domter tout fraîchemant vn ieune cheual, le voyans bon, & leger, à bien courre, la premiere chose qu'ils font, c'est, de l'imbiber de quelque vice bié signalé, à ce que les acheteurs le refusent, & en soient degoûtez sur le champ. Car il

ne leur saroit arriuer meilleure fortune, que d'auoir en main vn cheual de telle qualité, comme leur plus grand déplaisir est de le voir vendre par leurs Maîtres.

Chapitre IX.

Erreur populaire d'estimer noz cheuaux de moindre valeur pour étre chatrez. De la tenuë, & legereté de noz cheuaux. Noz cheuaux peu suiets à maladies, se soignent auec moins de peine, & de frais. Des mules & Asnes de Prouence.

TEntans dépriser noz cheuaux de ce, qu'vne seule couruee les met aussitôt sur les dents, & si on leur fait faire vne iournee de chemin, ils en deuiennent éflanquez, perdans le cœur, & les forces tout ensamble. Aucuns les estimét tels, parce qu'ils sont châtrez.

Voyez

Voyez la vanité,& l'insolance des hõmes. A mémes, qu'ils s'abusent le mieux,c'est lors,qu'ils en referent plutôt la cause à toute autre chose, qu'à leur propre ignorance. Ie ne veux pas nier, qu'en noz cartiers on châtre les cheuaux en general,fors quelquesvns qu'on reserue pour étalons. La necessité les contraint à cela. D'autant, que le nombre excessif des mâles, qu'on laisse viure ez pâquis,& à l'ouuert auec le gros du troupeau, au lieu de les établer, pourroit détraquer les fonctions des étalons. Les Maîtres nõ plus (hors d'étre pressez de vendre pour faute d'argent) ne les retirent iamais de la liberté de la Campagne, pour les enfermer dans les écueries des villes.Par ce qu'ils tienent étre plus profitable de nourrir de bonnes Iumans appropriees à fouler le blé, que de vendre leur accroît. Or ce qui a causé l'erreur

pieça glissé parmi les achetteurs, qu'ils vont augmantant par leur folie; c'est que dés qu'ils sentent leurs cheuaux recreus, & éflanquez à force de trauailler, ils en décrient la race, & n'accusent autre sinon leur origine ainsi molle, & abatardie. Comme si c'étoit bien pris à eux, de faire faire des grandes courues, ou de tourmanter sans raison ni demy vn ieune cheual engraissé à l'herbe seule possible fenee, ou bien trop tendre, tout poussif du long seiour, n'ayant aucune conoissance des chemins, encores tout neuf, plein de fougue, & pour comble de leur sottise, ils l'echauffent, & irritent à outrance. A cela s'adioûte vn autre manquemant plus insigne. A même tems, qu'vn de ces cheuaux est en vogue, pour auoir fait le premier essay de sa valeur en quelque autre part: ou qu'il a vn peu de beau rencontre, ils

piece- ne

ne peuuent saouler leur faim de l'acheter non plus, que si c'étoit vn cheual étranger, & les habitans mémes lui courent sus à quel prix que ce soit. Il y a déja quelques annees (pour dire en passant ce mot de mon fait propre) que hors d'vne féte, ie ne me sers d'autres cheuaux que des nôtres. Ie les ay si bien experimantez par des chemins rabouteux, & de mauuaise aduenüe, par des pays couuerts d'horribles caillous, à la chasse continue, & tres-penible; qu'on ne pourroit assez s'en étoner. Et ne faut qu'on m'oppose les lōgues traittes, ou les grandes iournees: i'ay tresbien recōneu leur portee. Que direz vous si i'atteste d'auoir fait sur vn cheual de trois ans cinquante milles en sept heures: à comter neantmoins les milles à la commune supputation, que les deux font en tout ce trait de chemin, que le vulgaire appel-

le lieües : car pour noz lieües ordinaires, ie sais qu'elles ont plus de quatre mil pas geometriques. Cette race de cheuaux n'ét seulemant loüable en ce qu'ils sont legers, & penibles, mais qu'ils ne sont point suiets à maladies. Car on void, qu'apres que leurs gardes les ont trauaillez du matin au soir à les faire courre à toute bride cõtre les bœufs domtables, tout le soing qu'ils y appliquent est, que pour quel chaud qu'ils ayent, ils leur ôtent les selles, & les brides, & attachez par le col à tout vne lõgue corde (pour les r'auoir plus aisemant) ils les laissent aller à volonté parmi les chams. Mais préalablemant ils prenent bien garde, s'ils se couchent, & se remuent auec inquietude, d'autant que tel coucher les met à deliure de toute crainte, que leurs cheuaux ayent du mal. Que s'ils ne se couchent promtemant, ils les reprenent,

nent, & les tenans pour malades, les menent fere panser à la grange. Ce nous est aussi vn grand aduãtage, que si noz cheuaux à force de trauailler deuienent enflez de telle lassitude, en les enuoyant aux pâquis bien herbus, & les remettant en leurs propres haraz, en moins de vint iours ils sont delassez auec peu ou point de depanse: s'il en échet ce ne peut étre chose, qui vaille trois sols & six. Là où si vous voulez fere reprandre son embonpoint à vn autre cheual, de maigre, & deffait qu'il étoit, attendu qu'il le cõuient tenir enfermé dans vne écuerie, à peine en serez vous quitte pour n'étre liures. Si i'adiôute à ce propos le discours d'vn cheual le plus noble, & le plus genereux, que les siecles passez ayent onc celebré, ie crains de ne me pouuoir commãder. Quant aux troupeaux des Mules, & des Asnes, dont le

prix excede souuãt celui des cheuaux, tout ce qui est le long de la mer, & le plat pays en abonde égalemant. Noz montaignes aussi du côté de Leuant enfoisonnent merueilleusemant. Ie ne veux pas des-aduoüer que les Mules d'Espaigne ne soient en tresbonne estime. Mais les nôtres au trauailler, & porter de la peine, ne leur cedent en rië, comme en beauté, elles ne les surpassent de gueres. Ici donc comme dit le Poëte,

-- Des gros troupeaux suffise.
Reste l'autre moitié de la charge entreprise. *[cail.*
C'est mettre sur les rangs le dos-lanu ber-
Et la troupe barbuë des cheures.

Chapitre X.

Des Brebis, & de leur laine. Des Cheures. Du gland, &c. Du miel. De la chasse. Di-

Digreßion contre ceux qui blâment la chaſſe.

TOuchant les Brebis, eu égard, que les nôtres n'ont rien d'exquis par deſſus le commun ; nous dirons ſeulemant ; que nous auons à nous loüer grandemant de leur fecondité ; dont les effets ſont tres-viſibles. Car il y a tel, qui void dépaitre en vn pâquis des troupeaux de quinze mil bétes à laine. Si vous en recerchez d'autres plus fortes cõiectures, celle là militera pour nous, que les Marchans étrágers abordent de toutes parts pour enleuer noz laines. Commant paſſeray-ie ſouz ſilance l'heureux rapport des Cheures, faiſans ſi ſouuant trois cheureaux d'vne ventree, que noz gens ne meinent pas grand féte, quand elles en font deux. L'endroit où la terre n'eſt gueres propres aux vignobles, ou aux gue-

rez, ſe trouue richemant edifiee de toute ſorte d'arbuſtes, pour ſeruir de viandis, & de repaire à ces Animaux. De mémes eſt elle plantureuſe en des bonnes foretz où les porceaux trouuent le gland du Cheſne, de l'If, des Cerres, des Hétres, des yeuſes. I'abſtiés du gôut agreable, que le laiƈt peut auoir parmy l'affluance des racines odorantes: & des iettons des abeilles, dont le miel ne ſaroit étre que tres-excellant, où le thym vient ſi heureuſemant: liqueur, que pluſieurs ont eſtimé auoir eté donnee du Ciel, pour contanter, & reioüir la froide, & humide vieilleſſe des hommes. Quant à la Sauuagine, dont la chaſſe n'eſt au rang des moindres ébatz ſouhaitables aux humains, i'entans à ceux qui en peuuent porter le trauail, & la dépance, nous en auons à ſuffiſance en certains endroits: & en d'autres il y en a

de

de reste. Ie sais tresbien, que quelques auteurs ont âpremāt declamé en leurs écrits contre c'ét exercice; comme si les honétes recreations des gens d'honeur deuoient dependre de leur iugemant. Ce sont des hommes coüards, engourdis, crasseux de fétardise, a demy pourris, n'ayans que la moitié de l'homme, à sauoir le corps bien formé,& organisé: mais qui ne fournit,& ne sert à rien, non plus qu'vn fourreau, qu'ils replissent à force de boire, manger,& dormir tout leur saoul:& cuidét au partir de là, que le reste des mortels leur doiue de retour. Leur intelligence n'est iamais occupee, qu'à censurer les humeurs, ou les plaisirs d'autrui: de sorte, qu'il n'y a rien de si babillard, que cette vermine, ni qui grõde mieux à l'écart,& à loisir. Ce ne seroit donc vne grande entreprise de les rembarrer par raisons, ou par exā-

ples : veu que le ſujet n'en vaut pas la recerche. En fin il ſe verra aſſez par les hiſtoires, que les plus grãs Empereurs, les chefs d'armees, les Rois, les hommes plus releuez & genereux ont touiours paſſionémant aymé le plaiſir de la chaſſe, pour delaſſer leurs eſprits trauaillez de leurs affaires plus ſerieuſes. Mais qu'eſt-ce que cette engeance de Cenſeurs penſe faire? Ne s'amuſent-ils pas enfermez tous ſeuls en vne chambre à prendre les mouches contre la muraille, & les larder auec vn poinçon, comme Domitian ſouloit faire? Or puis qu'il eſt impoſſible d'étre touiours bandé ſur les liures, à quoi eſt-ce que ces fantômes (non hommes) appliquent les heures, qui leur reſtent de l'étude? poſſible que c'eſt à mignarder leurs femmes, & ſe dorloter auec elles. Qu'il les fait voiremant bon voir! qu'ils ont bône grace!

ce! quelle delice c'eſt de voir diſtiller les larmes de leurs yeux pleins de chaſſie, & bordez d'eſcarlate, ou de voir pẽdre la roupie de leur nez morueux! Mais quelle fortune eſt la leur? les effetz en sont tróp euidans, & veritables du ſoin demeſuré qu'ils prenent pour elles. Car ſi elles ſont doüees de tant ſoit peu de beauté, elles ne leur demãdent pas cõgé de ſe pouruoir ailleurs. Dirons nous encores qu'ils ſoient fort afferez chez eux? la plus part n'a que faire de lire Columelle, s'ils n'ont enuie de fendre l'air auec la coutre, affin que la ſciance de l'Agriculture leur compete auſſi biẽ, que iadis l'Art militaire à Phormion au dire d'Annibal. Au pis aller, s'ils vouloient moienant leur étude frayer le chemin à leurs ſucceſſeurs, pour attaindre à l'intelligence de cet Auteur, mal en puiſſe-il prẽdre à tels voyeurs; ſachans ſi bien eſ-

sarter les sentiers, qui vont à ce perso-
nage. Que s'ils n'ont pour tout aucun
loisir de reste, & n'ont liberté de res-
pirer hors de leurs liures, s'ils conferét
incessammát auec les Muses, & Apol-
lon mêmes en Helicó, ie ne vois auec
tout cela sortir de chez eux des grans
chefs d'œuure, ni gueres de merueil-
les des papiers par eux rongez iour &
nuit. Ores si vous pensez mesurer la
valeur des œuures, que ceux ci ont mis
au iour, par le nombre des annees có-
sumees à l'étude, & que de là vous les
vouliez accomparer à ces anciens, qui
se donoient carriere, comme que ce
fut, à la chasse, au ieu, au plaisir des
chams, vous iugerez aussi bien par les
vrayes apparances, que ceux ci n'ont
oncques veu chasse en leur vie, com-
me ceux-là ne firent iamais autre mé-
tier. Les grans esprits sont communé-
mant si magnanimes, & genereux,
qu'au

qu'au lieu que les autres font vne electió particuliere d'vne honéte recreation, ceux ci embrassent indifferammant toute sorte d'ébats, & ce auec tant d'ardeur, & de passion, qu'il leur samble, que tout le monde doiue cócourir à leur humeur,& seruice. Ils estiment de ne rien sauoir en vne chose,s'ils ne l'exercent longuemant, s'ils ne la prattiquent, s'ils ne s'y abandónent tout a fait, s'ils n'ont à souhait ce qu'ils recerchent. A l'heure le repos leur est autant ennuyeux que le trauail:Ie sais asseurémant, que ceux,qui enuiétaux humains ces honétes exercices de la chasse, ne les ont iamais goûtés.Que ce peut-il dóques faire?la discretió,ou la moderatió n'ont encores acquis vn pouuoir si souuerain sur les hommes,que la folie n'ait touiours tenu le haut bout. Ces gés-là font des Censeurs, & nous traittent iustemant, com-

comme si nous deuions tenir pour ferme & cōstant tout ce qu'ils nous presantent clos & couuert; & à l'opposite refuïr, ou ietter au loin ce qu'ils condamnent, & ne faire pour tout aucun état de ce qu'ils abhorrent. C'est ainsi que les chassieux ne disent iamais bien d'vn beau iour, ni les trop gras de la course. Mettons au neant tous tels discours, employons le tems, qui nous reste de noz études, ou de noz affaires, à l'exercice de la chasse, si agreable, si vtile, si honéte. Occupons nous là, plutôt qu'à inuectiuer le loisir si contemptible, & pernicieux de telles gens.

CHAPITRE XI.

De la Sauuagine. Des Tessons. D'vn Tesson mu en paste. Le mot d'Artocreas, mal approprié aux pastez.

Or

OR afin que nôtre enuie ne s'étande point sur les auares Griffons, commis à garder l'or des Indes, ou sur les Tygres funestes de l'Armenie, non plus que sur les Crocodiles d'Egypte, ou sur les Basilisques rampans sur les sablons alterez de la Lybie: contantés nous d'auoir des Cerfs, des Sangliers, des Cheureuils, à grosses trouppes. Nous n'en auons voiremant en telle affluance, que ie sais y auoir parmy ces forez royales de Frãce, où ez parcs des Princes d'Italie. D'autant, que la licence qu'on prand de chasser indifferámant par tout conuie mêmes les plus indignes de s'y adõner, où d'é faire marchãdise, pour y gaigner en derniere ressource. Là où au reste de la France auoir tué vne béte fauue, seroit reputé vn crime plus grãd, que d'auoir occis vn homme. Pour des Bieures, des Loutres, des renars, des loups, & telles

autres

autres bêtes noires, & puantes nous n'en auons que trop en nôtre pays. Au regard des Loups, & des Renards, biẽ que les vns soient dangereux pour les bergers, & les autres pour les Poulliers, neantmoins pour le plaisir que m'apporte cette chasse, i'achetterois volõtiers leur propagation aux dépans de mes brebis. Il n'y a pas long tẽs, qu'en ces contrees les Tessons étoient fort deprisez; c'est pourtant auiourd'huy la chasse la plus frequante, & la plus passionee, qu'on saiche voir. Comme vn de mes domestiques en eut pris vn des plus chargez de venaison, & me l'eut apporté, saichant les viandes, dõt ces Animaux ont appris à se nourrir, qui sont toutes bonnes, & nettes: car ils ne viuent que de figues, de raisins, de pommes, & semblables fruits, me ramanteuant encores, que c'étoit anciennemant vn metz assez ordinaire à

la

la table des grans, ie le fis dépouiller, & couurir tout par tout de fueilles de laurier, & de thym, & le fis demeurer au serein toute la nuit, afin de l'attandrir, & lui faire perdre par ce moien la senteur de la Sauuagine, qui lui pouuoit rester. Il fut mis par apres en cartiers, refait dedans l'eau chaude, & largemãt saupoudré de fortes épices, & tout en suite enserré en vne petite voute de bonne paste, pour étre mis cuire au four. Les viandes ainsi assaisonnees sont par le vulgaire appellees des Pastez. Car le mot de Pasté, que les anciens nommoient *Pastillus*, signifie vne chose toute differante. Ie ne suis pourtant memoratif, d'auoir veu chez les Auteurs Grecs, ou Latins vn mot approprié à cela. Les aucuns ont estimé, que Perse les a appellez de cette dictiõ composee de deux Grecques Artocreas, comme qui diroit vn

pain-

pain-chair. C'est vn mot d'assez mauuaise grace; car si l'on met du poisson en pasté, ce ne sera plus vn pain-chair. Au reste nous fimes fort gote-chere de nôtre Tesson bien accommodé, & tout autát des autres, que dessors nous auons seu prandre, dont nôtre Prouéce est fort peuplée. Ceux d'Automne sont les meilleurs, parce qu'ils sót fraichemant engraissez des fruitz de la saison; toutesfois il leur conuient ôter cette premiere graisse, qui est vne humeur gluante, & visqueuse, qu'ils rendent de tout le corps.

CHAPITRE XII.

Des Tortuës, Lieures, Lapins, Et de la merueilleuse quantité qu'on en prend au terroir d'Arles.

La fecondité des Tortuës, & notámát des terrestres, nous est mieux

conüe,

conuë, & l'vsage nous en est plus familier. Car quant aux Palustres, & aquatiques, bien qu'elles n'ayent autremant le goût des-agreable, toutefois les femmes les craignent extrememant, & refusent d'en manger, les voyant mouchetees de verd, & rapportans la propre couleur du serpant. Et quád tout est dit, les terrestres emportent le prix: tant pour y auoir plus a manger, que pour être plus saines, & plaisantes au goût. Etans cuittes l'odeur mémes, a ce qu'on dit, est proffitable aux Phtisiques, & Ectiques: & a cét effet, on void plusieurs porter leurs os pendus au col, dont ils se ressentent aucunemant allegez. Touchant les Lieures, ie ne pense pas y auoir contree au monde, où ils multiplient d'auantage qu'en la nôtre. Car ez chams d'Arles peuplez de chasseurs, & de chiens, où la riuiere du Rône venant

déborder en perd vn nombre infini, vous ne les voyez pas moins formiller, & saillir de tous côtez, fendans l'air auec les pieds. Ce que nous auons veu des lapins semblera vn prodige. Vn certain Seigneur d'vn petit château ayant mené de ses subiets à la chasse auec trois couples de chiens tout au plus, dressez pas moins à suiure les buissons battus, auant le iour failli en fit prise de six cens, ou enuiron. Il y a à Arles des Iles proches de la mer, esquelles les particuliers vont chasser sans contredit : & si en deux iours ils n'ont prins deux cens lapins, ils veulent dés aussitost quereler la fortune; & en disent pis que pendre. Ie suis resté souuant étoné, pourquoi la grande quantité, qu'on en prend n'en amande le prix à la ville. Car eu égard à leur affluance il est assez excessif. Par là donques on peut inferer, que les chas-

chaſſeurs ſont trop frians : car étans à la chaſſe ils en conſument vne bonne partie à manger, & ſi ne ſaroit-on les perſuader de bailler à vendre l'autre.

CHAPITRE XIII.

Des Chiens, leur vtilité, leurs humeurs, leur fidelité, & autres qualitez.

I'Entre maintenant au diſcours des chiens, le principal equipage pour la chaſſe. Ie ne ſarois dire, ſi le plaiſir, ou la neceſſité nous doit conuier a en tenir au logis. Leur fidelle garde pour toute ſorte d'aage, de ſexe, & de conditiō, pour les mieux aſſeurez, les plus habiles, pour nous mêmes encores, ſi nous nous aymons, & noz propres commoditez, nous les rend du tout en tout neceſſaires. Il me ſouuient qu'étant ieune garçon ie prenois plaiſir

d'appliquer mon esprit à obseruer curieusemant les humeurs, & les gestes si varians des chiens, alleché par l'experiãce iournaliere de leurs ingenieuses subtilitez, & par la contemplation de la nature mémes, comme cachee en leur naturel. Ie ne sais (car ie ne puis exprimer auec les paroles ce que ie n'ay iamais bien conçeu en l'imagination) ie ne sais dis-ie par quel moie i'ay épluché en eux, non les meilleurs traits rehaussez de leurs viues couleurs, mais le crayon de leur grande habilité. Que diray-ie? ils sauent mõntrer ce qu'ils veulent auec des signes des yeux si diuers, & artificiels: ils parlent en aboyant (car c'est là leur parler) auec des gestes si significatifs, qu'il ne faut douter, que s'ils étoient doüez d'vne voix articulee, ils diroient leurs raisons auec beaucoup de subtilité, & de bonne grace. Iugez s'ils ne parle-

roient pas du ieusne du l'endemain, lors qu'étans saouls à regorger, ils demandent pourtant touiours à mordre: & ayans trouué le dequoi (non comme fōt plusieurs persones, qui se chargeans de trop de viande, sachans asseuremant, qu'elle leur nuira, se contraignent pas moins, & mägent à creuer) se derobans accortemant de la veüe de ceux, qui les peuuēt apperceuoir, ils le cachent dedans la terre, regardans touiours de côté s'il y auroit quelque importun espion, pour deceler leur larrecin, pendant qu'ils le vienent requerir. Mais ce sont choses à la verité, d'ont nôtre veüe se peut repaître toutes les heures du iour. Ie me suis mis de propos deliberé à contempler plus d'vne fois leurs ruses si variantes, & quasi inimitables aux hommes; & ay obserué en eux tant d'artifices, de preuoyance, & de conseil, que sans la

licence prise au premier liure, & la protestation faitte à l'entree de celui-cy de renoncer à toute digression, ie me donerois vn peu de loisir, pour diuaguer sur le suiet d'vn si gentil ouurage de la nature. Le chien de Pline n'y feroit rien, lequel en son langage, comme il pouuoit, découurit & rendit coulpable le meurdrier de sō Maître en Epire. Le cas arriué en France depuis quelques annees, d'vn chien, qui fit en düeil auec vn Archer de la garde du Roy, pourroit étre tiré en example plus memorable, que celui-là. Le tableau, qu'on en fit aprés, se void encor auiourd'hui (à ce qu'on m'a dit) en la salle du Château de Mōtargis, pour seruir de caution à la verité du fait. Car aussi bien ne croit-on pas, que telles merueilles empruntent leur cause de la seule force de la nature, ou d'vne faculté limitee, qui soit en

ces

ces Animaux : ains est-il meilleur de confesser, que le Ciel en semblables cas môntra ses faueurs, pour faire voir des effets de la Iustice diuine, laquelle se fait sentir d'autant plus rigoureusemant contre l'insolance, & le crime des hommes, qu'elle leur est inesperee, & incroyable. Ie sais, qu'on trouuera ez cayers d'Ælian, & de Pline de tels examples miraculeux couchés au lõg, & bien qu'on les y voye ramassez de toutes parts, on aprẽd toutefois beaucoup moins par la lecture d'iceux, que par les secrettes obseruations, que la veüe en peut faire. Ces animaux m'ont fait voir des épreuues si frequantes de leur belle memoire, de leurs sentimás aigus, de leur cognoissance ez pays mêmes inconeus, de leurs conrectures non iamais trompeuses, voire impenetrables à vn homme, qui voudroit exercer sa curiosité à les éplucher en

menu, que ie ne le puis assez admirer. Si l'occasion me le permet, ie pourray quelque iour contanter mõ humeur, en parlant plus à fonds de telles merueilles.

CHAPITRE XIV.

Des chiens Albanois. Cerberus, & Gargitius chiens tres-renommez. Vanité des anciens Grecs. Dogues d'Angleterre. Des Corses. De noz chiens, & de leur force.

IL est donques tems de comparoir à l'assignation. Ie ne veux mettre sur les rangs ces chiens Albanois, faisans iadis littiere de tous Animaux, fors des grans Elephans, qu'ils estimoient seuls dignes de leur colere. Moins veux-ie faire entrer en ce chãp vn Gargitius, que Iulius Pollux écrit auoir eté le frere de Cerberus d'Epire. Les Grecs

pour ce regard, afin de mieux troubler à tout leur caquet le repos des Muses, & de leurs mignons, ont voulu se faire admirer, ne s'étans contantez d'engeoller le Monde auec les genealogies de leurs Dieux moisis, & immobiles: ains se sont ingerez d'écrire les parantages des chiens curieusemant recerchez. Au reste, c'est chose receüe de tous, qu'en ce tems nous ne reconoissons, que deux races de chiens, dont la ferocité soit recommandee. Les vns sont les Dogues d'Angleterre, les autres les limiers de Corsegue. Les dogues ont la taille, & les membres plus robustes, môntrans d'auoir plus de courage. Les Corses sõt doüez de plus de ruses, & d'adresse pour cõbatre. Que diray-ie des nôtres? les dois ie accomparer aux Anglois, pour la generosité? non certes: ils les deuancét neãtmoins en la taille; aduoüans, que

nous ne mettons tant de sollicitude à choisir des peres, & des meres pour nous pouruoir de bonne race, comme les Anglois font pour les leurs. Disons que ceux-là tenus à l'attache n'entrét iamais en fougue, & ne s'echauffent non plus par la proye presantee pour les irriter. Les nôtres faisans toute la nuit le gué à l'entree du logis, parlent brauement aux larrons, les expulsent, & les entreprenent souuant à belles dents. Quant au loup, animal pernicieux, & tres-dangereux en noz cartiers, ils sont tres-âpres, à le poursuiure, l'assaillir, & dechirer: de sorte, qu'il s'en void plusieurs se tenir si bien collez aux fesses des loups, qu'ils ne lâchent iamais prise, qu'ils ne les ayent terrassez. Au regard des Sangliers, si bien nous n'en sommes en defaut, les compagnies pourtant n'en sont point si grandes, qu'à mesure, qu'on envoid

quel-

quelcun hors de sa bouge, les plus vilains mêmes souz l'espoir du proffit, y accourent soudain auec des Arbalétes,ou Harquebuses,pour les mettre à mort. Ce pourquoi, nous n'auons encor peu faire vne experiance certaine, si deux de noz chiens ensamble ont autant de force,&de courage,pour atterrer vn sanglier écumant, comme les Dogues, ausquels i'ay veu maintefois faire tel effort. Tenant moy-mêmes des Anglois,& de Corses en mon logis,apres les auoir bien irritez à tour de rolle,ie leur faisois venir des nôtres pour les combatre: mais l'épreuue deceuant mon opinion, m'a fait voir les nôtres resister brauemant à ceux-cy, & leur faire bien de la peine. Aussi est-il certain, qu'ils sont beaucoup plus forts, & robustes. Par là i'ay toûiours iugé, que si nous voulions emploier vn peu plus de soin, de peine,&de frais

pour

pour noz chiens, comme les Anglois n'épargnent rien pour les leurs, ils ne leur cederoient sans mentir, pour la hardiesse d'assaillir, ni pour la generosité d'atterrer les bétes sauuages: attandu mémes, qu'il se trouue des dogues, qui par artifice ne saroient iamais acquerir telles qualitez. Car quāt à l'habilité, ou aux rusez assauts, dont les Corses ont appris d'vser, ils en doiuēt l'honeur à la lōgue adresse. Mais pourquoi ces dents si furieusemāt acerees? pourquoi céte rage continuellemant irritee? si ce n'est pour les rendre à la parfin les fidelles gardes de leurs Maîtres. C'est assez pour regard des chiens de ceste taille si releuee.

CHAPITRE XV.

Des Leuriers. D'vne Leurette. Des chiens de Turquie, de Barbarie, d'Egypte, & des nôtres.

Pour

POur ne passer soubs silance céte race de chiens plus gréles, & esclames, propremãt nais pour vaincre les lieures à la course, i'ose dire, qu'il ne s'en peut recouurer des plus legers en aucune autre Prouince. Vne petite Leurette, laquelle depuis six ans se maintient chez moi en vne extreme force & vigueur, seruira d'example, pour les chiens de cét ordre. Elle faisoit aussi peu d'état, de prendre dix lieures en peu d'heures, que de porter la dent sur quelqu'autre chose d'asseure, qu'elle vid de pouuoir attraper. De sorte, que c'etoit merueilles (& ie ne sache, que cela lui soit iamais auenu) que la proye se sauuast iamais de sa gueule, & de ses pattes. C'etoit ez plus mauuais païs, & ez lieux plus rabouteux, qu'elle faisoit mieux paroitre son courage, comme vous diriez, en vne belle pree entouree de fossez creusez en long, & en trauers,

trauers, seruans de rampart à la moisson, reuétus tout par tout de grandes saignes, ou chardons, par ainsi tres-propres à cacher le gibier s'y fourrant au dedans, & se mettant à couuert, & hors de veüe du veneur, & du chien, cuidans ia le tenir par les oreilles. C'est là où cétte Leurette fâchee d'vne telle ruse, ne sachant où doner, saute deça, & delà le fossé, d'ou finalemant elle découure le lieure, comme si se dérobant doucemãt de la meute des chiẽs, il eut en connillant mesuré ses passees. Or pour le rattaindre, les gens du metier saroient dire quels élans elle faisoit: si qu'employant apres ses ruses, & tout le corps, elle se surmontoit soimêmes. Le Lieure ietté en la plaine toute nuë, & vnie, rien ne le peut engarder de s'aider des armes, que la nature a donné à son espece fuyarde, à sauoir des piés-ailez, qui lui font dõner

per le change aux chiens, & regaigner vn noueau fossé, dont les entreés, & issuës lui étoient de longue main co-neües, I'ay veu en des endroits, com-me cela, des chienes étrangeres de Tur-quie, de Barbarie, d'Egypte, & d'au-tres d'excellante race, qui de leur ha-laine seule, ou de leur souffle, quoi que ce fut fort raremant offençoient les lieures. Mais pour les sur-aller, ou à tout momant leur ôter le pas, aucunes n'ay ie sçeu voir, ausquelles tel essay fut plus ordinaire, qu'aux nôtres. C'est sans doute, que le changemant d'air, ou de climat les étonne, ou les detra-que en telle sorte; que ie n'oserois soû-tenir, si elles montreroient si bien les effetz de leur rare valeur, quand elles seroient traduites en ce pays là. Bien, que les nôtres ez propres lieux de leur naissance surpassent de tant loin en legereté les étrangeres, que ie ne croi-

ray iamais, que pour ſe voir en autre air, ou en autre terroir, elles perdiſſent rien de leur qualité.

CHAPITRE XVI.

Des chiens couchans. Des Charnegues. De la chaſſe au Lapins.

QVant aux autres chiens plus petis, & moins qualifiez, ne ſeruans, qu'à quéter, ou arréter le gibier, i'eſtime nôtre païs en auoir aſſez pour ſoi, & pour en fournir à toute autre Prouince. Ils n'ont le corſage trop grand, ni trop robuſte, auſſi n'en ont-ils gueres de beſoin. Mais pour la vigueur, ils l'acquierent aſſez par la bone adreſſe, qu'on leur baille. Parmy ceux-ci il ſe trouue vne race d'autres, leſquels pour n'étre des plus excellãs, auſſi faut-il, qu'ils ſoient bien ſollici-

tez.

tez. Toutefois en vain en cercherez-vous ez pays étrangers, s'ils n'y sont transportez du nôtre, ou de noz voysins. Ayant trouué en quétát le gibier, comme les perdrix, cailles, becasses, lieures, lapins, & semblables ausquels ils sont vrayemant naiz, ils s'arrétent tout court, & ployant le genoüil bandent le nez, & auec leurs géstes imitás la parole, môntrent le gibier. Les autres collez contre terre, attandant le veneur, lequel couchant en ioüe son Arbaléte, ou Harquebusé, rau de trois ou quatre fois autour de son chien, ne pouuant arréter sa veüe ni mesurer son coup iusques à tant qu'il apperçoiue la proye tapi contre vn gazon, pour auec le trait, ou la balle la percer à iour, & assenant son coup premedité en iouïr heureusemant. Voyre-mais les oyseaux, & notammant les cailles couuertes d'vne grande tirasse se lais-

ſent enlacer, & prendre ſans tant de peine & d'attirail! L'Eſpagne a de cõmun auec nous vn autre ordre de chiẽs moiens, que les autres prouinces n'ont iamais coneu. Nôtre vulgaire, comme les Eſpagnols mêmes les apelle du nõ de Charnegues. Ceux-ci chaſſent la nuit: car ſi vous les menez le iour à tel exercice, ils perdent ſoudain le nez, & la trace; toutefois la nature les a doüez d'vn monde de ruſes. Leur poil eſt ordinairemant comme d'vn blanc ſale, ou griſâtre. Vn mouton, & vne brebis à la laine blanche font ſouuant vn agneau moucheté de diuerſes couleurs. Vne Iumant blanche fera vn poulain bigarré en forme de Pie. Que dirai-ie d'auantage, puis que parmy les hommes on void naître des enfans treſlaids, & fort noirs de parans tresbeaux, & treſblancs. Si vous faites courir vne chiene de cette race par quelque

que chien de couleur noire, les petits, qu'elle chiennetera ne seront emmantelez, que de blanc, ou d'vn iaune laué. Ils ont le corsage moienemãt grãd, non toutefois excessif, assez haut-iointez, les épaules, & la poitrine étroites, & fort gréles. Il n'est pas croyable, cõme ils ne sont iamais en deffaut pour cueillir auec les dents ce qu'ils ont enuie de mordre. Ils sont d'ailleurs fort larrons, & goulus, leurs oreilles sont longues & droites, qu'ils ne remuent point, pour le flater, qu'on leur fait, ils ont l'ouïe tres-aiguë, aussi est-ce le principal instrumant de leur quéte. C'est aux lapins sur tout, qu'ils en veulent naturellemant. En quoi ils ont vne routine admirable, parce que ces petits animaux saillans la nuit de leurs terriers, vont en quéte pourchassans leur vie, demeurans au long du iour à couuert dedãs les grottes des rochers;

ou de la terre. Le veneur rencontrant vne belle nuit, bien calme, non agitee des vens bruyans, tres-claire, & telle que la luëur lui puisse fournir autant de clarté, qu'il en faut, à son auare desir, cóme lors que la Lune est au plain, se met en besoigne, & delace son fidelle amy, qui se dressant par cy, par là, sent du plus loin le lapin, pour peu de bruit qu'il saiche faire. Il court à lui, & le poursuit viuemant à méme qu'il le void partir effrayé, pour se dérober à la fuite au danger euidant. L'vn gaigne le plus court pour la conoissance qu'il a des voyes: l'autre ne le suit pas moins auidemant auec l'oreille: ainsi ils s'acueillent tous deux à la bouche du troû. Le lapin en conillant se fourre dedans, celui ci, pour auoir le corps trop grand, est contraint de tenir le dehors, & là disant sa proye, d'vne forte parole apelle son Maître si bien à point,

point, qu'il s'auance au petit pas, afin d'asseurer vn peu de tems cet Animal peureux: parce que s'il se sentoit par trop pressé, il n'oseroit en cet effroy saillir à l'ouuert: ains periroit plûtot dedans son terrier. Ses peches tédues, il lache son füret ennemy mortel du lapin, qui le picote, & le pince à belles dents, & s'il met trop à sortir lui baille de si cruelles attaintes, qu'il le contraint en fin d'abandoner son trou, & & se letter ez paneaux. Le chasseur l'empoigne tout en vie enlacé, comme il est. Le chien en meśme vne telle féte, que le tems, que celui-là met à trousser bagage, celui-ci pour se lasser encores mieux le passe à sauter, & gábader autour de la proye, & du chasseur.

Chapitre XVII.

Des braquets. Icy l'Autheur commance de traitter des Oyseaux, & des Poissons.

PAr dessus les ordres des chiens cy deuant designez, nous ne sommes en deffaut d'vne autre race plus petite, & deliee, à sauoir de ceux, qui entrent sans difficulté dedans les tanieres des Renards, & à force de crier, ou de mordre, leur donent la chasse, & les expulsent de leurs caueaux : on les apelle communemant Braquetz. Vous diriez que cette espece de chiẽs est propremant faite pour faire rire : elle est neantmoins admirable en ce qu'vn si petit corps enserre vn courage si grãd, & si fier. Mais il sera mes-hui tems de fermer ces discours du Bétail, de la Venaison, & des Chiens. Nous en dirions beaucoup d'auantage (attandu mémes

mémes qu'vn bon nombre de telles choses,&des plus dignes de nôtre conoissance demeurent en arriere) n'étoit la crainte du rebut, que mon liure pourroit encourir. Aussi bien n'auons nous, que la Prouence seule, non l'histoire des Animaux pour objet. Toutefois deux genres de Creatures animées nous restent encores à deduire, à sauoir les Oyseaux,& les Poissons.Ils s'entresuiuent comme logez ensamble, au predicamant des necessaires: mais leur condition, & leurs qualitez ne sont aucunemant égales, d'autant que ceux-là sont maintefois recerchés pour l'aduantage de la santé, & plus souuant pour le cõtantemant du goût, & si nous ne sommes du tout impies, nous ne pouuons nous passer de ceux-cy:ou ce seroit,qu'auec des herbes seules,comme les disciples de Pytagoras, nous voulussions en dormant prendre

le Ciel par escalade. Quoi que s'en soit, ie n'entreprens gueres volontiers l'vne, ou l'autre de ces matieres. Ma raison est seulemãt fondee sur ce, que ie n'ay encore eu le tems à souhait, pour éplucher exactemant les raretez de ces deux natures, & ne s'en faut étoner. Le sujet de soi est tres-riche, & aucun iusques à huy n'en a parlé assez dignemant: bien que plusieurs persoṇages ayent consumé la fleur de leurs annees en ce seul étude. Estimez vous que ce ne me soit vne grosse peine, de me voir emporté, & reduit à ces precipices, moi, qui ne sarois auoir attaint l'age d'vne verte ieunesse, qui ay passé mon adolescence en toute sorte de vanitez, & de ieux extraordinaires, sãs emploier le tems que i'auois de reste, à desbrouiller mon esprit harassé de tãt d'affaires suiuies de mil ennuis. Etant encores ieune garçon, ne pensant à rien

tié moins, qu'à ce dessain d'écrire, mil races d'oyseaux, & autant d'especes de poissons differans, & etranges m'étonent tous les iours presantez. Quoi, que, comme i'ay deja dit, ma pésee fut bien éloignee de les contempler serieusemant, mon ieune cerueau ne pouuoit pourtant s'assoüir en l'admiration des thresors de la Nature. Par là ie commancay de iuger, que notre Prouence étoit tres-opulante, & plantureuse en telles raretez. Dés lors, pour auoir vn peu hanté le monde, n'ayant rien obserué, leu, ou appris des largesses de la Nature, & de ses ieux admirables, que ie n'en aye autant puisé de la lecture des liures, ou des histoires des Animaux: Ie puis dire qu'en lisant les passages, & les Auteurs, tout ce que i'auois veu se represantoit en ma memoire. Certes le cas est ainsi arriué, que les ayant considerees de plus pres,

au lieu de changer, ou de démordre de mon opinion quelle qu'elle fut, ie m'y suis laissé porter plus libremant à les releuer, & loüer, comme vn sujet plus grand, plus riche, & plus magnifique. Puis que sans en auoir vne parfaite conoissance, il est impossible d'en parler selon leur merite, & que d'ailleurs mō âge ne me permet point d'attaindre au sommet de cette haute intelligence: c'est à regret, ie le dis derechef, que i'entreprans ce traitté. Mais cependāt, afin qu'en cette occasion les épreuues de ma bonnevolonté ne samblent par trop defectueuses (les hōmes se trouuans la plus part decheuz de leurs attantes) ie cotteray quelques especes d'Oyseaux, & de Poissons les plus cōmuns, & mieux coneus ez tables ordinaires. Par là vn exacte estimateur pourra inferer, combien la nature en ses occultes, & secrettes actions nous a pro-

produit de merueilleux effets de sa puissance, veu qu'és plus visibles, & familiers, sa profusion paroit si bien exercee.

CHAPITRE XVIII.

Des Cignes, Grues, Oyes, Cannes, Halebrans, & Oyes Sauuages. Des Houtardes. Otides de Pline. De la chasse aux Houtardes. Leurs ruses.

SAichant, qu'il y a par tout grande affluance de Cignes, Grues, Oyes, Cannes, & Halebrans, ce seroit hors de propos d'exaggerer leur multiplication. On en void en notre pays des compagnies si grandes, qu'a mesure qu'elles se promenent par le vuide de l'air, il semble, qu'vne epoisse nue derobe le iour aux passans. Le sablon doré de certaines Iles d'Arles paroit main-

maintefois tout noir des bandes des Oyes sauuages, couurans entieremant leur large pourpris. Nous auons vne race de Halebrans, dont la chair est fort tendre, le goût tres-delicat, & de facile digestion. Au manteau ils sont fort differans des Cannes communes: car ils ont le pennage de couleur brune, & comme paré de certaines mailles d'or. Au regard de ces oyseaux, que nôtre vulgaire apelle Houtardes, il n'y a prouince au monde, qui en soit mieux peuplee. Crescent de Boloigne auteur de l'Agriculture, homme tres-melé en tout, fors au langage, qu'il a assez mal poli, les marque du nom de Starnes. Pour moi, ie ne puis dire au vray, quel nom les anciens Grecs, ou Romains lui ont accommodé. Le commu des écriuains, ou doctes, ou ignorans tient, que ce sont les Otydes, que les Espagnols à la relation de Pline apel-

apellent Tardes. Mais leur erreur se découure clairemant par l'autorité du méme Pline au cha.23.de son 10.liure. L'otis,dit-il,est moindre,qu'vn Ibou, & plus grande, qu'vne choüete: elle à des oreilles de plume, qui lui auancét hors de la téte,d'ou elle emprunte son nom. Elle est comme le singe des autres oyseaux, elle ayme fort les loupins, & va touiours à sauts & à bonds. Il n'y a non plus de peine à l'attraper, qu'vne choüette:cela se fait en la randant,tandis qu'elle s'amuse à quelque chose. Ce sont là les mots de Pline. Ores si pour vn preallegué, il côuient supposer comme tres-veritable, qu'vne vieille Hoûtarde poise touiours plus, que dix ou douze Hibous ensamble:car elle à le corsage beaucoup plus grand , que la Gruë, & n'a point pour tout d'oreilles de plume: quant à la gaillardise de ganbaden & de contre-

tre-faire les autres, on n'a encores en elle cette qualité: & si n'est-elle point plus lourde à se laisser surprendre, que tout autre oyseau? Ce pourquoi, elle va pourchassant sa vie parmi les larges campagnes, son pennage est noble au possible, étant mêle de noir, de rouge, de gris cendré, tout moucheté de petites mailles dorees,& argentees, tres-artificiellemant pelemélees: comme elle est encor en son accroissemant, on la prise pour vne viande tres-agreable au goût,& *l'étre* ieune lui augmente la vogue. A l'opposite Pline en ses écrits condanne entre autres viandes, le manger des Otydes, pour la mauuaise séteur, que rapporte leur moüelle tiree hors des os: là où noz gens sont touiours plus frais d'entrer en lice, pour la reputation, & la valeur des ieunes Houtardes. Car ils sont si passionez de cette chasse,

qu'ils

qu'ils ne font pour tout aucun cas des maladies,que leurs cheuaux gaignent à force de les voler : postposans tout cela à la ioüissance de leur proye desiree:On ne les peut auoir,qu'à la course des cheuaux, sans mémes leur bailler le tems de prendre halaine. Il n'y a pas grand peine, quand elles n'excedent la grosseur d'vn chappon. Elle est plus grande lors, qu'elles sont comme vne Oye. Dés qu'elles sont hors de page,& ont passé cette grãdeur,c'ét pour neant qu'on trauaille, & tue les cheuaux apres: car outre qu'elles ne sont plus doüees de tant de force, elles éludent étrangemant les chasseurs par leurs variantes remises. Battans de l'aile elles vous marchandent traitreusemant leur homme, & lui redoublent d'autant mieux le courage, que continuans leurs feintes,s'arrétent par fois tout court, comme lasses & engourdies:

dies : le ſentans approcher, elles prenent la volee, & ſoudain s'en reuienent fondre. Au bout, s'ennuyans de recommancer ſi ſouuant leurs ruſes, d'vn tire-d'aile tres-rapide s'elancent dedãs les nuës, où le piqueur les voyãt driller, perd toute eſperance de les attraper. On n'en peut donques cheuir, qu'à l'harbaleſte ou à la Harquebuſe, encores eſt-ce fort raremant : parce qu'elles ont des fineſſes incroiables. Quant à ce qui ſe trouue couché par écrit pour regard des onguans de Xenophon, ou de l'inuention de repréſanter en la peau d'vn cheual, vn cheual mémes. C'eſt vn leurre approprié aux Orydes, non aux Houtardes. Les plus vieilles poiſent ordinairemant trente liures, voire quarante, ſi elles ſont de haute graiſſe.

CHAP.

Chapitre XIX.

D'vne Houtarde prise à la chasse par l'Auteur. Cét oyseau pleura. Prosopopee, & les larmes de cette Houtarde.

Comme ie m'aggreois extrememant à cette chasse aux Houtardes, vn fait qui m'arriua vn iour inopinémant me mit en admiration. I'auois pour lors martel en téte d'vne affaire tres-importante, qui me rendoit tout chagrin, & dedaigneux de toute sorte de compagnie. Si bien, que pour m'en priuer encores mieux, monté sur vn cheual, que i'auois des plus vîtes, suiui de mes chiens seuls, ie m'écarte à trauers des chams, & en peu d'heure me trouue porté en vne large plaine, où tout contre les pieds de mon cheual, ie veis leuer deux grandes Houtardes. Le cheual effrayé du bruit, que

faisoit le tremousser de leurs aîles, me bailla vne si rude secousse, qu'en sursaut ie reuins à moy: toutefois comme surpris, & piqué de cette interruption inesperee, ie change mes pensees en des désirs de vengeance contre ces Houtardes, que ia des yeux ie va poursuiuant. Ie voyois fendre l'air à celle, qui me sembloit de plus grande taille, l'autre vn peu moindre, mais aussi grosse qu'vne Oye, se débatoit pour neant, & en tirât les aîles pour se guinder vers le Ciel, s'en veint fondre à terre bië pres de moi. Ie pique apres celle là, comme la iugeant de meilleure prise. A méme, que ie cuidois l'attraper, la voila à l'instant remonter en haut, & voler enuiron cinq cens pas: elle refond encores, & s'arréte, me sentant approcher ia tout haletant, & recreu à force de courre par cy, par là, m'éludant plusieurs fois à son accou-

tumee, tout d'vn trait reprend la volee dedans les nuës. En somme ayant ia fait plus de sept mil pas, sans rien gaigner, m'asseurant de ruiner mon cheual, ie me resens à bon escîant de me rendre Maître d'vne si fine piece. Ie le poussedôc derechef à toute bride, comme ie l'eus contemplee voler vne bonne piece de tems tirant touiours païs, ie la vois fondre sur vn arbre haut éleué, où les aîles ouuertes, elle demeura perconce, comme ayant consumé ses forces, & deployé toutes ses ruses pour se sauuer. Mes chiens hors d'haleine, & la ferme opinion, que i'auois de iouyr bien tôt de mon attante, me font redoubler de l'éperõ à mon cheual courant à bride aualee, i'aproche pour la prendre auec la main. C'étoit en vain, qu'elle faisoit force pour se releuer. En fin se tournãt droit à moy (ce que ie dis semblera vn paradoxe,

mais rien n'eſt de ſi veritable)en guiſe d'vne poure ſuppliante, ſe prit à pleurer à chaudes larmes. Qu'eſt-ce que ie pouuois iuger, ſinon qu'elle commançoit de plaider ſa iuſte cauſe auec tout autant de grace, qu'elle pouuoit auoir. Poſſible, que ſon langage n'accompagnoit entieremant ſes intentions, qu'elle vouloit faire voir, n'auoit eté portees, qu'à ſauuer ſa vie, ou ſa liberté: & ce auec d'autant plus d'aſſeurance, & d'effort, que c'eſt choſe tres-naturelle, d'eſperer, ou d'entreprandre tout ce qui peut aider à ces deux. Veu que le deſir de l'vne, preferable à toutes choſes ne meurt iamais; & l'autre ne ſe peut abhorrer. Elle vouloit dire, que ſi de pleine abordee elle eut oſé fier ſon étre en mes mains, & en ma ſauuegarde, elle eut parauanture mieux acquis ma bien-vueillance; & eut capitulé de ſa conſeruation auec

plus

plus d'auantage: mais, qu'elle cuidoit mieux faire, en postposant telles esperances (quoi que tres-dangereuses) à vne tres-lâche seruitude. Elle eut peu viure grassemant, auec plus de caresses, & moins de soin chez moi, où elle eut trouué de toute mangeaille à foison; mais, qu'elle auoit mieux aimé aller pourchasser sa vie à sō plaisir, quoi qu'auec plus de sollicitude, de suëur, & d'apprehension deschasseurs touiours à l'erte, pour la guetter au passage. Elle disoit pourtant, qu'vne vie si solitaire, & si libre comme celle-là n'étoit du tout exante de crainte, quelle constante resolution, qu'on y apportast: attandu, que parmy les hommes rien ne concite tant de ialousie aux seruiteurs, ou aux Maîtres, que cette passiō dereglee d'étre seul, & à soy. Au reste, que la condition de celles, qui recerchent de se voir seruies, ou suiuies des

hommes, eſt ordinairemant expoſee à des perils plus grans, & plus certains. Car s'il arriue, que le Maître ait vn iour l'apetit plus oüuert, que de coûtume, ou que ton croupion couuert de graiſſe lui chatoüille le goût, ou celui de ſes amis, ſans doute c'eſt fait de toi: car on te coupera la gorge ſans remiſſion. Mais quoi? ſi ces Maîtres, ou ces mémes amis étoient ſi curieux de me conſeruer cheremant, qui me pourroit répondre de l'indiſcretion des valetz, à meſure que leur inſolance, le trop boire, ou la colere, les porteroit à me ruër des pierres, ou des bâtons, m'ayans aſſomme, ne me preſanteroient il pas au Maître, & leur feroiét acroire, que le trop mãger, ou la graiſſe m'auroient étouffé. Tels, ou ſemblables, ou autres diſcours me cuidoit tenir cette Houtarde par ſa contenãce & ſes geſtes, poſſible trop affectez.

Don-

Donques pour la prendre, ie recommance à pouſſer mon cheual, que ie ne ſceus iamais faire accoſter de l'oyſeau, quels grans coups d'éperon que ie lui feiſſe ſentir dans les flancs: car à méme, qu'il ſe dreſſoit contre moi, le rude battemant de ſes grandes aîles le mettoit en deſordre; Mais tout de ce pas, mettant pied à terre, & attaché que i'eus mon cheual au pied de l'arbre, i'ouure les bras, ie la reçois, & la ſerre doucemant, ſans qu'elle feit aucune reſiſtance. Pendant que ie m'occupe à châtier mon cheual, mes traîtres chiens, ne pouuans moderer leur fougue infatigable, étoient demeurez derriere vn long trait de chemin; prenás en ce point leurs tems, pour m'acconſuiure, ils s'atroupent derechef, & ſans s'étoner de ma parole, ni de mes menaces, ſautent ſur ma poure ſuppliante Houtarde, que ie tenois em-

brasſee. Meu de colere pour vn tel affront, ie metz la main à l'épee, & en baille ſur les oreilles à quatre d'entre eux, les autres gaignent au pied lâchás mõ oyſeau battu, déchiré, demi mort, & me l'abãdonent. Ie puis dire de n'auoir rien veu auparauant, qui m'ait ſi fort affligé: parce que ie mourois d'enuie d'épreuuer, & d'attendre, comme vn oyſeau ſi aimable reuſciroit en mõ logis, en le faiſant ſoigner curieuſemant: car pour tant d'autres Houtardes, dont nous auons des-lors peu faire priſe auec autant de peine, nous n'en auons point veu, qui par ſes ruſes & artifices conuiaſt ſi gentimant le chaſſeur à l'aymer & admirer; & qui du bec, & du ſifflet vint effrontemant ſe rendre ſur la main de celui, qui l'entreprenoit. Quant aux larmes de celle cy (afin qu'on penſe, que ce n'eſt pour rire, quand i'ay dit, qu'elle pleu-
ra)

ra)à quelle cauſe les pouuons nous referer? Sauoir mon, ſi cela ne peut proceder de la chaleur immoderee, que l'agitation, ou le mouuemãt trop violant lui auoient excité. Eu egard, que telles larmes ne naiſſent pas tant de la chaleur s'exhalant de tout le corps, comme du froid, qui ſe trouue reſſerré au dedans: La méme cauſe, qui les excite aux hommes, nous ſeruira de coniecture, pour dire, que les viues pointes de la douleur, & le ſentiment du mal auoient épraint les larmes de cet oyſeau.

CHAPITRE XX.

Des Faiſans. Des Pans. Tourterelles. Grues. Oyſeaux de Meurte. Francolins. Herons.

IE n'eſtime point l'Ile de Colchos mieux peuplee de Faiſans, que l'o-

ree de nôtre Rône ; où ils ne sont que trop frequants. On les prend à la course des cheuaux, de méme que les Houtardes, auec vn plaisir incroiable des chasseurs. La volee des plus robustes ne porte d'ordinaire plus loin de mil pas, encores ne le font-ils d'vn tire-d'aile : ains en baissant ou reprenant leur vol. Ils perdent leurs forces à la quatriéme, ou tout au plus à la cinquieme remise ; à la sixiéme, ils se couchent à terre, & d'vne belle ruse se cachent dedans les landes, & buissons plus toffus, s'ils en trouuent. Les Hoûtardes ont le corsage trop grand, pour se musser ainsi. Il n'est ia besoin, que ie traitte des grandes compagnies des Pans, Tourterelles, griues, cailles courans maintefois noz campaignes. Au regard des Griues, i'en en veu ailleurs de toutes blanches, mais non des Pans tous blancs ; & ne saiche, qu'il y en ait,
ou

ou qu'autre en ait veu. Quant eſt des Becque-figues, & de tels oyſillõs d'eſpeces differẽtes, leſquels outre les Griues, & Merles ſe nourriſſent la pluspart du tems de la graine de Meurte, veu l'abondance que nous en auons, on en fait des feſtins tous entiers, eſquels vous ne verriez autre couuert, que de cette viande tres-exquiſe. Les aucũs ne font gueres d'état de tels oyſeaux, à cauſe de ie ne ſais quoi d'amer qu'ils rapportent de cette graine. Les autres ne les priſent pas tant pour leur bonne odeur, comme pour le haut gout, & acrimonie, qui eſt en eux; toute propre, pour ouurir l'apetit de boire, & de mãger. Les Francolins ne ſont point ſi commũs en nôtre païs (ſi toutefois les Atagenes aux Latins ſont les Francolins à nôtre vulgaire) quoi que s'en ſoit, les Francolins ne ſont ſi peu coneuz ni ſi clair-ſemez, qu'on n'en

aye beaucoup en nôtre Prouince:non qu'elle les produiſe, mais ils y paſſent de l'Eſpaigne, & n'ay encores peu ſauoir, qu'aucun ait trouué les airs, ou les pouſſins des Francolins: bien que la chaſſe aux plus grandelets ſoit tresfrequante. Si lors, qu'il ſont en ſaiſon de pondre, on nous les aportoit d'Eſpaigne, comme on faiſoit ancienemant de Lydie en Egypte (ce qui ſeroit tresaiſé à faire) ſans doute on les verroit auſſi bien parier, & multiplier deça, que delà. La ſeule raiſon nous môntrant, qu'ils peuuent s'habituer en tout autre air, que celui d'Eſpaigne: c'eſt, qu'ils foiſonent abondammant ez pays circôuoiſins des Alpes. Ie n'oſerois pourtant aſſeurer, qu'ils ne font iamais leurs nids en Prouence, ou que nôtre terroir leur eſt totalemant contraire, veu qu'ils s'agreent tant en nôtre air. Qui eſt celui lequel apres a-
uoir

uoir fort ſué apres telle curioſité, la voudroit atteſter? Encores moins le voudrois-ie faire: n'aiant daigné iuſques à preſant y appliquer aucune recerche. Les grandes compagnies des Herons multipliás merueilleuſemát, couurent,&troublent le fonds de noz étangs. Leur fecondité s'acroit d'autant mieux, que le gout de leur chair des-agree generalemant à quelle perſonne que ce ſoit. On en mange plus volontiers par tout le reſte de la France. De ſorte, que les plus opulans edifient en leurs maiſons aux chams des Heronieres. Ie ne ſais, ſi la ſollicitude, qu'on en prend, ou ſi les viandes domeſtiques, qu'on leur baille, les affráchir, & les rend plus delicats, étans d'eux mêmes aſſez inſipides, & de mauuais gout. Mais ie ſais bien, que chez nous, ils ont vne chair non que longue, ſeiche, gluante, ains aſſez puáte.

te. Ores si la curiosité du nourrir à le pouuoir d'alterer le naturel de cette chair, ou au moins de la corriger, pour nous la faire accoûtumer, en deguisant ses qualitez si des-agreables, nous pouuons, s'il me semble, auoir l'élection tres-libre d'vser des vnes, ou des autres.

CHAPITRE XXI.

Des Perdris. Crecerelles. Beccasses. Palõbes. Ramiers. De l'oyseau apellé Flamant ez Iles d'Arles.

MAis que dirõs nous de l'incroiable fecondité des Perdris, grosses à beaucoup pres de noz poules communes. Ez montaignes de Prouence elles valent tout au plus vn Carolus, ou vn Sou piece, & par fois les a-on pour vn Sou la paire. Le bœuf n'est à si

à si bon marché, & le moutō est beaucoup plus cher. Ie ne veux vser de lōg discours sur les Crecerelles, Becasses, & tāt de races de Palōbes, & Ramiers, veu qu'il semble, que la nature ne se fait voir si variante, ni si feconde en autre espece d'animaux. L'on mange (mais c'est fort raremant, & pense-ie que la beauté, & rareté en diminue le goût) d'vne sorte d'oyseau, que noz habitās d'Arles apellent Flamant. C'est l'oyseau de la plus belle represantation de tous ceux qui naissent, ou s'abituent és Etans des terroirs d'Arles. Sa chair est si dure, qu'elle ne se peut onc attandrir, pour grandes, & fortes épices, qu'on y saiche appliquer. Il est d'vne belle, & haute taille. Son pennage est de couleur rouge, iaune, noir, & blanc, fort long, & qui recree encores mieux la veüe. Il ne pond iamais, qu'il ne face deux œufs à la fois, & ont vn demi

pied

pied de long. Vous les prendriez pour de ces œufs de plâtre contrefaits. Vn iour on m'en feit presant d'vn, comme d'vne chose fort exquise, qu'on ne treuue gueres souuant. A mesure, que ie m'en ioüois entre les mains, celui, qui me l'apporta m'asseuroit auec serment, sans que ie voulusse me tenir à son dire, que c'étoit vn œuf naturel, non artificiel : car il enduroit bien auant la piqueure d'vn poinçon, & en le maniant me blanchissoit les mains d'vne poudre tres-deliee. En fin par mégarde, ie le laisse choir emmy la place, & coneuz en effet, que c'étoit vn vray œuf. I'en portay des lors vn extreme regret, parce que ie m'etois proposé de le bailler à couuer à vne poule d'Inde, dont vn poussin en fut éclos, qui se feroit par trait de tems éleué, & appriuoisé à mon logis.

CHAP.

CHAPITRE XXII.

Trois races de Poules. D'vn Coq Rhodien. Duëilz des Coqz.

NOus auons en aſſez grande abõdance de trois races de poules. Car des communes, & des Numidiques appellees du vulgaire poulles d'Inde, nous en auõs à reuendre. Quãt aux Paones, ſi bien nous n'en voyons de ſi grandes bandes, nous n'en ſommes pourtant en defaut. Elles égallent quaſi les Oyes en groſſeur, & reſſemblent aucunemant à nos poulles communes. On m'apporta vne fois vn Coq Rhodien de ſix mois, qui me coûta des bons écus. Il étoit ſi genereux pour ſon âge, & auoit le cœur ſi vigoureux, & promt à combatre, qu'vn chien, s'il n'eut voulu étre mal mené, n'eut oſé entrer en la Cour des poules, ou il é-

toit. Il tuoit tout autant de coqz communs, qu'il pouuoit accueillir. Maintefois ie lui ay fait faire en düel auec vn grand Coq d'Inde, valant, ſans mantir vn gras mouton. C'étoit vn rare combat: car les coqs d'Inde ſont naturellemant fort coleres, & ſe mettent ſur leur ergoz auec vne fierté, & vn certain piolemant, qu'ils ſe font admirer: ils rendent auec cela, ie ne ſcais quelle voix plaintiue, qui ne leur ſied guieres bien, & fait venir l'enuie de rire. Mais en fin, la guerre nous dit mal parce que mon braue champion de Coq, foulé de tant de combatz par lui rendus deueint malade: & tous les remedes, dont ie le feis ſecourir, ne le ſceurent engarder de mourir. Les hiſtoires m'auoient baillé l'adreſſe du paſſetems prouenant de tels duëls des Coqz. Car en liſant, ie m'apperceuz, combien les Deliens, les Atheniens,

toute la Grece, & l'Asie, voire mémes les Empereurs Romains, & apres eux le reste de l'Italie les auoient souuant celebrez. De sorte, que par voye de ces duëls, on vuidoit les differans des cheuãces toutes entieres, & patrimoines litigieux. Ainsi ie me resolu de prẽdre la part d'vn tel deduit. En quoi le iugemant des anciens, & mon inclination ne m'ont pas deceu:m'étant déslors rendu spectateur mil fois de ces plaisans ieux, sans iamais m'ennuyer. L'ignorante tourbe de mes ennemis iadis touchee au vif en mes écritz, lors qu'insolammant me venoit harceler, cerchans dequoi mordre sur moi,remüoit toute pierre contre cette miene occupation.De là les hommes, les femmes,les ieunes,&les viels commancent d'en dire le mot, me décriér, & me pubient en leurs placarz pour vn Maître iuré à faire battre les Coqs.

Me demandez vous, ſi ie meis plutôt à rire, qu'a dedain la folie de telles gẽs. Ainſi Dieu me ſoit en aide, ie ne le ſarois dire. I'euſſe pris plaiſir, d'oüir leurs iugemans, ſi ie n'euſſe ſceu, combien ils en étoient déproueus eux mémes.

Chapitre XXIII.

D'vn oyſeau prodigieux pris ez Iles d'Arles. Du goût des oyſeaux. Tourterelles d'Eté. Des Poiſſons en general.

ORes pour reprendre noz premieres erres, ie dis qu'il me reſte à parler de pluſieurs autres eſpeces de Gibier, que les feſtins plus ſumptueux, & les tables ordinaires ont mis en reputation. Ie leur puis mieux accommoder les noms du pays, que du Latin. Mais parce qu'elles ne ſont neceſſaires, & leur denombremant ne peut

étre,qu'ennuyeux au liſeur,i'en abſtiẽdray. Vne choſe diray ie volontiers, auſſi le vaut elle bien:c'eſt vn des plus grans, & monſtrueux oiſeaux, qu'on ſaroit voir. Ce m'eſt hors de moyen de vous en tirer icy le corſage au naturel, mais bien ſon bec, & ſes pattes ſeules, que celui, qui le prit, auoit reſeruees pour mõtre à la poſterité, ayant ſalé le reſte par loupins. Aux étangs d'Arles vn certain villageois faiſant le métier de chaſſeur à la harquebuſe,l'auoit fauſſé de deux balles, & le voyant leuer au deuant de lui encores tout tremouſſant, ſe reſout de le courre à force, pour l'attaindre, comme il feit, & le trouuant couché à terre ia demy mort, il l'acheua par plusieurs coups reiterez. C'étoit merueille de voir cét oyſeau deffandre ſa liberté auec tant de furie,& de vigueur, haletant les derniers abois de la vie:

ores du bec, ores de ses larges pattes, il mettoit ce chasseur en desordre: ores de tout le corps il se iettoit sur lui: en fin comme forcé par sa destinee, les longs efforts commançans à lui aneátir les forces, il s'abandone, & demeure roide mort sur le champ. Sa patte étoit comme celle d'vne Oye, & d'assiete auoit bien vne main ouuerte. Ceux qui auoient pris la peine d'ouurir son bec disoient, qu'vn paüois de nauire large de deux pieds, & demy en quarré y feut demeuré dedans tout à l'aise. Ie ne crains point d'étre trop importun, si à ce que dessus i'adioûte le iugemant qu'on fait parmy cette multiplicité, & beauté des oÿseaux, & à quelle espece l'ō deffere le prix pour l'excellance du goût. La varieté des tétes, & celle des opinions marchent par tout d'vn pas égal. Plusieurs confessent auec moi, que les Tourterelles d'Eté

d'Eté doiuent tenir le premier rang. A tout le ſeul millet, qu'on leur verſe deuant pour les ſaouler, elles prenent graiſſe en peu de tems. Et n'eſt ia beſoin de les garder longuemant mortes, pour les atandrir : mais auant que de les égorger, il eſt bon de les tenir ſeparees des autres l'eſpace de quatre heures, à ce qu'elles ayent le loiſir de décharger leur gaue, qui ſe trouuant pleine de millet, fait perdre l'appetit à ceux, qui s'attandent à la vuider. On les couche à la broche lardees ſeulemant de bon fenoüil. Aucuns les ayát vuidées peu auant, que de les tuer, leur font manger tout leur ſaoul de l'anis confit au ſucre, pour en apres ſauourer la chair, le ſucre, & l'anis tout enſamble ; Mais ſelon mon goût, l'anis cõpete mieux aux Medecines, qu'aux ſauces. Ce que i'ay dit des oyſeaux n'eſt pas grand cas. Ce que i'ay à dire

des poiſſons eſt encores moins, parce qu'étans couuerts de l'obſcurité de leur elemant, ils ne ſe laiſſent attraper ſi libremant aux pareſſeuſes mains des hommes.

CHAPITRE XXIV.

Le Tourbot appellé Rhomb. La Sole. Le Thum, &c. Des Ecreuices de mer appellees Langouſtes. Huîtres. Moules, &c. Tellines, & autres races de Coquilles.

IE traitteray ſommairemãt des poiſſons, répondans mieux au goût des perſones plus honorables, ou au pis aller des moins mecaniques, ou de ceux auſquels l'indigeance ſert d'excuſe tres-legitime. Le Tourbot, que nous appellons Rhomb porte la palme outre tous ceux, que la maree nous fournit.

nit. Nulle autre Prouince ſelon ma recerche, & n'en déplaiſe à aucune, n'eſt ſi bien pourueüe de ce poiſſon, que la nôtre. La Sole d'vn pied, & quart de long, tenāt le premier rang d'honeur apres le Rhomb, eſt cheremant venduë à vn Carolus, ou vn Sou tournois. Quelle autre mer eſt ſi abondante en Thums, Pelamides, Pagres, & Ecreuices de mer? Ie ſais, qu'autefois au port de Marſeille on a fait en vn ſeul iour vne péche de huit mil Thums. Ces quatre eſpeces de maree, qui ſeroient fort exquiſes ez autres Prouinces, nous vienent au rouge : voire mémes ez moindres villages, & hameaux on n'en fait aucun état. Excepté des Ecreuices de mer, dites de nôtre vulgaire Langouſtes, qui ſelon l'humeur de quelques vns ſont de la troiſiéme Claſſe. On prēd des huîtres en moyene quantité, & celle des Moules eſt ex-

cessiue.Bien,que ceux cy soient prisez en proû de lieux, si est-ce qu'on n'oseroit les presanter à noz tables, où ce seroit pour raison de leur boüillon, qu'on dit étre propre pour ramollir le ventre. Les Tellines foisonent d'vne maniere incroyable: comme fait toute race de Coquilles.Ie puis dire de les conoître toutes à l'œil, mais leurs nôs Latins me sont inconeuz. La penurie des écriuains, & leurs opinions si variantes en sont en partie la cause. Parmy celles,que ie me puis ramanteuoir d'auoir veu, les vnes sont faites en rōd comme vne balle, les autres sont de figure triangulaire,ou quadrangulaire, frangees tout par tout, & artistemant barbillonees, les autres sont pyramidales, demy-rondes goderonnees en elles mémes,faisans la neufuiéme partie d'vn cercle, aboutissantes en pointe en guise d'vne pomme de Pin : les

autres ſont voutees rapportas à tout l'aſſamblage de leurs petites laines bigarrees, le teſt d'vne Tortue, d'autres ſont cochees plus larges, & plattes d'aſſiete, canelees iuſques aux bords: d'autres ſont cambrees, & tournees contremont, pour retenir leur ſaumeure, comme dedans vn petit vaſe. Il y en a des vertes, des iaunes, des rouges, des noires; comme iayet. Où eſt la langue, qui pourroit ſeruir de pinceau à la nature, & repreſanter la multiplicité des ieux dont elle s'égaye? Auec cela, on ne priſe rien toutes ces engeances de coquilles, non plus, que pluſieurs autres telles droleries. Les vagues de la mer les déchargent au riuage, pour le proffit & commodité des hommes, & ingratz, qu'ils ſont, ils ne daignent de les cueillir. Les femmes mémes le plus ſouuent ne tiennent conte de les regarder: elles ne ſont, que pour amu-

ſer les gueux, ou les petits enfans.

CHAPITRE XXV.

Des Murenes, Dorades, Loups, &c. Poulpes. Sardines. Du Haran, Carpes. Barbeaux, Brochetz, Anguilles.

POur le iourd'huy on ne fait aucun état à Marſeille des Lamproyes de Mer, iadis appellees Murenes, que le goût des anciens auoit mis en vogue. Les Dorades, & les Loups, que pour neant on va quétant en pluſieurs Prouinces, nous font ſouſleuer le cœur, & l'affluãce en diminue le prix. Les Müniers, Congres, Rayes, Poulpes, Maquereaux, Merlás, Seiches, Ecreuices, & Rougez, qui ſont de la race des Pageaux, & toute telle pécherie n'étant d'aucun trauail, nous eſt familiere & ordinaire: ce pourquoi elle eſt vilipádee. Aucuns m'ont voulu loüer vne cer-

certaine engeance de Poulpes, pour la senteur du musc, qu'ils raportẽt à leur dire: Il ne m'est encores ariué d'en faire l'essay. La plus grande vogue, qu'on baille aux Sardines ez portz de Mer est, qu'elles seruent de prouision pour les Galeres. Ie sais d'autre maree, qu'on iette au loin à méme instant qu'elle est tiree, qu'on n'auroit garde de laisser perdre ailleurs. Commant en pouuõs nous parler sans auoir mal au cœur, veu que nous la refuyons, & ne pouuons la garder auec patiance. Nous sommes voiremant priuez d'vne seule espece de poisson tres cõmun à ceux de Roüan, & à ceux qui sont habituez ez lieux voisins du flux, & reflux de la mer de Ponant, à sauoir du Haran: si toutefois le Haran est cela mémes, que les Latins nommoient Halecula. Les vns tienent, que nous en auons voyremant l'espece, mais

non la quantité: prenans leur pied ſur vn autre poiſsō, qui lui reſſamble tout à fait. Si i'aduoüe, que nous n'en auōs point pour tout, que ſera-ce pour cela? en pleurerons nous? veu qu'il n'eſt ſi chetif, & vile mercenaire, qui ne grondât contre ſon Maître, s'il le penſoit nourrir de telle viande. Auſſi ne leur deuons nous enuier non plus ce poiſſon, que l'inconſtance de la Mer mémes. Ie ne doute pas que le Cyprin appellé Carpe ne ſoit en plus grande reputation, pour raiſon du gout, ou du prix en ces contrees là, que le Haran, mais parce que ce poiſſon eſt tres-excellant en la riuiere du Rône, s'engraiſſant merueilleuſemant dedans ſes riches, & fecondes eaux, il eſt à ſi vil prix, que i'ay hōte de le dire. Le quintal, que nous diſons, peſant cét liures, ne ſe vend, que quatorze Carolus, ou ſi vous voulez, douze ſols tournois,
valant

valans nôtre florin. Les Carpes neantmoins à part soi, sont grandes, & grosses, si que les vnes poisent bien souuãt vint liures piece. Au prix des Carpes, que pouuons nous admirer d'auantage, que l'abondance, & la fecondité des Barbeaux, & des Loups de riuiere, des Brochez de sept pieds, & des Anguilles de trois coudees de long, & au dos large de quatre grans pouces? car hors des grosses Anguilles, qu'on met cuire à la broche, & les tétes de Brochez, qu'õ void maintefois aussi grosses, que celle d'vn mouton, esquelles est adherante ie ne sai quelle graisse tres-delicate autour des os, aucun voire mémes des plus frians, ne fait point de cas de tout le reste és tables ordinaires. Le prix des Anguilles, excedãs vne certaine grãdeur, est de cinq Carolus piece: celui d'vn grand Brochet est de huit. Ie n'ignore pas, que le prix cou-

courant d'vn Brochet de trois coudees de long à Paris, eſt de cinquante ſous.

Chapitre XXVI.

De l'Aloſe, Lamproye, Eturgeon. Paule Ioue. Le Sileure de Pline n'eſt pas l'Eturgeon. Le langage Prouençal approchant du Latin. Le Monde, & la nature ſe changent auec le tems. Admirable fecondité de la Mer. Le prix des Eturgeons. Des Aloſes, & Lamproyes.

L'Aloſe, la Lamproye, & l'Eturgeon couurent par leur excellance tout l'honneur, & la bonté de leurs compagnons noüans dedans les riuieres, & en la Mer mêmes. La recerche des noms propres de ces trois eſpeces à fait iadis ſuer le front à beaucoup de gẽs doctes. Paule Ioue perſonage tresgentil,

gentil, soutient par ses ratiocinations, que l'Eturgeon n'est pas le Loup des Anciens, ni le Torsion, ni la Hicque, & si ie ne me méprans, il l'appelle vrayemant le Sileure: mais c'est par hazard, ou à tâtons, qu'il le dit. Au demeurant l'Eturgeon ne peut étre ce Sileure de Pline, lequel pour étre poisson de rapine, va deuorant les autres, & fait du degast par tout ou il noüe. Car l'Eturgeon n'est pas mal-faisant, & quand il le voudroit étre (veu qu'il n'a point de dentz) il ne pourroit seulemant faire noyer les cheuaux à mesure, qu'ils nagent en la riuiere. On tient le Sileure du tout semblable au porc Marin. L'eturgeon à beaucoup pres n'est point tel, parce qu'il a la hure fort large, le museau camard, & cambré à outrance. Puis qu'aussi va le philosopher là dessus est pour neant, & ne sert de dire, qu'il faut que le Sileure soit l'Etur-

t geon

geon,eu égard,qu'on ne void aiourd'huy point de Sileure, & que l'Eturgeon a eté coneu à l'antiquité. Tant s'en faut,que la chose étant ainsi,nous pourrions dire d'auoir recouuré l'Eturgeon pour le Sileure perdu: Telle n'étant mon opinion, ie n'ay dequoi m'alambiquer la ceruelle apres la recerche du vray mot Latin de l'Eturgeon: aussi cuide-ie,qu'on ne le sauroit trouuer. Ie ne priseray pas moins le labeur de quiconque m'en baillera la vraye cognoissance. A ce propos vne autre raison milite pour moi, qui est, que toutes les langues du monde, seruans à nous expliquer au besoin, aucune n'aproche, ou n'a mieux retenu les termes propres de cet anciene, & magestueuse diction Romaine, que celle du peuple d'Arles: car nous auōs encores les motz tous entiers appropriez à la nauigation, ou au labourage.

ge. Nous disons vne Carene, Sentine, Antenes, proüe, poupe, Etrou, vn Rã, Nauiger, & en suite beaucoup d'autres, sauf les formes des vaisseaux, qu'õ peut auoir alteré, comme l'on a fait l'vsage, & l'art mémes de la nauigatiõ: d'autant que les Anciens vsoient tout autremant des auirons, & auoient vne vogue plus libre, où nous l'auons plus contrainte, & pressee. Ceux d'Arles nomment encores en Latin tout l'attirail apartenant à l'Agriculture, comme ils font les plantes, les Animaux, & les oyseaux. En outre la maree aumoins celle, qui nous est la plus conneüe retient de mémes ces motz Latins. Nous disons, vne Dorade, vn Rhomb, vne Sole, vn Loup, vne Langouste, vne Pelamide, des Tellines, vn Thum, de Huîtres, du mot Ostrea, en changeant deux lettres, nous les nommons Osties: comme faisans vn dimi-

nutif du Pagre,nous disôs vn Pageau. Quant eſt de ceux, qu'on péche ez eaux douces hors de trois prealleguez l'Eturgeon, l'Aloſe, & la Lamproye, dont nôtre vulgaire ſe ſert, ils ont tous parmy nous leurs noms Latins. A tant ſi quelcun veut ſoutenir, que ces trois eſpeces auſſi bien, que leurs noms, ont eté ignorees de Pline, ie ſouſcriray volontiers à ſon opinion. Il y à quatorze cẽs ans du ſiecle de Pline: il eſt certain que deſlors on à découuert des Iles neuues. Il s'en eſt fait d'autres, & d'autres encores ſe ſont agrandies: L'on à veu paroitre des nouueaux feux, & courre les eaux autrefois dormantes. La nature mémes de toutes choſes s'eſt comme alteree, & le monde en general à pris vne autre face. Vous ſemble il donc, que le décours des annees n'ait peu cauſer encores plus de mutation? Ie ſais, qu'au moyen du mélinge,

linge,ou des abuz, que les iardiniers font en matiere des ſemances, la terre produit des nouuelles plantes, comme des nouuelles pommes,naiſſans auec leur pepin, faiſans auiourd'huy vne race à part ſoy. L'Aphrique n'apporte-elle pas toûiours quelque choſe de noueau? voire: car les concours des diuerſes ſemances, la temperature de l'air,& les aſtres œuurent à cela. La mer eſt-elle plus ſterile, ou moins feconde, que l'Aphrique ? non voiremant, car en la propagation des animaux elle eſt ſi orgueilleuſe, & abondante, que non ſeulemant elle enfante autant de races de poiſſons,comme la terre des racines, mais elle porte en ſon large ſein autant d'outils, où d'inſtrumans animez,que nous en pouuōs excogiter pour noz vſages. Cela donques me ſuffira, pour iuſtifier, qu'apres le ſiecle de Pline nôtre mer à pro-

duit,ou fait premieremant voir,ou reçeu en ſes flotz ces trois races de poiſſons; venans du goulphe Atlantique. Que ſi quelcun m'en peut bailler des indices veritables ez écrits du méme Pline, i'en porteray plus d'étonemant que d'enuie. Cela de vray ne me fera iamais gueres de trouble en la ceruelle: tant parce, que i'eſtime y auoir employé aſſez de labeur; d'ailleurs, que le ſujet, à ce que ie vois, n'en vaut la recerche. Quand l'Eturgeon ſe vend en détail, & par pieces, ſon prix eſt d'vn ſou la liure; à l'acheter en gros, ou tout entier, il vaut vn écu d'or. Le prix des Aloſes, & des Lâproyes ſuit la ſaiſon, & leur grandeur, parce qu'on les vend entieres.

CHAPITRE XXVII.

Des Saumons, & Truites. Meletes, Ecreuices, Tanches, &c.

Ie

IE n'ay encor apris, qu'on ait veu en nôtre pays des Saumons aussi grans, que ceux qu'on void communémant ez hales de Paris. Mais si les Saumons prouienent des Truites, comme plusieurs opinent, parce que ce poisson deuant étre Saumon est des son accroissemant vne petite Truite, & venant à s'agrandir est en fin vn gros Saumon: nous auons voiremant bonne quantité de Truites; mais ie m'étonne, de ce qu'elles n'augmantent à l'egal des Saumõs. Quoi que s'en soit, puis que noz Truites ont le goût, & le corsage des Saumons, disons, que la nature fait chez nous son apprentissage, pour vn iour mettre à chef le Saumon mémes. Ie ne voudrois pourtát, que mon iugemant seruit ici d'vn allegué, pour erediter, & former vne opinion en telles matieres; ne pouuant rien auancer de constant, & resolu, si

ie n'en ay vne parfaite conoiſſance. Ie ne veux obmettre vne engeance de petitz poiſſons, qu'Ariſtote, Pline, & quel autre, que ce ſoit des anciens ont ignoré. Noz Pécheurs les appellent Meletes, & y en a de deux races, diſtinctes ſeulemãt par la groſſeur, non par la forme. Les petites n'ont pas plus de quatre pouces en longueur, & ont vn demi doit de large. Le goût n'en eſt point des-agreable, & la péche en dure toute l'annee. Les autres plus grandes que celles cy, les ſurpaſſent aucunemant, étans de la groſſeur du pouce, & ſont toutes d'vne couleur argentine. La péche n'en eſt point ſi commode, ny fauorable; parce qu'on n'y peut vacquer qu'en vn tems bien calme, & ſerain, la mer étant en bonace. Elles ont vn gout tres-excellant, & qui par ſa plaiſante qualité, excite tellemant l'apetit, qu'en la ſaiſon, qu'on les

les apporte toutes fraiches à Arles, on quitte dés aussi tôt les meilleures viandes de chair, & les mieux appareillees. Si la multitude ne me faisoit apprehender la confusion, ie n'oublierois en ce traité les Ecreuices, les Tanches, les Rougetz, les Perches noüans ez flotz de noz eaux douces. Mais ce seroit entreprandre l'infini, que de vouloir attaindre auec les paroles à l'opulance infinie de la Nature.

CHAPITRE XXVIII.

Saleures de poisson. Anchois. Saleures des œufs de poisson. Boutargues dequôi, & commant faites. Cauial fait des œufs d'Eturgeon. Les Grecs tres-frians du Cauial.

En suite des discours precedãs i'estime, que celui des confitures au

ſel, qu'on fait du poiſſon, ne ſera icy mal inſeré. D'entre toutes ces Saleures, dont l'on s'accommode en nôtre pays, il y en a trois principales, qui sōt de ma conoiſſance. L'vne eſt du corps du poiſſon mémes. Les autres deux ſont des œufs tant ſeulemant. Le poiſſon, dont ce fait la premiere, eſt d'vne race tres-petite, & à la relatiō de quelques vns, c'eſt celui, que les anciens appelloient Apüas, que nous diſons Anchois. Le vray tems pour les confire au ſel eſt au mois de May. Donques pour vn prealable, on met force ſel au fons d'vn barril: apres, on prend autant de bon fenoüil vert, & le iette-on dedans comme par littees; puis les tétes otées de ces poiſſons, on les couche là deſſus, & les ſau-poudre-on fort largemant, on épand encores d'autre fenoüil, & du poiſſon par deſſus, pour en faire vne autre littee, & ainſi en

ſuite

ſuite, iuſques à tant, que le baril viene a étre plain. Bouché qu'il eſt bien ſoigneuſemant, vous faites à tout vn foret, vn petit trou à ſon couuercle, à ce que par là on le puiſſe acœiller de la ſaumure, que vous allõgerez touiours de peur que celle du dedans ne viene à s'aneantir: car rien n'eſt ſi dommageable à toutes confitures au ſel, que leur laiſſer endurer le ſoif: d'autãt que par ce deffaut, elles ſe chãſiſſent en peu d'heure. Noz anciens ſouloient faire grande quantité de telle confiture: mais auiourd'huy on nous en apporte d'Eſpagne en telle abondance, que noz gens aiment mieux trafiquer & profiter en autres denrees, qu'en cella là. La premiere ſaleure, qu'on fait des œufs de poiſſon ſe nomme en Latin Oataricha. La diction eſt Grecque ſans doute: les nôtres corrompans le mot, l'appellant Boutargue. Peu d'écri-

criuains Latins ont parlé de cette matiere, & ceux qui y ont versé, s'en sont mal acquitez : ayant pris ce mot de Oataricha pour des œufs seichez, d'au tant que τάριχος, en Grec signifie saleure, soit elle seiche, ou bouffie, il n'importe. Donques pour ceste raison nous appellerons Oataricha les œufs confitz, ou salez, & toute autre saleure. De mémes on pourra dire Oataricha ou Cauial, bien qu'on le face ores au sec, ores au liquide, selon l'humeur des confiseurs. Ores puis que l'vsage a ia acquis à noz Boutargues seules le mot de Oataricha, comme par excellance, & que le Cauial à part soi a retenu le sien propre, & particulier, i'ay troué bon de faire vn peu de mé-tion de cette saleure. On met les œufs tirez des Muges pris tout de frais, sur vn aiz bien vni: apres on les sau-poudre tout par tout du sel blanc bié dé-

lié, & en mettant vn aissellet par dessur chargé d'vne lourde pierre, on les laisse éuanter au Soleil, iusques à ce qu'ils prenent vne couleur fort noire; & de ce pas on les serre en quelque lieu sec, pour reserue, & prouision de la maison. Certes le commun bruit est tel, & les plus experimentez aduoüét, n'y auoir rien, qui ouure mieux l'appetit de boire, que cette saleure. I'en ay fait l'essay en moi-mémes. Car ayant vn iour bonne enuie de goûter de cette viande, sentant mon estomac chargé d'humeurs, neantmoins assés robuste, i'en prins si largemant, qu'vne alteration m'en demeura si grāde qu'apres auoir long tems resisté, il me fallut à force d'eau moderer la violance de ce medicamant. Si vous vsez du vin pour étancher cette soif, vous n'auancez rien : où ce seroit, que vous prinssiez de quelque vin foible, ou

fort

fort trempé. La cause d'vn effet si grád est toute euidante. Cette viande ouure les poulmons trop chargez, & sans attirer l'humeur de gueres loin, consumee valeureusemant celui qu'elle rencontre. Les Boutargues se font aussi des œufs de Loup, mais elles ne sont pas si genereuses. L'autre cõfiture des œufs de poisson nommee Cauial, est venué des Grecs, & se fait à Arles en céte façon. On éparpille les œufs d'Eturgeon sur des aisseletz, où l'on les tourne touiours en les sau-poudrant de sel blanc bien delié, & de ce s'en fait vne paste, que l'on broye à tout vne petite péle de bois, en la pressant à toute reste. Cétte paste en apres est exposee au Soleil, où elle demeure à l'éuant iusques à tant qu'elle change en noir sa couleur grisâtre. On la tourne derechef sur l'autre côté, afin que cet Astre face le méme effet. Cependant il conuient

uient auoir le ſoin de chaſſer les môuches: car pour peu qu'elles touchent vne ſaleure, elle ſe pourrit en moins d'vn tourner de main. Au bout, l'on en fait des balles de la groſſeur d'vne pomme commune,& les met-on pour reſerue dans vn pot de terre tout neuf, & bien vitré:qu'on arrouſe largemant de bon huile. Ainſi on les ſeme dans quelque cabinet, ou dépance temperee de chaleur, & d'humidité. Noz gens ne ſont guieres frians d'vne telle viande, au prix des Grecs, qui la deuorent: car les Flamans ne ſont point ſi auides du beurre,les Normans de la boüillie, les Eſpagnols de l'huile, les Alemans du vin, comme les Grecs en general ſont goulus de ce Cauial,portans comme par delicateſſe leurs gorges touiours ointes, & parfumees de telle drogue.

CHAP.

CHAPITRE XXIX.

Conclusion des discours precedans, & passage ez autres raretez de la Prouence.

NOus aūons mes-huy assez traitté du fromant, tenant sans doute le premier rang d'honeur entre les choses necessaires à la vie des hommes. En suite de ce, pour ne rien laisser en arriere, nous auons parlé tout d'vne file des animaux plus domestiques, & familiers en nôtre Prouince. Nous auōs deduit ce, à quoi ils sont nais, & leurs seruices. Il nous reste maintenant à écrire des creatures inanimees, au rang desquelles nous traitterons des plantes, & en cét ordre des delices, & belles qualitez de noz chams, des odorátes fleurs des fruits bons à manger, des arbres, des vignes, & des oliuiers, qui parmy les fruitiers sont les deux plus nobles,

nobles, & valeureux. Ie parleray de ces matieres, & de leur excellance en nôtre pays, i'en discourray dis-ie auec la méme candeur, & franchise que i'ay fait des precedantes. Que si ie les releue par dessus le commū, ceux lesquels poussez d'ambition ont voulu faire porter la palme aux denrees de leur pays, n'auront dequoi etriuer contre moi, ne publiant que la verité? ains (s'il leur est permis) contre la nature, pour en auoir fait le partage: si ne voudrois ie pas, que l'on m'estimât d'en auoir ainsi discouru, pour crainte ou soupçon, que i'aye de personne du monde, mais bien, pour le deuoir, qui m'y a engaigé.

CHAPITRE XXX.

Excellãce des Vins d'Arles. Quatre qualitez principales, pour la generosité des vins. Terroir de la Crau. Maluoisie.

PVis que les iugemens, qui se font au moyen du goût ne sont seulemant subiets a étre deceuz, pour la varieté des obietz, qui le peuuent alterer: mais sont encores tres-capticux, & difficiles à faire: parce que de tous les sentimans humains, celui-là se déguise le mieux. A peine oserois-ie dire, que selon mon aduis, & de mes compatriotes, les vins d'Arles sont preferables à tous autres. Mais la nature mémes du terroir, & du Climat me fourniront d'argumant assez pressant, pour attester, & soûtenir cette proposition. Partant si ie m'estime de sauoir quelque chose (aussi bien ne suis ie pas vn sectateur de Socrate si austere, que ie me vueille aduoüer de ne sauoir rien pour tout, saichant au moins que Dieu ne m'a fait naître vne béte sans raison:) ie sais y auoir quatre qualitez principales, aydans à la generosi-

té des vins: à ſçauoir, la libre election des complants des vignes: les œuures non tant frequátes ou ſerieuſes, comme conuenables : le terroir propice à fructifier, & l'air fauorable. Si aucune contree ioüit mieux à ſouhait de ces quatre, que celles d'Arles, ie luy veux deferer l'honeur, & bailler libremant la palme, pour l'excellance des vins. Il me ſouuient d'auoir cy deuant touché quelque mot du champ pierreux appellé la Crau, qui eſt entieremant des apartenances d'Arles. Cette campagne à trois milles loin de la ville eſt reuétue de treſbeaux vignobles, ſituez en lieu vn peut haut éleué. Son terroir eſt ſec, & leger, pour étre vrayemant pere treſliberal des plantes odorantes, y parcroiſſans ſi heureuſemant. Nous voyons en nôtre ville des vieillars ayans mieux de cent bonnes anees ſur leurs tétes. Par là pourra on

iuger, ny auoir gens au monde, qui nous deuancent en abondance, & en valeur de tous fruitz: comme nous dirons cy apres, Le discours de la Sphere ne nous faroit si bien informer de la constitution, & temperature de nôtre Ciel. Que l'élection des bonnes races de nous soit libre par tout, ou nous sauons le complant meilleur, cela est trop euidant: attādu, qu'on nous fait voir de iour à autre vne telle variete de beaux raisins, qu'on n'en saroit quasi dire le nom, ni le nōbre: car

La vigne est differante
En autant de surnoms;
Comme on void abondante
La Lybie en sablons.

Plusieurs personnes ont fait porter de Candie des Crocettes de Maluoisie, & en ont fait edifier, des vignes toutes entieres, dont ils retirent vne liqueur, ne cedant en rien à celle de Candie mé-

mémes.Il conuient toutefois obseruer en passant, qu'on porte fort raremant de Maluoisie en ce pays, qui ne soit sophistiquee. Difficillemant peut-on recouurer des vins de Thasse, ou de Lesbe, pourétre auiourd'huy ces Iles demi-perdues, & redigees sous l'obeissance du Turc. Mais tout conté, & rabatu, leur commodité est beaucoup moindre de pouuoir goûter des nôtres.

CHAPITRE XXXI.

Culture des vignes de la Crau. Contre Columelle. Differance des vins de la Crau aux autres. La terre grasse, & humide moins appropriee à faire des bons vins. Deux œuures seules aux vignes de la Crau. Pourquoi les vins d'Arles sont incogneuz aux étrangers.

AV regard de la culture des vignes, nos gens y sont si orgueil-

leux, qu'ils ne daignent ſeulemant d'y appliquer aucun fumier, bien que la terre ſoit des plus maigres, & legeres. Saichans, qu'au moyen du fumier le vin déchet grandemant de ſa valeur: mais n'vſans que de la houë ſeule ne font pas grand état de ſe priuer d'vne groſſe vendange, pour pouuoir rendre la liqueur du vin au dernier point de ſa perfection. La nature, la fertilité, & la beauté des fruitz, milite pour eux, afin de pouſſer auant ce parangon de leur generoſité. Columelle par la cōparaiſon, qu'il a fait de ces Iumelles d'Albanie, a voulu faire accroire, que d'vn méme cep de vigne peut ſortir du vin en abondance, doux, piquant, & exquis. Cette opinion eſt generalemant rembarree par ceux de nôtre pays, fondez ſur l'ancien prouerbe, quoi qu'à ce propos aſſez inſipide, par lequel toutes choſes rares ſont eſti-

mees

mees precieuſes. Columelle, s'il me ſemble, met plus de peine, qu'il ne doit, pour autoriſer ce, qui ne peut aucunemant ſubſiſter. La raiſon en eſt peremptoire. Plantez en vn terroir chaud, & ſec des Crocettes de quelle race de raiſins, que vous voudrez, pourueu qu'ils ſoient doux, & vous en raporterez infailliblemát du vin tres-excellant. Tranſplantez en vn terroir humide, & argilleux de ce méme complant, vous en retirerez voiremant beaucoup plus de vin, mais il ſera moins delicat. Nous en voyons l'experiance tous les iours és Iſles d'Arles, où les vignes ſe treuuent edifiees de mémes races, que celles de la Crau. Neátmoins pour y étre les terres graſſes, & trop fructifiantes; elles portent du vin à foiſon, mais il y a tant à dire à celui de la Crau, que ſi le barril de celui-là ſe vend communemant douze

ſous, cetui-ci ſe vendra pour le moins vn écu au Soleil. I'eſtime, que tout le monde ſait, que tant plus, que les vignes ſont lauees de la pluye, comme la vendange en eſt mieux foiſonante, d'autant perd elle de ſa force. L'eſſay à vn chacun de nous en eſt faiſable lors qu'auec de l'eau nous allons corrigeans la force du vin. Il eſt donques tres-veritable, que les vignes ſilez ez lieux humides, & gras, raportent des vins fades & groſſiers, & ne ſont ainſi bien pamprees & plantureuſes, pour autre raiſon, ſinon parce qu'elles attirent d'auantage d'humeur à ſoy. Parquoi on ne donne du fumier aux vignes, ſinon pour leur augmanter de nourriture, & les échauffer, ſi elles ſe trouuent en vn climat plus froid, à ce qu'elles puiſſent mieux ſatisfaire à leur port excedant tout autre. On ne les échalaſſe, que pour leur faire emboire

la

la pluye mieux à souhait? On ne les fouïsse souuant, que pour ce méme effet, à ce que les mauuaises herbes croissans autour d'icelles ne consumét la substance & la force de la terre. En outre, il est tres-notoire, que l'humidité empire le goût du vin, car en ce que plusieurs des anciens ont écrit, que le complant de Montefiascon, iadis appellé *vitis Aminea*, ne s'abatardit iamais, si bien qu'en quelle part qu'il soit porté, il ne perd iamais rien de sa bonne liqueur; tant pour les raisons sus-alleguees, que pour plusieurs autres, qui nous restent à dire, iose soûtenir cela ne pouuoir étre: car les hõmes, les animaux, & tout ce qui se nourrit par l'attraction de quelque humeur propre & particuliere, se chãge d'heure à heure par la seule diuersité d'alimant. Les plantes mémes ia hauies, & brulees iusques au cœur par

le hâle du Soleil, reuerdissent, & reprenent leur vigueur à la premiere pluye qui les arrouse; & du fin pied, iusques à la cime se vont renouuellât en moins de rien. Noz gens tresbien versez en tout ce que nous auons dit ci dessus, mettent tout leur soin, & industrie, pour recueillir des bons vins; & se contantent neantmoins de donner en tout deux œuures à leurs vignes, que sont le fouller, & le tailler. Si est ce chose tres-aisee à voir, que d'y aller si écharsemant, & auec tant d'austerité, cela les enuieillit auant le tems, & les desseiche par trop. Mais ce point milite encores pour moi; D'où l'on peut inferer, quelle exquise valeur il faut, que ce vin porte quât & soi, puis qu'il resiste à tant d'incommoditez. Les vins d'Arles sont inconeuz aux étrangers, pour craindre toute sorte de charroi. Ce n'est pas que nous soyons
dépour

depourueuz de fuſt treſbon, & épais de ſix doigts: mais auec cela, ils ne le peuuent randre maître de cette puiſſante liqueur. Et c'eſt ce que i'auois à dire quant au vin.

CHAPITRE XXXII.

De l'hyle ſommairemant.

TOuchant à l'huyle, il n'y a pour tout point de lieu pour conteſter auec perſonne. Son vſage eſt plus à ſouhaiter pour la neceſſité, que pour le plaiſir. Iadis parmy nous celle d'Eſpagne étoit reputee la meilleure. Aujourd'hui toute la Prouence eſt peuplee d'oliuetes ſi graſſes, & ſi bien peignees, que nous ne deuons ceder ny enuier l'honeur de cette liqueur à aucune Prouince du monde. Le luſtre, & l'ornemant des Arbres, qui enrichiſ-

ſent

sent merueilleusemãt nôtre pays nous reste encores à dire.

CHAPITRE XXXIII.

Des Citrons. Trois races de Citrons. Citrons inconeuz aux Anciens. Les Citrons se conseruent frais trois ans sur leurs arbres. Fleurs des Citrons. La valeriane. Allambic de Manard. En matiere de distillation, celle de la putrefactiõ est merueilleuse.

Il n'y a climat sous le Ciel plus plantureux, & fructifiant en toute sorte de Citrons, que le nôtre. Car nous auons des bôcages, & de foretz edifiees de ces seuls arbres. Toute la côte d'Ieres est eminemmant doüee de ces arbres precieux. Le tems, & l'vsage m'ont fait conoître principalemant trois races de Citrons, que ie nomeray des mots

mots du pays, les Latins ne les ayant assez appropriez. La premiere race est celle des Oranges, par tout assez celebre, bien que nous ayōs plusieurs differances souz cette espece. La deuxieme passe sous le nom de Lime. Nous apellons Poncires ceux de la troisieme, admirables en leur beauté. De ceux cy, la Melisse emprunte le nom de Poncilee, parce qu'elle raporte aucunemant l'odeur des Poncilees, leur figure est comme orbiculaire, & à beaucoup pres de la grosseur de la teste d'vn hōme. Ils ont fort peu de mouelle, ou de iust. Leur ecorce, ou leur chair, si vous voulez, est de quatre doitz d'epaisseur, couuerte encores d'vne pellicule tainćte en iaune doré, toute goderonee. Les anciēs ont ignoré la plus part de ces fruitz, & ce peu qu'ils ont coneu les ont appellés comme à tatons Mala Medica, pommes

de Medie. Ce qui augmente la grace à tous ces fruicts, c'est qu'il est au choix des Maitres, de vous les faire voir en méme eté pendus à leurs Arbres, pour l'honeur de trois ans. Cela aide aussi à faire pousser les reiettons sortans de leur pied. La gloire de leur gentiles fleurs n'est en riē inferieure aux fruits. Car rien n'est de plus blanc, ni de plus pur, & n'y a senteur naturelle, qui vaille celle-là. Elles ne sont transportables gueres loin, parce qu'en trois iours elles s'epanoüissent, & se fenent dés aussi tôt. Parmy les simples, la grande valeriane (que Dioscoride veut étre le Phu) raporte merueilleusemant leur odeur. Si vous portez au nez ces blanches fleurs, il vous semblera naïuemāt de flairer celles des Citrons; vous vous reconoitrés seulemant de leurs differances en ce, que la valeriane a l'odeur tres-fade, & plus foible; au lieu que les fleurs

fleurs des Citrons l'ont tres-valeureuſe, & penetrante. On tire de ces fleurs diſtilees la liqueur, que nous apellons eau Naphe. C'eſt vne rare ſenteur, que celle-là, mais pour excellante, quelle ſoit, elle doit autant ceder aux fleurs mémes.

Comme il faut, que le Saul face place à l'Oliue.

Il me ſouuient d'auoir leu dans Manard Docteur en Medecine, vn bel artifice à diſtiller, qu'il ſe dit auoir inuãté auec beaucoup de peine, & de trauail d'eſprit. Il promet de faire auec cet engin, que l'eau diſtillee retiendra la méme odeur, & le goût, que la plante en ſon entier pourroit randre. Si ie ne me méprans l'inuantion, à ſon dire, en étoit telle. Le corps de l'Allambic, ou le vaſe recipiant la matiere diſtillable, ne touchoit aucunémãt l'eau du chauderon, ou du bain, mais étoit

fé par la seule vapeur, que l'eau bouillante portoit au haut de la chappe. Il falloit bien soigner, que cette vapeur ne s'enfuit sur le miran de l'allambic, afin qu'étant curieusemant bouché, elle ne trouuât aucune issuë, ou soupirail, d'autant que le principal effet de cette vapeur continuee est, d'échaufer le fond du Recipiant. Auec cét engin, il assseure d'étre touiours venu à bout de tout ce, qu'il auoit entrepris. Comme ie desirois auec passion de trouuer la raison pourquoi il pouuoit faire de si grans effets, ie n'ay doncques sçeu en venir là, que d'épreuuer pour la bien comprendre, l'inuention d'vn si gentil artifice; car ayant plongé tout l'allambic dedans l'eau boüillante, ie ne voyois à l'œil, sinon éleuer les parties plus subtiles de la matiere. Que si d'auanture Manard eut icy entandu de parler de la putrefaction, elle eut de

vray

vray au long aller grandemant aydé à l'vtilité de cet ouurage. Car la faculté de cette putrefaction est admirable: & si bien tout le monde se méle d'y verser, si est-ce, qu'elle n'est coneuë de gueres de gens. Elle ramollit les choses dures, épaissit les deliees, rend le goût, & l'odeur du vin, ou d'autre liqueur incluse beaucoup plus genereuse. Elle épure, & expulse gaillardemant tout ce, qui suruient de nuisible par la corrosion des parties du feu mal mélangees. Ores ce que i'auois en intention de dire est, que si moyennant quelque iolie inuention l'eau des fleurs des Citrons distillee pouuoit auoir l'odeur aussi naïue, que la fleur méme, de peu de choses admirables au monde: celle là en seroit l'vne. Mais ie crains, que la descente de cet humide vapeur produira plutôt ses merueilleux effets, que son eleuation. Il conuient sur tout

euiter cés feux, & fourneaux pleins de ſuye,ou de fumee,corrompans toutes choſes ; qu'elle precaution qu'on leur ſaiche appliquer. Le Soleil, qui les a ſi bien commácees, les parfaira s'il veut. Quãd tout eſt dit,cet engin ne ſe peut repreſanter par écrit, bien que le ſecret n'en ſoit autremant difficile.

Chapitre XXXIV.

Des Figues, & Prunes. Grenades d'Ieres, & de Souliers. Differance entre les Grenades. Des Pommes, Peches, Preſſes, &c. Abricotz, Ceriſes, Poires, Coins, Iuiubes, Carrubies, &c. Meuriers, Amandiers, &c. Entree aux Chapitres ſuiuans,pour les raretez de Prouence.

POur l'hõneur de noz autres arbres fruitiers, ie ne veux icy tirer en ligne de comte les figues de Marſeille,

ni

ni les prunes d'Apt. Leur reputation les rend assez coneuës par tout; bien que les figues de Marseille cueillies de frais ne soient par trop prisees en noz tables; parce que nous en auons d'vne autre race merueilleusemant delectables au goût, qui se fondent à vn momant en la bouche, & laissent au palais vne certaine liqueur sucree, & accompaignee d'vne odeur agreable: comme aussi nous ne tenons les prunes d'Apt pour les meilleures. Il y en a des plus courtes, rondes, & noires, qui les surpassent en valeur. Les Grenades ayans les grains de la grosseur du bout du petit doit, sont fort communes par toute la contree d'Ieres, & de Souliers. L'habileté des Grecs sur ce sujet me meut le rire. Constantin en son liure de l'Agriculture fait parler Aphricain en cette sorte: Si tu veux sauoir, combien les Grenades ont de grains,

tu n'as qu'à aucindre de l'arbre vne de cés pommes, l'ouurir, & les comter vn à vn, & trouueras les autres de cét arbre méme n'ē auoir ni plus, ni moins. Car elles ne sont plus grosses, pour étre composees de plus de grains, ains pour étre eux plus gros les vns, que les autres. Beaucoup de gens ont lourdemant choppé, suiuans cét erreur tresgrossiere, car autre differance n'est-il entre les Grenades d'vn méme arbre, si ce n'est, que les vnes ont plus de grains, les autres moins, inegaux toutefois en grosseur. Cela est tres-visible aux vignes, où à peine trouuerez vous deux grappes d'vn méme cep, ayans pareil nombre de grains. Et neantmoins les vnes sont plus grosses, que les autres. Parmy l'engence innumerable des pommes, celles qu'on appelle de paradis, colorees d'vn rouge cramoisi tienent le premier rang d'honeur.

neur. Quant à moi i'en baille la preferance à celles, qui se tirent en pointe, comme vn concombre, pour étre beaucoup plus douces. Bien que les vrayes péches soient si plaisantes au goût, à la veuë, & au nez, qu'elles sont encores plaisir à les manier ; ce neantmoins, on ne les prise gueres par ce qu'elles sont comme éloignees de leur origine, par la mélange de leurs races auec les peches, noix, presses, Mirecottons, qu'étans du parantage des péches nous appellons en general du mot d'Auberges. Les Abricotz multipliez en variantes races, & en autant de saueurs, & les Cerises grosses, comme des noix vienent en suite. Les poires sentans le musc vulgairemant dites Muscatelines, ou poires de muscat, sont en plus de remarque. Les Coins aussi discernez en plusieurs especes, ne leur cedent en rien : car les Nefles,

Cormes, Cornoüailles, Iuiubes seruẽt plutôt de ioüet, ou de ragoût aux fem̃mes, & aux petitz enfans. On accompare le bruit, que les Carrubiers font à mesure, qu'ils sont agitez du vent, à celui, qu'on dit, que fait la Cassenoire: si qu'il est entandu de sept milles loin. Les nôtres appellent ces fruits Carrubies. Nous ne faisons point d'état des Meuriers, fors de leurs fueilles, suggerans de viande aux vers à soye. A tel vsage le meurier blanc est plus conuenable, que le noir. Son origine vient, selon mon opinion, du meurier noir enté sur vn Peuplier blanc. Nôtre vulgaire taisant le nom de peuplier, le nomme vne Aube, nom que le Meurier noir porte tout seul. Nous voyons des engeances de fruits tous nouueaux se produire des greffes diuers, abatardis, qu'on nous apporte. Leur reuenu nous est plus familier, & commun que

leurs

leurs noms. Auec la méme brefueté ie couppe le discours des noix, des Amádres, des noix de Haye dites communemant Auelaines, quoi qu'elles soiét d'vne grosseur merueilleuse. La nature se fait admirer par ses caresses, elle nous fera aussi pleurer tout nôtre saoul si nous voulons ; parce qu'elle nous fournit d'vne race d'oignons, dont la largeur a plus d'vn pied de diametre. Mon propos, comme ie vois, s'en va fondre de lui mémes sur les herbes, & les plantes plus petites : d'autant, que c'est vne matiere, comme inoüie. Il me faudra étandre plus auant sur celles, que ie sais n'étre ailleurs gueres coneuës. Au regard des autres, nous en traitterons si succintemant, que l'étre bref ne derogera en rien à la facilité du discours. Nous commancerons donques par celles, dont nous retirons plus d'vtilité ; & suiurons pied à pied

les autres par nous ſoignees, pour le ſeul plaiſir. Ores au predicamant de celles, que nous éleuons pour le ſeul proffit, ou quē nous recueillons naturellemant, & ſans culture, ſont le Ris, le vermillon, la Manne, les Capres, les Bacilles, le Liege, la Soude, le Safran, le Corail, que pluſieurs Auteurs nonobſtant ſa pierreuſe durté, ont mis au rang des Arbuſtes. De toutes cés choſes, & d'autres de telle nature nous traitterons en menu comme par chapitres, & commancerons par le Ris.

CHAPITRE XXXV.

Du Ris. Le Ris engendre mauuais air, où il eſt ſemé. Peuples de Calicut grans mangeurs de Ris. Le moyen de faire le Ris. Son prix, & ſon vſage. Vne ſorte de viande au Ris.

Bien

BIen que le Ris multiplie ſi abondammant en nôtre Prouence, qu'e ſon raport eſt par fois au quarantiéme: ſi eſt-ce, qu'en peu d'annees il a acquis, & perdu beaucoup de ſa reputatiō. Le grand, & riche reuenu, qu'on en à tiré, a deſillé les yeux à noz menagers. Le deſagreable, & mauuais air, qu'il a cauſé, dont pluſieurs ſe ſont trouuez ſurpris, les leur a fermez. Par ce que tout le tems qu'il demeure en la terre, il veut étre continuellemant arrouſé, & trampé dedans l'eau: de ſorte, que l'ardeur du Soleil venant à cuire ces eaux infectes, l'air par le long ſejour de cet herbe putrefiee ſe remplit de pernicieuſes vapeurs. Ce pourquoi on le fait à preſant au plus loin qu'on peut des villes. Mes concitoyēs d'Arles n'en ont encores reçeu l'vſage. Ceux qui ſont habituez le long de la marine en ſont pour le iourd'huy

bien plus auides;mais ceux de Nice tirans au Leuant le ſont encóres dauantage.Si bien,qu'il n'y a pas long tems, que l'on fut contraint de les reigler par vn Edit tres-rigoureux, au moien duquel fut diſcernee à chaque ville, ou village la portion de terre, qu'ils pouuoient employer à faire le Ris; & par cet ordre la cõuoitiſe,ou l'intereſt particulier furent reprimez, pour ne nuire plus à leur propre ſalut, ni à celui de leurs voiſins.En ſuitte de ce,pluſieurs de leur gré ont quitté, & quittent tous les iours ce commerce. Differans en cela des peuples de Calicut, qui croient de n'auoir iamais meilleures iournees, que celles qu'ils donent le Ris à leurs terres. Loys Romain a écrit, qu'il les ſolenniſent auec tant de concertz de Muſique, des Baletz, & des ieux, en ſigne de leur allegreſſe, qu'ils eſtiment d'étre mieux exaucés

de

de leur Dieu (ains du Demon, qu'ils adorent) en lui demandant vne belle moiſſon de Ris. Si cette Nation arrouſe ce grain auec tant de ſollicitude, comme nous, ie ſuis eſtoné, que l'air contagieux en prouenant ne les face tous perir en langueur, attandu que leur climat ne ſe trouue éloigné de l'Equateur, que de dix degrez en droite ligne. Car c'eſt ſans doute, que la force de la chaleur fait attention des grãdes vapeurs entaſſees en la moyene region de l'air: que s'il faut croire, que cette méme chaleur les aille par apres conſumant, c'eſt choſe que ie ne comprans encor aſſez bien. Vne bonne partie des Indes, en defaut du fromant ſe ſert principalemant du Ris: qu'on ne fait toutefois d'vne méme ſorte de culture. Ce ſeul moien de l'enſemancer eſt coneu en nôtre pays. On fait élection d'vne terre ſituee en la planure,

re, bien vnie ſans nulle pante, tellemant baſſe, qu'elle ſoit ſuſceptible des eaux, qu'on lui fait découler d'enhaut. Elle eſt entouree, & bordee d'vne petite chauſſee de terre, releuee d'vn pied & demy ſur ſon plan. Apres elle eſt labouree, herſee, & ſemee de méme façon, qu'vne autre terre à blé. Comme la ſemance ia ſortie vient à pouſſer, & s'agrandir, on la couure d'vne telle abondance d'eau, qu'on ne void paroître, que la pointe de ſes tuyaux, & les laiſſe-on tremper ainſi iuſques à leur maturité. Il eſt vray, qu'on ne permet pas, qu'vne méme eau croupiſſe en cette forme d'étang plus haut de trois heures; ains en vuidant celle-là par ſes Martelieres, ou bâtardeaux, on y en remet d'autre toute fraiche. Cela ſe fait tant ſeulemant le iour: car la nuit on n'arrouſe pas le Ris. Il n'eſt gueres haut iointé, car à peine a-il plus d'vn

d'vn pied,&demi en hauteur. Ses fueilles sont plus larges, que celles du fromât,& son grain n'a ni barbe,ni gousse. On le seme, & le coupe en méme tems,que le blé. Il le conuient battre auec le fleau; au lieu que nous faisons fouler noz blés aux iumans. Le quintal du Ris,que nous appellons, faisant le sétier,vaut vn écu sol. Nous nous en accomodons à tous vsages,parce qu'és festins, & repas ordinaires on en coûure les tables, & s'en fait-on honeur tant és gras iours, qu'és maigres. Ez iours de iéune on le mãge cuit au laict d'amandre auec à force sucre. Le reste de l'annee, qu'il est permis de manger de la chair, on l'approprie à mil sortes de sauces: desquelles ie trouue à mon goût celle cy la plus exquise. On met boüillir en l'eau des pieces d'vn bœuf fort gras iusques à ce, qu'elles soient à demy consumees. On met aussi cuire
le

le Ris à part iuſques à tant, que fondu, & liquefié il ſe perde entre les doitz: en outre, on fait rôtir quelque volaille, comme vous diriez des Phaiſans, des ieunes d'Indes, des ieunes Houtardes, ſi l'on en a, ou bien des leuraux: & ez cuiſines des perſones mediocres, afin de n'étre priué d'vne telle viande, vne piece de mouton: le tout veut étre lardé bien dru: apres, pour cet effet, il vous conuient prouuoir de deux larges terrines, bien ouuertes, en l'vne deſquelles vous verſez ce boüillō fort gras, ia coloré à tout le ſafran: & puis vous y iettez la moitié de ce Ris cuit, & épraint prealablement ſaupoudré d'vn peu de fleur de farine: là deſſus vous couchez vôtre roſt, & le chargez derechef d'autant de cette farine, de boüillon, & de Ris, qu'il y a de reſte, & le couurez entieremant. Cela fait vous prenez l'autre terrine, que vous ageancez,

cez, & faites seruir de couuercle à celle là, les bords bien propremãt aiustez l'vn contre l'autre, vous mettez le tout dedans le four, où à l'atre mémes, si bõ vous semble, dessous la cendre chaude, où le ferez tenir l'espace d'vne demie heure. A mesure, que ie m'aperceuz, que cette viande portoit quant & soi, ie ne sais quelle repletion en l'estomach, d'autant qu'elle ne me tenoit l'appetit ouuert gueres de tems: ains en deux ou trois cueillerces m'auoit saoulé, i'y fis adiouter force canelle, & de fleurs de Thim. Ceux de la compagnie trouuerẽt cette sauce tresbonne, & non sans raison; car ie meure, si ce n'est vn rare manger. Mettons fin à ces plaisirs de gueule.

CHAP.

CHAPITRE XXXVI.

Que le Ris est nutritif, & salubre au corps humain. Cette proposition prouuee par plusieurs raisons de Medecine.

MAis parauanture prouuerons-nous par quelques raisons de Medecine, que le Ris est vn alimant tres-salubre au corps humain. Donques pour vn prealable ie ne veux adnoüer à l'átiquité, que le Ris ne nourrit pas beaucoup. C'est chose, laquelle n'ayant de soy gueres de fondemant, se peut mieux iuger par la seule experiance. Ie fais bouclier de celle, que noz gens ont mis en pratique, concluans tous d'vn commun accord, que le Ris étant bien cuit est vne viande tres solide. Le viure ordinaire nous apprend, que les viandes, qui sont de telle substance, qu'étans prises en petite

tite quantité contantent l'estomach, & de leur pois chargent le petit ventre (comme est la chair de bœuf, ou de pourceau) sont de grande nourriture, parmy ce, qu'elles soient bien digerees. Cela fortifie encores ma proposition, que l'on tient pour tout asseuré, que le Ris augmante la semance genitale, ce qui est vn puissant argumant de la production en nous de bonne substance, & en quantité. Car il est certain, que tout ce, qui extenuë, ou affoiblit vn corps, diminue la matiere de la semance. A Dieu ne plaise, que ie vueille, que mon dire soit si mal interpreté, qu'on me iuge d'entãdre q̃ tout ce, qui sert d'incentif à la luxure soit propre a suggerer de bonne substance à noz corps: veu qu'à cét effet, on s'ayde ordinairemant du poiure, du gerofle, & notammant du musc, dont tant s'en faut, que le corps ac-

quiere de matiere nutritiue, qu'à l'oppoſite les forces, & la ſanté en ſont fort diminuez. Car, ſi l'on en prend trop largemant; la concoction ſe precipite en l'eſtomach, le foye s'echauffe, & la chaleur naturelle ſe diſſipe; ſi bien, qu'en fin tout anneanty, ils vous meinent à l'hydropiſie. Cecy me fait ramanteuoir d'vne comparaiſon poſſible aſſez appropriee à ce ſujet. Comme l'on void le feu s'allumer au moyẽ de deux choſes, a ſauoir par la matiere combuſtible, & par le vent; ainſi en ces éguillons de luxure tout ce, qui engendre de feconde ſemance eſt comme le gros bois, le ſouphre, la Reſine, ou autre baſtant en petite quantité d'embraſſer, & nourrir vn grand feu. Or tout ce qui excite par ſa chaleur cette Ciprine, nous le pouuons iuſtemant accomparer aux ſouflets attiſans gaillardemant le braſier à méme qu'ils

font

font du vent. Mais c'eſt en telle qualité, que les buches, & autres matieres en ſont plutôt conſumees. Il eſt donc veritable, que le corps eſt fort enerué, ſoit par les viandes, qui irritans la luxure diſſipent par leur chaleur la ſemance genitale, ſoit par les autres, qui ſans prouoquer cette lubricité aneantiſſent la matiere mémes, tel que ſont l'Anis, le Comin, & la Rue. Ce ne ſera non plus s'éloigner de la verité en diſant, que tout ce, qui à vne particuliere faculté de produire, reparer, & augmanter la matiere de la ſemâce, comme eſt le Ris, à conſequammant vn grand pouuoir d'engendrer en vn corps de bonne ſubſtance, pour le rẽdre robuſte. Tels effets ſont encores plus viſibles aux malades, leſquels perdans les forces ſentent à meſure aneãtir leur ſemance : & recouurans la ſanté, & leur embon-point ont de ſeman-

ce, & des forces de reste. Que si le Ris compete si bien à ces deux, il s'ensuit necessairemant, que tout ce qui les fomante, ayde par même moien à conseruer l'habitude des corps ia conceus, & formez.

Chapitre XXXVII.

Suite des raisons pour les bonnes qualitez du Ris. Laituës, & leur qualité. Galien. L'homme est le chef d'œuure des Creatures. Conclusion du discours du Ris.

IE n'ignore pas, que les Medecins approuuent l'vsage des laituës, par ce qu'elles font bon sang, & en quantité, & sont tres-efficaces pour eneruer la luxure. Ie leur aduoüeray le dernier de ces deux, mais non si libremant le premier. Ores pour leur répondre, ie dis, que les laituës par leur froid tem-

pera

peramant engelent la semance, & la rendent comme engourdie. Ce pourquoi les anciens pour se bien échauffer étoient grans maugeurs de Roquette. Quant à ce qu'ils tiennet, que les mémes laitues excitent doucemat le dormir, à ceux qui en sont familiques; encores en ce point leur baillerie à gaigner; car à la verité, ce sont les effets des choses humides. Ce grand Galien nous meut louuant le rire, où se fait moquer de lui en ce, qu'ayant en l'ardeur de sa ieunesse vsé des laitues crues pour rafraichir son estomach, se voyant apres agraué de vieillesse, en vsoit aussi pour se prouoquer à dormir, mais c'etoit (& non sans raison) qu'il conoissoit, qu'elles lui nuisoient au petit ventre. Toutefois ce rare Medecin n'auoit autre conseil à prandre, sinon de son propre genie, de la fortune fauorable, ou de quel-

cun, qui l'auoit aduerty de les mettre cuire. Au regard de l'opinio commune, & receue ingenuemat de tous, que les laitues augmantent, & purifient le sang, ie la porte auec d'autant moins de patiance, que ie vois qu'on la croit comme vn article de foy ; & que le tems ne me peut permettre de la rembarrer assez dignemant. Ie sais neantmoins trésbien, que les viandes appropriées, à nous suppediter grande quantité de bon sang, participent d'vne chaleur fort téperée. L'indice plus apparant est, que les corps de cette téperature abondent en sang tresbon, & tres-pur. Ores puis que les Medecins tienent pour constant, que telle fecode semance prouient du sang le plus pur d'vn corps, aussi est-il croyable, que c'est quelque chose de tres-precieuse, celle dont l'animal viuant, & respirant vient a étre formé, il faut co-

fesser

feſſer, que le Ris ſuggere de treſ-propre, & riche matiere à faire du bon, & du pur ſang, veu qu'il augmante ſi largemant la ſemance genitale. Tant que l'eſtomach eſt bien habitué, i'eſtime qu'on ne peut acquerir abondance de bon ſang, qu'au moyen des bons alimans. Donques la conſequance ne ſera point abſurde de dire, que les laitues ne peuuent gueres faire de bon ſang, puis que les mieux experimantez tachent à nous perſuader, qu'elles fondent & diſſipent la ſemance. En outre ie ſais, que ce que les vns & les autres ont dit, ou peuuent dire en telles matieres, ie ſais dis-ie, que le tout giſt en l'opinion des hommes: & n'eſt appuyé, que ſur des coniectures, tirees des experiances. Qu'on ne trouue donc mauuais, ſi ie me ſuis emácipé de réuer vn peu ſur ce ſujet auec les Medecins encores plus

reueurs. L'homme eſt le chef d'œuure de ce ſupreme Architecte: que ſi nous entreprenons d'aller à la trace, pour treuuer le ſecret des actions occultes, ou le vray niueau des œuures tres-parfaites de ce viuant eternel: les iugemans des plus aiguz, & clair-voyans demeureront émouſſez, & ſillez. Et ſi les comparaiſons des petites choſes aux plus grandes ſont permiſes; il en aduient en telles affaires, ni plus ni moins, que ſi quelque excellant Ingenieur auoit artiſtement fabriqué des rares engins mouuables à l'eau, ou au vent, aprés les auoir rendus par ſon induſtrie à tel point de perfection, que les ſiecles paſſez n'auroient rien veu d'approchant à cela, venoit vn iour enleuer les reſſors, & autres pieces baillans le branle à tout le corps de l'œuure, & l'abandonaſt cõme morte: ſans doute le iugement des curieux ſe

per

perdroit à les admirer, fors parauanture ceux qui seroient douëz d'autant de sauoir, & d'intelligence que ce méme Mâitre d'œuures. Nous pouuons dire, que Dieu moulant cet homme est vrayemant sorty d'apprentisage. Ignorant les principes, & premiers traits, auec lesquels il l'a ébauché, sommes-nous étonez, si nous ne pouuons comprendre son chef d'œuure. A tant si par noz coniectures telles, quelles, fondees neantmoins sur l'experiance iournaliere, aucuns peuuent étre persuadez de croire comme nous, que le Ris est extrememant nutritif, ils adouoüeront aussi auec les Medecins, que nôtre sauce est d'autant plus recommandee, que les ingrédians, qui la rédent bonne, sont raremant bons. Elle n'opille point pour tout, puis que la Canelle, le Thim, & le Safran y entrent. Ceste faculté eminammant

aperitiue du Safran est reciproquemant moderee par l'opposition du Ris, lequel pour étre espoissi, ne coulé â dedain en l'estomach, ains de gré à gré descend en bas, au moyen des graisses liquides, qui dilatent & adoucissent les meats : ioint â ce, que son humide alimant ne deroge rien aux forces du corps, â raison des viandes solides de sa composition: elle ne desseiche, non plus à faute du iust bien gras, qui arrouse & détrempe tout cet assemblage. Cela donc suffira quant au Ris.

CHAPITRE XXXVIII.

Du vermillon. La Crau d'Arles en raporte grande quantité. Deux races d'yeuse. De quel yeuse se produit la graine du vermillon, & commant. Prix, & reuenu du vermillon à Arles.

Au

AV raport de Pline les Espagnols ont iadis recueilly en leurs chams grande quantité de vermillon ; ie ne sais, si pour le iourd'huy ils en font de mémes. Cela ne me semble autremant mécroyable : veu, que toutes cés contrees- là iouissent d'vn air fort tempere. Certes nôtre Prouence ressent si largemant les fruitz de cette portee du vermillion, que nos Marchans le transportent en Espaigne. La plus grande abondance, & le meilleur du pays vient plantereusemant de la Crau d'Arles. Ie diray donc ce, que i'en ay appris, & veu tout ensamble. La graine dont se fait lécarlate, ou le grain d'yeuse est vulgairemant appellé vermillon. Si c'est le κόκκος βαπτικὴ des Grecs ou nõ, ie n'en dis mot, puisque Dioscoride en a parlé tres-maigremant. Ce n'est icy mon dessain de concerter les opinions differantes des Medecins, qui

ont

ont euentre eux de grans étris, pour ce ſujet. Le tems n'eſt ſi bref, que ie ne puis ſeulement m'enquéter des Arabes, ſi c'eſt leurs Kermes tant renommé; Qu'ils vuident, quant à eux, s'ils veulent, la ſentine, & l'egout de leurs opiniōs. Si cette graine de ſoi ne portoit tant de luſtre aux hommes, & ne rendoit l'odeur excellāte, qu'elle fait, i'en dirois de vray des merueilles; quand ce ne ſeroit, que du ſeulemant de ſon être. Nous auons de deux races d'yeuſe, l'vn iette ſes forces en tige, & en branches, montant à la hauteur d'vn Arbre ſans être doüé d'autre ſingularité. L'autre n'eſt, qu'vn petit Arbuſte ne paſſant plus outre, que d'vn pied, & demy. Il ſe maintient touiours vert, ſans ſe fener. Les fueilles crenees, & crochees en forme de ſcie, armees de petites pointes fort piquantes, ſont treſluiſantes de tant, qu'elles ſont liſ-

ſees

ſecs,& vnies;& croît par rejettons cóme le Roſier. Les nôtres lui baillent le nom de Fûteau, bien qu'il ne lui reſſamble aucunemant. Les planures vn peu haut éleuees lui agreent, le terroir leger,& aride lui eſt fort propice, mais il ny paruient ſi bien. Donques ſur le mitam de la prime-vere cés arbres nains, arrouſez de pluye, pouſſét le vermillon en ceſte ſorte. Premieremant au bas de cette plâte, où le premier neud ſe ſepare en deux brâches, cóme font quaſi tous les arbriſſeaux, ne croiſſans en tige, ains multiplians par les reiets, là diſ-ie entre cés deux branches, au lieu du iect montant en la forcheure du cep croît, ie ne ſais, quoi de rond, de la couleur, & groſſeur d'vn pois. C'eſt ce qu'on appelle la Mere, parce que d'icelle naiſſent tous les autres grains. Châque motte de terre a communemant cinq Meres.

res. A l'entree de l'Eté, voire mémes, au gros du chaud, cés Meres s'entrouurent par en haut, & épandent des bädes de vermiſſeaux ſi druz, & deliez, qu'à peine les peut-on diſcerner auec la veüe. Cette nouuelle engeance ſourd apres en petites beſtiales de couleur blanche, qui prenent la route, pour s'en monter ez cimes de cét Arbuſte; & l'endroit, où elles rencontret la rameure, ou les iettons de la forcheure de l'yeuſe, là elles s'agraffent, & en leur accroiſſemant deuienent à la groſſeur d'vn grain de millet. A méme, qu'elles croiſſent plus gayemant, leur couleur blāche ſe change en gris cendré; Alors, vous ne le prendriez plus pour des vers, ains derechef pour des pois. Ainſi cés graines chargées de vermiſſeaux cramoiſis, venues en leur parfaite maturité, ſont cueillies en la ſaiſon; La gouſſe, ou la peau, enſerrant

ce grain, est si deliee, qu'en la trāsportant elle se froisse toute. Mais pour cela les Marchans ne la reiettent point. Le vermillon dépoüillé, vaut vn écu d'or la liure. Celui, qui est encores auec tout son marc, vn quart d'écu. Cependant cés vermisseaux comme tous engourdis demeurent sans se remuer. Et le tems arriué, on les amasse en vn linge, pour les exposer au Soleil; de sorte qu'à mesure, qu'ils en sont touchez, sentans la chaleur, vous les verriez grouiller dedans ce linge, cerchās à se dérober à la fuitte. Celui qui se trouue là commis à les garder, ne bouge de la place; ains en secoüant le linge, les fait rentrer si auant, qu'il les void tous perir deuant soi. Pendant, qu'on s'attand à cela, voire trois iours apres, vn odeur s'exhale si douce, qu'elle surpasse la senteur du Musc, de la Ciuette, de l'ambre gris, voire de la

fleur

fleur mémes des Citrons, dont nous auons parlé cy deuant. Si par mégarde quelques grains eludent la veüe, ou les mains de l'amasseur, ils épandét par l'air des bandes innumerables de petis moucherons ailez. On a obserué, que le reuenu du vermillon cueilly cette annee au terroir d'Arles a eté euacué, iusques à la somme de onze mil écus.

Chapitre XXXIX.

De la Manne. L'Elaomelis de Dioscoride. Miel aërien de Galien, & Pline. La Prouënce est riche en manne. La Matiere, & la cause de la manne. Les hommes ne peuuent penetrer gueres auant ez secrets de la nature. Histoire d'vn Roy de Naples.

Mais parauáture les Arabes nous apprendront, que c'est, que la Manne.

Manne. L'étrif des Medecins est assez grand en cét endroit, disputás si Dioscoride sous le nom de l'Elæomelis, huile de miel; ou Pline,& Galien sous celui du miel aërien ont entendu la manne. En quoi ils n'ont pas épargné les parolles, aussi copieuses qu'inconstantes. Ils veulent,ils disent,ils nient; vrais Euangeliques en cela,n'ayans en la bouche sinon cés deux motz, Il est, & non est. Ores pour me môntrer Euangelique comme eux, ie dis libremant,& sans hesiter, que le miel aërié de Pline, & Galien est nôtre manne, que Serapion au chap.11.du liure,qu'il a fait *De simplici medicinâ temperata* appelle du mot barbare *Tereuiabin*, que les Latins pourroient interpreter *Mel Roscidum*, Miel de Rosée. Car ceux,qui ont voulu entandre l'Elæomelis de Dioscoride,ont choppé si lourdemãt, qu'ils ne meritent seulemant d'estre

uez. Au regard de ce, qui duit à nôtre ſubjet, ie dis, que le Ciel enrichit merueilleuſemant nôtre Prouence de cette roſee, & la fait plouuoir ſouuant ſur l'herbe verte, autrefois ſur la terre toute nuë, mais treſlargemãt ſur les fueilles des Arbres. I'eſtime, que c'eſt vne ſottiſe de recercher la matiere, & la cauſe de cette Roſee, veu que nous ne pouuons comprendre les œuures, que la nature étale tous les iours à nôtre veuë. Car il nous faut aduoüer ſi denuez d'entandemant, & de moderation, que lors, que nous pẽſons mieux faire parade de nôtre ſauoir, ou induſtrie, c'eſt lors, que nous publions nôtre folie. Prenez moi, pour exemple, vne roſe, ou autre fleur, & conſiderez en quelle petite portion de terre elle ſe produit, mouués apres, creuſez, maniez, broyez cette terre tant que vous voudrez, vous n'y ſariez trouuer la ioliue

té, la couleur, ni l'odeur de la Rose. Com'en va-il donques? peut-on tirer vne chose d'vn lieu, où elle n'est pas? voire; mais c'est Dieu seul, qui le peut: si aucuns y a, qui vueillent dire, que toutes cés qualitez sont reallemant, & de fait en la terre, ie ne m'en donne de la peine; parce que i'estime, que c'est autant de dire, que les hommes ne saroient discerner, si elle y est, ou non, que de dire nuemant, qu'elle n'y est point tout a fait; Les autres referent aux influances du Ciel toutes les causes d'icy bas; mais pour neant tout ce, qu'ils font; car on ne peut non plus comprandre la hauteur de ses secrets. Tout le discours de la raisón humaine se perd én cette contamplatiō: nous faisons tant de cas de noz beaux esprits, nous nous y confiōs tant, nous nous en promettons des choses si sublimes, & releuees; & où est celui, qui

puiſſe rendre fidelle comte de leur propre matiere, & de leur vraye conſtitutiō? Tout ce, que tant d'écriuains ont couché, & couchent encores ſur le papier, touchāt cés affaires, ne ſont veritablemant que des bourdes ; ce ſont peines perdues, & pour neant tāt de volumes. La plus ſublime, & plus heureuſe portion d'intelligence, qui nous puiſſe venir en partage, c'eſt de bien entandre, qu'on ne peut attaindre à aucune cognoiſsāce de cés choſes baſſes, ſinon par l'inſpiration de celui mémes, qui les a crees : Cette ambition, en matiere de nôtre Manne, a bien fait autre fois mōter la ſueür au viſage de Galien, lequel en ſon 3. liure des Alimans a forgé ie ne ſais quelles exhalaiſons, les faiſans paſſer pour vrayes meres de ce miel de roſee. Il a de vray ſi heureuſemant rencontré, que les villageois vilipendez

en

en to⁹ ses écrits, ont beaucoup mieux chanté que luy; disans tres-sagemant, que Iupiter leur auoit pleu du miel; car il n'a sceu si biē messinger le froid auec le chaud, qu'il n'ait tout confondu. L'histoire cottee par Brasauole Medecin Ferrarois en son liure des simples, conuient gentimant à ce sujet. Il dit que les Rois de Naples ayās clos de muraille vn certain lieu champétre, ordinairemant arrousé de Manne, à ce qu'il fut interdit aux poures gēs d'entrer, sans prealablemant payer le droit de gabelle. Le Ciel comme offancé ne feit plus descēdre cette rosee. A peu de là, la cloison fut rompue, & la Manne ne faillit en son tems de plouuoir. On voulut clorre derechef ce lieu, & l'ouurir de mémes. Cela se fit iusques à trois fois. En somme la Mâne n'y veint iamais, tant qu'il fut fermé. A mesure qu'il demeuroit ouuert,

elle y venoit treſlargemant. Bien que ſon rapport ſoit abondant en nôtre pays, ſi eſt-ce, qu'elle ſe vend aſſez cheremant ; car ſon prix monte par fois iuſques à trois écus la liure. Cela prouient de ce, que noz gens en vſent ſi familieremant ; la faiſans ſeruir de boiſſon aux perſones de quel âge ou ſexe qu'elles ſoient. Diſſoute qu'elle eſt en la decotion du ſené on en prend pour vn preſeruatif contre pluſieurs maladies. C'eſt vn medicamant approprié à purger les humeurs, ſans les alterer. Quant au boire, il eſt agreable à quelques vns ; pour moi il me fait touiours ſouſleuer le cœur.

CHAPITRE XL.

Des Capres. La façon de les enſemancer; Commant ils pouſſent: Le moien de les cueillir, & confire au ſel.

L'Heureux rapport des Capres n'érichit point tant aucune autre cõtree, comme la nôtre. On les ensemance és vieilles murailles, sans corrompre le batimant : car celles, qu'on void ramper à terre, edifiees par crocettes, sont beaucoup moindres en valeur, quoi qu'elles trouuent vn solage aride, âpre, & pierreux. Donques le moyen de les semer est tel. On broye du moelon des vieilles murailles, & l'ayant pilé bien delié, on méle parmy la graine noire-rouge des Capres plus longuette, que le millet, & de cette mélinge on en met vn peu dedans vn nœud de canne percee par les deux boutz, si qu'en soufflant, on la fait entrer dans les trous, ou creuasse des murailles. La graine ayant le tems à souhait, s'enracine d'elle mémes. Par ces fentes à l'entree de l'été, elles poussent vn cep iettant sa téte

deux doitz, ou enuiron hors de la muraille. Vous verriez poindre des reiettons innumerables droitz, polis, & tendres, longs de deux pieds, resſamblans à des ſagettes, leſquelles tirans comme de leur centre à la circonferance, font vn rond tout étoilé, & parſemé de croix de Bourgoigne. En outre, cés iettons par les deux cô-tez ſont ornez de fueilles, cõme celles du Poirier, equidiſtantes de quatre doitz. Elles iettent en leurs replis de certains petitz pieds tres-aiguz, portans les Capres en leurs pointes mémes. Lors il conuient les cueüillir; par ce, que ſi l'õ les laiſſe meurir vne fleur s'épanouït de leur propre gouſſe, qui les rend inutiles à confire. Ainſi vendangees, les fueilles cheent, & les rejettons taillables à la facõ des vignes, ſe ſeichent aucunemant: en ſorte qu'ayans quitté leur cheueleure, leurs

tétes

têtes portans l'esperance du méme fruit, demeurent pelees iusques à l'annee suiuante. L'automne est la propre saison, pour les semer, comme le Leuant est leur meilleur aspect; Il n'y à autre mistere à les confire; sinon, que les ayant prealablement faites tramper vint quatre heures en l'eau, vous les retirerez quarãte iours apres, & les lauez auec d'eau chaude, puis en cét état, vous les remettez dans vn barril, ou pot de terre auec du fort vinaigre, & du sel broyé.

CHAPITRE XLI.

Des Bacilles. Bacilles marines peu differantes des franches. Fenoüil marin est la Bacille. Commant on la tond, & confit. Elle n'est le Battus de Columelle.

NOtre Prouence est encores tresabondante en bon reuenu de

Baciles. Tous les lieux maritimes n'en sont seulemẽt reuétus, ains elles croissent naturellemãt, sans qu'on prene la peine de les edifier par les iardins. Quelques Auteurs les ont mal distinguees en Marines, ou Sauuages, & en franches: par ce qu'il n'y a autre difference entre elles, sinon, que les sauuages à cause du solage vous laissent en les mangeant vn gôut plus sale, que les franches: hors d'étre confites, nous ne leur faisons porter le nom de Bacilles: car cette herbe verte & fraiche, qu'elle est, s'appelle fenoüil marin en nôtre vulgaire. Si les Simplistes sont croyables, c'est Crethamon ou Crithmon de Dioscoride. Pour n'emmenuiser (eu égard à la breueté) toutes les qualités de cette herbe, ie dis seulemant, qu'elle n'a les fueilles si larges, comme le pourpier, ains beaucoup plus étroites, si qu'a peine se

peuuét elles tenir droites; & leur conuient rompre le pied, pour les coucher tant elles sont longues, & delices. Ce n'est à dire pour cela, que le pourpier nous soit inconeu; Mais fermans ce discours, puis qu'il ne duit autremant à mon sujet. Cette race de fenouil viét au mois de May, & de Iuin, & est tondu rez la terre, laissant la racine pour la faire reietter tous les ans abondámant en rétouble. On le met bouillir l'espace de trois heures, tiré qu'il est de là, on le relaue auec de l'eau froide, pour le faire seicher à l'euant tout à l'aise. Cela fait on le met dedans des caques, ou petits barrils auec force vin-aigre, pour l'attendrir. Telle est la confiture des bacilles; auxquelles on n'applique pour tout aucun sel, parce qu'elles portent, comme l'on dit, leur sel quant & elles. Ce point seul me fait dire, que ce n'est
l'her

l'herbe appellee Battis par Columelle, veu qu'il accommode à cette herbe, ores le sel, ores la saumeure.

Chapitre XLII.

Du Liege. Opinion erronee de Pline. Contre Iean Ruëlle Medecin, niant à l'example de Pline la propagation du liege en France, & en Italie. Le Liegier. Son gland, & son écorce. Le Liegier vieil est le meilleur, commant on l'écorse.

IE n'auois autrement fait dessain de parler du liegier, croissant auec fort peu de reputation, le long de la côté d'Ieres, si ie ne me fusse aperceu, qu'aucun Auteur n'en auoit assés dit, & plusieurs s'en étoient mal acquitez. Pline veut nier, que le Liege viene en Italie, ou en France, & qu'il nous soit naturel, c'est a dire de nôtre cru, non emprun

prunté,ou apporté d'ailleurs. Cela se peut iustifier par la propagation, que cét Arbre fait de son espece és lieux épineux,& âpres; au moyen desquels il refuse toute sorte de culture. Commát se peut on imaginer, que ce personnage ayant estimé,voire entrepris d'enserrer en ses écrits toute la nature, & y comprandre la grandeur incomprenable de Dieu, ait eté si offusqué par l'immensité de son œuure, qu'il n'ait seu voir ce qui étoit en son chemin,pendant qu'il s'en va parcourant les Indes? l'erreur de Iean Ruël-le,pour auoir eté de nôtre siecle, a eté plus grossiere,& euidante; mais ceux, qui l'ont ensuiuy nous ont des-lors suggeré de bonne matiere pour rire. Vne certaine race de Medecins racourcis, donc de iour à iour nous nous allons peuplans, faisans des liures des simples, l'a pris pour guide,
& en

& en termes exprés l'aduouë pour Coryphee. Ils hurtent tous contre cét écueil, & ſous leurs propres noms, nous découurent les deffauts des auautres. Ne penſez pas, qu'ils heſitent en leur dire, ils chantent clair, & mettent pour fait veritable, que l'Italie, & la Fráce n'ont pour tout point de Liegier. Si c'eſt la verité, ou nō, ie le ſais, & d'autres auec moi le ſcauent auſſi. Qui ne dira ce trait leur étre bien mis? châcun pour ſa part va pillotant le poure Pline, & ne lui ſauent aucun gré, de tant de biens receuz de lui. Leurs mains larronneſſes s'étandent encores ſur les autres: mais voyez commant il leur en prend. Ce ſont voiremant de gens ingratz, & de mauuaiſe graçe, car faiſans métier de crocheter indifferammant les labeurs d'autruy, il les enflent de ie ne ſais quoi, de leur creu, afin qu'ayant rampli

pli quelques pages entieres de telles Rapſodies ,ils acquierent creance, ou reputation ez ouuroirs des Imprimeurs. Ils ne voyent pas,que ſur leurs chetifs, & ſales haillons ramaſſez , ils couchent groſſieremẽt les beaux brillans des autres. En matiere de Ruëlle, qu'ilsen donent à d'autres;non à moi. Bien que cét Auteur pour l'électiọn des beaux mots, puiſſe aller du pair auec qui que ce ſoit des plus huppez de l'antiquité: enflé d'vn riche,& braue lãgage, il ne peut demeurer à couuert dãs les ordures des mots de l'Art; il brille parmi, & ſe pouſſe comme le pauot hors des eaux puantes des Maretz. I'ay neantmoins tres-iuſte ſubjet de me plaindre de telles gens, & notammant du ſauoir de ce grand homme, parce qu'en cerchant des bonnes preuues, pour crediter ce que i'écris à l'honneur de ma Patrie, pendant que

ie va furetant ce que i'aurois besoin de trouuer pour mõ deuoir, i'ay inutilemant cõsumé l'espace de six mois apres cés liures si diuers, & si remplis de vanité. Et a ce, que le mal me coûtât vn peu plus cher, vne charge de liures m'a maintefois amusé, esquels ie n'ay seu treuuer autre, sinon Dioscoride, Galien, & Pline puerilemant trâscrits de mot à mot; comme si nous étions destituez des moyens d'épuiser en leurs propres sources, ce qui fait pour nous, & là le voir plus puremant & fidellemant rapporté. L'Allemaigne, & la France méme bien souuant, comme vne opulante, & feconde Mere nous épand touiours ses largesses, & nous fait don de tels fruits sans fruit. Toutefois les Allemans ont ce particulier deffaut de surcharger leurs écrits par d'autres écritz; & auec des planches, & figures curieusemant tirees,

rees, bien taillees, & pour la plus part impertinantes, pensent de pipper les gens de sauoir, comme des vrais enfans. Vous diriez, qu'ils font professiõ d'augmanter à quel prix, que ce soit, la valeur des liures; comme si par méme commerce celui des Auteurs se deuoit encherir. Grossiers, qu'ils sont? ne se peuuent-ils ramanteuoir, que le poëte Perse acquit plus de reputation par vn seul liure, que ne fit Marsus auec ses Amazones. Outre l'extreme regret, que i'ay d'auoir emploié tant de tems en telles bourdes trop effrontees, & moins vtiles, ie pourrois former des plus grosses plaintes, qui me tiendroient lieu de resource, ou de reuanche, pour reparer mes pertes. Mais paraduanture, ce sera mieux aduisé à moi de me moderer, de peur que les heures mises en telles cõplaintes seruẽt de surcroit à tant de malheur, que

telles gens ont deriué ſur nous, au moien de leurs œuures mal cõſertees. Donques pour reprendre les erres de nôtre Liege, diſons franchemant, que la côte d'Ieres en raporte vn tresplantureux reuenu. Son arbre reſſamble à celui de l'yeuſe, ſon gland eſt plus gros, mais n'eſt pas ſi valeureux, ſon tronc s'allonge en tige fort grand & robuſte, couuert d'vne triple écorce. La premiere eſt la plus époiſſe, appropriee à boucher, non que les toneaux, & les caques, mais toute autre ſorte de vaſes; ſeruant encores à faire nager ſur l'eau, les filez de noz pécheurs, nonobſtant le contrepois de plomb y attachez. On en fait auſſi des ruches à loger les eſſaims des moûches à miel, où ils ſont en deffance aſſeuree contre les morſures de l'hyuer, & le hâle en eté. En ſomme elle s'accommode en mil vſages. De l'autre on en garnit
les

les mules de chambre, & les fouliers d'hyuer. De la troifiéme, on en fait des écuëlles, ou couppes, efquelles tout ce qu'on fert à boire aux Ectiques leur profite merueilleufemant. Cepēdant vne chofe m'importune; c'eft que Pline die cōme en gauffant, que le Liegier eft appellé par les Grecs l'arbre d'Ecorce. I'ay eftimé, que le mot pour rire inconeu à moi fut caché fous telle appellation, d'autant, qu'ez écrits de cét Auteur plufieurs chofes fe trouuēt fort obfcures. Ores ne conoiffant vn feul brin de facetieux en cela, ie m'arretay d'auantage, finalemant, ie n'y trouuay rien pour tout. Cela me fit iuger, que le Liegier comme par excellance n'auoit impropremant receu le nom d'Arbre d'Ecorce, eu égard, qu'il n'eft autre écorce, non pas la canelle mémes, bien qu'elle foit tres-precieufe, & ait en foi quelque chofe

de diuin, mieux conuenable à tant de commoditez, & vsages si necessaires. Voyez s'il y a bien là vn grand goût, & pas moins nôtre Iean Ruelle a écrit Pline l'auoir dit assez plaisammant. C'est chose qu'il a fait plus d'vne fois à son accoûtumee. Il y auroit dequoi admirer cét homme, à le voir repeter trois & quatre fois vn méme discours, auec des redittes si froides, & importunes: & ce non en vn volume, ou en vn liure, mais en vn seul chapitre, si d'ailleurs ie n'auois appris, combien la memoire des vieillars est labile, joint que tous ne pouuons pas venir à tout. Certes Ruelle s'enfle quand il veut d'vn style si riche, & si beau, que des gestes, & de la voix, il se rend égal à ses vieux Maîtres. Quant aux Modernes, ie ne diray pas des seuls Medecins, mais des Ecriuains en toute autre profession, ie n'en saiche aucun,
pour

pour étre accomparé à lui. Cét homme se plait par fois d'emmenuiser certains points, auec vne diction tres-douce, & mignarde. Pline n'a iamais agree cet style, s'étāt touiours mōntré fort austere en sa dictiō, & en ses traitez; neantmoins telle varieté me reuient infinimant. Car tout ainsi, qu'en la douceur de la prime-vere, les coqs s'éstans longuemant saboulez auec les poules, iûchent apres ensamble auec elles en la poussiere mémes: si que de tout le corps, vous les prendriez pour des poulles, toutefois à leurs crétes droites, & vermeilles, ou à leur aspect si verd, & vigoureux, qu'il ne se peut exprimer, on reconoit touiours ce qu'ils sont. Que si d'auanture, ils voient venir droit à eux leur riual de coq, soudain battans des aîles, se secoüent & s'éleuent en pieds, marchās sur leurs ergotz d'vne admirable gra-

uité,lors ils ne reſſamblent riẽ moins, qu'à des poulles: Autant en puis-ie dire de cés perſones naturellemant accompagnees d'vne certaine facilité de bien parler, vous les voyez de leur gré abaiſſer, & déprimer la naïfue ſublimité de leurs parolles graues: & ce ſi heureuſemant, qu'ils ſont touiours les mémes; ſemblables à vne ſubtile liqueur, qu'on void ſur-nager en vne autre; mais on ne ſaroit la cueuillir toute ſeule. S'il ſe preſante vn ſubjet, auquel il faille, ou qu'ils vueillent ſe déployer, & faire preuue de leur eloquance,lors imitás ces genereux courages,qui ne ſont âpres,&ne s'échauffent, qu'és dangers euidans, ils ſe recolligent en eux mémes, & en reprenant leurs eſprits montrent ſans peine,que ſi bien ils paroiſſent foibles,& petits, iamais pourtant ils ne manquent, que de defaut de bonne volô-
té,

té. Mais ma plume prend l'essor, & d'vn mouuemant trop rapide, ie me porte hors de mes côtrees. Ie suis nay sous ce genie, que ie pars de la main aussi vîte, que les cheuaux de Thunis. Donques ces immanses commantaires de Ruëllé vtiles, sans doute, selon mon iugement, & tres-elegans pourroient étre redigez en moindre volume, au grand aduantage de la theorie des simples. Si quelque vray amateur des lettres y vouloit contribuer son labeur, ie me suis apperceu, que sans châtrer ces liures, ou en retrancher vne seule parole d'vtile, pour l'intelligence des matieres plus importantes en cette sciance, vn liure seul vaudroit autant, que le total de ses œuures. Ou pour ce qui reste à dire touchant le Liegier, ie dis, que pour étre viel, il en est meilleur. A le dépouiller de ses écorces, on tient cet

ordre. Il conuient ſcier le tronc iuſques au bois par le bas bout touchāt la terre, & en faire de méme prés de ſa tére, où il commāce de ce fourcher, & étandre ſes branches, apres, on le fend de haut en bas, & ainſi la triple écorce ſe ſepare du tige. Le feu au lieu de l'eau eſt propre à les applanir, & ne dépouille-on cét arbre, que de trois en trois ans; ſi les pluyes l'accueillent és premiers iours enſuiuans, qu'il eſt écorcé, il meurt de luy mémes. Cela neantmoins n'arriue, que fort rarement; Car noz bucherons, pour étre en vn pays chaud, ne s'abuſent gueres en l'obſeruance des tems.

CHAPITRE XLIII.

De la Soude. L'herbe, & l'vſage de la Soude inconeu aux Anciens. La Fougere. L'vſnee. La Soude, & ſon nom coneu au-

auiourd'huy en Italie. Rencontre, & discours de l'Auteur sur le suiet de la Soude, auec le Maître d'vne verrerie à Venise.

CEux d'Arles enſemancent leurs terres d'vne certaine engeance d'herbe vulgaire, treſ-propre à fabriquer toute ſorte de verre. Ils l'appellent Soude : comme s'ils diſoient Solide : parce que fonduë, & diſſoute, qu'elle eſt dans le feu, elle ſe reprand en vne maſſe tres-ſolide. Il n'a été en mon pouuoir, de trouuer encores ſon vray mot grec ou latin, car ie ne ſaiche, qu'aucun des anciens en ait iamais écrit : d'autant, qu'à ietter le verre, ils s'aydoient de certains ſablons, non d'aucune matiere vegetale, ou qui multipliât au feu. l'Auteur de la Pyrotechnie, qui a écrit tout fraichement en Italien ſur ce ſujet,

soûtient, que le verre se fait des cendres tirez de la fougiere. Il n'y à simple fammelete, qui ne sache, que toute la France en brûle, & en fabrique tres-grãde quantité de verres. Ie tiens aussi, qu'elle multiplie autant abondammãt par toute l'Europe. Ce pourquoi nous n'auons besoin pour cet effet d'emprunter rien de la Syrie. Au regard de l'Vsnee, ce seul mot me fait hesiter, ne sachant, que c'est, que l'Auteur entand par Vsnee. Ie sais bien, que la Cabale des Arabes appelle Vsnee cette mousse recommandee par sa blãcheur croissant sur les vieux arbres. C'est le βρῦον de Dioscoride. Les mémes Arabes nomment le pourpier sauuage ou autre chose ; comme cela du mot d'Vsnee, mais ie n'ay onc ouy dire, que l'on en fait cuire le verre ; & si ma recherche assés exacte ne me deçoit, ie ne sache aucun Auteur, qui en

en ait rien laissé par écrit. Ie suis pourtant en doute, si cet Italien pour son Vsnee à entendu nôtre soude. Car elle va fort loin, au moyens des Marchans qui la traffiquent tout par tout: bien que le hanter, que i'ay eu auec la nation Italiene m'ait aprins, que le mot de soude lui est familier, qu'à nous mémes. Il me souuient, qu'étant y a quelques mois en ce pays là, il me print enuie d'aller a vne verrerie dressee a Venise; où étant entré en discours auec le Maître, ie m'apperceus, que cet homme auoit consommé beaucoup de tems, & de labeur à l'Alchimie; non à celle, qui montre l'art de faire l'or & l'argent tres-pur, par vne voye naturelle, & tres-aisee à ceux, qui l'entandent; & qu'vn bel esprit, s'y voulant attacher peut apprendre sans trauail, par les liures de la Tourbe, du Comte de Treues, de

Marie, & de Moriene: ains s'estoit appliqué à celle, que les écritz tres-pernicieux d'vn Geber Arabe ont introduit, à laquelle il faut, que le reste des sciances serue subsidiairemant, & si auec cela ses sectateurs l'appellent Philosophie, & s'attitrent eux mémes du nom de Philosophes. Pour mon regard, ie ne leur ay iamais denié ce nō, tant parce qu'à la mode des Philosophes, ils sont riches d'indigence, veu que chez eux, ils sont en deffaut de toutes chôses, (ils sauent, & sentent leurs incommoditez) que pour la couleur bléme, qu'ils portent au visage, ou ce seroit, que le feu, ou la fumee des forneaux leur eut changé le teint. Quant pour m'égayer, ie me rencontre auec telles gens (quoi qu'ils ne deussent iamais approcher des Rois, ni des Princes) il me semble d'auoir trouué quelque grand thresor. Donques

ques tout en diſcourant, ie vous meine mon Maître à tels termes, qu'en iettant des grands ſouſpirs, il m'aduoüa, qu'auec beaucoup de peine, & moins de profit, il auoit dépuis vint-cinq ans, par les plus ſecrettes obſeruations de Lulle humé cette ſciance, ou ignorance; il ne ſauoit commant l'appeller; car il en étoit auſſi plein, que vuide. Ie le prens la deſſus, & cõmance de le tancer, qu'vn homme ſage comme lui, ſe fut laiſſé tant engeoller, que d'eſperer pouuoir tirer, ou faire l'or d'vne matiere, n'ayant en ſoi aucune humidité ſubſiſtante, qui ne ſe cõſume par le feu; & que, comme les vrays Chymiſtes inſiſtent tout par tout, il eut creu, que par artifice, on peut d'vn Aſne faire vn Homme; qu'ayant eté deceu vne & deux, voire plus de cinquante fois, il ſe fut voulu ſi fort attacher à ſon Raymond Lul-

le vray philosophe de parole, que de n'auoir autre creance qu'à luy. Mon homme à cés motz tout hors d'haleine, a guise d'vn qui par mégarde se laisse choir en l'eau froide: Ie vous suplie (me dit-il) qu'en quittant cette langue françoise, que ie conois bié n'étre vrayement la vôtre naturelle, ains empruntee ou bâtarde, vous me faciez l'honneur de parler Italien. Ie desirois de sauoir pour vn prealable celui, qui le pouuoir auoir imbibé de cette creance, que ie fusse Italien. Nul me dit-il, mais ie sais asseuremãt, que vous étes nay, ou de longue-main nourry en Italie. Ie n'aduouë pas, dis-ie, d'étre Italien de naissance, ie le serois plûtot d'affection: car ie m'agrée infinimãt aux amitiez de cette nation, & vous apprens, que le grand & libre commerce, que nous auons par tout auec eux, nous entretient en

cette vnion, comme gens seulemant separés par le bras d'vne petite riuiere. En outre, mon humeur m'encline d'aymer vniquemant les seruiteurs Italiens, leur honéte maintien, & leurs fidelles seruices m'en rendent amoureux. Quant à l'opinion qu'il à conceu de mon origine, ou de mon education, ie le prie de la perdre comme erronee, & aussi vaine que l'Alchimie de Lulle, & la sienne sont vaines, & contemptibles. Ie le presse de se demetre de telles imaginations, & des promesses de son Lulle, n'ayant leur mire, qu'à tenir en haleine les plus auides. Il me répart en soupirant (cela me le faisoit toujours mieux admirer) & me dit: Ne renoncez point ainsi à l'Italie, pour autant, que si de mes yeux ie vous eusse veu naître en autre pays, vous ne me sariez faire changer de creamce. Que s'il

s'il vous plait de me faire tant de courtoisie, que de me dire franchemant de quel lieu d'Italie vous étes issu, ie vous feray part sans métir d'vn secret le plus beau, le plus rare, & outre ce, le plus vtile, que i'aye: bien que ce me soit le seul fruit recueilli de tát desueürs, de veilles, & d'impausesmises en cét Art. Ie lui dis tout court, qu'il n'y auoit homme au monde, pour le respect duquel ie voulusse attester vn mensonge; que ie n'étois point Italié, que mon extraction ni ma patrie, ne me faisoient point de honte; que me reconoissant assez illustre de ces deux côtés i'auois nôtre noblesse en telle estime, que sur le champ ie quitterois pour moins d'vn fétu son beau Realte, quoi que richemant peuplé de magnifiques Mercadans. Au reste, que ce n'étoit là sa meilleure excuse, veu qu'il me pouuoit reputer Italien, ou
Ber

Bergamasque, s'il vouloit; mais, que s'il me faisoit cette grace ie lui baillerois son change d'vne autre chose aussi belle à voir, & d'autant d'vtilité, que la siene: ou si mieux il aimoit de l'argent, que ie lui en baillerois; desirant de sauoir pour tout fondemãt ce qu'il cuidoit de pouuoir faire auec son inuention.

CHAPITRE XLIV.

Suitte des discours tenus auec le Maître de la verrerie. Quelques propos de l'Alchimie. Trait de raillerie d'vn Florentin contre ce Maître Venitien, sur le mot de Remonder.

LE verre, me dit-il, dõt vous voyez sortir tant de beaux ouurages, appellez crystalins, est tout fabriqué de Soude. Quoi? pensez vous, que la fon-

te en soit de crystal? nullemant dis-ie, car ie ne suis pas à sauoir, que le crystal se peut liquefier: mais non en telle sorte, qu'il soit maniable, ou se puisse commodemant étandre auec le souffle. Ie n'ignore non plus ce que Pline a cotté en son histoire, parlant des Indiens, qui du verre font le crystal, & pour le colorer, ils font vn mélinge auec de l'allum, des pierrettes brillantes, & des metaux mémes. Ie lui demáde derechef, si ce sien verre, lequel, à la verité, paroissoit plus net, & quelque peu plus lucide, que le nôtre cómun, étoit traittable au marteau, estimant qu'il sceut, que du tems de l'Empereur Tybere, l'inuention en fut mise en euidance. Il me nia cela; cómant donc, lui répons-ie alors, les pores ne sont-ils pas si pres à pres, & cette solide composition ne retient-elle pas toutes liqueurs distillees, pour acres,

&

& penetrantes, qu'elles soient? Il le nie encores, en me disant, qu'à Venise on faisoit des eaux si fortes, que le verre de cette fabrique ne les saroit comporter; d'autant, que comme tout verre est de soi frangible par excellance, celui cy l'est par dessus les autres. Apres tout cela, ie me feis môntrer leur matiere, nō encores presentee au feu: de sorte, qu'on m'apporta des cēdres, comme noirâtres. Ie demande en les maniant, si les autres ouuriers de Muran vsoient de semblable drogue, il me repart, que ce n'étoit là sa composition, que pour l'heure ils n'en auoiēt de preste: mais qu'au deffaut d'icelle, ils s'aidoient de la Soude equipollante à sa matiere, & que le commun des ouuriers de Venise ne la faisoient pas comme la siene, ains qu'ils se seruoiēt tous de la Soude. Quāt aux lieux d'où elle est apportee, il n'en sauoit donner

comte: Ie permettray libremant, disie, que l'on me reproche mon ignorance sur cette vôtre secrete impostu-re tres-auantageuse pour vous, mais de nul proffit, & de grande dépance aux autres: non plus auray-ie du regret d'étre priué de voz inuantions, desquelles ie ne puis me preualoir en mes vsages, ni le reste des hommes, pour ses commoditez. Au demeurant mon Maître, voyant vôtre courtoisie, bien que n'ayez voulu vser de la miene, ie vous baille ample pouuoir de m'interroger franchemant sur tous les points, que desirez sauoir de moy. Il se prend à protester Dieu, & les Saints, qu'il receura pour vne faueur signalée, si ie lui declaire seul à seul, ce que i'entendois de la Quinte-essance de Lulle, & que toute sa vie le souuenir de ce bien fait lui viendra au deuant. Car auec ce seul medicamant,

non

nõ auec autre, il se prometoit de guerir en peu d'heure toute sorte de maladies, en ayant autrefois fait l'épreuue en quatre persones tant seulemant, desquelles l'vne fut remise en moins de rien; les autres trois s'en trouuerent tres-mal. Par ainsi, qu'il iugeoit, q̃ Lulle auoit entendu quelque autre chose, bien éloignee de celle, qu'il mõtroit en apparẽce. Ma repartie fut, qu'il deuoit sauoir au prealable, que cette Quinte-Essance, qu'il appelloit, étoit si sublime, & si excellante, que son intelligẽce n'étoit du gibier des faiseurs de verres. Car cõme le Ciel, que nous voyons vuide, & denüé de ses ornemans, n'auroit de soi aucunes facultez ni influances, sans cés étoiles admirablemant clouëes; & arrangees en ses hautes voutes. De méme est il absolûmant necessaire, d'auoir vne conoissance vniuerselle de la varieté des

choſes naturelles. En outre, s'il me vouloit écouter, & croire, il iugeroit, que ny Lulle, ni Iean de Roque-taillade (lequel a plus curieuſemant écrit de telles matieres, dont i'ay les liures riere moi, depeintz en beaux charactęres) n'ont entandu, autre ſinon l'eſprit, ou l'ame du vin dointee, & amandee par leurs œuures treſ-longues, & cõfuſes. Ie n'ignorois pas, que les Philoſophes Chymiſtes auoient accommodé à leur Pierre le nom de Quinte-Eſſance, attandu, que cette Pierre eſt terreſtre, non aqueuſe; qu'elle participe de l'air, & apres du feu, receuant en dernier lieu vne forme, & faculté diſſemblable à tout cela. Ores parce, qu'en ſoi elle ne rapporte aucun des quatre elemans, ils l'ont appellee vne cinquiéme matiere. Car puis, qu'elle s'en volle toute en poudre, & qu'on ne peut pour tout en tirer aucune va-

peur, ie tiens, qu'vn homme ne saroit parler pertinemmant, & dire qu'elle participe de l'eau, ou de l'air, moins encore de la terre, & du feu : voyant, qu'elle est liquefiable. Neantmoins cette Pierre imprime, & produit ses effetz & choses homogenees, ou semblables a elle, mais n'attire, & ne retiēt rien pour tout de leur faculté, comme l'on fait trop mieux, que fait le vin, l'eau de vie, ou l'esprit du vin, que Lulle veut étre la Quinte-Essance. Ie sais y auoir certains liures Italiēs, lesquels, interpretans Lulle on dit. Prenez du vin, comme il est rouge, prenez de l'or, cōme il est rouge, l'or toutefois n'est pas rouge: Mais accordōs, qu'il le soit, commant expliqueront ils ce mot du méme Auteur, ou qu'il soit blanc; sauoir mon s'ils entandront de l'agent, mais rien n'est moins argent commū, que l'argent des Philosophes. Com-

mant encores prendront ils cés motz: Et distillez d'iceluy l'eau de vie. C'est chose tres euidante, que de l'or nous ne cerchons, qu'vne certaine substance, qui soit vrayemát examte des loix, & du pouuoir du feu, & à l'opposite Lulle nous apprend, que cella là est la meilleure eau de vie, que l'on void plus vîtemant flamber au feu. En fin, apres auoir remôntré beaucoup de choses à ce personage, que ie ne voudrois étre ici inserees, attendu qu'elles sont tres-aisees à trouuer à quiconque voudra iettrer sa veuë sur les liures de Lulle, ie le rendis capable, que cette Quinte Essance ne se deuoit selon mon iugemant tirer d'ailleurs, que du vin; mais en sorte, que de cés autres matieres, il s'en pouuoit vrayemant épraindre comme des Quinte-Essances. Au reste que celle du vin ne pouuoit onques nuire, ains qu'apres en

auoir

auoir pris vne fois, ou deux au besoin, la nature l'appete d'elle mémes: comme il se void iournellemant: mais, qu'il s'en failloit bien, que tout ce que Lulle en à couché fut veritable. Par là peut on inferer, étre requis à cette sciance vn iugemant bien meur, & bien rassis, versé en la conoissance de tāt de diuerses choses, que les détourbiers de son art ne lui permetoient d'acquerir auec gueres de cōmodité. Par tant le but de mes remonstrances étoit, de le faire abstenir d'or'en là de telles enteprises, comme excedans sa portee, & s'il en deuoit auoir quelque succez, qu'il ne lui seroit par trop heureux. Ie ne me puis retenir d'adiouter à ce compte vn ioly trait, & de bien bone grace, que i'appris en cette méme verrerie. Il eut fait rire le plus grand Agelaste du monde. Il y auoit là dedans vn ouurier Florantin, qui

pour l'excellance de ſa main gaignoit des bons gages à ce métier. Cetui cy, comme la raillerie des Florantins eſt toujours importune aux Venitiens, ayant ſi ſouuant entendu repeter à ſon Maître le mot de Raymonde, acheue vîtemant vne fiole, qu'il ſoufloit encores, la quittât là, s'en vient tout doucemât à moy, & me dit bas à l'oreille, Monſieur, ſans mentir nôtre maître à tant Remondé, qu'il ne lui reſte plus rien à Remonder. Cela dit, il s'en retourne à ſon ſiege. Ce mot me chatouilla le ſens bien plus gaillardemât, qu'il n'auoit penſé : pource qu'en nôtre pays on dit Remonder ceux, leſquels apres auoir vendu le blé, qu'ils auoient ſerré au grenier pour nourrir leur famille le long de l'annee, vendent encores la mangeaille des poules, pour grabeler ce petit profit, lequel eſt moins, que rien. L'alluſion de

ce mot prẽd sa pointe de ce, que chez nous telles vaneures, ou criblures des blez reseruees pour les Poulliers sont appellees *Remondilles*, & de ce méme rencontre deriue vn autre brocard bien plus sanglant ; car on dit ceux là auoir Remondé, qui ont brauemant fricassé leur cheuance. Que si ce bon mot a la méme grace en langage Florentin, qu'il à en nôtre Prouençal, & si ce trait auoit visé à drapper sur la sottise, ou infortune de son Maître, ie meure, si le caquet des Grecs en à tiré iamais vn plus cuisant. Ces propos m'ont coulé de la plume, partie par humeur, partie par necessité, affin de faire voir, que le nom de Soude est familier aux Italiens : bien que ceux-cy ne sceussent dire au vray, si cétoit vn animal, ou vne pierre. Ie ne feray dõc trop mal de coucher icy ce, que noz gens en sauent.

CHAP.

CHAPITRE XLV.

Où, & commant s'ensemance la Soude: Commant on la fait resoudre, & reprendre en paste.

I'Ay écrit au liure precedant, que le Rône orgueilleux en ses flotz trop voisins la baille souuant belle à noz chams, & ne laue seulemant noz terres heureusemant semees, & le labeur de noz bœufs, ains demolissant noz chaussees, les submerge, & les couure de fons en comble. Quand tel malheur aduient, la plaine, qui le reçoit en demeure vnie, & tout par tout égale comme si le niueau y auoit passé, si en quelques endroits du terroir à des petits tertres, ou des mottes plus haut éleuees, à méme, que les eaux se sont retirees en leur vase ordinaire, les lieux bas se trouuent comblez d'vn limon

limon de l'épaiſſeur d'vn pied, tres-gras, & tres-fertile, que noz gens appellent *ſubre-poſte*, comme qui diroit *ſurpoſte*. Sur cette terre limoneuſe toute cruë, ſans étre mouuee ni demy, on iette la graine de ſoude. En tant, que l'humaine preuoyance le permet, on n'vſe d'autre obſeruance, quant au tems: ſinon qu'on le choiſit tellemant diſpoſé, que les huit iours apres ſon enſemancemant ſe paſſent ſans pluye, ni vent, d'autant que les pluyes roulent la ſemance de haut en bas, & les vents faiſans piroüeter le grain, entrainent quant & eux tout ce, qu'ils rencontrent de plus leger. En ſorte, que par l'importunité de l'vn ou de l'autre, elle s'accumule toute à vn tas, & ainſi vn côté de la terre ſe trouue ſurchargé, & ſuffoqué de trop de ſemance, & l'autre trop écorché en demeure vuide. La ſoude peut étre bail-

lee à la terre ſur la fin de l'Automne, ou en hyuer, voire au Printems, ſi l'on veut; ſi biē, que i'appellois vn bon ſot de Ménager vne vraye ſoude, parce, qu'il n'auoit aucune conoiſſance de la culture, ni du tems. Cette herbe eſt enleuee au commancemant du mois d'Aouſt, pēdant lequel on la met ſeicher ſur dés aiz. I'eſtime, que c'eſt pour lui faire rendre tout ce, qu'elle a d'humeur aqueuſe. On creuſe emmy les chams vn large fonceau, dans lequel eſt enchaſſé vn grand vaiſſeau de terre, fait d'vne argille forte, & bien cuite, & tout ioignant ce vaiſſeau ſont cruſez en rond pluſieurs trous, ſeruans de ſoûpirails à donner air aux feux, & aux flammes, ardammant allumeés. Là iette-on cés plantes, les vnes apres les autres. L'herbe là dedans en moins de rien ſe fond, & ſe reprend de méme en vne certaine paſte; & reſſamble

propremãt à l'écume du fer en la forge,fors qu'elle eſt vn peu plus époiſſe, & tranſparante, repreſantant ia par ſa polliſſeure le verre mémes. Mais l'inuention de couurir ce vaiſſeau tout au tour, & y faire par deſſus comme vne cheminee, tiree en pointe, auec des aiz,ou des tetz de tortuës paluſtres,eſt tres-anciene, affin d'empecher, que la pluye fondant d'en haut, ou les flammes reantrans la dedans n'y faſſent du degât. Vne ſeule plante de Soude réd ordinairemant vint, & par fois trente liures de cette paſte; dont les cent, que nous auons deuant dit, faire le quintal,vaut vn écu d'or. Les faiſeurs de verre menuiſent, & broyent par apres cette maſſe pour la mélanger, comme ie penſe, auec d'autres choſes plus belles, ſelon l'induſtrie des œuuriers. Quant eſt de nous, nous voyons de tous côtez aborder des Marchands

chands, non de la France seule, mais d'Espaigne, & d'Italie pour l'acheter.

CHAPITRE XLVI.

Rapport, & Reuenu de la Soude. Les fermes au terroir d'Arles baillees au quart, & pourquoi.

QVant au rapport de la Soude, ie suis memoratif d'auoir autrefois veu es liures iournaux à feu mon Pere vne chose assez digne à raconter. Il auoit baillé à ferme vne sienne possession en l'Isle d'Arles à vn certain laboureur, sous telle condition, que de tous les fruitz y reuenans, il en auroit la quatriéme partie, & le sur-plus demeureroit au proffit du fermier. Bien que de prim'abord cette maniere de contracter, ne semble d'étre güeres à l'aduantage du Maître, elle étoit pour-

pourtant fort vsitée en ce tems là. Car ez terres plus hautes du méme terroir d'Arles, l'endroit où elles rédent beaucoup moins, ie sais, que par pacte expres, on y perçoit la moitié du reuenu. Toutefois, pour lors les Metayers ne prenoient les fermes a autre conditió, qu'à celle du quart, & n'en vouloient de rien surhausser le prix. La cause n'étoit selon mon aduis trop iniuste, ni trop aduantageuse pour eux : Car le fermier y ayant contribué tout son trauail, fourny à tous les frais, & baillé à la terre la semance mémes de son propre, ioint qu'alors le Rône faisoit si souuent des siennes, qu'auec ses importunes inondations, il tuoit tout, par tout les blez, sortans ia heureusemant de leurs tuyaux ; si qu'il falloit par necessité ; que maintefois de la premiere année, ni rarement de la deuxiéme, ni encores de la troisiéme le

Metayer iouït d'aucun reuenu de sa terre, & pas moins, auoit-il à recommancer ses labeurs, refondre ses dépans, & resemer du sien ses infortunez gueretz. Partant s'il y échoit de la perte, elle étoit toute sur ses coffres, fors celle que le Maître receuoit, en ne receuant rien. C'étoit donc la cause, que les prix des fermes leur étoit ainsi rabaissé: encores n'y vouloient ils entendre, si au moins on ne les leur allongeoit pour le tems de cinq annees; se confians, que leur ménage n'iroit en ruine totale, si de cés cinq recoltes, ils en pouuoient iouïr d'vne à souhait. Que si des cinq ils en auoient deux bónes, à peu de là, vous auriez veu leuer les cornes à cés Ménagers, se prodigans à des dessains asseurez, & en leur ame condamnans aux ceps le Rône, & la fortune. Soudain auec la fourche (chose tres-odieuse) ils chassoient la rusti-

sticité de chez eux, & comme ayans mangé la rose, d'ânes, qu'ils étoient, ils deuenoiët des Apulees ; tousiours pro-ueuz d'vne bonne troupe de chiens, & à quel prix, que ce fut des meilleurs cheuaux du pays. Car d'en tirer aucun de leur haraz, ils s'en fussent hon-toyez, pour ne les croire assez legers à leur gré. Moins se fussent ils comman-dez de tenir des oiseaux, s'ils n'eussent fortemant craint de faire trop les effe-minez.

CHAPITRE XLVII.

Description d'vne inondation memorable de la riuiere du Rone. Chasse en l'eau. Chasse aux Loups.

OR affin de faire voir comman en leurs fortunes i'ay sceu com-patir, & me conioüir auec eux. Ie dis,

qu'au tems, dont nous parlons, il arriua, qu'vne annee ce fons de mon Pere extraordinairemant inondé des eaux ne rapporta pour tout aucuns fruitz des grains ensemancés. La suiuante eu égard aux deffautz precedans, & à la nouuelle esperance, que sa culture mieux soignee nous pouuoit promettre d'vne meilleure saison, à l'entree de la prime-vere, que les blés s'étoient si heureusemát affranchis des morsures de l'hyuer, que leurs fueilles nous couuroient ia les sillons, on veid en vn momant les eaux du Rône tellemant enflees, que cett' annee là ayant par tel écládre retenu le nom de l'Annee du grand Rône, est encores memorable iusques à huy. Vous eussiez alors entádu toute la ville bruire d'vn cruel murmure, & vous eut étoné l'horrible tumulte d'vn monde de gens, s'affligeans les vns les autres, de

voir

voir ia deia leurs murailles, ez endroits les plus bas, ne se pouuoir tantôt plus defandre, contre l'impetuosité de cette Riuiere. Qu'est que noz citoyens eussent fait? Ils abandonent la ville; accourent aux chams; & où la chaussee periclite, ils la soûtienent deux iours entiers. Tout se passe encores d'vne fortune égale, on ne repose ni iour, ni nuit. On soulage les plus harassez, & recreus par d'autres tous frais; & les affamez par d'autres, que le manger, & le repos auoient remis. Le Rône nous fit voir trois iours apres l'orgueil de ses flotz si haut mõtez, qu'ils surpassoient les plus hautes chaussées, & l'eau d'vn horrible son roulant ses gros boüillons sur elles, auoit raui aux nôtres tout ce peu d'esperance, qui leur pouuoit rester, pour la conseruer: ne saichans bonnemant, où asseurer leurs pas, en des lieux si

gliſſans, & humides ſans danger de ſe perdre. Partant on fit ſigne à châcun de ſe retirer où il pourroit. Voyla ſoudain gaigner au pied les vns trop tôt, les autres trop tard ; d'autant qu'vne bonne partie de la chauſſee priſe, & ſappee par pied, ſe renuerſa: ſi qu'en ce deſordre les vns ſe ſauuent à nage, les autres s'accrochent à des arbres, attandans, qu'on les veint accueillir auec des Eſquifs. Cepandant toute la ſurface de l'Ile contenant quarante milles en rond, eſt couuerte d'eau. On ne void que voler bateaux ſans nombre pour deliurer les aſſiegez dedans leurs granges, ſaillans par les fenetres, & là ceux qui retranchez en leurs bâtimás de meilleure étoffe, ſe faignoiét exans de la peur, les bateaux ſeruoiét à leur porter des viures. Ores pour gauſſer vn peu auec Seneque, puis qu'on ne voyoit pericliter le Monde

en

en ce deluge, ni nous particulieremãt, ausquelles le Ciel tourna tel esclandre en quelque bon-heur. La louue halétante nageoit, non parmy les brebis (d'autant qu'à l'instant, que ce danger fut present, on auoit fait passer le gros, & le menu bétail ez lieux les plus eminans) mais bien parmy les troupes innumerables des conils, & de lieures: nageoit aussi le Renardeau pantelant de peur, & preuoyant, que bien tôt il auroit plus à boire, qu'à manger. On alloit à la chasse auec cés esquifs, chasse voiremãt vn peu étrange, mais non inusitee parmy nous, nous trouuãs en telles détresses. Celle aux loups étoit la plus agreable, pource que couchans leur reste, pour sauuer leur vie, ils étoient rudemant chargez à coups de rams, & de perches. Quelques tertres, qu'on voyoit paroître hors de l'eau fourmilloient de toute sorte de

 gibier.

gibier. Il fut prohibé par vne criee de ville de lâcher les chiens ez lieux cōme céla, ou d'y chasser à autre, qu'aux loups; de peur que le pays ne se trouuast tout à coup desangé de chasse. En telles terres le combat auec les loups ne fut sans effusion de sang: car on en tua plusieurs, que le desespoir auoit armé d'vne horrible cruauté. Là les ruses, ou la malice de cét Animal furét reconuës plus grandes, qu'on n'eut pensé; car vne troupe d'hommes, mōtez sur des esquifs, s'étant mise aux aguets, iugeant que les loups à méme, qu'ils se verroient assaillis du côte de terre, se ietteroient dans l'eau à corps perdu (comme se sont leurs ruses ordinaires) s'apperceut, qu'ils ne tournerent iamais leur veüe du côté de l'eau, pour prendre la fuite. Soit que ce fut, qu'ils presentissent, combien loin il leur falloit aller regaigner la

terre, soit que du bord ils eussent contemplé la boucherie, qui se faisoit de leurs freres, abandonnez à la mercy des ondes.

CHAPITRE XLVII.

Le reuenu, que la terre ensemancee de Sonde porta l'annee de cette grande inondation du Rône.

MAis pour quitter mes huy cette chasse à l'eau, & retourner à celle de la terre; parlons de ce, qui duit à nôtre suiet. Vint iours apres ce deluge, les eaux se retirerent, & nôtre Metayer affligé d'vn tel éclandre, suiuy de la perte totale de ses fruits, s'é veint trouuer mō Pere, lui protestant, qu'en son auoir, & en son ménage, il étoit ruiné de fons en comble; qu'il auoit quasi doublé sa semance, & ses frais;

parce que les chams n'auoient rien rapporté l'année precedante; que les blez auoient eté si mal grenez, qu'il auroit eté contraint, de remetre ses guerez en culture; si que pour soy, & pour les siens, il étoit à nud, comme vn ver de terre, qu'il n'auoit ni moyés, ni resource, sinon celle, que son ayde, & la commiseration de sa disgrace luy feroient esperer. Mon Pere lui commanda de prendre courage, promettant de l'assister de ses facultez, pour releuer sa maison. Au partir de là, qu'il trouuoit bon de ietter de l'aueine à la premiere raye; à ce qu'au moins il ne perdit point le rapport de toute l'annee; & ce ez terres, où la graisse du limon étoit plus haute: que pour ce faire il luy préteroit dequoi semer, & de l'argent tout ensemble. Le Metayer repart, & dit, que le fons, pour étre gras & argilleux, lui sembloit trop humecté, & suiet à s'entr'ouurir, ce qui le

rendoit tout à fait immaniable au soc, & à la charruë. Il lui demanda permission de ietter plûtôt de la soude, l'assurant qu'elle venoit toujours bien ez fonds, & solages frappez de tels sinistres accidens. Mon Pere tres-intelligent en telles affaires le lui permit, & le secourut liberalemant d'argent, & d'autres commoditez. Au bout, comme il estimoit ses affaires n'allerpoint trop mal, quant il pouuoit retirer de sa terre deux cens cinquante écus par an de rente. Il arriua, que son carat de la soude ensemancée, qui n'étoit, que la quatriéme partie, reuenant à lui du total, monta iusques à la somme de mil cinq cens écuz. De là peut on iuger, quelle opulance le Metayer eut de ces trois quars. Aussi par auanture étoit il perdu, s'il n'eut perdu. On void pour le iourd'huy en cette Isle plusieurs terres ensemácees de soude; & bien que

le limon ne rencontre toujours si pláteureusemant; on ne laisse pourtant d'en semer ez lieux palustres, & marécageux: mais c'est auec plus de frais, & moins de reuenu.

CHAPITRE XLIX.

Du saffran: comme en tous lieux il vient facilemant, & sans culture.

IL n'y a gueres de contrees au monde, où l'on ne puisse s'engeancer du saffran, tenant quelque rang d'honneur parmy les plus clairs reuenus de noz terres. A saint Maximin en Prouence se trouuent plusieurs, qui en recueillent tous les ans les cent cinquante liures, & son prix est à trois écus d'or la liure. Son herbe est fauchee en la Prime-vere; & le foin en prouenant mis dessecher en eté, n'est pas à reiet-

ter pour son vtilité. La nouuelleté d'vn cas, qui m'arriua me mit en admiration, & me feit iuger auec quelle facilité il paruient en tous lieux. Estát à Paris i'achetay d'vn iardinier quelques oignonetz de saffran, pour les fourrer en vn coin de iardin, que i'y auois enrichy de mille plantes curieusement ramassees: comme ie les eus mis reposer sur certains aiz dedans ma chambre, où par mégarde ie les laissé l'espace de quelques iours. A peu de là m'en estát ramanteu, ie les trouuai tous germez. En quoy admirant les effetz de la nature, & comment elle à bonne main à faire les choses à propos, & en son temps: (car c'estoit en Automne) ie me resous d'attendre le succez de ce germe. Voyla qu'en peu de iours, tout autant d'oignonnetz, que i'auois, quoique rongez des souris en plusieurs endroitz, pousserent de

leurs

leurs iettons de tres-belles fleurs de couleur bluë.

CHAPITRE L.

Du Corail. L'Auteur, contre l'opinion du vulgaire, soûtiēt le Corail étre dur aussi bien au dedans, comme au dehors de l'eau: Raisons, & experiances de l'Auteur.

AV regard du Corail, noz Mers selon le témoignage de Pline mémes, nous en fournissent des grāds, & amples reuenus. Il écrit, que le plus loüable se trouue és Isles Stoëcades. Ie pourray par auanture faire voir, que ç'a été vne pure temerité à tous ceux de l'antiquité, lesquels sans prendre la peine de s'éclaircir sur les épreuues, que leurs deuanciers auoient faites, ou qu'ils eussent peu faire eux mémes, ont

ont indifferemmant creu, & publié par tout, que le Corail étant dedans l'eau, est mol, & souple, cōme de l'herbe verte; &, qu'à l'instant, qu'il en est dehors, il deuient aussi dur, & solide, qu'vne pierre. Ouide au quinsiéme de sa Metamorphose l'asseure fort librement, en disant,

Sa tige encores mol croissoit dessous les eaux:
Mais au premier mommant, qu'à l'air
on fait paroître
Son brāchage tout frais, on reconeust son être
Se conuertir en pierre, &c.

La banqueroute si fréquante, que ce Poëte a fait à la verité, lui à possible causé vne telle effrōterie. Dioscoride, & Pline en ont parlé auec plus de modestie, que n'a fait la cohorte des Medecins, laquelle depuis tout ce tems là en a écrit tres-audacieusemant: mais bon Dieu! auec quelle impudance! Pour moi, j'e suis là logé, que de croi-

re,

re, qu'vn, qui se méle d'écrire ne fait iamais sagement de rien proposer, si de tout son pouuoir il ne tache de credir son dire par des témoignages bons, & vallables. L'experiance les a-uoit peu instruire de ce fait, il s'en de-uoient donques seruir pour vn allegué. Ie suis memoratif d'auoir autrefois démaré du port de Marseille, pour m'égayer auec les pécheurs du Corail, & d'auoir auec eux fourré la main bien auant dedans l'eau, affin de le toucher, & faire l'épreuue en le maniant, de ce qu'il étoit au vray; d'autant que iusques aux simples femmelettes nous font acroire par vn bruit commun, que cela est. Mais ainsi Dieu me soit en ayde, ie le trouuay aussi dur, que pierre. Ie vois là dessus les Medecins se leuer, & dire que la surface de l'eau est alteree par le trop d'air, qui la penetre. Vne inuention me vient

maintefois en l'Idee, & me repans de ne m'en étre aydé en ce tems là, comme de la meilleure, & plus asseuree de toutes. C'étoit de la Iauge des Plongeons. La distance des lieux, qui me retient, à mon grand regret aujourd'huy si éloigné, me priue, & me contraint d'abstenir de telle experiance, & de la differer à vne autre occasion, pour la faire mieux à propos. La chôse est aisee à épreuuer, & attester à qui que ce soit; pourueu, que les Medecins subtilisans la matiere à leur accoûtumee, ne dient, que cet arbuste est de telle nature, que la priuation de l'eau le petrifie en vn momāt; & pour peu, qu'on le manie, l'eau se retire, & fait place à cét air, qui l'encerne, & par consequant, la partie touchee contracte cette pierreuse durté. Ie ne fais quant à moy, y auoir rien en la nature, qui se produise en vn instant. Pos-
 sible,

ſible, qu'on m'oppoſera les coques des œufs, moites, & molles à méme, que la poulle les a pondus. Certes pour ce chef là, les qualitez ne ſont pas égales, d'autant, que les coques ſont fort tenues & deliees, & rien que le froid (dont le propre eſt de rétraindre) ne les peut mieux, ni plutôt penetrer; où à l'oppoſite, la matiere du Corail eſt maſſiue, ſolide, & impenetrable, à raiſon de ſes pores mis ſi pres à pres. En outre, ie me ſuis contanté au poſſible de voir vne fois à l'œil, & toucher au doit ce, qu'on veut dire des coques des œufs; tant ay-ie eté curieux de ſonder les ſecretz de la nature, auant, que d'en écrire; mais c'eſt choſe, que ie n'ay onc ſceu apperceuoir. Ie feis faire contre la muraille de mon Poullier des iûchoirs tirez en biais, & auec vn peu de foin ſuſpandu en l'air par vn engin, lequel pour ſon peu

peu d'importance ne ſe peut, & ne ſe doit repreſanter. Ie mis tant de ſollicitude & de peine que ie pouuois affin de voir pondre la poulle; comme ie feis; d'autant que l'œuf par ſa peſanteur, & mon artifice gliſſa aſſez auant dedans ce foin: & tout d'vn ſaut ie me rué ſur la poulle, que ie chaſſe d'vne main, & de l'autre ie prens mon œuf. Ie ſentis voiremant, ie ne ſais quoi, de moite, & delié, comme vne tendre fleur, que l'air voiſin deſſeicha, & aneanti des auſſi tôt. Or à meſure, que ie voulois tenter, ſi l'œuf ſuiuroit ma main, que i'ouure, & ferre ſouuant afin de voir, s'il obeïroit, ie ne peux pour tout reconoitre autre choſe. Ie ne ſuis à ſauoir, que les poules outrees de graiſſe font des œufs, dont les coques ſont ſi tenues, & molles, qu'elles ne contractent iamais aucune durté; côme i'en ay veu pluſieurs, mais auec

tout cela, elles retienent l'œuf. Possible, que cette humeur, que i'ay dit d'auoir senty, cõme vne tendre fleur sur cet œuf, fera croire aux mieux experimantez (comme si sans épreuue les hommes cuidoient soulager la nature en ses trauaux) que les œufs sur le point de leur ponte, sont ainsi mols, à ce que la poule sente moins de douleur. Ce sont des raisons maintesfois balancees à part moy. Ie ne veux pas decider, si céla est parfaitemant reconoissable, ou non; mais c'est bié chose tres-claire, que rié n'est de si humain, & gratieux, que de secourir la nature en ses œuures, au moyen de noz opinions, quoi que vuides d'experiance. Or en la productiõ du Corail, ce n'est pas soudre la question d'aider, ou de gratifier la nature, par des excuses cõme cela. Parquoi ie dis derechef, que ie suis touiours en doute, si ce bruit vul-

vulgaire vole ainsi indifferammant, non côtre le iugemant rassis des seuls Medecins, ains par dessus toutes les coniectures possibles à faire. Pour mô regard, le fait me semble si incroyable, que ie ne m'aduoüeray iamais vaincu par aucunes ratiocinations, si ie ne touche au doit premieremant ce dequoi il s'agit. La péche mémes du Corail est bastante pour les conuaincre, & pour leur faire confesser sa dureté. Car à méme, que les filez l'ont aggraffé, les pécheurs appliquans toute leur force à l'arracher, le tirent tout par morceaux, & quelque fois entier adherât encores aux bris du Rocher. I'estime donc, que s'il étoit vne herbe molle cachee dessous les eaux eludât les trous des filez, il sortiroit tout redoublé, & entr'ouuert. A tant i'estime, que le Corail rapporte ie ne sais quoi du naturel des Huîtres, des Coquilles,

& semblables, que l'on void comme immobiles, nonobstant leur accroissemant. Toutefois persone que ie saiche, n'a encores trouué leur test plus mol, ou plus souple au dedans, qu'au dehors de l'eau.

CHAPITRE LI.

La pêche du Corail. Engin à pêcher le Corail. Ruses des pêcheurs. Corail rouge, & blanc. Facultez du Corail.

TElle doncques est la péche du Corail. Contre deux gros Leuiers d'vn bois massif, & robuste, de la longueur de quatre pieds, vnis en croix, on attache des filetz bien forts, & lõgs de douze pieds; & en la commisseure de cés deux bâtons, & comme au centre de la croisee, est suspandu vn plõb, pesant cêt liures: châque bateau à part

soy

ſoy entraine vn de tels engins iettez en mer à meſure, qu'elle eſt en bonace. Vous voyez démarer du port de Marſeille cinquante, ou cét pécheurs de compagnie, portás des viures pour huit iours. En cét equipage, ils ſinglét en haute mer, s'éloignans par fois de la terre quelques cent milles, & dauantage. Cependant l'engin accroché à tout vn gros cable au bateau, ne faiſant pour cela pas moins de chemin, ſuit touiours; de ſorte, que rencontrant les rochers, où s'engendre le corail, ſans rien s'arréter, il va friſant leurs crétes péle es, iuſques à tant qu'il s'empétre auec le corail, ou le corail auec lui. Le vogueur ſentant ſa péche aſſeuree, deuuide en ſecret, & habillemant, comme il à appris, ſa maille, qu'on appelle, & en l'allongeant tant qu'il peut, vogue bien loin delà, diſſimulant ſon bon-heur par ſa contenance.

nance. Car à cet effet,ils portent quãt & eux prouision de longues cordes,& assez deliees, pour en allonger les cables. A méme, qu'ils sont auancez en mer,sous couleur d'autre chose,ils feignent de faire alte, & se sentans hors de veüe de leurs compagnons, à l'ayde de la maille, leur seruant de guide, reprenẽt leur route iusques à ce, qu'ils ayent r'attaint leur cable. Cela fait,ils tirent, hors de l'eau tout leur engin, où le corail se trouue accroché. Ils ont en ces affaires vne telle routine, que sans auoir laissé aucun signal en mer, ce qu'aussi bien ne peuuent ils faire, ils recourent,comme il leur plait, vers le rocher. Si l'vn deux se trouue vne fois porté sur vne créte plantureuse en corail, il est riche pour tout le tems de sa vie;parmi ce,qu'il soit accort à ménager sa fortune. Car s'il arriue, que les autres en ayent tant soit peu de co-
noiſ-

noiſſance, en moins de deux iours la foulle des pécheurs vous a épampré ce rocher, pour toffu, & peuplé, qu'il ſoit. Du Corail, nôtre mer ne conoit ſinon le rouge, & le blanc; tous deux couuertz d'vne croûte griſe tres-deliee. On le polit, cõme nous le voyõs, auec vne Bruniſſaire appropriee à cela. La liure du Corail au cours ordinaire vaut trois écus. Galien & les autres deuant lui, ont écrit, que le Corail appliqué ſur vn eſtomac mal habitué le ſoulage grandemant. Les experiances faites depuis par les modernes nous le môntrent encores mieux. Noz gens le portent attaché au col, pour vn preſeruatif contre pluſieurs maux. D'autres pour vn ſingulier remede baillẽt à boire aux malades de ſa poudre biẽ deliee, & auec des merueilleux effetz font ſeruir le ius, ou il aura bouilly.

CHAPITRE LII.

Des Cannes de succre. Du poiure, Cotton, gerofle. Canelle.

N'Auons-nous pas donques assez dequoi admirer les raretez de nôtre Prouence, se mônrant si indulgente, & liberale, que de nous faire germer tres-heureusemant les Cannes, dont on fait cuire le succre, plantees cés dernieres annees. C'est icy la deuxiéme de leur accroissemant, & ne les couppe-on, qu'à la troisiéme. Partant, ie n'ay encores peu sauoir la qualité du succre, qu'elles nous rapporteront. Si bien ie n'ay veu l'arbrisseau du Poiure, ie sais neantmoins, que nôtre Prouence en a quelques vns, fructifiãs en poiure si agreable, que ceux, qui en ont goûté, nous attestent celui des Indes lui deuoir ceder pour la valeur.

leur. Parce, qu'étant plus frais, & consequammant de plus de substance, il n'offance, & ne brûle aucunemant le palais. Nous pouuons pour le iourd'huy aller du pair auec d'autres contrées, pour auoir, comme elles, grande quantité de plante portant le Cotton. Ie ne fais point de doute, que nôtre terre n'agreast au Gerofle, si nous pouuions l'edifier par ses viues racines. Il ne tiendra à moy, ni à mes facultez, que nous n'en soyons engeancez. Car quant à l'attante de la Canelle, ie la vois perir quant & nous; d'autant, qu'elle doit veritablemant vne bonne partie de son excellãce au support des grandes chaleurs. Combien de personnes y a-il entre les Medecins mémes, qui nient, que l'on nous apporte la vraye canelle; Les autres au contraire repugnent à cela, dressans pour le soutien de cés deux opinions,

des escadrons ordinairemant armez de parolles d'ignorance, auec lesquelles il leur semble de faire rages à contester. Mais laissons les riottes aux plus hargneux, i'ay veu, manié, & mangé souuant de la vraye canelle, trouuee maintefois parmi les morceaux moins prisez. Le nez, par la senteur du vin, m'en baillant les adresses, pour la rencontrer selon mon souhait. Ne seroit-ce pas vn cas bien ridicule de croire, que les anciens eussent mieux eu la bonne canelle que nous n'auons? nous di-ie, qui sauons, parcourons, & hantons le méme monde coneu des anciens, & ce auec plus de pratique, & d'indulgence? qui sous la faueur, industrie, & bonne fortune des Portugais voyageons par ce nouueau monde, mil fois plus opulant, & plantureux en toutes drogues aromatiques, que n'étoit l'ancien pourpris du nôtre.

CHAPITRE LIII.

De la Casse, Encens, Myrrhe, Storax, Palmes.

SI ie ne m'abuſe, nous pouuons en peu de tems, voire auec moins de ſolicitude éleuer la caſſe noire, & le Gayac. Neantmoins pluſieurs écriuains atteſtent cette caſſe noire ne pouuoir pour tout frutifier en nôtre Hemiſphere, d'autant, qu'elle s'agree d'auoir ſes racines plus baſſes perpetuellemant dans l'eau, d'où i'eſtime, qu'elle retire cette grande humeur aqueuſe qu'elle à en ſoi. Mais s'il ne tient qu'à cela, qu'elle ne porte ſon fruit en nôtre pays, cet obſtacle ſera bien tôt vuidé; car ſi elle n'a aſſés de tremper ſes racices pour vn arrouſer continuel, nous ferons viure dedans l'eau ſa plante entiere. Perdrons nous

tout à fait l'esperance de voir les arbustes de l'Encens, de la Myrrhe, & de l'odorante casse? non voiremant: car le tout dépand de nôtre volonté: Attandu, que Columelle au chap. 8. de son 3. liure. à couché d'en auoir veu à Rome en plusieurs endroitz, portans fleurs, & feuilles. Toutefois Pline lui contredit auec tant de paroles, que le tems ne me permet de m'y arréter. Il nie aussi, qu'en Italie, & par tout ailleurs, fors ez contrees excessiuemât chaudes y ayt aucunes palmes frûctifiantes; si est ce, que leur rapport nous est en ce tems assez frequant. Il y en à vne entre autres, au terroir d'Ieres admirable en beauté, & en portee; qu'on iustifie par les liures de raison à son Maître, auoir eté plantee dépuis quatre cens cinquante ans en ça. Noz gens trouuent ie ne sais quel goût à leurs Dattes. Ie ne sarois quant à moy

les

les agreer tant soit peu, quand méme ie me verrois pressé d'vne mortelle faim.

Chapitre LIV.

De l'Ellebore, Aloës, ou semper-viue. Olus atrum, *dit Alexandre. Silen Montain, ou le Selli de Marseille. Les Turcs ont admiré les herbes, & plantes, que nous auons.*

NOus sommes assortis de plusieurs autres herbes differantes, naturellemant éleuees parmy noz champs, qu'il faut en autre climat soigner, & prendre beaucoup de peine, à les edifier par les iardins; encores n'y peuuent elles viure, qu'auec difficulté. Telle est l'Ellebore, & l'Aloës, nommé de nôtre vulgaire, la semper-viue de mer, croissant tres-largemant és Iles Stoë-

Stoëcades, applicable étant mise en poudre sur toute sorte d'vlceres, & de playes. La beauté de cett' herbe cueillie se void par vn signe tres-euidant: car elle se conserue verte vn fort long tems; & vous en verrez que on garde depuis quatre ans penduë a vn plancher, sans auoir contracté aucunes rides; ou que sa lisseure soit en rien décheute. L'Hyposelinum de Dioscoride, que les Romains appelloient, *Olus atrum*, les nôtres corrumpans le mot, ou bien en recerchans vn plus honéte, le nomment Alexandre, & les Apoticaires (mal neantmoins) en leurs boutiques *Petroselinum Macedonicum*, est vne herbe ornee d'vne perruque plus longue, & d'vn fueillage plus rond, que l'Ache: sa fleur est verdâtre, & fort menuisee, sa graine est noire, & de qualité extrememẽt chaude, dont l'odeur est aussi tres penetrãte. Les laumes

mes de noz fontaines,où elle croît par fois à la hauteur d'vn homme,en sont toutes farcies. Purgee, qu'elle est de ses racines,nous l'accommodõs à plusieurs vsages, & notammant aux salades; comme nous faisons des Asperges croissans auec elle,que nous mangeons souuant crudz : mais tous ceux cy sentent aucunemant la medecine. I'ay obserué,que cett' herbe à Paris ne pousse en tige,ni en graine, que deux ans aprés son ensemancemant. Elle à la verité s'approprie à maintes maladies des hommes, & des femmes. On croira,que c'est vne bourde,ou vn ieu d'enfant,si ie dis,que le reste du monde nous doit l'herbe du Siler montain, autremant dit le Seselli de Marseille, que les anciens appelloient Stoëcas. Pendant,que l'armeé naualle du Turc étoit à l'ancre & aduenuës du port de Marseille, leurs galeres faisoient tous

les ioursvoile ez Iles d'Ieres, d'où vous les eussiés veuës retourner chargees d'herbes, & de plantes. Ces Turcs à tous momant nous reprochoient nôtre cecité, disans, que si nous auions la conoissance des vertus, & proprietez des simples de nôtre terre, nous deuiendrions riches en moins de rien. Ie sais quant à moi, qu'au moien des plãtes, on fait des merueilles, & des operatiõs incroyables, aux moins experimantés. Quãt à ces Turcs, nonobstãt les herbes, qu'ils chargeoint à volonté, ils ne laissoient pourtant d'employer trois ou quatre heures du iour, à ramasser, & arracher des vieilles portes, & masures toute de ferrallerie, qu'ils pouuoient trouuer; & n'y auoit clou si chetif, ou roüilleux fut il, qu'ils ne fourrassent en leurs vaisseaux.

CHAP.

CHAPITRE LV.

Scenographie d'vne metairie de l'Auteur au terroir d'Arles, appellee auiourd'huy Ioyeuse-garde. Champaignons. Cornelius Celsus. Bouletz.

QVelle autre contree se trouue-il au mõde mieux pourueüe, plus opulante, & plus magnifiquemãt paree de tout ce, qui surcroist de la surface de la terre, pour les delices, & recreation des humains? Combien de bôcages auons nous planteureusemãt edifiez de Meurte? Combien de belles allees, & des berceaux couuertz de Iossemins, & de roses de Damas? Quel les etandues de pays naturellemant parsemees de plantes odorãtes? Combiẽ de sources d'eau viue, fondans en des grandes, & larges fontaines? Or affin, qu'vn iuste estimateur puisse

plus commodemant mesurer le reste du pays à l'aune d'vn petit coin de terre; & reconoître, comme l'on dit le Lyon par les ongles; ie veux icy tirer le crayon d'vne miene metairie, size à huict milles d'Arles, pour seruir d'épreuue, ou d'échantillon des richesses, que la nature nous a prodiguees. On y void du côté de midy les champs, & le fons d'vn grād heritage, où les lieux plus âpres, & rabouteux sont couuertz de lentisque; & leur pente de Rosmarin pelemele, auec le Thym, pour les bouquetieres. L'affluance, & commodité de cés deux est telle, que n'y ayāt là autre borree pour allumer les feux, on s'en sert outre la necessité du brûler, pour recreer l'odorat des assistans d'vne senteur tres agreable. Que si l'on en fourre dans le feu par trop grande quātité, la fumee, & le parfum s'épand par le logis, lequel en rçoit beau-

beaucoup d'vtilité, à l'auantage mémes de la sãté: Vne chose m'a touiours extrememant agrée, comme l'on peut inferer; à sauoir la bonne odeur, que le pain, ou autres viandes diuersemãt appareillees auec la fleur de farine, & tout ce, qu'õ met cuire au four chauffé de ce seul bois, en retirent: ioint à ce, la bonne haleine, qui s'engendre en nous parce moyen. Ie ne metz icy en ligne de compte les riches, & clairs boillõns des eaux ruisselantes des préz de cés mémes collines, lesquels lauãs les cailloux du fons, s'en vienent d'vn doux murmure fondre tous ensamble en vne méme pente, & s'accueillir en vn torrent cent fois plus pur, que l'ambre. Ie me tais, sur les iardins, helas trop incultes, & desertz par la multiplicité de mes affaires, arrousables pourtant ez lieux les plus bas, edifiez de toute sorte d'arbres, ia lassez de

porter à raiſon de leurvieilleſſe. Ie paſſe les belles prees, ſituees en la planure du côté de Septentrion, aboutiſſans à vn large Eſtan, regardant au couchãt, peuplé de toute eſpece de poiſſon. I'abſtiens de parler des bôcages non tant agreables pour le gibier, & venaiſon, que pour les truffes, & les chãpignons: eſquels ie trouue, comme les autres, vn merueilleux goût. Ie n'ay point ouy dire, qu'en noz cartiers les truffes proffitent gueres à la ſanté. Au regard des champignons, ie ne ſais pourquoi les Medecins les vont ſi fort décrians; nous ne mangeõs quaſi autre choſe en nôtre ville, & notammant en la ſaiſon, ſans qu'aucun ſe plaigne d'en auoir reçeu du mal. Ie ne ſais ſi leur faculté nuiſible ſe perd, ou ſe corrige de ce, qu'ils s'éleuent ez lieux ſecs & arides, ou bien de ce que communemant les gens de nôtre pays ſont d'vne

d'vne temperature plus chaude. Ils ont à la verité ie ne ſais, quelle humeur glutineuſe, mais aiſemant amãdable, en les faiſant cuire auec à force huile, du ſel,& du poiure. Cornelius Celſus, (le iugemant duquel comme le plus equitable d'entre les Medecins me ſemble deuoir étre ſuiui) écrit en ſon 5. liure, que les champignons ſauuages, & inutiles de ſoi s'affranchiſſent, & ſe rendent comeſtibles par la cuiſſon. Car boüillis à l'huile, ou auec vn ietton de poirier, ils perdent leur malignité. Que deuez vous donques eſperer des francs, corrigez par des antidotes plus efficaces. Les autres parmy nous mangent les boulets; leur ordure les fait abhorrer aux autres. Le gout d'vne certaine race de bouletz eſt meilleur, & plus exquis, que de ceux là. Pour moi, ils n'ont point de nom. Ils ſont faits en guiſe d'vne põ-

me de Pin, creuſez neantmoins par le dedans. Pour les auoir bien aſſaiſonez, leur vuide tourné contre-mont doit iuſques au bord étre rempli d'huyle, & de ſel. Telles ſont les moindres parcelles de nôtre Prouence, qu'aucun ne priſera voiremant, s'il n'eſtime les autres beaucoup plus opulantes à l'égard de cette miene metairie, que i'ay eté cõtraint de laiſſer en friche, & deſolee quelques annees, pendant que le reſte de la prouince eſt heureuſemant cultiué.

CHAPITRE LVI.

Comparaiſon de la Prouence aux autres contrees du Monde. Le Pouliot.

EN ſomme, quelle Prouince de l'vniuers oſera preceder la nôtre: & ſans paſſer plus auãt ſe dire plus heu-

reu-

reuſe? Ce ne ſera pas l'Italie, ni l'Eſpagne, quoi que douées de toutes les raretez deſirables au comble de leur bon-heur. Ce ne ſera, pour couper court, ni le Leuant, ni le Ponant, ni le Midy r'alliez, & vnis enſamble. Car pour ceux, qui viuét, & ſont habituez trop proches de l'vn, ou de l'autre pole, c'ét la verité, qu'ils ne peuuent cōcerter du prix de cette gloire : veu qu'ils en ſont ſi éloignez, qu'ils n'ont pas mémes à ſouhait ce qui leur eſt neceſſaire. Que ſi à ceux du Leuant, & aux autres la nature à departi des graces particulieres, que nous ne ſarions voir chez nous, elle en échange, nous à fourny des choſes, dont ils ſe trouuent des heritez. Qui ne retiét la belle memoire de la Iudee heureuſe à porter le baume, (car ſi les arbres le diſtillent encores pour le iourd'huy, ie n'en ſais rien au vray) mais elle n'a

ni pommes, ni poires, ni cerises, ni noix, ni plusieurs de tels fruits. Ne vous semble-il pas, que la rareté du Baume est contrepesee, & comme eclipsee par la disette de tant de denrees. Vous m'opposerez, que les Prouinces du Septentrion ont à regorger des pommes, des noix, & autres semblables fruits. Ie le cõfesse voiremant, mais en ce rapport mémes, elles sont fort inferieures à la notre; ioint, qu'elles sont priuees des Citrõs, des figues, & des rares Melons, trois fruits certainemant agreables à la vie de l'homme. Que dirai-ie dauantage. Elles n'ont le vin, ni l'huyle de leur propre cru. I'ay appris, que le Pouliot aux Indes est vne chere marchandise, là ou la Prouēce en est quasi toute couuerte, & la France encores, comme i'ay obserué ez contrees d'Orleans, & de Limoges.

CHAP.

CHAPITRE LVII.

Que la Prouence n'est defectueuse de diuerses minieres. De l'or. Conoissances pour les Minieres. L'Angleterre, & l'Alemagne abondantes en metaux. Ouuriers des Minieres.

D'Vne chose voiremant ne sommes nous tant en deffaut, que le souuenir ne nous incite à la rechercher, si nous voulons; à sauoir des Minieres, C'est la verité, que pour les tirer nous ne mouuons la terre en aucun endroit de nôtre pays; mais en sommes-nous pour cela destituez. Et pour vser des motz de Tacite excusát l'Alemaigne en méme suiet, qui la fouillee? Bien que l'ignorance des choses humaines n'ait onques si fort abusé noz Prouençaux, comme iadis les Alemans, qui ne sait combien la terre en

en ce tems eſt opulante, & magnifique en toutes ſes parties ? Et qui peut ignorer les forces, & les vertus de l'or, & le pouuoir imperieux, qu'il à ſur les mortels? D'où eſt ce, que les Rois empruntent leur authorité, que de l'or? car à vray dire, ce ne ſont pas les Rois, mais c'eſt l'or, qui commãde auiourd'huy. Ce pourquoi il eſt non ſeulemant bien receu des venerables Rois, ains à la ruïne totale de pluſieurs, aux dépans de leur honeur, & au peril des des ſuplices, qui les attãdent, ils beét aprés luy. Or ſi la terre, que nous marchons eſt tres-graſſe, & tout par tout heureuſemant feconde, ſe faut il étoner (pour me taire de la prudance, que c'eſt aux hommes de ne ſurdire iamais d'vn prix aſſeuré à des eſperances ſi vaines, & trõpeuſes le plus ſouuant) ſi nous ne daignons ſeulemant d'ouurir les entrailles d'vne ſi douce,
&

& liberale Mere. Au reste, si par des conoissances, ou fortes coniectures il nous conuient épreuuer l'affluance des metaux, combien en auons nous, & des plus infaillibles? Demandés-vous vne belle habitude de la nature, ou vne bonne constitution du Ciel? la temperature de cés deux ne se peut rencontrer ailleurs plus fauorable. Cerchez-vous le riche Sablon au courant des Riuieres? le Rône decoule sur nous des eaux toutes d'or. Estimez-vous, que la hauteur des Montagnes nous soit necessaire? les croupes de quelques vnes des nôtres semblent baiser les nuës. Auec tout cela, nous refusons de nous fonder en des esperances si certaines. Car quant à ce, que les Allemans, & les Anglois sont si âpres à mouuoir leur terre, ie dis, que l'auantage, ou le plaisir; qu'ils ont de se vanger par cette voye de la chiche-
té

té de sa surface; les excuse assés honorablemant. Et nous à l'opposite caressez à toute reste par des copieux, & amples reuenuz, n'étant d'ailleurs si cupides qu'eux, ne voulons que l'impieté soit le prix de nôtre auarice, en faisant miserables tant de poures gés, au hazard euidant de leurs propres vies. George Agricola témoin oculaire raconte, que les corps de tels ouuriers sont surpris, & percez d'vne si pestilante haleine, que les femmes (si la memoire me sert) portent maintefois le deüil de sept maris. Ce pourquoi les anciens à bon droit ne cómettoient telles œuures, qu'aux malfacteurs. Ie sais bien, que cés miserables arment leur visage de certaines bourcettes de cuir, ou d'autres taillons comme cela. Mais à quoi leur reuiennent tous cés engins; puis qu'aussi bien perissent ils de malle mort;

mort; rien ne pouuāt reprimer la force du venin qui leur penetre les pores ouuertz, par l'ardeur du trauail. Ores puis, que ces peuples de Septentrion font si peu de cas de l'infection de telles pestes, au prix de saouler leur faim d'en auoir, ie ne veux quant à moi les priuer du moyen de se perdre; le chemin d'enfer leur étāt si libre en mourant. Laissons leur (sans enuie) assouïr la rage desesperee, qu'ils ont emprainte de s'y en aller tous viuans. Nous ne tirons donques en nôtre pays aucuns metaux; nous vsons de ceux, qu'on nous apporte: moins auons-nous de volonté de les fouiller en la terre. Dieu vueille, que ce desir immuable nous possede touiours.

CHAPITRE LVIII.

Des Salines. Salines de Berre, & Ieres.

Espa-

Espaces appellez Aires, où se fait le sel. Pris du sel. Etang de Fos où se fait le sel. Salines de Sens.

L'Inuention du sel, & des Salines s'étoit ia coulee de ma memoire, mais deux raisons me meuuent à ne les laisser en arriere. L'vne est la file,& la suite de la matiere: car ayant cy deuant traité de plusieurs confitures au sel, il failloit, s'il me semble, declarer de quel sel on les faisoit. L'autre est, qu'ayant ia discouru de tant de raretez de notre Prouence, il eut eté mal seant de taire celle là seule, dont beaucoup d'autres prouinces empruntans l'abondance, se glorifient étrangemant. Il n'y a pays en l'vniuers, où le sel foisonne mieux qu'au notre. Car la Sauoye, le Dauphiné, le Lyonois font gorge de noz restes,& la Côte de Genes, iusques à Naples en fait sa prouision.

uiſion. Le ſel ſe fait voiremãt en quelques endroitz de Prouence, mais la plus grande partie ſe fait à Berre (lieu ſitué ez extremitez de la Crau) & au terroir d'Ieres. Le moyen de le faire en eſt tel. On ſepare le long de la Mer des terres départies en pluſieurs eſpaces appellez Aires, faites comme par carreaux, larges de cinquante pas en tout ſens. Ces Aires, ou parterres bien vnis tout par tout auec des Cylindres, ſont entourez de petites chauſſees releuees ſur leur plan à la hauteur d'vn pied: & iuſques à leurs ouuertures, on deriue l'eau de la Mer, par le moyen d'vn éparſier, ou bâtardeau creuſé à cet effet bien prés du bord. A l'entree du mois de May, trois ou quatre hommes auec des péles de bois fort creuſes rempliſſent d'eau cés eſpaces, & ôuurans la chauſſee à ſuffiſance, la font entrer d'vne Aire en vn' autre, &

de celle la en l'autre, & ainsi en suite iusques à ce, que le remplage de toutes soit paracheué. Trois hommes en quatre heures rempliront tout à leur aise cinquante de ces Aires. Le soleil venant à darder la dessus, fait attractiō par sa chaleur de toute l'heumeur aqueuse, si que le sel s'abaisse touiours d'autant. Ce pourquoi cett'eau consumee, on y en remet d'autre de nouueau, iusques à tant, que le sel soit accreu à l'épaisseur d'vne main ouuerte, lequel pour vn prealable biē & deuëmant desseiché, est par aprés tiré hors de là auec de péles de fer, & accumulé en des grans monceaux, qu'on appelle Camelles, ou Gaueaux, demeurans entassez au bord de la Mer ; où les Marchands les viennent enleuer. I'ay dit autrefois, que les cent liures font nôtre quintal. En cés denrees les trois quintaux font l'Oulle. Donques cent

Oul-

Oulles, ou à l'equipollant, trois cens quintaux de sel se vandent dix écus solz. Il y a aussi vn Estan voisin du terroir d'Arles, d'où le Roy prend vn grand reuenu ; le sel y croissant treslargemãt sans artifice. D'autant, qu'en hyuer les vagues de la Mer enflee s'épandent sur le plat-pays, & remise apres en bonace, l'Estan se trouuant bouché de toutes partz, ses eaux n'ont point d'issuë ; & par ainsi il faut par necessité, qu'elles croupissent iusques au tems d'Esté, qui les desseiche entieremant. Ce sel s'épaissit d'ordinaire à la hauteur d'vn pied, & est beaucoup plus blanc, & plus pur que celuy, qui se fait és Aires à tout les engins ia designés. On l'estime rapporter au Roy quarante mil écus de rente annuelle. Vn bruit commun m'apprend y auoir en l'Eueché de Sens vne fontaine doüce d'vne admirable, & inoüie pro-

 prieté.

prieté. On la void incessammant rejallir, & bouillonner en des eaux tres-salees, que les habitans cuisent en des grandes chaudieres, dont par permission, qu'ils ont du Roy, ils retirent le sel pour leur vsages domestiques, & journaliers. Que ie voudrois bié, que toute l'escole des philosophes, ou pour mieux dire de cés cercheurs de causes, me dit icy, non la vraye cause du sel, mais vne approchante du vray semblable. Car c'est chose coneuë de tous, qu'vn peu d'eau fait resoudre vne grande quantité de sel. Ores pour reprandre noz erres, tant que le sel épars seiourne dans ces Aires, les pluyes sont grandemant à craindre: Il est vray, que durant l'Esté, nous ne les auons autremant trop frequentes.

CHAP.

CHAPITRE LIX.

Strabo parlant de la Crau, & des Sarlines. Opinion d'Aristote sur les cailloux de la Crau: Celle de Posidonius sur le même: Celle de Strabo. Fiction du Poëte Aeschylus.

STrabo au 4.liu. de sa Geographie va entremelant cés matieres, en la tisseure des autres, où il ne rencontre pas si bien à mon gré, comme il est prolixe. Prés de là (dit-il) vous auez la ville d'Agde, iadis edifiée par les Marseillois. Au demeurant les rades de la Mer, dont i'ay parlé cy deuant, ont ie ne sais quoi, de ratemant admirable en ses poissons adherans aux rochers. Ce qui me reste à dire n'est pas de moindre pois; car entre l'emboucheure du Rône, & la ville de Marseille est vne étandue de pays à côté de la Mer,

large de cent ſtades,tel eſt ſon diametre, à la prendre en rond, & en ſa circonferance. On l'appelle le Champ pierreux à raiſon du fait illec ancienemant arriué. Il eſt tout par tout farcy de cailloux gros à pleine main, ſous leſquels croît vne certaine herbe,fourniſſant de fourrage au bétail, qui y va paiſſant. Le mittan de cette plaine eſt arrouſé de certaines ſources d'eaux ſalees,dont les Salines, & le ſel ſe font tres-commodémãt. Tout le pays circonuoiſin eſt ſujet à des vents tres-impetueux. Celui de Biſe de ſon ſoufle violant, & cruel infeſte étrangemant la Campaigne. On dit, que ſon impetuoſité enleue les cailloux hors de leur place, que les hommes ia naurez des coups de pierre paſſans par là sont abbatus, & deſarçonez de leurs chariots, & montures, & que ſa violance les dépouille de leurs armes, &
habil-

habillemans. Ariſtote voiremant aſſeure, que les tremblemans de terre, qu'il appelle Boüillons iettérent premieremant cés cailloux ſur ſon pourprix, & que par trait de tems, ils ſe ſont roulez, & éparpillez ſur le plat pays. Poſſidonius dit, qu'en cét endroit là les vagues de la mer, longuemãt agitee des ventz, s'engelerent, & ſe départirent apres en pluſieurs cailloux, ſemblables à ceux du granois dés riuieres, ou à ces pierretes, qu'on void égalemant formees, & liſſees le long d'vne orce. Tant y a, que tous déux ont rẽdu quelque raiſon de leur opinion; & ſi auec céla leurs diſcours ne tienẽt gueres du vray-ſemblable. Car il faut neceſſairemãt, que cés cailloux ayent été illec ramaſſez par quelqu'ũ, & n'ayant peu demeurer d'eux mémes ainſi couchez, l'humeur lés ait collez enſemble; ou bien, qu'on lés

ait veu driller sur la plaine cõme des bris, & morceaux separez des grands rochers. Mais le Poëte Æschylus ne pouuant penetrer en l'obscurité de ce secret, ou mẽdiant ses raisons de quelqu'vn autre, les à commancees en vne fable. Il vous fait parler ainsi, Promethee instruisant Herculẽ du chemin, qu'il deuoit tenir en allant du mont Caucase aux Hesperides.

Au cãp des Geneuois ta valeur se ioindra:
Où tu ne te plaindras du sort, ni du rẽcontre
D'vn Animal faschant, qu'au vray ton destin mõntre,
Et cõclud, qu'au besoin ta Masse te faudra.
En vain cercheras-tu des pierres pour ta main:
D'autãt, que le pays est tout de terre molle:
Celui te secourra, qui fait trembler le pole,
Te voyant denué de tout secours humain.
Desserrant vne nue chargee de fureur,
Fera plouuoir ça bas de pierres toutes rõdes

Afin

Afin que sans trauail par elles tu confondes
Le Camp des Geneuois, & restes le vain-
queur.

Quoi que c'en soit, dit Possidonius, celui étoit bien plus court de dire, que Iupiter feit plouuoir cés pierres sur les Geneuois mémes, dont ils furent assommez, que de feindre Hercule en auoir eu besoin en si grand nombre. Que s'il est ainsi, il n'en falloit pas moins, pour combatre vne telle multitude de gés. Partant, l'auteur de cette fable meriteroit plus de creance, que celui, qui s'en veut gausser. Toutefois ce Poëte en disant tout cela (cõme plusieurs autres choses) auoir été ordonné par les destinees, pense de nous rauir la liberté de nous plaindre. Vous verrez au discours qu'il a dressé sur le Destin, & la Prouidance beaucoup de telles affaires arriuans naturellemant aux hommes. En sorte, qu'il

eſt aiſé à iuger des cauſes, pourquoi cet accident eſt mieux aduenu, que celui là. Comme par exemple, pourquoy les eaux, qui ne manquent iamais d'inonder l'Egypte, n'arrouſent auſſi bien l'Ethiopie; & pourquoi Paris faiſant voile en Sparthe courut le riſque de naufrage; & pas moins ne receut-il aucun châtimant de ſa perfidie au rapt d'Helene, cõmis cõtre tout droit d'hoſpitalité: attẽdu méme que ce ſien forfait cauſa aux Grecs, & aux Barbares tant de perte d'hommes, qu'Euripide la veut referer à la ſeule volonté de Iupiter diſant, que

Iupiter a voulu ce malheur arriuer,
Ayant deliberé de miner les armees
Des Grecs, & des Troyens.

Ce ſont-là les paroles de Strabo. En ces premiers vers ie n'ay ſuiuy la meſure du Grec: tant pour ce, que telle curioſité m'a ſemblé impertinante, & hors

hors de propos; que pour ce que i'ay veu y auoir autant d'œuure à les vertir en autant de vers Latins sans alterer ou corrompre le sens; qu'à en faire de nouueau d'aussi bons, & possible meilleurs. Quāt aux derniers, ie ne les ay non plus rendus au méme pied, pour telle n'auoir eté mon humeur.

CHAPITRE LX.

Obseruations contre Strabo. Deux combats d'Hercule. Pomponius Mela. Erreurs d'Aristote & Possidonius. Contre la vanité, & presomption des Philosophes. Conclusion de ce deuxiéme liure.

AV reste ie dis ingenûmāt de n'auoir iamais veu tant d'erreurs, ni si lourdes en si peu de paroles. Car bié que i'aduoüe, que telles sources d'eau salees, veuës iadis au mitan de la Crau

(n'en

(n'en étant pour tout resté aucuns vestiges apparans) ayét été taries, & perdues: pourquoi, ie vous prie, cés vers d'Æschylus? Strabon n'as-tu pas voirement bien logé les Geneuois entre Marseille, & la bouche du Rône? y a-il bien de l'apparance? Mais ie ne fais riẽ tant a regret, que de raggerer les erreurs comme celles-cy. Donques ces deux authoritez, ou plûtôt cés fables des Anciens nous aprenent, Hercule auoir rendu deux grands combats en ces contrees de deça, l'vn au territoire de Genes, & l'autre en la Crau d'Arles. Le Ciel les a fait si égaux en armes, & en fortune, que si les noms des ennemis n'estoient differans, ie tiendrois quasi à moy, qu'il y a de l'equiuoque, & que Hercule ne combatit, sinon vne seule fois. L'on dit à la relation de Pomponius Mela, qu'il eut affaire icy, auec Albion, & Bergion reputez

pour

pour enfans de Neptune; pource, peut étre, qu'en mer ils étoient tres-puissants en forces, & en facultez; & qu'en la Lygurie il eut pour aduersaires certains Geans appellez Lamons. Quoi que s'en soit, il faut necessairemant, que l'vn de ces deux soit arriué, ou que Aeschylus ne saichât pas le pays, ait mal situé les Geneuois en nôtre Crau, qui s'en trouuent éloignez de plus de cent milles; ou s'il a écrit naïfuemant, comme il l'a creu en son cerueau, la Lygurie étre vrayemant size, où elle est à presant, Strabo à tres mal a propos rapporté ces vers. En fin, s'il l'ya quelque saillie pour euader, ce pourra étre, que les Grecs ont iadis appellé Lygurie toute la Côte de nôtre mer, selon, que Strabo monstre de l'auoir pris en plusieurs endroits. Mais ie ne puis me persuader, que les Grecs, gens autrefois tres-subtils, bra-

ues

ues Mariniers,& tres-curieux,ayant si mal discerné les nations les vnes des autres, veu notammant, que tout ce, qui est depuis la riuiere du Var en là, tirant au Leuant, est reputé Lygurie. Disons en outre Les Grecz n'ont ils eu le moyen de s'assauanter de telles affaires par les memoires des Marseillois? Leur libre nauigation en Delphos ne les a elle peu éclarcir de ce doubte? Telles erreurs ne se peuuent gueres bien couurir, moins encores les foibles raisons d'Aristote & de Possidonius. Aristote a estimé, que les cailloux portez par les tremble-terres au haut des collines, sont venus fondre sur leurs pentes, & qu'ainsi la multitude des pierres s'est éparpillee parmy la Crau. Pour moi ie pense si c'étoit là vn effect d'vn tremble-terre, de n'auoir onc ouï dire, qu'autre soit iamais suruenu plus opportunémant, que celui

celui là : ayant si bien dispersé sur la surface de cette plaine cés grans amas de pierres, & si artistemant arrangez, que vous les iugeriez auoir été ainsi parsemees de quelque industrieuse main. Quant à ce qu'il dit, qu'auec le laps du tems, elles ont roulé de haut en bas ; voyez commant cela est bien soûtenable : puis que les lieux plus éminans, & les terres de cette campaigne sont couuertz tout par tout de pierres innumerables ; si que le plus bas, & les pentes de ce chãp s'en trouuans vuides, s'accueillent en des belles, & plaisantes pieces ; telle étant la situation, & la nature du lieu. L'opinion de Possidonius se rambarre d'elle mémes : car les eaux au moyen de leur pois, & fluidité coulent touiours ez lieux inferieurs, par consequant l'amas de pierres seroit plus grand l'endroit, où il y a apparance d'y auoir eu dauan-

dauantage d'eau. Admirez, ie vous prie, l'intelligence, la ſubtilité, & la fineſſe de cés deux; voyez commant ils ont domté droit au blanc. Contamplez les aſſis ſur le globe de la Lune, dédaignans d'vn œil ſourcilleux le reſte des affaires du Monde. L'humeur de cette race de Philoſophes eſt ainſi faite; pleins de vanité, n'ayans en eux ni reigle, ni meſure, ils veulent, que leurs deciſions libres, & audacieuſes ſur le naturel de châque choſe, ſoient autant d'arretz; & ne ſauent reconoitre leur propre portee. Ils ſe plaiſent ſi fort en leurs trauaux inutiles, qu'en publiant leurs erreurs trop euidantes, & groſſieres, ils ne portent point tant le châtimant de leur corruption d'eſprit, comme ils font par la complaiſáce de ie ne ſais quels cerueaux morfondus, & trop credules, qui les anime, les entretient, & les échauffe dauan-

uantage. Ils penſent de vaincre le trauail de leur étude par le changemant d'vn autre; leurs ſueurs, par des nouuelles peines; leurs audace par leur temerité; & au bout, leur ſottiſe, par vne pure folie. Mais puis que l'ordre de mon deſſein me ſemond de ſuiure les loüanges de la Prouence, non les erreurs des āciēs Philoſophes, eſquels ie ne pretans de m'empétrer, ſinon, qu'entant, que la neceſſité m'y contraindra, ſi bien i'ay pris plaiſir autrefois à les obſeruer, & drapper ſur eux. Apres auoir traitté de ce, qui ſembloit appartenir à l'honeur de nôtre Patrie; nous ferõs mieux de paſſer aux autres raretez, par nous plus priſees, comme les iugeans plus releuees, & plus dignes de nôtre diſcours: Car d'étaller icy generalemant tous les fruiz auec le comble des biens, que nous auons par deſſus les autres, ce ſeroit voire-

mant augmanter le loz de nôtre Prouince : mais le traitté en ſeroit trop prolixe, non qu'infini. Car mon labeur êſt propremant bandé à ce, qu'au jugemant des plus ſages l'excez, ou le deffaut ne viene à luy étre opposé.

Fin du ſecond liure de la Prouence.

TROI-



TROISIEME LIVRE DE LA PROVENCE.

CHAPITRE I.

Le luxe, non la necessité est cause, que les hommes retournent aux drogues étrangeres. Auenglemant des hommes méprisans les remedes familiers, qu'ils ont au deuant d'eux. Abus des Medecins.



LA vie des hommes exposée au flux de tant de pouretés, qui la minent, & consument en toutes ses parties, auroit sujet de dresser des iustes plaintes contre la nature, & lui reprocher meritoiremant, d'étre vne

trés-ingrate Mere, si la necessité, & le luxe deuoient partager égalemant l'vsage des drogues, qu'on nous apporte de tous les coins du Monde. Mais si tel n'étoit le châtimát de noz mefaitz, cette accusation se pourroit voiremát lauer, ou eneruer auec d'autant moins de peine, que nous voions le reste des Animaux iouïr en leur vie d'vne santé plus assuree, que les hommes mémes. En voulez-vous sauoir la cause? ils ne sauent, que c'est des medicamans étrangers; moins encores conoissent-ils les Medecins; y a il, ie vous prie, aucun si dénaturé, qui parmy l'vtilité, les honeurs, & l'affiance de tant d'odorantes fleurs, osât ores auec la necessité pallier l'ordure d'vn Animal si immonde, que l'hõme? ores déguiser les excremans, que le sale, & salé elemant de la mer nous iette au dehors, pour faire courre fortune à sa propre vie?

les poures gens à vôtre aduis dejeunent ils tous les iours de drogues, & de Remedes? Tant s'en faut, qu'ils les foulent aux pieds. Ils ne laissent pourtant à la moindre inuasion de fieure, qui les attaque, de recourir à l'ayde du Medecin, lequel en gromelant quelques parolles de l'autre monde, souz pretexte de les purger de leurs mauuaises humeurs, & maintefois des bones, ne manque à leur saigner, & purger brauemant la bource. Si vous n'acusez en ce fait insigne mechanceté des Medecins, direz vous, que la nature ne soit defectueuse en beaucoup de choses; & la condition des hommes d'autant plus chetiue, & deplorable. Sauoir mon, si la ruine des maladies, qui nous accueuillent ne consiste qu'au plus haut pris des remedes? Si les ennemis de nôtre foy, & de noz vies, ne nous vouloient permettre de

prendre terre ez pays étrangers,faudroit-il, que sans exception les Malades passassent indifferammant le pas; & que les autres iouïssent longuemãt d'vne santé asseuree à toute incommodité? Ie le veux croire ainsi, puis que la curiosité des Arabes l'a trouué bon. Si par example vn Cheual Barbe se rencontre plus paisible,& les nôtres plus rioteux, conseillerions-nous tout à l'heure à vn amy entreprenant vn voyoge, d'achetter vn Barbe à quel prix, que ce fut, & laisser les cheuaux du pays, recouurables à volonté,& domtables auec peu d'artifice? Bien que i'aduoüe, que les drogues étrangeres ont leur action plus prompte, & partant, qu'on leur doit deferer l'honeur pour la bonté, neantmoins en cés occurrances i'accuseray plutôt l'ignorãce des Medecins, que l'imperfection, ou l'impuissance de la nature.

CHAPITRE II.

Remedes vulgaires, auiourd'huy ignorez, sont tres-vtiles. Contre les Methodiques. Admirable vertu des simples.

IE ne m'étone de voir ignorer aux hommes de ce siecle les facultez de tant d'herbes, & racines, que nous auons en main; veu que les experiances faites par les anciens auec beaucoup de recherche, & de curiosité, & possible tres-infructueusemant pratiquees, sont auiourd'huy perduës. Nos bonnes femmelettes les ont encores dans la manche, plus vtiles sans doute à la vie des humains, que n'est la Teriaque de cét Andromachus, cõposee d'vne multiplicité de simples curieusemant querez, & ramassez de tous les climatz de l'vniuers. Ou ce seroit, que quelcun fut si effronté, ou

qu'ayant tant de bonne habitude de reste, il aimat mieux pousser auec tout le corpsce, que du bout du petit doit il pourroit faire à son aise. Ie ne sais si certains Methodiques huëront point apres moi, gens insolans, & infames, lesquels ayant appris à tuër impunémant les hommes, ou à saigner gaillardemant leurs bources, au lieu de les soulager, osent dire, au partir de là, ne les auoir fait perir à tort, par ce, disent ils, que methodiquemant ils les ont dépechez. Nous ne rejettons autremant leurs Reigles, ni leur Methode: mais nous appellõs chez nous d'autãt plus volontiers les mieux recommandez, pour leurs experiances certaines, que pour leur caquet. C'est vn étrange fait d'imaginer à quels termes nous porte nôtre croyance sur la variante vertu de noz herbes vulgaires. Leur frequente épreuue, & leurs effetz iourna-

naliers nous en fōt pleine foi. Les maladies des poures gens abandonez par lauarice des Medecins nous baillent assez de sujet, pour nous y arréter. On n'est pas à sçauoir, que plusieurs des Anciens ont dedié des grans volumes à l'honeur d'vn seul simple, & ont d'vne méme plume éleué les plantes cōmunes. Toutefois, qu'est cela autre chose, si ce n'est, qu'ils ont voulu faire voir par l'experiance, & par la raison qu'vne plāte seule à la faculté de guerir, sinon plusieurs maladies, à tout le moins quelcune priuatiuemant à toute autre. Mais si par fortune ie n'aduoüe, qu'vne herbe marquant son excellance en vne, ou deux maladies, ait la méme valeur en beaucoup d'autres, ie pourray aussi bien dire auec verité, qu'vne grieue maladie se guerit souuant auec vne herbe tres-petite, & de peu d'estime; & qu'ils n'est aucune sor-

te de mal,pour grád, ou difficile,qu'il ſoit à vaincre (parmy ce, que l'art de Medecine le mette au rang des curables) qui ne ſe puiſſe expulſer auec les ſeuls remedes familiers,enſeignés par la nature. I'en diray parauanture trop ſi ie dis, que la nature ſe ſuffit ſi bien à elle mémes, qu'il n'eſt ia beſoin d'auoir pour tout aucũ égard aux diuers temperamans des corps, ou le mal, & les forces du malade les receuant nous ſont naïuemant coneuz. Nul ne deniera ſa creance à ces rares experiances:ains quiconque la voudra deferer à ce, que nous auons ſouuant admiré, ſe laiſſera perſuader d'autres épreuues plus exquiſes,que l'on ne peut propremant coucher par écrit: Car i'ay veu de mes yeux des maladies grandes, étranges,inueterees,& plus que deſeſperees par les enfás d'Æſculape,auoir eté gueries en moins d'vn tourner de main,

main, auec des simples herbes viles, & de peu de valeur. Ils repartent là dessus, disans, que telles cures ne se font point par raison, ni par reigles, ains par sortileges, ou malefices, dont il conuient arreter le cours. Ie sais quant à moy, que ce ne sont point malefices, ains autant de benefices, ni moins des sortileges, puisque la santé en prouenant n'est pas feinte, ou imaginaire, ains reelle, & veritable.

Chapitre III.

Imperfection de la Medecine. Auicenne. Auarice des Medecins. La prattique, & Theorique de la Medecine. La Prouence tres-riche en raretez étrangeres.

ORes si ie me veux conseruer, loin, loin de moi, telles reigles menans ma vie au bord de son preci-

pice:

pice:si ie viens à perir par ces raisons, sauoir mon si i'en seray bien soulagé? Qui ne rira du poure Auicéne, lequel en son propre fait n'ayant été autremãt methodique, apres auoir, selō sō humeur, trés-subtilemãt écrit des Iliaques passions, n'a sceu si bien s'instruire soi-mémes, ni ses disciples, qu'étant saisy d'vne colique, n'ait en fin rendu l'ame toute de methode, auec des trãchees & des tourmans intolerables. Souffriray-ie aupres de moy vn Cuisinier, lequel faisant du discoureur sur la verité des sauces, ne sara au besoin s'accommoder vn boüillon? Admettray-ie à mon seruice vn écuyer, pour domter, ou dresser les ieunes cheuaux de mon haraz, qui n'aura encores lui méme acquis vne ferme tenuë sur le sien propre? O auarice, vray siege, & repaire de tous malheurs? Iusques à quand tiendras-tu les consciances des hom-

hommes ainsi trompeusemant gennees! iusques a quand ton insolande petillera la candeur, & l'integrité des iugemás humains. Permettrons-nous, qu'on traitte si cruellemant la vie des poures gens, la mettant au prix des remedes, si cheremant vendus? Qu'est ce, que ie ne diray dauantage, veu que nous voyons tant de Medecins, qui mesurent si iustemant la nature à l'aune des bources, qu'ils cuident fermemant n'y auoir aucun medicamant profitable aux malades, s'il ne coute bien cher? I'estime qu'ils le font autant pour se signaler en folie, comme ils sont excellans en ordure. Les poures souffreteux, auxquels Dieu veut étre soigneusemant proueu, seront ils destituez des commoditez des choses salubres? Ha que l'obstinatió des Medecins est pernicieuse, & châtiable d'vn examplenon cómun; Autremát

elle

elle enuieillira auec le monde, & au long aller lui sera tellemant adherante, que tout l'Ellebore d'Anticyre ne sera bastant de la purger. Mais ou est ce, que le vent nous porte? Retournõs donques par ou nous sommes sortis, craignans d'employer aussi mal nôtre peine à rembarrer cette obstination, cõme ils portent temerairement leurs mains pleines de repantir sur ceux, qui les appellent à leur secours. Leur art est voiremant tres noble, & c'est le seul, que nous pouuons dire absolumant necessaire, attandu les grans hasarz de nôtre vie. Mais la prattique en est corrõpuë à pur & à plain, & soüillée d'vne infame auarice: Ores s'il est question de parler franchemant, nul n'oseroit soûtenir auec verité, que nous ayons besoin de recourir aux desertz des Troglodytes, pour y fureter des drogues, puis que les remedes vul-
gai-

gaires nous sont si proches, & qu'il nous est permis de faire des experiances si certaines des simples de nôtre pays, & de leurs facultez, que ces vers d'Euripide alleguez par Galien.

Va t'en vers Inachus fleuue tãt renõmé,
Va cercher de Cadmus le pays estimé.

Ne nous doiuent être chantez pour reproche, ains pour preuue tresveritable de l'excellance, & particulier pouuoir, qu'ils ont, dont les conjectures sont tres-exactes. Là où l'on n'oseroit rien ordoner sur des foibles indices, & des trompeuses apparances. Mais l'impieté s'en fait aujourd'hui si fort accroire, que nous ne leur pouuons souhaiter rien de meilleur sinon vne meilleure consciance, & vne vraye resipiscence. Donques deuëmant bandez à nôtre tache encommancee, nous mõstrerons succinctemant, qu'en matiere de telles

rare-

raretez étrangeres, nôtre Prouence ne cede pour la commodité d'en auoir à aucune Prouince du monde.

Chapitre IIII.

La ville de Calicut, Alexandrie. Voyages des Marseillois sur mer. Animaux non communs fort frequantz à Marseille.

Les foires les plus celebres de tout l'Orient se tienent en la ville de Calicut, à raison de ce reputee pour l'vne des plus illustres de l'vniuers. Elle est situee ez extremitez de la Perside, en vn port de Mer tres-commode. La porte on non seulemant ce, que des nations voisines peuuent ouurer de leurs mains, mais tout ce, qui croît de precieux aux Indes, soit en la terre ferme, où ez Iles. Le trajet de là en la

mer

mer rouge n'est pas long: d'où est descendant en terre dans quatre vintz iournées de chemin on se peut rendre en Alexandrie, laquelle certes tant à raison de sa situation, que de ses cōmoditez: deuance de bien loin toutes les villes du monde. La mer, qui la separe en deux l'ennoblit dauantage, & du côté de Midy, le flot d'vne riuiere tres-feconde l'enrichit de tant de sortes de biens, que de tant de villes iadis edifiees par ce grand Alexandre, celle-là seule iusques à huy retiēt meritoiremant son nom, & sa memoire. Bien que par la voye de Calicut, comme i'ay dit, les richesses du Leuant lui soient si largemant communiquees, elle ne reçoit pourtant moindre abōdance de drogues, & épiceries de l'Ethiopie (au moyen de l'heureuse nauigation du Nil) & des denrees sortās de la Mauritanie, de la Getulie, des

Troglodytes, & pour abreger de tout ce, que l'Aphrique a de nouueau, & d'exquis. Que diray-ie de l'Arabie portant l'vnique nom d'heureuse? où de la Palestine ornee de la rareté du Baume, deux prouinces limitrofes de l'Egypte mémes, ia à part soi tres-fecondes. Toutefois ce n'est de mon dessein de traitter en ce lieu de loüanges de cette tres-noble Cité: attandu notammant, qu'il n'y a nul doué de tant soit peu d'experiance, qui ignore sa grandeur, & sa gloire. Ie dis seulemãt, qu'étant ainsi opulante, & plaine de toutes les richesses du monde, rien n'est de si cõmode, que de nous preualoir de cette siene felicité, par la nauigation des Marseillois, ayans le commerce treslibre en cés contrees-là. Ie sais bien, que de l'Amerique, & des Iles de Ponant nouuellemãt trouuees, on nous apporte beaucoup de cho-

choses,que l'on ne saroit recouurer en Alexãdrie. Mais tout cela vient commodemant aborder à Marseille, par la mer Mediterranee, qu'on va prendre tout contre les colones d'Hercule, en côtoyant les marches d'Espaigne. Ce n'est pas aussi de ma visee de deduire icy par le menu, quelles, & combien differantes drogues on apporte en nôtre Prouence, tant du côté de Leuant, que de Ponant. Le discours en seroit trop prolixe, & conuiendroit mieux aux boutiques des Apothicaires. Ie cotteray bien plus volontiers quelques especes d'animaux plus frequans, qu'on a appris de nous faire voir. Celui qui desire d'auoir vn Autruche, vn cheual, vn chien de Barbarie, ou vn mouton de Mauritanie (car ils y sont d'vne taille extraordinaire) pactise d'vne place libre en vn nauire auec le maître pilote, & met là dessus

ſon homme auec de l'argent, lequel au moyen du traiet de trois iours tout au plus, ou de vint heures, ſi le vent de Biſe ſouffle gaillardemant, ſe trouue porté en Affrique, où il remplit le vuide de la palace loüee de tel, qu'il lui plait, de ces Animaux ; comme d'vn ſinge, d'vn Marmot, d'vne Ciuette. Les marchans mémes en font porter en leur propre ; non tant pour le lucre, que pour en faire des preſans à leurs amis. Les ſinges, & les Marmotz ſont coneuz à tout le monde : mais non les Ciuettes. Ce pourquoy i'en tireray icy vn crayon.

CHAPITRE V.

De la Ciuette, ſa taille, ſon poil, ſa ſueur, & commant on l'epraint, le prix de cette ſueur; Brix, & viandes de la Ciuette. Caſtor mal pris, pour le Muſc.

La

LA Ciuette est vn Animal, dont les Anciens n'ont rien écrit ni traitté. On en fait venir quelques vnes à Marseille de la terre ferme des Indes, ou des Iles. A la taille, à la couleur, & au poil elle est quasi toute semblable à vn chat commun. Sa queuë, qu'elle va trainant à terre comme les Marmotz, est vn peu plus grande, que celle du chat, & a de long vne codee, & demie. Tout le plus precieux de cet Animal consiste en sa sueür; que quelques vns ont abusinemant logé és excremans de son ventre. La faço de cueillir cette sueür est telle. On fait saillir la Ciuette hors de la geole, où elle est tenüe tres-chaudemant: car rien ne l'engraisse si fort, & la met-on sur vne table, où deux hommes demeurent de côté, qui tour à tour, ou bien tous deux ensamble la pincent si rudemát, & si drû, qu'ils ne lui baillét pour tout

aucun relâche, ains la tourmantent de tout leur pouuoir. Il leur conuient neantmoins auoir les yeux a l'erte, & demeurer sur leurs gardes. Car à mesure, qu'elle se lance sur eux, pour les payer des peines, qu'ils lui font sentir, si dés dentz elle leur peut accueuillir la main, les os en sont froissez ; si auant penetre sa morsure: chose, qu'Aristote écrit les Loutres auoir appris de faire. En fin ayant été si fort picotee, qu'elle en est toute moite de sueür, & se sent fort mouillee, rendant auec cette eau toute la graisse de son lōg sejour. Vn de cés hommes pour l'irriter, & l'encruellir dauantage lui presante vn linge, que de rage elle prend à belles dentz. L'homme le tire, & retire à soi, & le lui relache si souuant, & si bien, qu'elle répond effrontémant à toutes ses feintes. Cepandant elle se donne en prinse à l'autre homme, lequel ia

tout

tout preſt à tout vne cueilliere d'argent, lui rade la ſueür des aînes, & des parties moins veluës qu'elle à au deſſous du vêtre, & auec vne ſpatule l'enſerre en vne petitte boëte d'yuoire. Par ainſi vne fois du mois, que cette vendange ſe fait, on retire vne once de Ciuette, qui ſe garde par fois vint ans, mais c'eſt raremant. L'once en vaut deux écus d'or. Pluſieurs preferent l'odeur de la Ciuette à celle du muſc, qu'en certain tems on fait ſuppurer, & recuire en des petites veſſies. Ie ſuis quant à moy pour ce regard tout d'vne autre opinion. Le lieu où la Ciuette à été ſennee retient, & reſpire trois iours apres vne odeur incroyable. Le prix d'vn de cés Animaux eſt courammãt de quatre vintz écus. S'il eſt duëmant ſoigné, il peut pour l'ordinaire viure vint ans. Ses viandes lés plus propres ſont les œufs

cuitz, ou cruz, & parfois la chair, parmy ce, qu'elle soit cuitte. Ceux, qui ont redigé par écrit leurs nouueaux voyages sur mer, ont parlé fort sommairemant de cet Animal. Loïs Patrice au 4. liure chap. 2. & au sixiéme liure chapitre second en fait mention vne ou deux fois, mais par tout assez maigremant. Vn point en cet Autheur, & aux autres traitans de ce méme sujet, me fait de la peine: c'est, qu'ils loüent à tour de rolle, & à qui mieux mieux, le Castor, pour vne drogue tres-odorante. I'estime quant à moy, qu'ils ont entandu le musc, ou quelque autre matiere inconeuë aux Latins, aux Grecs, a la Caballe des Arabes, & à nous mémes; comme ils ont fait de cette race d'Aloës, sentāt merueilleusemant bon, que les gens du pays appellent, à son dire, du mot de Calampart. Car ce, que les Medecins

co-

conoiſſent pour Caſtor, rapporte ſi mal cette douce odeur, qu'il eſt reputé d'autant plus efficace, & valeureux, que plus cruellemant il offance l'odorat; en quoi, ſans contredit, il emporte le prix par deſſus toute drogue, veu que nulle autre empoiſone ſi fort par ſa ſentur, comme fait celle-là.

CHAPITRE VI.

Des Perles, & pierreries ſommairemant.

IE ſais que mon ſilance mémes fera voir à l'œil, que nous ne ſommes en deffaut de perles, ni de pierreries, veu que hors des Emeraudes de Scythie, & de quelques autres, on nous en apporte des plus belles, ſoit du côté des Indes, ou des Haures de la mer rouge; ſoit de l'Aethiopie. Au lieu qu'elles ſeruoient iadis de haut-paremant aux

Ioueürs de flûtes, & autres Menétriers, ce sont auiourd'huy autant de leurres, & des moyens tres-propres à pipper, ou engager les fammes, non les hommes, fors ceux, qui en vanité, ou en ignorance ne veulent onc ceder à ce sexe inconstant.

CHAPITRE VII.

De quelques villes de Prouence sommairemant. L'Autheur employe quasi tout le reste de ce liure au suiet de Marseille. Marseille iadis vne des plus illustres villes du Monde. Comparaison de Marseille à Athenes. Passage de Iustin.

OR ayant meshuy quasi mis à fin le denombremant des raretez, que les villes, & les hommes possedét en nôtre Prouence, tant pour leurs vsages, & plaisirs, que pour leur decoremant.

mant. Que sera ce, si ie dis, & adioûte que de toutes les villes, que le Monde admire auiourd'huy, Auignon ne cede à aucune en beauté, ni Arles en ancieneté, & en nombre de noblesse, ni Marseille en honeur, & reputation, épandüe au reste de l'vniuers? C'est celle cy (afin d'estre bref, & abstenir sur la gloire, & merite des autres) laquelle à tant excellé ez exercices de la paix, & de la guerre, que pour vn prealegué, on ne me croira dire rien de Paradoxe, si i'aduance, qu'apres Rome, & Athenes elle a été la plus celebre ville du monde. C'est voiremãt vn Paradoxe, mais parleray-ie, ou si ie me tairay? cela demeurera constant & veritable. La Grece vne fois subiuguee par Q. Flaminius (ie parle ingenûmãt) en fait de guerre vous auez été moins que rien, O belles Athenes: si bien les sciences, & les lettres vous ayent tou-

iours decoré de leur plus riche ornemant. Ie sais, que dés la naissance de vôtre étât, le precieux dom de liberté n'est onc demuré riere vous sacré, & inuiolable. Les Rois trop imperieux vous ont premieremant opprimé, la violance de Pisistratus, & de Hippias vous ont mis souz le ioug. Les armees des Perses vous ont abandoné au feu, & au pillage: Ceux ci méme, (quoy que long tems apres) vous ont affranchy de la seruitude des Spartiates, & des sanglantes mains des trente Tyrans, auquel état comme au plus piteux de tous. Lysander Lacedemonien se ioüant trop effrontémant de voz tétes, vous auoit ia asseruy. I'aduoüe, que dés-lors vous auez conserué pour quelques annees l'honeur de vôtre liberté: mais helas ça été auec de si diuers, & si tant étranges échez? En fin Leosthenes deffait par Philippe de

Mace

Macedoine, pere du grand Alexandre, vous auez été ruinees de fonds en cōble superbes Athenes. Ce seul point auez vous rapporté des victoires de Flamminius, qu'au lieu de la domination des Grecs, celle des étrágers vous à rendu sujettes, en retenant plûtôt le nom, que l'effet de votre franchise. Mais Marseille en sa naissance mémes (selon les Autheurs) ayant honorablemant deffandu ses immunitez, contre les menees des Rois, & les inimitiez des Geneuois, a plus longuemant vsé de sa pleine liberté, que piece des autres Citez. Puis, que les Historiens sont d'accort en cela, ie pense ne deuoir interpeller icy l'autorité de Iustin, lequel souz l'adueu de Trogus Pompeius soûtient faussemant au 43. liure que Marseille étoit tributaire du tems, que Rome fut pillee par les Gaulois. Les Ambassadeurs de Marseille (dit

(dit Iustin) encheminez, pour leur retour de Delphos, où l'on les auoit deleguez, pour offrir des presans à Apollon, eurent aduis, que la ville de Rome auoit été prise & brulee par les Gaulois: Dont les nouuelles receües chez eux, les Marseillois menerent vn deuis tres solemnel, & contribuerét aux Romains l'or, & l'argent de leur communauté, & des particuliers, pour fournir au poids par eux promis à leurs ennemis. Le bien de la paix achetee de leurs facultez, fut tellemant reconeu par le Senat, que pour ce seruice si signalé, on leur ottroya toute sorte d'exemption. La seance és Theatres, & és spectacles leur fut baillee auec les Senateurs, & à des conditions egales, on iura alliance auec eux, &c. Dites moi de grace, que se peut-il dire, ou croire de plus absurde, qu'en ce tems là, les peuples de deçà les Alpes,

ayent été ſous la domination des Romains leſquels ne faiſans, que de naître, & ſe produire au monde, tenoient comme à gaiges d'vne plus grande guerre le champ des Veïens, vn tout fraîchemant à leurs terres? eux diſ-ie, qui n'auoient encor apprins, quels étoient les Ecques, & les Volſques, biẽ que leur nom fut aſſez celebre en Italie mémes, & és pays circonuoiſins, pour auoir ia baillé des grands éſchez aux cohortes Romaines. Au lieu de tout cela, ils ſe trouuoient pour lors aſſez empechez à démeler leurs fuſées auec les Etruriens, qui par deſſus le hazard des armes iournalieres ioüoient à beau ieu, beau retour auec les Romains, & leur donoient de cruelles etrettes.

CHAP.

CHAPITRE VIII.

Marseille a touiours defandu sa liberté. Repartie à l'autorité de Iustin. Strabo parlant de Marseille. Marseille a conserué plus longuemant sa liberté, qui Rome, ni Athenes.

L'Histoire nous faisant voir si clair en cés affaires, vn aueugle verra que les Marseillois ne peurēt onques étre forcez d'abādoner la liberté, que ia auec tant de constance, de courage, & de fidelité de leurs gardes ordinaires en pleine paix soutenuë, contre la ialousie des Rois, & les aguez des peuples circonuoisins. Il n'est pas croyable, que de gayeté de cœur, ceux là se soient voulu assuiettir, lesquels animez de cette loüable crainte, ont osé apres vne longue trainee de siecles repousser de leurs murs Cæsar le Dictateur,

teur, domteur de Gaules, d'Allemaigne, & de la grand' Bretaigne; victorieux d'vne bonne partie de l'Italie, & soigneux de la ville de Rome, qui ont osé, dis-ie, resister à vn homme chargé de tant de lauriers glorieux; doué de tant d'intelligence, suiuy de tant de trouppes guerrieres. Que si quelcun vouloit prendre les paroles de Iustin en ce sens, & dire, que les Prouinces deça les Alpes suppeditees, Marseille, par consequant, debellee, pourroit auoir eté rendue seruile, & du depuis remise en sa premiere liberté, en consideration de ses anciens, & rares merites. Il est aisé de repartir à cela, par les textes des vieils auteurs. Bien que ce n'ait eté peu d'auantage aux Marseillois, ains beaucoup de gloire de se trouuer obligez à l'Empire Romain par des largesses, & beneficences si signalees; veu qu'il ne se lit en aucune

part, qu'auant les guerres ciuiles de Cæsar, Marseille ait iamais permis l'entree aux armees ennemies. A quoi l'autorité de Strabo au 4. de sa Geographie nous sert de precaution. Or est-il, dit Strabo, que Cæsar, & ses successeurs à l'Empire memoratifs de leur ancienne confederation, vserent de plus de douceur à châtier les fautes par eux commises en guerre. Et la faculté de viure souz les loix par eux receües en la naissance de leur ville, leur fut si cheremant conseruee, que ni la Cité mémes, ni les peuples de leur obeïssance n'étoient en rien obligez d'obtemperer aux Gouuerneurs enuoyez en Prouence. De là est-il arriué, qu'apres vne longue suitte d'annees, Marseille ne fut pas plutôt soubmise aux armes de Cæsar, que Rome mémes: attandu, qu'on ne peut alleguer y auoir iamais eu en tout l'vni-

uers vne ville, qui ait plus longuemãt maintenu ses droits, que celle de Rome,& qu'il est certain,que Marseille, & sa franchise sont nees en mémes tems, à sauoir incontinant apres l'oppression soufferte par les Romains sous le gouuernemant de leurs Rois, & notãmant sous la tyrannie de Tarquin. Ie le dis derechef, & que ce soit sans enuie. Il n'y a ville au monde,qui se puisse mieux vanter d'auoir iouy de sa liberté si longues annees,& sans aucune interruptiõ. Ni Athenes,ni Rome n'ont pas cet aduantage.Car si biẽ depuis la victoire de Cæsar elle s'est conseruee libre,vsant touiours de son droit,neantmoins ayant mieux eté en authorité par le benefice d'autruy, que par la propre grãdeur de sa puissance;elle ne semble auoir plainemãt vsé de ses franchises,quoi que les Romains se mirent iadis à deliure des

François par vn accord assez indigne, l'or en ayant fait la raison ; puis que souz l'Empire des Cæsars, comme i'ay deuant dit auec Strabo, eux n'i le peuple de leur domination ne reconoissoient les Gouuerneurs de la Prouince. Ils ont voiremant retenu leur liberté auec plus d'honeur, & de lustre, que ne feirent les Romains, dont les plus apparans à mesure, que l'opulance, ou la faueur de quelcũ d'entre eux prouoquoit le desir, ou la terreur des Empereurs, se laissoiẽt égorger à belles trouppes comme des poures victimes, au mépris de leur grand aage, de leurs dignitez, ou de leur innocence. Que si l'on nous oppose le dire commun des villes libres de ce tems, sur ce que les Marseillois n'vsent plus de leur ancienne liberté, supposé que la comparaison des plus grands maux en autruy, soulage aucunemant les

no-

nôtres, ia assez sensibles d'eux mémes, on peut faire reflection sur les Romains iadis Seigneurs de l'vniuers, & sur cés vieux Senateurs venerables en leur epitoges, qui ont maintefois depuis seruy plus miserablemãt. C'est ce que i'auois à dire touchant la liberté de Marseille.

CHAPITRE IX.

Etymologie du nõ de Marseille, Origine des Marseillois. Iustin traitãt de la fondatiõ de Marseille. Strabo, sur le mémes.

QVant à l'etymologie du nom de Marseille, & son origine, il eut possible été mieux decét, mais si commode d'en parler à l'entrée de ce discours. Car bien que la liberté suiue l'ordre de l'origine, elle l'a deuance neantmoins en lustre, & en honeur. Le

nom leur a peu échoir au ſort, & quāt ils auroient été les plus laches gens du Monde, il a peu étre impoſé en comū à ceux de cette nation : Mais l'auantage d'étre touiours libres ne leur fut conſerué, ſinon par la rare police, & les douces influances du ciel enclināt heureuſemant à leur protection. Dōques à la relation d'Eſtiene, ou d'autre, qui le redit apres luy, la raiſon de ſon nom ſe peut donner en cette ſorte ; & vous prendrez plus de goût aux propres mots de cet Auteur. Marſeille, dit il, la terreur de l'Europe, Coloine des Phocenſes eſt ſitueë en la mer Lyguſtique voiſine de la Gaule Celtique. Timee raconte, que le conducteur de cette Coloine côtoiāt le bord de la mer, s'apperceut d'vn certain pécheur, auquel il comanda d'attacher le cable de ſon nauire à vn pieu, qu'il y auoit cet endroit là. Le mot de μᾶσ-

σαι

σᾶι aux Aeoliens ſignifie lier, & ἁλιεῦς vn pécheur. Donques de ces deux motz μᾶσσαι & ἁλιεῦς faisãt μασσαλία, Marſeille à pris ſon nom. Son origine deſcend de la nauigatiõ, & entreprinſe, que les ieunes Phocenſes natifs d'Aſie firent ez mers de deça, comme Strabo l'atteſte au 4. de ſa Geographie. Mais pourquoi eſt-ce, que ie m'attans à cueuillir ici par morceaux ce, qui duit à mon ſuïet, puis qu'il ſe treuue couché tout au long, & tres exactemãt, dans l'hiſtoire de Iuſtin. L'aiſſant donc en arriere les écritz d'Herodote ſur les mémes Phocenſes, & de ce grand vieillard Arganthonius, de peur que la licence trop effrenee de cet Auteur coûtumier à mentir viene à foüillir les miens d'vne miene tache. Voyons ie vous prie le propre texte de ce laborieux Ecriuain (tiltre qu'il s'eſt voulu approprier lui mémes)

aſſez ancien,& non impertinant. Au liur. 43. il dit ainſi. Du temps du Roy Tarquin la ieuneſſe des Phocéſes ſortant d'Aſie, vint aborder la riuiere du Tybre, & contracter amitié auec les Romains: Et de là montee ſur des nauires print ſa route dans les goulfes, bornans la Gaule, où ayans prins terre commancea d'edifier Marſeille entre les Lyguriens, & les rudes peuples François, & fit de tres-beaux exploitz de guerre, ſoit en ſe deffandant contre la cruauté de cette Nation, ſoit en deffiant ceux mémes, qui les y auoiét ia prouoquez. Car les Phoceńſes ſe voyans reſerrez dans les limites d'vn terroir ſi petit & ſi maigre, ſe rendirét plus curieux de hanter la mer, que la terre. De ſorte, que pour paſſer leur vie, les vns ſe firent pécheurs, les autres marchands, & la plus part écumeurs de mer, profeſſion tres-hono-

rable

rable en ce tems là. Entreprenans de courre, & de faire progrez iusques aux extremitez de l'Ocean, ils entrerent dans le détroit de Frãce par l'emboucheure de la riuiere du Rône. Retournez, qu'ils furent chez eux ia alechez par la douceur du lieu, & annonçans à leur Nation ce qu'ils auoient veu, ils en debaucherent plusieurs. Furius, & Prothus éleus chefs de ces gens r'alliez, s'en vindrent à Senanus Roy des Segoregiens, & lui remôntrans le desir, qu'ils auoient de fonder vne ville en ses terres, le recerchẽt d'amitié, & d'alliance. Ce iour là par bone fortune, le Roy se trouua occupé à faire les noces de sa fille Gyptis, qu'il auoit pourpensé de bailler en mariage à celui, qui selõ la coûtume du pays seroit éleu pour son gendre. Comme les seruiteurs de cette Princesse furent conuiez à la féte, ces hostes Grecs y

furent aussi priez. On fait entrer la fille en la salle, où le Pere lui commande de presanter à lauer à celuy qu'elle voudroit choisir pour Mary. Elle dedaignant le reste des conuiez, se tourne cõtre les Grecs, & s'adressant à Prothus, lui baille à lauer. Cetuy-cy d'hôte deuenu gendre de Senanus, obtint de son beau-pere la place, & le pouuoir de bâtir vne ville. Marseille donques fut ainsi fondee pres de la bouche du Rône, en vn lieu écarté, & cõme en vn recoin de mer. Ce sont là les termes de Iustin. Toutefois Strabo refere ce tant illustre commancemant de ville au concours, & à la faueur des Dieux de ce tems là. Marseille, dit-il, sise en vn pays pierreux a été edifiee par les Phocéses. Là s'acueille vn port de mer, sous vn rocher fait propremãt en figure d'vn theatre, regardant au midy. L'enceinte de ces murailles est

tres

tzes-belle ; Le rocher, & la ville sont d'vne tres-large, & memorable étanduë ; au plus haut de la forteresse sont bâtis les temples de Diane, d'Ephese, & d'Apollo Delphique. Celuy-cy est égalemant comun, à ceux du nom Ionien ; mais l'autre est notammant dedié à Diane d'Ephese, car on dit, que les Phocenses voulans faire voile, en resolution d'abandõner leur pays entendirent ce mot de la bouche de leur chef, qu'ils eussent à prendre la route, que Diane d'Ephese leur diroit. A méme qu'ils furent descendus en Ephese ils vouleurent sauoir en quoy ils deuoient obeïr aux commandemans de la Deesse. Ce fut là, disent ils, que Diane se laissa voir en songe à vne femme des plus honorables de la ville, nommee Aristarque, & luy commanda de déloger tout à l'heure, & s'embarquer auec les Phocenses, & porter quant &

soi

ſoi vne certaine ſtatuë; ce qu'elle feit. Ainſi dit on, que la Colonie conduite, & arriuee à Marſeille, ce temple y feut edifié, & du depuis cet'Ariſtarque y fut fort honoree, & conſtituée Prétreſſe. De là ſucceſſiuemant la Deeſſe Diane fut ſeruie auec grande veneration par les Colonies ſubrogees à celle là; Et la ſtatue retint le méme habillemant, qu'elle portoit en la Metropole d'Ephe ſe. Marſeille établie par tels fōdateurs, & ſous les faueurs de cés Dieux tutelaires n'a eu pour moindre ſurcrôit d'vne ſi heureuſe fortune, le nom & l'honeur de la Iuſtice, de la moderation, de la vaillance, de l'ornemant des ſciances; & tout cela éminant, & releué à l'egal de ſon origine.

CHAP.

CHAPITRE X.

Strabo sur l'anciene police de Marseille. Les Timuches, ou Honorables de Marseille. Strabo sur la frugalité des Marseillois. Les Ecriuains de Marseille perdus.

LEs paroles de Strabo sur l'excellance de la Iustice, & des loix de Marseille sót telles, qu'il est fort vraysemblable, que leur integrité a voiremant été quelque chose digne d'vne immortelle memoire. Ioint que, Ciceron & autres anciens Auteurs innumerables admirent la belle police de cette Cité. Mais il vaut mieux entandre Strabo mémes. Finalemant, dit-il, les principaux de la ville de Marseille viuent souz vne Aristocratie, vsans des loix les plus equitables du monde. Leur conseil est composé de six cens hommes, qui ne renonçent ia-

iamais à l'honeur d'en étre, qu'à la fin de leurs iours. On les appelle τιμέχες, c'est à dire Honorables, ou tenans les honeurs. Les chefs de ce conseil sont quinze personnages tres-graues, ausquels est commise l'entiere administration des affaires publiques, tant afin de prouuoir indifferammát à tout ce, qui peut arriuer d'inopiné, où la celerité, & la prompte expedition est plus necessaire, que le conseil; qu'afin de traitter les choses ordinaires de leur manimant, ou celles qui se presantent de iour à autre. En outre on souloit nommer trois de ces quinze, ausquels comme ayans riere eux l'autorité supreme, tous les autres cedoiét la place, & l'honeur de preceder. Au reste nul ne peut étre fait Timuche, qui n'ait des enfans, & que ses progeniteurs n'ayent en trois races continués eté habituez en la ville. Ce sont

là

là des conſtitutions des Ioniens mémes,émologuees en leur communauté,dont ils vſent encores pour le iourd'huy. Bien, qu'on puiſſe alleguericy plusieurs beaux titres concernans la frugalité, & moderation des Marſeillois. On fera neant-moins illation du demeurant par cés parolles de Strabo,écriuant du reiglemant par eux étably, en vn ſi puiſſant état, ſur le fait des douaïres, ou des paremans des épouſees,qu'aucun n'eut oſé tranſgreſſer. Celuy là,dit-il, pourra aſſeoir vne ferme conieƈture ſur la frugalité de vie, & ſur la moderation des Marſeillois,qui ſara,que le plus grand douaïre conſtituable à vne fille n'excede la ſomme de cét écus: qu'elle n'en à que cinq, pour ſes robes, & autát pour ſes dorures,& ioyaux:&que hors de cela, on ne lui baille autre choſe en mariage. Mais auec quelle patiance parle-

ray-

ray-ie de la generosité des Marseillois? N'est-ce pas vn cas étrange de voir des petits bourgs d'Asie, ou de la Grece si haut loüez dãs l'histoire, que la memoire en a duré iusques à noz iours, & que les gestes glorieux de cette Cité, celebrez par tout le monde, exáctemant redigez par les écrits de ses concitoyens (ce qui nous reste seulemant à croire) soient comme extirpez en ce siecle? la poussiere, & le relent cachent par-aduãture en quelque coin les œuures des doctes persõnages, où pour neant ils se complaignent de l'iniure du tems. Helas peuuent-ils dire, on charge de iour à iour les presses des Imprimeurs de tant de rapsodies d'écrits grossiers, ineptes, insipides, & souuant tres-pernicieux? & nous, qui auons eté la ioliueté, & l'ornemant de l'ancienc eloquance, on nous laisse croupir, & pourrir dans

l'or

l'orduie, ſans nous pouuoir garantir de la tigne qui nous va deuorant. I'eſpere quant ét moy de voir ramenez au iour tous cés volumes, & ne penſe point, que mon ſouhait veritable, & tres-iuſte me puiſſe deceuoir.

CHAPITRE XI.

De la gloire, & du pouuoir des anciens Marſeillois. Des Carthaginois. Les Marſeillois iadis ſuperieurs aux Carthaginois.

IE vois cependant, que les Auteurs étrangers ont inſeré en leurs cayers (quoi que Marſeille n'ait onc été en deffaut d'écriuains) ie vois dis-ie comme par la montre, qu'elle a été la gloire, & la puiſſance des Marſeillois, & ſouz quels auſpices de la vertu ils ont attaint le ſommet de cés deux. Qui

ne sait aujourd'huy, quelles furent l'opulance, les ruses, & l'audace des Carthaginois? quelle par consequant leur reputation ? qui prenant l'essor iusques aux extremitez de l'Oriāt, comme vollant d'vn monde à l'autre, paruint iusques à Alexandre le Grand. Ie ne dis mot de la vaillāce, auec laquelle ils ont debellé tout l'Occidāt, commandé à tant de Prouinces, en Afrique, & en Europe, rendu tributaires tant d'Iles maritimes, puis que tout cela est plus clair, que le iour. Ie ne dis non plus, combien ils ont harassé le peuple Romain par vne longue trainee de guerres, par tant de victoires, & decōfitures si frequantes. Que diray-ie des fleaux par eux cruellemant faits sourtir à Rome, montee au plus haut féte de son Empire, n'ayant manqué qu'à l'enterrer tout à fait dedans ses propres ruines. Mais comme ce peu-

ple

ple de Carthage cuidoit d'auoir gaigné le montant de sa gloire,& de voir son état le plus florissant, qu'il fut iamais,le voyla mi-party. Les Marseillois informez , que l'armee Nauallc par lui dressee étoit en mauuais termes,commancent à luy courre sus, & en pleine mer mirẽt à vauderoute cette puissante flotte des Carthaginois. Et tous vaincus & supplians, qu'ils étoint, encores leur fut il ottroyé toute paix & amitié. Moins est à priser la chasse par eux touiours donnee aux Lyguriẽs,& à ces Roytelets leurs voysins,desireux de les surprendre.Moindres aussi furent les victoires aquises sur les François, nonobstant la relatiõ de Iustin; disant cés guerres auoir été trop sanglantes. Ce qui n'est autremãt decroyable, puis que d'vne part, les Lyguriens tout vn tems ont fait littiere de la puissance des Romains, nõ

ſans des échez, & pertes reciproques: & d'ailleurs, qu'il eſt tres-notoire, que par la ruïne de tant de nations diuerſes, le nom des François fut iadis formidable, non aux Romains ſeuls, auſquels il fut trop funeſte, mais à toute l'Europe, & à l'Aſie enſamble.

CHAPITRE XII.

Texte de Iuſtin pour Marſeille. Tucydide, parlant des Phocenſes. Strabo, des Marſeillois.

MAis il ſera bon d'atteſter toutes cés choſes par les paroles, & propres autoritez des Anciens. Iuſtin au lieu ſus-allegué dit ainſi. Les Lyguriens ialoux de l'accroiſſemant de cette ville, harceloient les Grecs par des continuelles courſes, mais ceux cy ſeulemant armez pour la deffanſiue,

ue,& s'oppofans aux dangers,s'acquirent tant de gloire, qu'ayans terraffé leurs ennemis, logerent plufieurs Coloines dedans les terres par eux occupees. De forte, que les François dépouillez de leur barbarie naturelle, & apriuoifez par les Grecs, commancerent à viure plus ciuilemant, cultiuer les chams,enceindre les villes de murailles,non auec les armes, mais auec les loix. Alors ils apprindrent à tailler la vigne, & planter l'oliuier. Les hommes,& l'état acquirent deflors vn tel luftre,qu'il fembloit,que la France fe fut changee en la Grece, nō la Grece en la France. Or decedé Senanus Roy des Legoregiens, duquel ils auoict eu la faculté de fonder leur ville, Conanus fon fils lui fucceda. On raconte,qu'vn certain Lygurien alloit trompettant, que Marfeille feroit vn iour la ruïne totale des peuples circō-

uoiſins: partant qu'il eſtoit expediant de l'extirper en ſa naiſſance, de peur qu'étant en bref accruë en moyens,& en pouuoir elle ne vint à les opprimer: & à cela adioutoit-il vne fable. Diſant, qu'vne chiene étant ſur le point de chieneter, pria vn paſteur de l'accommoder de quelque lieu en ſa cabane, afin d'y décharger ſes petits. L'auoir obtenu, elle lui demanda de les nourrir là mémes. Et au bout, les petits chiens agrandis, elle ſe ſentant ia appuyée de la faueur du logis, voulut alleguer poſſeſſion,& tenir en proprieté ce gîte emprunté. De mémes en deuoient vſer les Marſeillois, leſquels contrefaiſans pour vn tems les loüagers, ſe rendroient en fin Seigneurs fonciers de tout le pays. Ces diſcours inciterent le Roy à braſſer vne partie contre ceux de Marſeille. A cés fins le iour ſolennel des fétes de
la

la Deeſſe Flora, il r'allia vne bonne troupe des meilleurs,& plus determinez ſoldats,qu'il eut, & ſouz pretexte du droit d'hoſpitalité, qu'on ne leur eut oſé denier, on enuoye les vns à la ville, on fait muſſer les autres dedans les ioncs d'emmy les chams, on commande aux autres de monter ſur des chariotz,& les fait on couurir de fueil les d'arbre, luy mémes auec ſõ armee ſe tient aux aguetz dedans les montagnes prochaines, à ce que la nuit les portes étans ouuertes à ces hôtes ſuppoſez.Il ſe peut ioindre à point nommé à ceux, qui menoient l'entrepriſe, & vnîmant auec eux s'emparer de la ville enterree dans le ſommeil, & le vin. Mais vne certaine Dame, belle-ſœur du Roy, découurit tout ce deſſain. Car ayant apris d'abuſer d'vn beau ieune homme Grec, le tenant cette nuit là cheremant embraſſé, ſa

beauté la meut à pitié, & la porta à lui deceder le fait, le coniurant de se sauuer à la fuite, & se dérober à ce dãger euidant. Ce ieune homme s'en va tout de ce pas denoncer l'affaire aux Magistratz. La mine ainsi éuãtee, les Lyguriens furent tous colletez vn à vn, & fit-on passer au fil de l'épee tous ceux, qui s'étoient cachez dans les ioncs. De là vne cõtre-partie fut dressee, pour surprendre le Roy étant encores à l'embuscade; si bien, qu'auec lui sept mil des ennemis furent taillez en pieces. Depuis ce tems là les Marseillois ont de coûtume ez iours de féte de fermer leurs portes, entrer en garde, faire le guet sur les murailles, reconoitre les étrangers, départir les offices, & garder leur ville en tems de paix, comme s'ils auoient la guerre sur le bras: tant ils sont soigneux de faire obseruer les bons reiglemans,

que l'accoutumance à bien faire, non la neceſſité du tems leur a fait établir. Ils ont encores eu des grandes priſes auec les Lyguriens,& les Gaulois ; Ce qui a augmanté la gloire de cette ville,& à mis en vogue parmy les voiſins la valeur des Grecs, accompagnee de tant d'heureuſes victoires. Ils ont maintefois mis à vau-deroute la flotte des Carthaginois, lors que pour certains nauires pillez ſur quelques pécheurs,là guerre ſe meut entre eux.Ils ont contracté des alliances, auec les Eſpagnolz. Dés la fondation quaſi de la ville de Rome, ils ont d'vne foy inuiolable chery l'amitié iuree auec les Romains, & ez occurances, ils ont toujours été tres-jaloux d'aſſiſter, & ſecourir les confederez de leur ville. Cés étançons ont affermy la grandeur de leur état, & ont contraint les ennemis à faire la paix auec eux. Or

comme Marſeille étoit au zenit de ſa gloire,en la moiſſon de ſes richeſſes,& au periode de ſa puiſſance,les peuples d'alentour comme accourans pour étaindre le feu ia épars au pays, ſe r'allient vîtemant affin de faire perdre le nom des Marſeillois. De ſorte, qu'à peu de là pour aſſieger cette ville ennemie, vne armee de gens d'élite fut miſe ſur pied,dont vn Roytelet nommé Caranindus fut le chef. La viſiō, que ce Roy eut en dormāt d'vne certaine femme horriblemant affreuſe en ſes regars,ſoy diſant vne Deeſſe, le meit en tel effray, qu'il fit promptemant vne paix volontaire auec les Marſeillois, & leur ayant demandé permiſſion d'entrer en la ville, & y adorer leurs Dieux, il vint au temple de Mineruc, où au porche il reconeut l'image de la Deeſſe veüe en ſonge, & ſe print à crier la deſ-
ſus

ſus, que c'étoit vrayemant celle, qui luy auoit fait peur la nuit precedante, & lui auoit commandé de leuer le ſiege. Il cõmance tout à l'heure à ſe conioüir auec les Marſeillois de ce, qu'il auoit reconeu le ſoin particulier que les Dieux auoient de leur ville. Et apres auoir baillé en offrande vne chaine d'or à la Deeſſe, il iura alliance perpetuelle auec eux. Ce paſſage de Iuſtin duiſoit ſi bien à mon ſuiet, que tous en ſuite i'ay trouué bõ de le coucher au long, comme il eſt, auquel ie veux inſerer encores quelques motz de Thucydide, à ce, qu'vn habile eſtimateur de telles matieres obſerue en paſſant le loz des victoires des Marſeillois, auoir été en effet extrememãt grand, & glorieux, puis qu'en peu de tems il porta ſi loin le vol de ſa renõmee. Les Phocenſes, dit-il, habituez à Marſeille, étoient ſuperieurs aux Car-

thaginois en guerre nauale : car en fait de marine, ils auoient des forces trés-puissantes. Strabo pareillemant par les parolles suiuantes les loüe de leurs gestes belliqueux, de leurs courses,& exploitz sur la mer. Ils habitent dit-il, vn pays plantureux en vignes, & oliuiers. Mais parce que la terre y est tres-dure, & par consequãt moins propice à fructifier, se confians de faire mieux leurs besoignes sur *la* mer, que sur la terre, tournerent toute leur adresse, & industrie au fait de la marine. Augmanté que fut leur état d'hõmes, & de munitions de guerre, les chams circonuoisins leur furent tous de bonne prise,& les empietarent par méme ambition, qu'ils auoient fondé les villes pour leur séureté, & conseruation. Ils en edifierẽt quelques vnes en Espaigne, ésquelles conformemát aux coutûmes du pays, ils feirent re-

ce

ceuoir le culte de Diane d'Ephese, afin qu'on y sacrifiât selon les cerimonies des Grecs, & permirent, que le courant de la riuiere du Rône contribuât aux nations barbares les mémes commoditez, que les fleuues ont acoûtumé de porter. Cet Auteur parlant peu apres des Coloines des Marseillois, dit ainsi. Fonderent aux pays des Saliens, & Lyguriens habitans des Alpes, les villes de Tholon, Ieres, Antibe, & Nice. Il y a en châcune d'icelles vn haure, & vn arcenal où l'on reserue vne grande quantité de nauires, d'armes, & d'engins seruans à la marine, & à battre les villes. Car au moyen de telles munitions, ils resisterent aux incursions des Barbares; & entrerent en confederation auec les Romains, qui les ayans reconeuz pour gẽs tresvtiles à leur état, sous l'ayde & faueur de l'amitié contractee auec eux, re-

ceu

ceurent des grans auantages en leurs propres afferes. Iusques là sont les paroles de Strabo.

CHAPITRE XIII.

De l'ancien patrimoine de la ville de Marseille. Pompee, & Cesar desireux de l'obliger. Limites des appartenances de Marseille. La ville d'Aix edifiee, & ainsi appellee par Pub. Sextus. Villes fondees par les Marseillois.

QVand tout est dit, les Marseillois ne s'acquirent tant d'honneur, & d'opulance en terre, & en mer par leurs faitz belliqueux, mais fauorisez de la bien-vueillance du peuple Romain, & des liberalitez de se chefs, ils possederent des fonds de grande étanduë, & des terroirs infinis. Cela se peut iuger à veuë d'œil par la propre confession faitte à Iules Cesar, par

par les Ambaſſadeurs de Marſeille. Car comme il eut prins la route d'Eſpaigne, pour pied a pied ſuiure Affranius,& Petreiüs,& les dénuer de gens, & de pouuoir,empieté qu'il eut là ville de Rome,& contraint Pompee d'en vuider,les Marſeillois craignãs,qu'il ne leur en voulût faire de mémes,lui fermerẽt les portes. Ceſar les feit ſommer de les lui ouurir. Au lieu de ce faire,ils dépecherent de leurs citoyens auec charge de lui remõntrer,qu'ils étoient tres-bien aduertis, que le peuple Romain étoit diuiſé en deux partialitez, & factions. Que ce n'étoit de leur conoiſſance, ni de leur portee de iuger, lequel des deux auoit la meilleure cauſe, mais, qu'ils reconoiſſoient Ceſar, & Pompee pour protecteurs, & biẽ-facteurs de leur ville,étre les chefs de ces partis, dont l'vn leur auoit ottroyé les terres de Montpellier, Niſmes,

mes, & Viuarez, pour les appliquer à leur Republique, & l'autre ayant suppedité par armes les Gaules, les leur auoit attribuees, & fort augmenté leur reuenu, & leurs droitz de Gabelles. Par ainsi leur étant égalemant obligez, ils deuoient témoigner à tous deux vne affection égale. Voyla en substance le sujet de leur commission. Ces parolles font voir assez clair les limittes des terres, que Pompee leur donna; car ceux de Montpellier, Nismes, & Viuarez, sont ceux, qui habitent dépuis le bord du Rône iusques à Narbone, tirant au couchant. Au regard du don fait par Cæsar, en suite duquel ils publient les Gaules par luy subiuguees, leur auoir éte remises, ie ne sais bonemant, commant cela se doit entandre. Car ie ne suis pas à sauoir, que les Gaules ne furent iamais toutes à l'obeïssáce des Marseillois. Quoi que c'en

c'en soit, il est à presumer, qu'vne grãde partie de cés Prouinces fut donnee aux Marseillois, d'autãt plus librемãt par Iules Cæsar, hõme tres-obligeãt, & tres-liberal, qu'il étoit natu:ellemãt plus porté à la profusiõ, que Pompee. Ores voyant que celui-ci auoit dõné si largemant à ce peuple, il en feut fâché, & au feu d'ambition, qui le brûloit, ne pouuant souffrir de se voir caüalé en cette qualité, il est croyable, qu'il voulut signaler les premiers traits de ses victoires sur Pompee, par des largesses, & des bien faits du tout excessifs, mélans l'ostentation de son pouuoir parmy telles profusions : si bien qu'a peu de là, s'étãt rendu Maître de la ville de Rome, s'appuyant de la seule grandeur de ses merites il esperoit, qu'vn iour les Marseillois deserteurs de la Republique, du peuple Romain, & de la foy gar-

dee, tant de siecles adhereroient librement à son party. Quant à la portion des Gaules, qu'on peut pretandre auoir été, par la liberalité de Cesar transferee au pouuoir des Marseillois, elle se doit prendre depuis Marseille mémes, iusques à Lyon, tirant au Septentrion; attandu, que de ses portes du côte du couchant vers les Pyrenees, elle commandoit déja à ceux de Montpellier, Nismes, & Viuarez par la donation de Pompee, & auoit fondé ces endroitz là la Colonie d'Agde. Car pour le pays situé au Leuant, & les Geneuois, borné d'vne part par les Alpes du côté du Septentrion; & de l'autre, par la mer vers le midy, dont les peuples sont par Cesar nommez Saliens, & les Montaignars Albiens, les Marseillois en auoient d'eux mémes conquéte la meilleure portion, & obtindrent l'autre de la beneficence,
de

de Pub. Sextius, fondateur de la ville d'Aix, lui faisant porter vne partie du nom des eaux chaudes, qui y étoient, & l'autre du sien propre, l'appellant par là. *Aquæ sextiæ.* Et edifierent en ces contrees d'autres villes tres-celebres, à sauoir Tholon, Ieres (bien que l'opinion de Solin, pour regard d'Ieres, soit autre) la Napoule, Antibe, & Nice. Marc Caton en ses origines; Pomponius Mela, au 2. Pline au 3. & Strabo au 4. liure nous seruent de témoins authentiques. Strabo neantmoins passe plus auant, & marque, qu'ils edifierent cés villes pour ce deffendre des incursions, & voleries des Pyrates desireux, que tout par tout la mer fut libre. En quoi l'immensité de leur pouuoir est admirable; comme leur generosité à vouloir obliger par leurs bien faitz tout le monde en general, est digne d'vne loüange incom-

parable,eu égard,que s'estoit le passage d'Espaigne,& de tout le Ponant en Italie,& au Leuant.

Chapitre XIV.

De Nice, & Antibe. Iugemant de l'Auteur. Opulance, & pouuoir des Marseillois,ez contrees de Midy,Leuant,& Couchant. Iles des appartenances des Marseillois. Pouuoir, & richesses des Marseillois du Côté de Septentrion. La grandeur de Marseille iadis cause de sa ruyne.

CEt Auteur parlant d'Antibe, & Nice fait vne ratiocination, qui nous donne (comme il aduient ordinairemant ez choses inconeuës) sujet d'étonnemant,sauoir est,que Nice située en la Lygurie, & Italie voire mémes hors de la riuiere du Var en Prouen-

uence, soit pas moins des appartenances des Marseillois; & Antibe construite par eux, laquelle se trouue dans l'enceinte des Saliens de deça le Var, & consequemmant enclauee dans la Prouence, ait eté declaree libre, & exampte de leur Iurisdiction, & adiugee au territoire d'Italie. Puis qu'il est permis de forger vne opinion sur vn fait non encores resolu, ie tiendrois quant à moy, qu'Antibe par succession de tems fut habituee par les Romains, & que d'autres villes au pays des valees furent baillees en échange aux Marseillois, n'étant gueres honorable aux Romains, Seigneurs de l'vniuers, d'vser d'autre droit, que le leur propre. Car Arles, & Oranges assez proches de Marseille pour auoir eté colonies des Romains, ont touiours vécu en leurs libertés. Ores la grandeur des facultez, & puissances des

Marseillois du côté de midy, & bien auant dedans la mer est aisee à comprandre, tant par les écherz si souuant donnez (ainsi que i'ay dit) aux flottes Carthaginoises, contraintes à leur demander la paix; que par le nombre des Iles du côte de Prouence par eux tenuës sous des bonnes garnisons, & fortes citadelles. Telles furent les Stæcades, la Planasie, Lerins, & autres, qui ne sont tout a fait si celebres. Cela donques soit dit, pour nous apprendre, qu'apres que les Marseillois eurét d'eux mémes conqueté assez de mer, & de terre ferme sur les Saliens du côté de Leuant, ils gaignérent le demeurát par la beneficence de Sextius Caluinus; Et pour regard de ce qui est bien auant en la mer vers le Midy, & d'vne bonne partie des peuples Gaulois, tirant au Couchant, ils le suppediterét au moyen de leurs vaisseaux, & de

& de leur autorité. Celle part aussi ne fut moindre, qu'ils obtindrent par la donation de Pompee, en consideration de leurs seruices, & grans merites enuers le peuple Romain. Reste donques la liberalité de Cæsar, qu'il faut necessairemãt comter en ces peuples, qui habitent du côté de Septentrion tirant au Lyonois, & de Marseille iusques au mont Senis. En quoi ne pouuant inferer des anciens rien de certain, ni de limité, ie ne veux dire, ni porter mon iugemant (possible trop odieux à tant de peuples) pour decider commant c'est, que les Gaules acquises par Cæsar, & deslors conferees aux Marseillois, se doiuent mesurer: consideré qu'eux mémes craignans de se trop flatter, ou deprimer cette insigne beneficence, n'en ont osé parler plus clairemant. Mais vn iuste estimateur trouuera ma coniecture tres-

bien prise, s'il iuge, que Cæsar, domteur des Gaules, & le plus liberal prince du Monde, apres la mort de Crassus parmy les Parthes, n'ayant riẽ plus à deméler, qu'auec Põpee, seul émulateur, & riual de sa grandeur, voulant au moins le contre-pointer en l'excez de ses largesses, afin d'eclypser les obligatiõs de Pompee enuers les Marseillois par les siennes plus grandes. De là peut on colliger le nombre de cés peuples auoir eté infini, puis qu'étant les Marseillois comme offusquez d'vne telle multitude, ils ont en cette donation de Cæsar obmis de les comter en détail, comme ils auoient fait en celle de Pompee; ains auec le seul mot des Gaules conquétees, ils ont euité le trop importun denombremant. C'est ainsi, qu'vn franc courage ne pouuãt étre ébranlé par les promesses, ou les menaces des Tyrans à faire banque-
rou-

route à la vertu, & s'abandoner au vice, la honte ne le fait pas moins rougir à mesure, qu'on lui remet en memoire les dons, & presans par luy receuz, & comme s'il n'y auoit encor assez de tems, pour renoncer aux obligations contractees par voye des presans, ou aux presans mémes, il se va complaignant, que la vertu semble ne pouuoir subsister en telles rencontres sans quelque vent d'ingratitude, pour petit qu'il soit. Il est doques permis à vn châcun d'imaginer, quelles viues pointes vne si opulante ville, celebre pour ses bonnes meurs, si bien meritante du peuple Romain, pouuoit lancer au courage, & à la profusion d'vn homme si liberal.

CHAPITRE XV.

Quels ont peu être les seruices des Marseil-lois rendus au peuple Romain. Paroles de Ciceron à l'auantage de Marseille: Strabo, sur le mémes.

IE reste pourtant fort étoné, dequoi tant d'auteurs anciens comme Valere le grand, Strabo, Iustin, & semblables ont si souuant chanté les seruices rendus par les Marseillois au peuple Romain, & que piece d'eux n'ait couché au long, ni assez dignemant, quels ils ont peu étre, pour obliger si étroitemant vn si grand Empire. Ie n'ay rien d'asseuré pour mettre en auant sur ce fait. Toutefois, cés parolles coulerent de la bouche à Ciceron meu de cholere en sa huitiéme Philipicque, desquelles il resulte clairemant, les Marseillois n'auoir iadis eu

eu la moindre part aux victoires des Romains. Ciceron se laissa aller à tels propos. Ie n'ay plus de patience de t'écouter, voyant ton aigreur augmãter touiours contre le peuple Marseillois. Iusques à quand te verray-ie ainsi acharné contre Marseille? la guerre, pour ton regard, n'a elle point pris de fin auec le triomphe? en atterrant vne cité, sans laquelle noz maieurs n'eussent oncques triomphé des peuples de delà les Alpes? Celui de Rome n'en à peu retenir les larmes; car bien, qu'vn chacun ressentit en particulier, l'écheé de ses propres affaires, pas moins ne se trouua-il vn seul citoien, qui ne cuidât les miseres de cette tres-fidelle ville, lui toucher au vif, & de bien pres. Cæsar mémes époinçoné de son respet, & de sa fidelité, fut veu relacher de iour à iour quelque peu de son indignation; quoi qu'il fut ex-

extremement irrité; & vne si fidelle cité, ruinee de fons en comble, & si desolee ne peut encores assoüir ta rage? Tu me diras derechef, que la cholere me transporte; ie le dis sans passion, cõme toute autre chose, mais nõ sans douleur, i'estime aucũ ne pouuoir étre ennemi de cette ville là, qui soit amy de la nôtre. C'est ce qu'en dit Ciceró; si bien apres la mort de Cæsar l'état de Marseille ne fut tant ebiffé, qu'on ait peu dire la ville entierement perdue. Mais aduoüons, que ce braue Orateur ayt enrichy, & exaggeré son discours, pour rendre d'autant plus odieux Marc-Antoine, & le party de Cæsar. Strabo lequel à peu voir en vie Cæsar; & Ciceron à écrit, qu'auec la guerre ciuile les Marseillois décheurent beaucoup de leur autorité: mais pas moins, qu'ils retindrent plusieurs marques de leur ancien bon-heur.

Toutes choses auparauant, dit Strabo, leur succedoient tres-heureusemant, tant pour autres raisons, que pour l'obseruance de leur confederation auec le peuple Romain, dont ils peuuent encores montrer les traces. Car l'image de Diane, qu'on auoit accoutumé de reuerer au mont Auentin toute habillee, comme elle étoit fut consacree à Marseille par les Romains. Mais parmi les contentions de Cæsar, & de Pompee, ayant épousé le plus foible party, elle perdit le meilleur de sa felicité. Ce fut neantmoins auec telle qualité, que les reliques de son état, & de l'industrie de ses citoiés se voient encores auiourd'huy en la fabrique des engins, & ez munitions, ou armemans pour la mer, qu'ils ont en leur ville. Voila ce, que i'auois à dire sur l'anciene valeur, & opulance de Marseille.

CHAPITRE XVI.

De la discipline, sciances, & constitutions des Marseillois. Ciceron parlant pour Marseille. Trois passoges de Valere le grand, sur le fait de Marseille. Villes, & peuples ruinez pour ne suiure la rigueur, & autorité de leurs fondateurs.

ORes ayant à parler tout en suitte de la discipline, du lustre des sciances, & des constitutions des Marseillois, il n'est ia besoin d'y aller auec tant d'artifice, & de circonspection: veu que les Latins, & les Grecs ont si libremant publié leur prudance, leur authorité, & l'austerité de leurs loix. Laissant pour étre bref plusieurs choses en arriere, ie me seruiray des écrits des anciens. Ciceron en l'oraison, qu'il fit pour Flaccus, vse de cés termes. Marseille, ie ne passe ton nom souz silen-

ſilence, pour auoir reconeu Flaccus bon ſoldat,& bõ Queſteur. Ie ne ſais, ſi ie dois à iuſte titre preferer la police, & la mageſté de cette ville-là, non à la Grece ſeule, ains à toute autre natiõ. Car étant reculee, comme elle eſt, des prouinces de Grece, de leur diſcipline, & langage, ſituee és extremitez du monde, enceinte des peuples Gaulois, lauee des barbares flotz de la mer Mediterranee, ſe trouue pourtant ſi bien adminiſtree par le conſeil des plus apparans, qu'il eſt plus aiſé au reſte des humains de loüer, que imiter ſon établiſſemant. I'vſe tres-volontiers du témoinage de Ciceron, par ce qu'il preſſe des mieux, ceux qui ſe laiſſent porter à la volee hors des limites de la moderation, pour ſe loüer eux-mémes, ſont de ce naturel, que publians la verité ſur le merite des autres, ſemblent en porter vn témoinage

ge tres-asseuré:& à l'opposite, les plus moderez ne cuidans tant de soy, sont ordinairemant d'autant plus libres à loüer autruy, qu'ils sont chices, & reseruez à se vanter eux-mémes. Or affin, que l'allegué de ce personnage soit encores plus agreable, voyez cómant il redit souuant les honeurs des Marseillois, en les appelant tres-fidelles, & valeureux confederez: comme il releue l'autorité de leurs témoignages; comme il amplifie les seruices par eux rendus à la Republique Romaine. En l'oraison pour Fonteius: A ce poure innocent, dit-il, accourut toute la ville de Marseille, qui ne tache seulemant à montrer le desir, qu'elle à de reconoître les obligations à celui, duquel elle tient son salut; mais de ce, qu'elle s'estime fondee sous cette condition, & sous ce destin, en vn pays par voye duquel les peuples des Gau-

les ne peuuent endommager les nôtres. Ie preuois, que vous m'opposerés tels eloges de Marseille étre des discours exaggerez par cét Orateur, afin de faire sa cause meilleure, & releuer d'autant les mœurs de ceux, qu'il vouloit apres lui seruir de temoins. Ie n'empeche quant à moy, que l'on prene les parolles au sens, qu'on voudra ; si ie ne fais voir par les plus graues historiens, combien les témoinages des anciens Marseillois sont creditez par tels iugemens de Ciceron. Valere le grand au liur. 2 Deslors, dit-il, iusques à presant, les Marseillois notammant recommandez par la bienvueillance du peuple Romain, vsent d'vne grande seuerité en matiere de leur état, par tout, où il est question de l'obseruance de leurs ancienes coûtumes. A vn méme serf ils permettent la recision d'vne manu-mission ius-

ques à trois fois ; s'il leur apert de la deception du maître, autant de fois encouruë, estimant la quatriéme faute ne meriter aucune excuse ; d'autant que celui là n'est vrayemant offancé, que de soy-mémes, lequel s'y expose si souuant sans le sauoir éuiter. Certes les Marseillois ont tres-iustemant ordoné là dessus ; veu qu'il n'est rien de si hebeté, qu'vn tel maître, lequel apres auoir doné par trois *fois* la liberté à son serf, & remis tout autant en seruitude pour sa felonie, encores n'a-il seu se faire sage à ses dépans, en des experiances si souuát prattiquees. Le méme auteur peu apres dit ainsi. La seuerité est merueilleusemant obseruee en cette ville là. La siene n'est onques libre à ceux, qui ont pour la plus grande partie des argumans de leurs Comedies les sales actions des stupres ; de peur, que l'accoûtumance d'as

d'aſſiſter à tels ſpectacles, ne ſe change en licence de les imiter. De là ſe decouure l'inſigne ſottiſe de ceux, qui interprettent les mœurs des Marſeillois, pour des mœurs diſſolus, & laſcifs, puis que les anciens les ont tirez en prouerbe, pour les plus honorables, les plus auſteres, & les mieux épurez du monde. Le méme Valere dit encores: Ils ferment la porte à tous ceux, qui ſous le manteau de quelque religion ſimulee, vont quérans les alimans de leur fetardiſe, iugeans tres-expediant de bannir d'vne ville tout le fard, & le maſque d'vne trompeuſe ſuperſtition. Le meſme pourſuit ainſi: Au reſte dés la fondation de la ville, vne épee ſe void pédué en vn lieu public, ſeruant à démembrer les malfacteurs, couuerte voiremant, & quaſi toute vſee de roüille, ne pouuant voiremant plus étre emploiee à tel vſa-

ge, mais elle y est reseruee, pour montrer, commant ez moindres affaires mémes, l'obseruãce de tous les points d'vne vieille coûtume est tres-necessaire. Ce n'est d'vne chose digne d'étonemant, si leur liberté fut d'vne si longue duree, veu, qu'ils furent si ialoux de leur anciene vigueur. Les Lacedemoniens ont-ils iadis allegué vne plus iuste cause de leur totale ruïne, que d'auoir renuersé les constitutions de Lycurgue, souz pretexte de les moderer? N'est-il pas aduenu aux Atheniens de voir leur liberté étainte, par vne infame seruitude, pour auoir alteré les loix, lesquelles prinses nuëmant, & au pied de la letre, auoient eu tout vn tems leur pleine vigueur, & entiere force. Car ores en les changeant, ores en leur tordãt le nés à leur mode, ores amadoüans & pallians le tout de leur rare elegance, ils recou-

roient

roient aux plus austeres; de là ils se glissoient derechef aux plus douces; ainsi l'état de leur fortune rouloit tousiours apres vne telle inconstance, qu'à tous momans, & en fort peu de tems ils se virent libres, & serfs tout ensemble. A mesure, que la ville de Rome desista d'appeller ses gouuerneurs de la charruë, & du foyer; le feu d'enuie, & de partialité ne commança-il pas à se prendre en son propre sein, qui la mit en fin sous le ioug des Cæsars, ia toute ébranlee, honnie, & dechiree, comme elle étoit? Ie rougis de dire ce, qu'elle endura sous les pesantes, non que cruelles machoires de Tibere, combien lâchemant elle souffrit la cruauté de Caligula, & patiammant les sottises de Claudius. Combien de tems elle tolera, ie ne dis pas ce Nerō, mais cét horrible, cruel, & infame prodige de la nature. C'est ainsi, que

la race des hommes mortels, cuidans pour vn prealable moderer l'autorité des anciens, voyans, qu'il ne leur en a autremát mal pris, vient à la contemner tout à fait. Ce mépris les rend plus inuentifs, & plus frais en leurs maluersations, & leur fait excogiter d'autres nouueaux moyens, pour alterer cette loüable ancieneté. Parmi l'orage de l'inconstance, qui les agite, leurs esprits sentans vn peu de calme dédaignant telles inuentions. Si qu'ils se glissent insensiblemant à vne licence demesuree, & en deuiennent par apres si effrontez, que le mal leur semble doux, & familier, & au bout, à droit, ou à tort se laissent emporter à des passions étranges.

Chapitre XVII.

Deux decrets des anciens Marseillois, tirez

rez de Valere le grand. Autre decret pris du méme auteur. Tacite parlant de Marseille.

ADioûtons à ce que dessus deux decretz des Marseillois, tirez du méme Valere le grand. Il y a, dit-il, deux bieres à l'entree de la ville, dont l'vne sert à reposer les corps des personnes franches, & libres, l'autre ceux des cerfs, & esclaues, pour les porter sur vne charrette au lieu de leur sepulture, sans deüeil, ni pleurs, ni conuoy. Le iour des funerailles se passe auec vn seul sacrifice fait dedans le logis, & vn banquet à tous les parans, & amis du deffunct. A quoi sert, disent-ils, de se laisser aller à des douleurs trop sensibles aux humains, ou d'etriuer, & murmurer contre Dieu de ce, qu'il n'a voulu partager auec nous son immortalité? On reserue en vn lieu public de

cette méme ville de la poison, broyee auec de la ciguë, pour en bailler à quiconque a fait entandre aux six cens (ainsi appelle-on ce Senat) les raisons, qui le meuuent à rechercher la mort: Chose que la conoissance, & iugemãt des preud'hommes ménage le plus charitablemant qu'il se peut. Car ils ne permettent à aucun de se dégager à la volee, & prendre congé de sa vie mal à propos: ains ouurent le chemin le plus court à celui, qui d'vn courage mieux rassis, & d'vne action bien composee a enuie de déloger, à ce que sa trop mauuaise, ou trop heureuse fortune (c'est par cés deux saillies que la vie trouue moien d'euader) arriue à sa fin, par vne fin approuuee des plus sages. Quant au premier de cés deux decretz si la mort n'est pas vne iniure, mais vn tribut de la nature, que se pourroit-il excogiter de plus humain,

de

de plus honorable, de plus prudant? y a-il rien de plus lâche, de ne vouloir accorder liberalemant à la raison ce, qu'auec le laps du tems nous serons contraints de remetre? y a-il rien de si impertinant, qu'en pleurãt la fin precipitee des autres, faire hâter la nôtre? Mais c'est en fin, pour nous aprêter touiours à pleurer, par quelque nouueau sujet. Quant à l'autre de cés decrets, auquel si bien la religion Chretiene est directemant contraire, neantmoins ayant égard à cés vieux tems, ie suis en doute, si ie puis soûtenir à bon droit, cetui-cy auoir eté le plus vtile de tous les decrets obseruables non seulemant à Marseille, mais en tout autre pays du monde. Et pour superceder à la douceur du remede, prouenant de tel decret, à ceux qui sont iournellemant à mort, & à martyre, languissans sous vne maladie in-

curable;que se peut-il trouuer de plus conuenable, pour reprimer l'effronterie d'aucuns, lesquels à l'imitation du vieillard d'Æsope tâchent à prix d'argent de prolonger les derniers abois de la vie? Et bien que parmy les flots de cés imaginations confuses, l'on n'appete vrayemant la derniere fin, si est-ce pourtant, que le degoût de la vie les saisit en telle sorte, que leurs humeurs,leur embonpoint, leur condition, leur sont à ie ne sais quelle charge; que leurs esprits ia fletris, & cariez,venans peu à peu à se resoudre, & aneantir, se rendent en fin tout à fait inhabiles au manimant des affaires,& les abandonent cóme des lours fardeaux de terre infructueux, & inutiles.I'acheue(pour étre bref)cés deux decrets de Marseille, en y adioûtant encores celui cy,tiré du méme auteur. Il n'est pas permis d'entrer dans la vil-

le de Marſeille auec des armes. Il y a des gardes és portes, pour les receuoir à l'entree, & les rendre à l'iſſue: afin, que comme ils ſont tres-courtois à faire bonne chere, & éberger les étrágers, ils puiſſent auſſi pour leur regard étre examts de crainte, & de ſoupçon. L'ordonnance en étoit tres-iuſte, ô Valere; Car bien que ſous le nom de franchiſe, & de ſeureté, elle eut eté treſbien fondee, toutefois il n'étoit point expediant, que le port des armes fut indifferammant permis dans vne ville, où tu as dit peu auant, l'autorité des loix, & de la police étre ſi religieuſemant obſeruee. Auec tout cela, leur commandemant ne tenoit rié de l'importun, du cruel, ni du trop imperieux. Tacite publie leur courtoiſie au liure qu'il a fait paſſer ſous le nom de la vie d'Agricola, diſant: Outre le bon, & franc naturel, qu'il auoit, vn

seul point l'auoit seuré des allechemens des mauuaises compagnies; c'etoit l'education, & instruction aux bonnes lettres, qu'étant ieune garçon il auoit pris à Marseille, ville vrayemant bien mélee de cette Grecque douceur, & frugalité Prouençale.

CHAPITRE XVIII.

Du pouuoir des Marseillois acquis au moié de leur police. Strabo sur ce suiet. Liures des anciens Marseillois perdus. Crinas celebre, & tres-riche Medecin Marseillois; Charmis autre Medecin Marseillois.

AV regard du pouuoir, que les Marseillois acquirent au moien de leur Police; dont l'état tres-parfait les meit en admiration aux François demy-barbares, leur ayant fait prendre

dre le train d'vne vie plus ciuile,&conuë à la noblesse Romaine les études d'Athenes en leur ville. Cela étát ainsi couché au long és liures de Strabo, ie feray mieux d'inserer icy ses propres termes. Les Barbares ia subiuguez dépoüillerent dés aussi tôt cette fierté de courage, & voyans, que les Romains chargez de tant de triomphes étoient les maîtres tout par tout, leur ambition de faire la guerre se cõuertit aux affaires de ville, & à l'Agriculture. Ce pourquoi les Marseillois prindrent sujet de ne s'attandre plus à tels exercices. L'état presant de leurs affaires en rend suffisante preuue. Car les plus apparans s'appliquent tous aux études de Rhetorique, & de Philosophie. De sorte, qu'il n'y à pas long tems, que cette Cité permeit aux Barbares de hanter ses Colleges, dont les François deuindrent tellemant amateurs

teurs de la lãgue Grecque, qu'en traittant de leurs affaires, les pactes, & les qualitez des contracts s'écriuoient en Grec. De là il aduint, qu'il n'y auoit pour lors gentilhomme Romain, qui ne laissât l'anciene route d'Athenes, pour venir à Marseille. Les François d'accord entr'eux, admirans l'état de cette ville furent curieux d'employer tout le tems de paix à cette maniere de viure. Ce qu'ils feirent en public, non qu'en particulier. Si bien qu'ils entretenoiẽt chez eux des Professeurs de Philosophie, & outre ce ils en faisoient venir d'autres aux dépans de la communauté, ausquels ils decernoiẽt des bons salaires en argent, selõ qu'ils auoient apprins de faire aux Medecins. Voila ce qu'en dit Strabo. Mais ie ne puis me retenir, que ie n'admire encores vne fois, considerant où ce peut étre, que les volumes de tant d'écri-

criuains Marſeillois ont paſſé, & où c'eſt qu'ils croupiſſent pour le iourd'huy, dont nous n'auons appris les noms, qu'à la relation des autres. Où ſe peut étre fourré cét inſigne Coſmographe Eudimene, qui a

De tant de peuples veu, & les mœurs, & les villes?

Où eſt Pytheas? où ſont Timarche, Androcide, Tarcon, Ariſtocle, Menechme, Ariſtodeme, Hypparchon? Ie mets icy ſur les rangs deux perſonages tres-illuſtres en l'art de Medecine, que les écrits de Pline nous ont mis en euidance. Le nombre des autres eſt trop exceſſif: ce pourquoi ie ne veux pas m'attandre à les comter. Pline donques au liur.29. cha. 1. ayant porté ſon aduis ſur le fait des Medecins, leſquels apres Hyppocrate, natif de l'Ile de Lango, ont tenu le premier rang d'honeur en leur Art, en Grece

premieremant, en Italie, & à Rome mémes, môtre en fin, que toute la reputation de cette scianee veint fondre sur vn certain Thessalus, & que Crinas, ou Crinias Marseillois s'aydât des Mathematiques, pour mieux enrichir, & faire valoir la medecine, lui ôta tout le credit, & les grâds profits, qu'il faisoit. Enuiron ce méme tems, dit-il, a sauoir du regne de l'Empereur Neron, Thessalus emporta le bruit à tous les Medecins du passé, contre lesquels il crioit comme vn desesperé: de sorte, qu'il abbatit, & renuersa toute leur doctrine, & cé par vne grande prudence, & dexterité, ainsi, qu'on peut voir à son sepulchre, qui est sur la chaussee d'Appius, où pour inscription il a pris le titre de *latron*, le Medecin. Et de fait il n'y auoit bâteleur, ni coche à trois cheuaux mieux veüe, & suiuie sortant en pu-
blic

blic, qu'étoit ce Thessalus. Et neantmoins Crinas de Marseille le passa en bruit, & en autorité par deux grans moyens qu'il inuenta. Car voulãt paroître plus speculatif, & plus ceremonieux, que les precedans Medecins, il obseruoit le cours des Astres, & choisissoit les heures bones, selon les electiõs des Ephemerides, & Almanachs en tout ce, qu'il ordonoit; iusques au boire, & au manger de ses malades. Par ces moyens il paruint à vn si grãd pouuoir, qu'il legua par son testamãt dix millions de sesterces pour les reparations des murailles de Marseille sa Patrie: & feit d'ailleurs fortifier, & emmanteler plusieurs autres villes, ou il dépandit bien autant. En somme, il attira si bien le monde à son opinion, que rien ne se faisoit que par le cours des Astres. Sur quoi vn autre Marseillois nommé Charmis se ietta en cam-

paigne, lequel meit bas non seulemãt la prattique des anciens, mais aussi deffendit les bains & étuues, & vouloit, qu'on se baignast en eau froide, mémes en plein hyuer, & ne craignoit riẽ d'ordoner à ses malades des bains d'eau froide. Et de fait i'ay veu des vieux Senateurs hõmes consulaires, qui transissoient de froid en leurs bains, & les enduroient par ostentation. Mémes nous auons encores vn liuret d'Annee Seneque sur ce sujet, par lequel il approuue cette maniere de traittemant. L'amour de Crinas enuers sa patrie est autant digne d'admiratiõ, comme la somme leguee est immanse, & incroyable, fors à ceux, qui voudront mesurer l'opulance des anciens à l'égal d'vn si grand Empire, non de l'indigence des Princes de nôtre tems. Car selon nôtre supputatiõ, qui ne reuient tout a fait, & n'est aussi trop

trop éloigné de celle de Budé, les *Centies Sestertiûm* des Latins, qui veulent dire cent fois, cent mil sesterces, au-fur de nôtre écu, valant quarante cinq sols, ou bien cinquāte cinq sesterces, font vne fois cent, quatre-vints mil, huit cens, dixhuit écus. Et si quelcun en veut faire le calcul plus exacte, il y trouuera enuiron sept sols, six deniers d'auantage, faisans la sixiéme partie de l'écu.

CHAPITRE XIX.

Marseille tres-opulante, & tres-grande apres le triomphe de Cæsar. Marseille calomniee par quelques Historiens, excusee par l'Auteur.

DEux consequences pouuōs nous tirer des choses susdictes. L'vne, ie depuis la victoire de Cæsar, l'état

de Marseille ne fut si foible, ni si chetif: veu qu'elle auoit pour Citoien vn Medecin, qui en matiere de finances pouuoit aller du pair auec les Rois de nôtre siecle. L'autre, que les écrits de Strabo ont acquis d'autant plus de creance, alleguãt que cette ville étoit pour lors d'vne admirable grandeur, nonobstant qu'elle se voye auiourd'huy mise au rang des moyenes, & ne môntre aucuns vestiges de son enceinte iadis plus grande; puis que ce personage legua vne telle somme de deniers pour la reparation de ses murailles, en ayant fait d'autres à quasi autant de fraiz. C'a donques eté l'honeur, & l'integrité de ses mœurs inimitables au reste des nations; la belle reputation de tant d'honorables citoiens, qui pouuoient rendre glorieux le moindre village, ou hameau, l'ornemant des sciances, captiuant à son amour

amour les Romains Seigneurs de l'vniuers, qui ont étagé, & affermy aux Marseillois la durée d'vne liberté si celebre, le lustre nõpareil, & le comble de ses richesses si memorables. Mais comme és choses plus haut mõtées sont ordinairemant le plus mal asseurees, & comme rien de fort releué n'est de beaucoup de durée, comme il faut en fin, que la vertu cede souuant à la mauuaise fortune, la ville de Marseille trésfidele, iamais suiette, touiours bonne amie au peuple Romain a veu sa felicité entamee sous les armes de Cęsar, & a fait naufrage d'vne bonne partie de sa puissance, sous vn Neptune mal fauorable. Toutefois le lustre de la vertu, & la bien-vueillance du peuple Romain l'ont si heureusemant accompagnee en ses pertes, que, (comme nous auons ia dit apres Ciceron) ses propres ruines lui

fournissant d'ailleurs assez de larmes, ne l'ont sceu engarder de pleurer, & de plaindre le déchet, & l'infortune de cette belle Cité. Ce ne lui fut encor assez de voir en ce méme tems affoiblir son état, cōblé de tous biens sous la rigueur, & la violance de Cæsar; il fallut, qu'elle sentit par dessus les viues pointes des miserables flateurs murmurans à belles troupes: comme voulans tirer en cause la vertu de celle, dont ils ne conoissoient seulemant le crayon. Et le prenoient voiremant bien, d'en demeurer au iugement de la fortune. Ils disoient, qu'vne ville confederee, & si bien appuyee de l'amitié du peuple Romain ne deuoit iamais s'opposer aux volontez de Cęsar, puis que Rome mémes s'y étoit ia soumise. O la belle ruse! Ha trouppe de chiens eshontez non hōmes, iugez vous ainsi des beaux exploits par les

eue

euenemans? braue sang Romain, estes vous si peu versé au point d'honeur? Or si vous harcelez ainsi la vertu, & les sages conseils à mesure, qu'ils ne reüscissent si heureusemant, ie voudrois vous interroger, & sauoir de vous, ou c'est qu'il y a plus d'infamie, où de resister genereusemant à la rage desesperee des tyrans, pour deffandre l'état, la liberté, & la foy iuree, & perir là dessus: où biẽ apres auoir empieté vne tres-iniuste domination par vne multiplicité de forfaits, par la perte d'vne infinité de concitoiens, suiuis d'vn bon nombre de ses propres alliez: apres auoir prostitué son honeur, mis en proye sa reputatiõ, pour ne m'emanciper à dire ce, que les seruices de Bythinie, & le concubinage d'Egypte ne me peuuent honétemant permettre; apres auoir suiuy sa pointe sous la faueur des soldats enrichis des

dépoüilles de tant de citoyens occis, qu'il n'entretenoit pas moins d'espérâces de les eleuer aux honeurs, apres auoir pippé le Senat voiremant incorruptible; fors la creuë de tant de sortes de gens r'alliez, que l'ambition de Cęsar y auoit introduits;& au bout se sentir assailly des plus apparâs de la ville;ie n'ose dire de son propre enfant (puis qu'en mourant,Cęsar,tu l'interpellas de ce nõ)auteur d'vne si iuste vindicte; voir driller sur son chef tât d'épees nuës, & ne pouuoir étre enleué d'vn seul coup,ains se laisser hacher en pieces, & languir gemissant sous des mortelles blessures. Mais il n'est ia besoin de répondre si exactemât aux clameurs de tât de gens, qui deuenus insolans par la recente victoire de Cęsar,grondoient contre Marseille : veu que parmy ceux là mémes, qui lui étoient plus affidez, aucuns nageoient entre

entre deux eaux, allans ſelon le tems, & les affaires;& que pluſieurs pouſſez de lacheté, ou d'vn mouuemant de perfidie,pour flatter le party deCęſar, harceloient les Marſeillois,&leur fortune auec des paroles,&des reproches intolerables.

CHAPITRE XX.

Paterculus accuſe les Marſeillois. Apologie des Marſeillois contre Paterculus.

VElleïus Paterculus Hiſtorié tres-gentil en tout,fors en l'elegance: car quant à Florus (qui pour auoir entrepris le méme ſur le modelle des autres, n'a pas eté en ſon tems en trop grande eſtime) ie ne daignerois l'alleguer. Velleius dis-ie, affranchy de la peur,par le long trait du tems,comme ie penſe, & par la mutation des Cæ-

sars, a tres-indignemant harcelé la cô-
dition de Marseille. La fidelité, dit-il,
des Marseillois fut plus loüable, que
leur conseil ne fut bon; en ce que pre-
nant tres-mal leur tems, pour se ren-
dre arbitres du differant de ces Prin-
ces armez, ils retarderent aucunemât
le voyage de Cæsar. Vellee, Rien au-
tre, que ta lache flaterie t'a fait degui-
ser la verité, en si peu de mots: car ail-
leurs tu en as parlé plus à plein, & en
eusses peut étre dit dauantage; si l'on
t'eut laissé iouïr plus longuemant de
ton infame seruitude. Ores, quels
points prendray-ie à rembarrer les
premiers? Ce seront voiremant les
deux derniers, attandu qu'a la relatiô
de Cæsar mémes (si toutefois Cæsar
est l'autheur des liures de la Guerre ci-
uile) ils sont inscrits de faux. Touchât
le premier sauoir mon si la foy promi-
se est preferable aux conseils plus as-
su

ſeurez, & la liberté à la vie. Ie vois déia combien tu feras du retif, pour me l'aduoüer ; puis que vilain ſerf, que tu es, corrompu, & ſoüillé en toute eſpece de ſoumiſſion, tu incites les autres par tes propres écrits à ſe captiuer, & ſeruir de gayeté de cœur. Ie te demáde donques, ſi cés Commentaires de la Guerre ciuile, courans ſous le nom de Cæſar ſont pieces authentiques; ou non? Ie veux croire qu'ouï, puis qu'ils ont eté faits par l'Empereur mémes, ou du moins par vn des chefs de ces partis. Or eſt-il, que tu as peu aſſez comprendre, par eux, que Marſeille ialouſe de ſe conſeruer en ſon anciene fidelité, en l'integrité de ſes mœurs, & en la forme de ſa police, adherant aux volontez du Senat, & du peuple Romain n'eſt en rien blâmable, d'auoir eu l'ambition de ſe rendre hors du tems l'arbitre de cés Princes armez,

en

en deniant l'entrée à vn homme beát apres la Royauté, refractaire des loix du pays, qui brassoit de s'assuiettir tout l'vniuers. En outre, la confession de ses Ambassadeurs auoiét ia témoigné, qu'elle n'étoit nullemant auide de tels honeurs, veu qu'elle n'auoit intantió d'admettre aucun de ces deux Princes. Qu'elle ne retardast non plus le voyage de Cæsar en Espaigne, cela est tout notoire par les mémes Commantaires: si vous n'appellez retarder, ne se vouloir mettre à la discretió d'vn vainqueur si insolant. Parquoy disoit elle, ouuriray-ie mes portes à l'ennemy du peuple Romain, faisant ses approches auec vne armee de demy barbares; Moy qui ne fus onques forcée à donner l'entree à vn Magistrat bien legitime, & qui ne fut selon mon gré. Mais c'estoit diras-tu, iustemant affecter l'arbitrage des partis, refu-

refusant les portes à Cæsar. Voila pas, bon Dieu, vn grand arbitrage, & bien douteux, qu'vne ville s'offrit à la mercy d'vn homme, pour la crainte, & haine duquel, le Senat auoit abandoné Rome, & tout ce qu'il y auoit de plus cher? C'est, s'il me semble, assez satisfait à ces deux derniers points; non consertables en iugemant, étans tres-euidans; & notammant auerez par des bons écritz, & atteftations valables. Car tout ce que le relent du tems, ou tō mauuais courage ont fait alterer, ou ce que plein de grand loisir, tu as fureté au contraire, ne me fait point de peine, puis qu'il se trouue rembarré par les paroles des parties mémes.

Chapitre XXI.

L'Auteur poursuit son Apologie pour Marseille

seille contre Paterculus. Comparaison des Marseillois aux Atheniens. Marseille admet les Partisans de Pompee.

IE ne veux pourtant laisser couler si legeremant ce premier point, tant pour mettre Marseille à deliure de ta calomnie, bien qu'elle ne soit de grāde importance, que pour te faire ouïr les dignes honeurs de tō humeur seruile. En quoi ie n'apporteray rien moins que les inuantions des Philosophes, vrayes chymeres, ou pures imaginations d'vn, ou de deux vieils babillards, & pour l'ordinaire tres-ignorans, mais des bons examples attestez, & receuz par les resolutions, & iugemans solides d'vn millier d'hommes. Sus dōc, dis moi, Vellee, puis que tu estimes, rien ne se deuoir entreprādre en faueur de la liberté. Mais, qu'est ce que ie dis, tu embrasses si serré la ser-

ſeruitude, tu la fomantes par des ſeruices ſi abiets, & des ſoubmiſſions ſi contemptibles,& qui pis eſt, engeâce bâtarde que tu es,tu la releues par des écrits transferables,& permanans à la poſterité. Dis moy ; les Atheniens te ſemblent-ils auoir fait ſagemant de doner iournee aux chams de Marathon auec onze mil hommes ſous la conduite de Miltiades,contre ſix cens mil Perſes? Voire,répondras tu,d'autât qu'ils ont par ce moien garanty leur ville,& atterré les forces de leur ennemy. Que ſi d'auanture (comme rien n'eſt de ſi iournalier,que les armes) ils fuſſent demeurez vaincus ſur la place, n'euſſent ils pas ſelon ce tien iugemât, été tres impudant,& mal entandus en leurs affaires! O la grande fineſſe d'homme! Dis moy encores. Le conſeil nous peut il aſſeurer, ou non du ſuccez des affaires du monde? S'il le peut,

peut, la ville de Marseille est donques d'autant plus digne de gloire d'auoir preferé l'authorité, la fidelité, la franchise, ou tel autre poinct à sa ruine toute apparâte, & ineuitable. Si à l'opposite il ne le peut, qu'est il de plus impertinant, de plus grossier, de plus temeraire, que d'accuser vne ville de n'auoir sçeu preuoir le cas, ou toute la preuoyance humaine se va perdant? ou bien, de n'auoir vsé des prognostics, à la certaine sciance desquels, les hommes n'ont onques sçeu attaindre, ou bien, pour coupper court, de n'auoir veu les choses auant, qu'elles fussent faittes. Toutefois noz Marseillois ne pouuoient à bones enseignes esperer vn meilleur succez, qu'eurent iadis les Atheniens. Car les nôtres auoient affaire auec les Romains, ennemis mortels des Romains mémes, ayans sur pied vn puissant exercite, qu'ils

pou

pouuoiét à toute heure appeller à leur secours, qui du bruit de leur nom, & du seul éclat de la noblesse Romaine pouuoient offusquer cés soldatz demy barbares de Cęsar. Les Atheniens reduitz à leurs dernieres pieces, forcez de combatre par l'extreme necessité, auoient à se méler auec vne grande, & forte armee, menee par le Roy des Roys en Oriant, portant auec ses armes l'orage, & la terreur du genre humain. Et ne furent auec tout cela si oublieux de leur honeur, que de postposer selon l'aduis de Vellee, les conseils plus honorables aux plus vtiles, ou mieux asseurez. La genereuse, & haute entreprise des Marseillois, quoy que surchargee d'ailleurs de titres, & de trophees glorieux n'auoient manque de pretexte, pour pallier la reccerche de leur seureté. Que s'ils se fussent alliez au party de Cęsar, outre la bre-
oo che

che faitte à leur honeur, & la perfidie, dont ils se rendoient coulpables, l'equité, & la raison gaignent vn iour le dessus auec Pompee, vne grosse guerre sur les bras leur estoit infaillible, & eust été d'autant plus cruelle que Rome träquille, & offancee l'eut peu mener auec les forces de son Empire vnies ensemble. Ils pouuoient iuger, que pour lors Cæsar se trouuant fort occupé ailleurs, & pressé d'accelerer son voyage, ne consumeroit gueres de tems à reconoître ses meurs. Et iaçoit, que les chefs du party Pompeyan se fussent iettez auec ceux de Marseille, ia d'eux mémes assez portez d'honeur, ne demandans rien moins, que leur assistance, apres les auoir exhortez par leurs braues persuasiōs, cōme s'ils eussent eu besoin d'esperon, au milieu de la course, ne les sceurent d'abordee si bien remettre, qu'à peu
de

de là ils ne les abandonassent d'vne honteuse fuite: Les Marseillois neantmoins, ne perdirent iamais courage, ains saillis deux fois du port pour doner sur les vaisseaux de Cæsar, au lieu que Nasidius Pōpey an gaigna au pied, auec vne bōne partie de ses galeres, ils firent alte auec le residu de leur flotte, & rendirent en ce combat tant d'épreuues de leur valeur, que parmy ce, qu'ils étoiyent beaucoup plus foibles d'hommes, & de vaisseaux; ils firent acheter bien cher la victoire aux Romains; de sorte, que non tant vaincus, que recreus, & lassez de tuër, & opprimez de la trop grande multitude, laisserent au vainqueur l'honeur d'vne tres-sanglante victoire. En quoy, l'on ne saroit assez admirer la valeur, & resolution de ceste ville, qui eut tant de courage de reste, que où les villes d'Italie branloyent de peur, & à l'enuy

les vnes des autres congedioient leurs garnisons, où Pompee fuyoit de Rome mémes, suyui des principaux gentis-hommes que la faueur auoit corrompus, & engourdis, n'osans seulemant faire retirer quelques compaignies logees au pied de ses murs. Marseille seule n'abandona point Rome, qui ia de crainte, & d'effray s'estoit abandonee elle méme.

CHAPITRE XXII.

Contre Paterculus. Reddition de Marseille à Casar. Marseille soûtint le siege, & feit honrablemant sa composition. Il est tousiours bon de consulter auec la vertu.

OR si l'on blasme les Marseillois de ce, qu'apres auoir couché leur reste pour conseruer l'honeur, ils ne sceurent en fin se desdire de ceder à l'ob

à l'obstination, & aux exploitz de Cesar, & d'entrer en composition pour se rẽdre. Que Vellee face icy vn peu de reflexion sur le iugemant, qu'on fait des Romains, lesquels au premier assaut des François, n'eurent pas seulemant le courage de les contempler entre deux yeux, ains ce grand Senat, ces tres-illustres races de Papyrius, de Fabius, d'Appius, leur tournerent brauemant le dos pour se faire battre; & n'osant pas mémes deffendre les portes, au lieu de soûtenir la charge, faisoient parade aux François de leurs belles, & grandes barbes, & se les faisoient amadouër, comme si iamais au parauant les François n'eussent veu des barbes plus toffues, ou mieux chenues. Quoy que s'en soit, les Marseillois ont repoussé leurs ennemis par guerre ouuerte, & en des chaudes escarmouches, sans s'aider de l'or. Et af-

fin de faire voir par la cõfessiõ des ennemis mémes, si les Marseillois ont succõbé par faute de courage, écoutõs les paroles du second des Cõmentaires de la Guerre ciuile. Les Marseillois accablez de toute sorte de maux, & reduits à vne finale indigence de viures, deffetz en deux rencontres par la mer, rõpus & rembarrez en plusieurs, & diuerses saillies, molestez auec cela d'vne griefue pestilance, pour auoir été si longuemant renfermez, ioint le changemant des viandes, car tous n'étoiét soûtenus d'autre chose, que de viel panic, & d'orge corrompu, & gatté, dont ils auoient de longue main fait reserue, pour s'en ayder en semblables extremitez. L'vne de leurs tours sapee, & mise par terre, & la pluspart de leurs murailles demolies, & réuersees, hors de tout espoir desormais d'auoir plus de secours de ses prouinces,
&

& armees, qu'ils auoient ſçeu étre venues ez mains, & pouuoir de Cæſar, deliberent de ſe rendre à bon eſciant, ſans plus de fraude ni d'artifice. C'eſt ce que Cæſar en a dit. Les Marſeillois auoient ſouuent eludé les ſoldats de Cæſar, & partant leur auoient baillé des mauuaiſes venues: car en matiere de guerre,

La Ruſe, & la valeur marchent d'vn pas égal.

Mais pourquoi eſt-ce, que ie va épluchant tout ceci, comme s'il y auoit onques eu ville au monde, qui n'ait quelquefois eſté la proye des plus forts: Mais iamais aucune, que ie ſçache n'a ſoûtenu le ſiege pour la deffence de ſa liberté auec plus de reſolution, & de perte des aſſiegeans, que Marſeille, & ne s'en trouue gueres, qui la puiſſe égaler en ces deux points. Nulle autre encores, comme ie crois,

prise auec tant d'exploits, d'assauts, & de fatigue, n'a eté si bien rétablie en son ancíene liberté comme Marseille. Bien qu'elle ne se fut onc promise tát de courtoisie de son ennemy, ni d'heureux succez en ses affaires. Elle esperoit la faueur des Dieux en vne meilleure cause, qu'en celle là. Mais à ce que ie vois, il n'y à guerre si iuste aux iugemans des hommes, que Dieu encores plus iuste ne l'ait à contreçœur. Or puis que l'entendemant humain ne peut attaindre à cette perfection, de preuoir les choses à venir, nôtre meilleure consolation en celles, qui arriuent contre nôtre opinion, est d'auoir consulté auec la vertu, qui de son doux regard attire, & flechit les cœurs genereux de noz ennemis, pour offácez, & irritez, qu'ils puissent étre. C'est celle, que les Marseillois firent seoir és plus honorables lieux de leur conseil.

Et

Et en tant que le iugemát humain à peu penetrer,ils ont sous sa conduitte tenu le chemin plus asseuré, bien que l'issue n'en ait eté par trop heureuse.

CHAPITRE XXIII.

Contre Paterculus encores. Leonidas de Sparte accomparé aux Marseillois. Les Sagonthins. Les Petiliens. Ceux de Pelestrine, & de Numance. Les Grecs sous la condite de Xenophon. Conclusion de ce discours.

SVs donc Vellee homme noble, de l'ordre des Tribũs, le plus qualifié de tous les historiens de ma conoissance; ie ne rougis, & ne me lasse de traitter plus longuemant auec toy. Sus donques, dis moy: La belle reputation de Leonidas de Sparte est elle point venue à tes oreilles? Ie le crois de vray. Mais quel nom accommo-

deras tu à cete siene grande constance, faite voir en vne occasion si hasardeuse; luy doneras tu celuy de la vertu, ou du vice? si c'est celuyci, les écrits de tant d'historiens, d'Orateurs, & de Poëtes huëront tout à l'heure apres toy; lesquels à l'enuy ont par leurs eloges logé ce personage dans le Ciel, & l'ont eu en estime, & en admiration du plus superbe vainqueur, qui fut iamais: si c'est celuy de la vertu, *le iour* ne paroit pas si clair, que cete valeur se produit trop hardie; & s'il est permis de dire tout, elle ne se trouuera exante de temerité. Tu fains d'approuuer la vertu en telles affaires (car c'est la prudence si ie ne m'abuse) ayant pour appuy les sages conseils, & les constantes resolutions. Nous auons ia môntré, qu'entant, que la preuoyance humaine se pouuoit étandre, les Marseillois auoient suyui

le chemin plus asseuré, en adherãt au Senat, & au peuple Romain, & se ioignãt au party de Pompee, l'honeur & le chef de la NoblesseRomaine, pour se debander de celuy de Cæsar, hõme factieux, & remuant. Vois-tu maintenant ce, qu'õ peut inferer par là? C'est, que si Leonidas, & les siens ont par vne valeur temeraire merité tout vn monde de gloire, celle des Marseillois se deuoit celebrer, non par les langues d'vn seul, mais de plusieurs mondes, s'il y en auoit autant, comme cés rogues Philosophes du passé, pour étre les bien-venus, faisoient accroire à Alexandre. Car ils n'ont été en rien inferieurs aux Lacedemoniens en grandeur de courage, d'affection à leur liberté commune, & d'honeur, & de zele enuers leur Patrie, n'ayant rien obmis à entreprendre, ou à épreuuer en leurs exploitz. Et si à ton compte la

ver-

vertu se doit attacher aux choses, qui esloignees de la temerité sont soûtenuës de la preuoyãce de quelque seureté, les Marseillois ont tres bien faict de iouër au plus seur, & tu les as treslourdemant noircis de cette tache d'imprudance. Il y a des examples innumerables sur ce subiet, que les moins versés en l'histoire pourront rencontrer: Car si ceux de Sagonthe n'eussent si honorablemans exploicté leur frãchise enuers les Romains, trop retifs (à leur ruïne) à leur enuoyer du secours, il étoit à craindre, qu'Anibal passant par les Alpes auec plus de celerité, n'eut emporté d'assaut la ville de Rome; là ou les Sagonthins entreprenans par dessus leurs forces, aprés auoir temporisé l'espace de six mois, ne pouuoient esperer autre chose. Que diray-ie des Petiliens? Ne firent ils pas à la iournee de Cannes vn retrá-

chemant de leurs corps, pour reprimer l'insolance d'Annibal, & lui empescher les approches de Rome? Ceux de Pelestrine, Casilin & tant d'autres peuples, que ie neveux alleguer, meuz de ce méme zele de fidelité, n'ont ils pas à leur propre dã cõserué l'état de Rome? Mais au iugemãt de Vellee tou tes telles actiõs seront autãt d'imprudances. Ie le voudrois encore interroger, si cés conseils n'ont été reputez tres-sages, tres-vtiles, & tres-agreables aux Romains, tremblans de peur en l'attente d'Annibal? Vellee, comme ie pẽse, prisera encores moins la valeur, & la resolution de ceux de Numance; où quatre mil des leurs mirent sous le ioug trente mil Romains, auec le Cõsul Mancin. Et où sont cés dix mil Grecs si celebres, & si desirez parmy les souhaitz des plus grans capitaines de ce siecle? Certes, s'ils eussent eu Vel-

lee pour leur chef, au lieu de Xenophon, leurs trauaux eussent bien tost prins fin. Car au premier rencontre de l'ennemy, ils se fussent plutost renduz esclaues, que de hasarder vne bataille, si les chefs ne leur eussent tenu la bride. Qu'est ce qui me retient? Réponsmoy. Cuides-tu, que l'honeur ait été plus grand, d'auoir tiré des plus puants cachotz vingtquatre mil esclaues, les achepter à beaux deniers comtans, & se les obliger par serment, enrooller au Senat, six mil Criminels ia condamnez à mort, & commettre à telles gens le maniemant de la chose publique, les armes de la villė, & l'authorité de l'Empire : ou bien par l'entremise des plus califiez, & honorables habitás de la ville s'opposer pour la manutention de la liberté, à la violance d'vn homme factieux. Or est-il, que le premier à la relation de Valere le

re le grand,Romain,comme toy, fut prattiquee par les Romains tes Maieurs, & le dernier, comm'a eté dit, par les Marseillois. Estimant, que ces examples suffiront, i'abstiens d'en alleguer d'autres, de peur, que ton langage fardé ne iette de la poudre aux yeux des nouices, & mal entendus en noz affaires,& en l'histoire. Cette seule tache d'vne infame seruitude à corrompu, & honny la candeur de ton ame: Et ne se faut étoner,si tu as eu en si mauuaise estime la generosité, & l'excellance d'vne condition libre, puis que tu fus élèué en vn siecle le plus déreiglé que l'Empire Romain ait oncques veu; Car ce qui augmante, ou diminue le prix des vertus, c'est le tems,qui les produit. Commant est ce que tu t'es laissé aller si lachemant à la faueur? si effrontémant à l'ambition,si salemant à la flatterie? Ha,que

la domination, & la liberté cõuersent mal ensemble. Vn franc courage est touiours en détresse parmy les grandeurs, & n'admire rien tant à contrecœur, que le sommet de cés dignitez releuees, & les seruices de tant de flatteurs, que le respect va ores tetenant, ores pleins de confusion les atterre tout à fait, ores l'humeur de complaisance les chatoüille; & telle humeur se changeant imperceptiblemant en habitude; voyla la forteresse d'honeur demolie. Et comme la faueur, le respect, ou la force leur baillent du relâche, vne Manie les saisit, & leur fait dire, ou écrire des choses, que la langue, ou l'oreille auroient honte de passer. Voy-tu, Vellec, ou ie me suis porté, pour rembarrer, & confondre la bassesse de ton ame. I'auois possible ia trop differé vn discours sur le faict de Marseille, qui ne se peut obmettre sãs quel-

quelque soupçon d'impieté. L'ordre des tems me guide, & mets premier en rang ce qui precede en âge, non en dignité. Ie ne pouuois dire à l'entree ce, qui se trouue dernier, sans preuertir l'ordre. Ainsi quiconque sara mon intention ne m'accusera d'ingratitude, d'irreligion, ny d'inconsideration, d'auoir reietté ce discours, à la fin du liure, où le champ se descouure plus large. Vellee, ie te mets donques mes-huy en pleine liberté, & décharge ton ame de toute tache d'infamie, quoy que tres-encline, & naturellemant voüee à la seruitude. Ie te declare libre, & deuëmant emancipé, car

Voicy qu'vn nouueau Prêtre entre
dedans mes temples;

qui de sa pureté, innocence, & amour me met à deliure de tous ces étrifs, & te baillera, si ie ne m'abuse assez beau loisir aux enfers, pour y amadoüer, &

flater tes Cæsars.

CHAPITRE XXIIII.

Prouençaux heureux d'auoir eté les premiers hôtes des plus proches de nôtre Seigneur Iesus Christ. Saincte Marie Magdaleine; Saincte Marthe, &c. aborderent en Prouence. Les Prouençaux ont reçeu la foy de cés sainctes Ames.

OR il est questiõ de sauoir, si ceux de Marseille, & du reste de Prouence ont plus à se glorifier, d'auoir eu l'honeur de loger en leurs haures, villes, & deserts cés tresheureuses Ames, si cheremant aymees de nôtre Seigneur Iesus Christ, où bien d'auoir eté doüez d'enhaut de tant de grace, que les voyant bannies de leur Sol natal, cruellemant exposees par ceux de leur nation à la mercy des vens, &

de la mer, portans comme des nouueaux Dieux, professás vn culte inouï, & enuié, selon qu'il est croyable, ne leur ayant neantmoins fait aucun desplaisir; ains au contraire ayent accouru à elles, pour receuoir cette celeste lumiere de la foy? y a-il aucun ie vous prie, qui n'ait ouy parler de Marie Magdaleine, iadis autant infame par la multiplicité de ses offences, que recommandee apres, par sa penitence? Qui est le Chrestiẽ, qui ne sache tres-bien le particulier amour, que Iesus Christ nôtre Dieu lui porta? le degoût qu'il auoit d'ouyr murmurer de ses actions vertueuses? le soin, & la deffance, qu'il prenoit de son honeur. Ce sont choses trop euidantes pour les eplucher icy en detail. Ce fut elle, auec Marthe sa sœur, Lazare son frere, Maximin, l'vn des disciples, & autres, que les Iuifs exerçans leur rage insatia-

tiable, & décochant les traits enuenimez de leur mortelle enuie, meirent dedãs vn vieil vaisseau, carié, vermoulu, entr'ouuert, faisant eau de tous côtez, sans voile, sans auirons, sans gouuernail, & les abandonerent à l'aueugle elemant de la Mer. O que la garde du Ciel est fidelle. Le fust, non ces ames tranquilles, asseurees, pures, & sainctes, sentit l'effort de la tormante. En fin pour argumant de la bonté de Dieu enuers nous, elles vindrent par sa permissiõ aborder au port de Marseille. N'ensuiuans toutefois l'exemple de S. Pierre, de S. Paul, des autres saincts Apostres, & disciples en ce, qu'ils alloient de ville en ville, & d'vne Prouince à vne autre, ains firent election de nôtre Prouẽce pour s'y habituer tout le tems de leur vie, l'ensemencer des celestes fruits de la pieté, conoissance, & veneration du vray
Dieu

Dieu, & l'affranchir des carnages, & pauuretez, dont les Animaux monſtrueux moleſtoient le pays. Par quel bon-heur diray-ie donques, que cela aduint, ſinon par vne particuliere faueur du Ciel, qui voulut que ce petit Eſquif, chargé de ces Ames ſi cheries du Tout-puiſſant, expulſé du port de Iudée, ietté en pleine mer, porté à trauers de tant de goulfes, & écueils tres-dangereux, friſé tant d'Iles, & de terres fermes, qu'ils rencontrerent ſans s'y arreter, vint fondre, & décharger ſa pretieuſe robe en nôtre Prouence, deſerte, & retirée comme en vn recoin du monde, où ſes ports ſemblent fuïr la terre. L'autre gloire, que les nôtres ont par deſſus celles là, n'eſt pas moindre; c'eſt, que Dieu les inſpirant ainſi, tant s'en faut, qu'ils ayent mal mené ces ſaints, qu'au contraire ils n'ont iamais deſiſté de les honorer, & ſeruir

tres-religieusemãt; où les Iuifs auoiét ia assommé saint Etienne à coups de pierre. Neron fit aprés mettre saint Pierre en Croix les pieds côntremont, decapiter saint Paul. En tous autres lieux les Apôtres, & disciples furét inhumainemant traittez; & mis à mort. Que diray-ie, de l'horrible, infame, & fanguinaire nation des Huns, lesquels ayant planté le siége deuát Colbigne (bien que c'ait eté assez loing de ces premiers siecles) feit passer au fil de l'espee onze mil vierges; dont sainte Vrsule étoit le chef, que les Lyons d'Afrique, les Tygres d'Hyrcanie, & tout ce qui est de plus cruel en l'vniuers eut épargné.

O Dieu otés du monde vne telle vermine.

CHAP.

CHAPITRE XXV.

Marseillois conuertis à la foy par sainte Magdaleine. Saint Lazare Euesque de Marseille. Magdaleine se retire en la solitude de la sainte Baume, où elle demeure l'espace de trente ans, & y meurt.

EN fin Magdaleine faisant plusieurs miracles, douce en ses leures d'vn parler, plus doux coulant que miel. Acquît prealablemant les Marseillois à nôtre Seigneur, & porté qu'elle eut la lumiere de la foy au reste de la Prouence, s'en retourna à Marseille, où elle laissa pour Euéque Lazare son frere. Et deslors aspirant à vne vie plus celeste, ne respirât autre sinõ cés sublimes intelligẽces, cerchant les solitudes, entre dans vne grotte tres-vaste, lieu cõme il est à croire ia preparé des Anges

pour loger cette saincte Dame. L'autre étoit si vuide du terrain, & du coulant des eaux, que rien de vegetable pour seruir de nourriture aux hommes, ou de viande à aucune espece d'animaux, ne s'y pouuoit éleuer: car l'air mémes n'y étoit pas épuré. Vn rocher tres-dur, & humide, l'encernát de tous côtez. Telle est la confiance des Chrestiens, resignans leurs volontez à celle de Dieu; telle est l'allegresse de leurs ames, qu'ils se priuent, & s'éloignent d'autant plus gayemant de tout secours humain; que pour plus certaine épreuue de leur foy, ils recerchent vn aise plus essentiel, & solide; & non en vain voiremant. Car au besoing ils apprenent d'esperer, & se prometttre d'auoir tousiours dequoy sustenter le corps, de la main liberale de celuy, qui donne vn si heureux accroissemánt aux lis des chams. Magda-

daleine donques demeura renfermee en cette grotte l'espace de trente ans cōtinuz seule, nuë, ny veuë de persone : Aussi n'estoit il permis d'en approcher. Les cayers des anciens nous attestent, qu'elle étoit eleuee en l'air par le ministere des Anges, & portee sept fois le iour dedans le Ciel, où ayāt pour tout alimant goûté les douceurs, & consolations celestes, elle étoit rapportee en son logis par eux mémes. Vn bon Chrestien aymant la vie solitaire, edifia vne petite loge sur les aduenues de l'antre : A mesure, que cette tres heureuse Dame étoit proche du iour, que le corps, & l'ame cerchēt à se resoudre en leurs principes, Dieu fit apparoir (à ce qu'on dit) vne lumiere à cet homme, affin, qu'il vit distinctemant, & clairemant l'office, que les Anges lui rendoient. Poussé d'vn ardant desir de sauoir la verité du

faict, comme vn homme, qui n'auoit iamais ouy rien de pareil, se met en prieres, & se recommandant à Dieu, s'achemine droit à la grotte. En méme tems, qu'il fut à vn ject de pierre pres de Magdaleine, il se sentit miraculeusemant retirer les membres d'effray, entr'ouurit le cœur d'apprehension, & ses espritz mémes perclus de langueur. A rebrosser chemin, & retourner en son buron, tout lui faisoit iour, & n'auoit rien qui le molestat, mais le point qu'il vouloit reprendre sa route tirant droit à l'antre, il sentoit la méme peine. Soudain cet homme tout diuin s'imagine, que quelque chose de celeste, & de surnaturel étoit la retiree, & en composant vn peu ses espritz. Ie t'adiure, dit il, par le Dieu viuant, soit que tu sois vne intelligence, ou vn homme pétry de ses mains, ou autre creature, qui habites

cette grotte, que par tes responces, & relation veritable de ton étre tu mettes mon ame à deliure de telles détresses. Ces paroles, trois fois réiterees, il ouyt vne voix, disant: Approche hardimant, à ce que tu saiches qui ie suis, & que tō esprit ait ce qu'il desire. Luy tout tremblottant s'en va d'vn pas inégal & inconstant, iusques au teitan de l'esplanade, qui est la bouche de l'antre, où il entendit ces courtes paroles. Te souuient il de Marie, cette insigne pecheresse, qui de ses larmes laua les pieds de son maistre? Me voicy elle mémes, qui ay vescu en ce lieu, que tu vois, l'espace de trent'ans reuolus, inconuë, & cachee à toute ame viuante. Puis, qu'il à pleu à Dieu m'anoncer par sa grace l'heure de mon départ de ce monde, va t'en de ce pas trouuer l'heureux Maximin, & dis luy de m'attandre seul en son Oratoire.

Di-

Dimanche prochain, où il me verra portee des mains des Anges. Elle prononça ces motz d'vne voix tres-claire, & tres-belle, sans que l'homme l'apperceut aucunemant; Il s'en retourne tout en courant, & vient annoncer à Maximin ce, qu'il auoit entandu. Maximin entre dés le point du iour en son Oratoire, où il trouua cette sainte Dame entouree d'vne compaignie d'Anges. A l'abord les éclairs lancez du Ciel de son beau visage l'etonerét, mais à vn instant elle l'ayant doucemant reünis, luy demanda, & receut de ses mains le precieux corps & sang de nôtre Seigneur Iesus Christ. Cela fait, cette belle Ame toute diuine s'enuola au Paradis, pour y iouyr du logis, que ses merites, comme fourriers du Ciel luy auoient ia marqué. Le corps respirant vne odeur incroyable resta gisant en terre, auquel Maximin ren-

dit les honeurs deuz à sa sepulture. Quant à Maximin, lequel dés son arriuee en Prouence étant institué Euesque de la ville d'Aix, enseigné, qu'il eut auec beaucoup de fruitz la doctrine de salut à ce peuple, assisté en ce saint ministere de la cooperation de l'aueugle nay, auquel nôtre Seigneur auoit restitué la veuë (car il estoit venu de compaignie auec eux) peu de tems aprés se reposa d'vn heureux sommeil.

CHAPITRE XXVI.

Sainte Marthe vient precher à Tarascon. Erreur populaire sur l'etymologie de Tarascon. Quelques hommes illustres de Prouence sommairemant recensés par l'Autheur. Excuse de l'Autheur.

SAinte Marthe ayant ia conuerty à la foy vne bone partie du peu-

peuple Prouençal, interpellee par des gens de bien, s'achemine à Tarascon. Cette cōtree là étoit lors infestee d'vn Dragon merueilleusemant grand, & horrible; lequel se tenant à couuert dedans la forest proche de là, guetoit si bien l'oree du Rône, que les passans par terre, ou par eau en étoient desertez. Marthe suyuie des habitans, n'eut pas si tôt mis le pied en la forest, qu'elle eut en rencontre cet animal, faisant encores gorge d'vn homme demy viuant; & l'amadoüant par ses prieres, l'arréte tout court, le meine en main attaché de sa ceinture; & tout de ce pas le liure au peuple, qui l'accueillant à coups de piques, le feit perir là sur le champ. Cet animal au langage du pays se nommoit Tarasque: d'ou la plus part des Modernes ont estimé, que la ville de Tarascon iadis autremant appellee, auoit tiré l'origine de

ce

ce nouueau nom. A quoy soubscrit encores pour le iourd'huy le cõsentemant des habitans. Ie suis quát à moy tout d'vn autre aduis. Car Strabo mõntre clairemant cela ne pouuoit subsister; veu qu'en la description de la terre, qu'il nous a laissé, il fait souuant mention de Tarascon. Or il n'y a que les nouices en l'histoire, qui ignorent que Strabo a composé ses liures de la Geographie assez long tems auant la mort de nôtre Seigneur. Ie dirois plutôt, que cet Animal n'ayant eté veu en cés contrees iusques alors, & par ainsi n'ayant point de nom, on lui imposa celui de la ville, où il fut deffait. Car on n'a gueres veu, que les villes changent leurs noms anciens. Que si cela est; ceux, qui les ont restaurees, aggrandies, & decorees de quelque chose de rare, & magnifique, en sont la cause: bié que cela ne leur reus-

cisse

cisse touiours à souhait;ainsi en prit-il à Neron,qui ne sceut onques faire appeller Neropolis la ville de Rome. Il n'est pas vray semblable,qu'vne ville assez celebre d'ailleurs, ait emprunté le nom d'vn animal si dangereux. Ces discours liez auec les eloges de Marseille me font faire retraite. I'en auray possible au goût de quelques vns parlé trop sommairemant: A l'égard des affaires,dont ie me sens surchargé,i'estime d'auoir excedé. D'vne chose, quand tout est dit,faisois-ie reste;à sauoir des persones illustres en sainteté de vie,& en doctrine, qui des ce tems là ont seruy d'ornemant à nôtre Prouence. Mais si quelqu'vn s'attand à mon labeur là dessus,certes il n'y perdra que son attante. Ce n'est de mon dessein de refaire le catalogue de cés hõmes releuez, que tout châcun peut trouuer dans Gennadius,saint Hierô-

mis, & autres. Par méme cas, mais pour differante raison, i'abstiens de traitter en particulier des qualitez, & merites des autres villes. Car bien qu'Arles, & Auignon ayét iadis eu tant d'honeur, & de gloire, qu'ils en sont encores recommandez; toutefois leurs gestes se trouuét si fort mi-partis auec ceux de Marseille, qu'il faudroit ou redire tout ce que nous auōs dit, ou bien faire en sorte, que ce que nous en dirons fut beaucoup inferieur à leur merite. I'ayme donc mieux m'en rapporter à l'estime d'vn iuge fauorable, que tracasser dauantage mon entendemant ia attedié par tant d'importunes redites.

CHAPITRE XXVII.

Mœurs des Prouençaux. Vne belle Ame logee en l'hōme est plus à priser, que toute autre qualité. Digreßion de l'Auteur sur cette matiere. De l'eloquence. Le Seigneur Pic de la Mirande.

APres auoir traitté iusques icy des belles qualitez de nôtre pays; les humeurs,&les mœurs de noz Prouençaux meritent à leur rang d'étre mises sur le tapis. La briefueté, & le temperamãt, que ie porteray en les épluchãt, les exemtera, s'il me semble, de toute enuie. La plus eminante, & supreme qualité essentielle,& particulieremant souhaitable aux hommes, consiste à posseder vne belle Ame. Bien que le naître en vne fortune, & conditiõ tres releuee paroisse à la veüe des Ambitieux quelque chose de magnifique, on ne void pourtãt reluire en cela aucune gloire propre, ou particuliere: car le comble en reuient tout à celuy seul, lequel par ses actiõs honorables à acquis la noblesse à sa race, & les richesses à sa maison. Ie ne veux pas dire, que la noblesse ne soit vne qualité tresbelle, & tres-agreable entre les hommes. Laquelle anime les bons à la

ver-

vertu, & sert de glace aux méchans, pour y mirer la turpitude de leurs mefaits;mais l'ō en doit tout l'honeur aux progeniteurs. Quant à vne belle Ame, nous ne pouuons dire la tenir d'autre,sinon de Dieu souuerain,& apres de ceux,qui nous donent la naissance: les bons precepteurs y participent pour quelque carat; & la meilleure partie est de nous mémes. Son excellance donques est le plus grand, & supreme bien, comme i'ay dit, des biens vrayemāt essentiels à l'homme. Elle ne se doit neantmoins mesurer à l'aune d'vn, qui n'a en la téte, que les vieilles bribes de Grammaire, qui fait deüemant ergotiser à la mode des tétus Logiciens; qui est tout confit, & pourry és reigles de Rhetorique.Rien ne peut étre de plus lâche, inutile, & grossier, qu'vn homme comme cela. I'entans la beauté d'vne Ame, celle, qui consiste en la conoissauce de tou-

tes choses en leur étre, & perfection. Celle qui en paix, ou en guerre ne laisse iamais son homme déprouueu d'vn bon & prudant conseil. C'est en fin celle, dont quiconque se trouue orné se peut dire vrayemãt armé à crû, cõtre le mépris, les offances, & la honte, qui contre son gré ne saroient auoir aucune prinse sur lui. Vne belle Ame se mõtre touiours superieure aux choses d'icy bas. Son habilité, sa force, & sa tolerance sont telles, que cõme l'on dit par commun prouerbe, elle est capable de mettre aux ceps la fortune mémes. L'eloquence voiremant est vne autre partie tresexcellante, magnifique, inuentiue; mais auec tout celà, elle est quasi infructueuse, & si elle ne se rencontre en vn suiet proportioné, comme en vn esprit hardy, actif, tout de feu, pour debacquer à toute hurte contre les paroles, & les effets insolás, rien n'est de si froid, & insipide. Les

preceptes ne profitent rien pour l'acquerir, au iugemant de tant d'anciens orateurs treſdiſerts, parmy leſquels peu s'en trouue, qui ayent écrit des Reigles du bien dire; ſi eſt-ce, qu'ils auoient ſi heureuſemant attaint à la perfection de cet Art; qu'il eſt aiſé de iuger leur eloquence, n'auoir oncques eté puiſee des preceptes; mais bien les preceptes de l'eloquence mémés. Vn bon naturel y eſt requis, vn genie fauorable, & vne inclination libre, & portee d'elle mémes, c'eſt à dire, qui n'ait rien d'affetté, ni de contraint. La grande exercitation apres tout cela y peut beaucoup. L'imitation baille l'addreſſe aux eſprits mediocres. Quãt à ces grands cerueaux, n'aymans rien moins, qu'a pilloter ſur les autres, elle leur porte plus d'incommodité, que du ſoulagemant; Et comme ils cuidẽt s'y eſtre ia deüemant accrochez, l'auteur inuité, leur propre ſtile, & les le-

tres mémes leur viennent à contrecœur; d'autant qu'en adioûtant leurs conceptions,& leur genie contrainct, & accroché aux libres inuentions des Anciẽs,pour les enduire, & pallier aucunemant, ne sauent neantmoins arriuer à leur naïfueté; nõ plus que la peinture n'approche iamais de tout point le teint, ou les traitz du corps naturel. Tant s'en faut, qu'on puisse deuenir eloquent par la lõgue obseruance des preceptes, qu'à l'opposite, i'oserois assurer,qu'ils ne seruent qu'à cõfondre,& embarasser les plus beaux espritz. Nous auons pourtant de tout telles petites reigles plus, qu'ils nous en faut: chacun se méle d'en forger, mais pour tout cela aucun n'en produit gueres de grãds effetz. Ha pointilleux, vains, & babillards sophistes que vous estes. Sauoir mon si par la multiplicité des preceptes, que vous me baillez pour me dégourdir à la dã-

ce,vo⁹ m'acquerrez en dix ans entiers l'addreſſe, & la force de tout le corps à bien courir, qu'auec l'exercitation d'vn mois ie n'en aye d'auantage? Voyez, où l'ambition d'écrire a porté les hommes. Ne m'eſt il pas depuis peu venu en main, vn certain liure de la ſciēce, & addreſſe à manier toute ſorte d'armes. O Dieu, ſi vous permettez iamais, qu'vn ennemy entreprene ſur ma vie, ie vous ſupplie me mettre en téte vn homme, qui ait employé ſes ieunes ans à ſe façonner ſur le modelle des liures cōme cela. La bone grace, & l'habileté naiſſent auec l'homme mémes. L'vſage, & l'exercice lui baillent l'accroiſſemant, pour le rendre bien diſert. La conoiſſance vniuerſelle des choſes lui forme par apres cette parfaite eloquēce. Rien n'eſt de ſi efficace, que l'ornemant naïf, & ſous les affections d'autrui aucun ne deuiēdra iamais perſuaſif, cōme il faut. Le fard

emprunté blanchira voiremát le cuir pour vn iour, mais le l'endemain il cōuiédra recourir à l'écuelle de la ceruse, ou du sublimé. Cependant le teint naturel n'amande pas, ains se ternit, & empire de iour à iour. Par ce point là, nous iugerons comme au niueau, la differance, qu'il y à de ce, qui se produit naifuemant, & sans artifice, à ce qui se tire sur le modelle ou imitation d'autruy. Si mon opinion peut crediter vne chose; i'en diray vne voiremát admirable, mais tres-veritable. I'ay autrefois manié des liures d'amour, écritz en vulgaire Espaignol, ne portás au frontispice le nom de l'Auteur, lequel comme l'on peut voir, n'étoit autremát versé en diuerses sciences, mais hors de là, ils étoient si disertz, sentantieux, inuentifs, pathetiques, qu'il ne me souuient d'auoir oncques rien leu de si nersuasif. Ie meure si Ciceron fut iamais tel; quoy, qu'en sa diction il se

ſoit plus ſouuant metamorphoſé, que les faces de Prothé ; & que d'ailleurs, i'oſaſſe tenir contre lui, & condamner Milon d'auoir auec vne troupe d'eſclaues indignemant attanté ſur la vie de Claudius, gentil-homme fort qualifié. Quant à l'auteur de ces amours, il flatte ſi bien le ſuiet de ſa recerche, il fonde ſi gentimant ſes offances pour le mouuoir à pitié, il releue ſi effrontemant ſon merite, & rauálle l'ingratitude de ſa Dame, qu'il ne faut s'eſtoner, ſi les femmes, naturellemant tres-ruſees, ſe laiſſent piper à tels appaſtz, puis que l'eloquence de Ciceron, qui ne ſurpaſſa iamais celle là, en à peu faire tant accroire à vn Empereur ſi grand, comme étoit Iules Ceſar. Que s'il s'en trouue d'aucuns tant redeuables à la nature, qu'ils ne ſe laiſſent enferrer au hameçon des voluptez, pour grãdes qu'elles ſoient, nous les voyõs ordinairemant enleuez en la fleur de

leur age, miserablemant fauchez rez pied, rez terre, cueuillis, comme vn fruit primerain, qu'vne ambitieuse sollicitude contrepointant la nature fait pousser en maturité deuãt le tems. Parmy les hõmes de nôtre siecle l'infortuné seigneur Pic, Prince de la Mirande en a eté tesmoin tres-signalé. L'excellance de son entandemant admirable étoit bastante de cõciter tant de ialousie, à Appollon, aux Muses, à Minerue, que ces trois à l'enuy semblent auoir conspiré, pour auancer ses iours.

Chapitre XXVIII.

Suitte de la digression. Cõtre les mœurs des Courtisans. Sciances qui n'acquirent à leurs possesseurs des honeurs, des facultez, ou du repos d'esprit, sont toutes vaines.

IE sais bien que plusieurs, cõme sont les Iurisconsultes, & les Medecins,

 ont

ont au moyen des letres acquis des grandes facultez. Bien que les Medecins(s'ils n'ont tout à fait perdu la hõte)ne se doiuẽt ainsi abandoner à tout prix,& se rendre si mercenaires,cõme ils font. Quãt aux Iurisconsultes pour l'ordinaire mieux entandus au droit particulier,qu'au droit cõmũ, ce n'est pas de merueille,s'ils accumulent tant de richesses.Les Mathematiciens attachez à la varieté de leurs lignes, ont touiours plus de loisir de prendre les mesures de leur indigãce, que de l'or & l'argent, qu'ils saroient encoffrer. Au rebours du iugemant, qu'Albinus faisoiẽt des Scipions, vous appellerez ces gẽs là plus robustes, que fortunez: Et pourquoi non?puis,qu'a l'exemple d'Athlas des épaules ils soûtienẽt le firmamant.S. Pol ne passa iamais le troisiéme Ciel,& ceux cy se guindent iusques au huictiéme. Ce n'est pas donc vn cas nouueau, si leur famille crie par

fois à la façon, veu qu'ils font des voyages si longs. Neantmoins tout leur est vray-semblable, veritable ie ne l'oserois dire, sans scrupule de consciēce. Ces autres Astrologues ont eu beaucoup moins de grace, forgeans vn ciel cristalin, i'eusse mieux aymé dire diamantin, affin de le faire plus solide, & plus riche. O Dieu souuerain! que vous auez heureusemant melangé la varieté des esprits auec celle de voz œuures. Nôtre genie nous va poussant auec tant de vehemāce à ce, que vous nous auez mieux proportionez, que nous laissons plutôt pericliter noz fortunes, reputatiō, facultez, & sāté, qu'éluder, ou frustrer en rien nôtre inclination naturelle. Les Mathematiciēs, & toute telle autre race de gens s'accommodent moins à l'ignorance du vulgaire: quoy qu'ils s'estimēt étre biē aiguz, & clairuoyans; ils sont toutefois ordinairemāt si vilipēdez, que si l'ap-

paráce d'vn peu d'honeur particulier ne les alloit amadoüant, & ne rendoit souples leurs ames si reueches, vn repantir eternel seroit la suite, & le prix de leurs suëurs, car bien, qu'ils n'entreprennent rien sans vn conseil tenant plus subtil, que du prudát, ce nonobstant ils ne veulent iamais démordre de leurs fantasies, & se courans du manteau de la vertu, feignēt de reietter tout ce, qui leur peut faire obstacle. Et de vray, c'est genereusemāt fait à eux. Toutefois vne certaine engeáce de courtisans les admire, & vá discourant sur ce que ces grans étudiás peuuent tant faire en leur priué, & commant ils ne s'honteyēt quelquefois de leur longue, & vile solitude. Ils les prenent voiremant bien, mais que ces Astrologues les admirent de mémes, & faisás à beau ieu beau retour, qu'ils les interrogēt pourquoy c'est, qu'ils sont si soigneux de cacher les oreilles, qui

auan-

auancent si fort hors de la téte à ces gransasnes de cour, & pas moins ils font parade des leurs encores plus lõgues. Pourquoi (étans commandez) ils sont si prompts à torcher auec la langue le cul de leurs dames, à quoi le panicault comme le plus cõuenable feroit vn meilleur effet. Pourquoi de gayeté de cœur, ils se contraignent d'agreer par signes les gestes, & sottes cõtenances des gens fols, le plus souuãt, à vintquatre caratz. Et lors mémes, que le parler leur est interdit, cõmant est qu'il conuient d'vn sous-rire des yeux, & de la bouche? Pourquoi c'est, qu'aprés auoir fait tous leurs efforts, encores cerchent-ils les moyens d'engager leur foy à vne infame seruitude? Pourquoi auec tant de noms de Monsieur, & de Maîtres, ils lassent la patiance de tant de persones libres? Commant sans ceremonie, ains auec tant de gentile addresse, d'humbles bai-

baiſemains, & de belles reuerances à l'étree méme du logis, ils croiſent autant de fois leur genereux genoüil cō-il y à des grains de ſablon agitez des Zephirs. Mais quel ordre y ſariez vous mettre? la corruption du ſiecle ſurpaſſe de bien loin la patiance de ce taire, & la force de parler. Heureux dōques noz Prouençaux, que pour le plaiſir des champs, & de l'agriculture abhorrent autant l'idolatrer ainſi les hōmes, que le valeureux chagrin de ces ſciātifiques. Rien n'eſt de moins vtile, ni de plus vain, que les lettres, quant elles n'acquierent à leurs ſectateurs des honeurs, des cōmoditez, de ſanté, ou de repos d'eſprit, pendant qu'il eſt pelerin en ce monde. C'eſt choſe s'il me ſemble aſſés confeſſee d'vn châcun, que les ſciāces ne ſeruent de rien pour meriter le ciel. La pureté de vie, la charité, la foy, que les lettres demoliſſent bien ſouuant ſont les vrayes eſchelles pour y monter.

CHAPITRE XXIX.

Des mœurs, exercices, & qualitez des Prouençaux. De la valeur des anciens Prouençaux.

LEs commoditez, la santé, l'aise, & le repos tres agreables sont les fruits, que les nôtres recueillent de la vie champétre. La belle reputation, qu'ils ont àla guerre n'est moins à priser: car les gens du monde mieux duits à ce métier, sont les habitãs des châps. Et si de cette condition il s'en trouue par tout des robustes, à tolerer les fatigues, & la charge du soldat, porter valeureusemant sa vie à toute sorte d'occasions, & ne faire point de cas des dãgers, & hasards, les nôtres sur tous ont naturellemant cés qualitez, regorgeãs en tous biens. Ils sont si passionez de la Chasse, qu'ores à pied, ores à cheual ils grauissent les plus âpres rochers, sau-

fautent à corps perdu les plus larges fosſez, & trauerſent à nage les profondes riuieres, & étans; ou montez, & collez ſur des bons cheuaux, les gayent ſans difficulté. Ces points baillét l'adreſſe, le courage, & les forces à ceux de nôtre nation. Car à courre, à ſauter, ietter la pierre, luitter, aucune ne peut rauir le prix à la nôtre. Ornez de ces belles parties, dégourdis qu'ils ſoient tant ſoit peu au fait de la guerre, en bref ils reüſciſſent bons ſoldats. Leur fidelité en paix, & en guerre a eté fort recõmandee des anciẽs, & n'eſt deſlors en rien décheute; d'autant, que vous n'en ſariez nommer vn traiſtre. Les deſerteurs du party, qu'ils ont vne fois épouſé, sõt fort clair-ſemez, moins trouuerez vous des eſpions. Ils ſont ſi prõts, & ialoux d'obſeruer les promeſſes, & la foy iuree à leurs Princes, qu'ils ne veulent auſſi étre deceus en la leur. Pour des gueteurs de pas, qui pillent, & infeſtent ordinairemãt les autres Prouinces, ils ſont

fort peu frequẽts en la nôtre:& ne voyõs gueres de leurs corps perchez par les gibets. On a obſerué, que la pluſpart de ceux, qui ont eté apprehendez étoient étrangers de natiõ; & ſi quelcun du païs s'alloit par malheur r'allier, pour voler auec eux, leur plus grand mechef étoit d'auoir deualiſé les paſſans, oté leur argent, leur laiſſans bien ſouuant dequoy faire leur dépance en chemin. Donques le sôl natal de ce pays a iadis produit, & éleué des hommes, qui ont eu le courarage de couper le pas aux troupes d'Annibal,& lui bailler l'eſtrete en méme tẽs, que Scipion Conſul de Rome auec ſon armee auoit pris la fuite. Cet exploit eſt d'autant plus digne de memoire, qu'on peut ſe repreſanter la terreur, que les armes d'Annibal portoient en ce tems là, ayant le bruit,d'étre le plus caut, hardy, & ſanglant ennemy,qui fut iamais; fortifié d'vne groſſe armee,triomphante,& cruellemant animee. Celui là en iugera

encores mieux,qui se ramenteura,comme tout vaincu, qu'il étoit,fugitif de sa patrie,vagabond, & errãt par le monde, tint neantmoins sous la seule grandeur de son nom les Romains en telle haleine, que preuoyans qu'ils ne seroient iamais quittes à bon marché d'vn tel ennemy,ia aggraué de vieillesse, ils entreprindrent de le faire perir,comme ils firent,par vne insigne méchanceté.Et toy Q. Flaccus ministre d'vne telle perfidie, ie ne sais voiremant, si tu t'étois persuadé, qu'vne trahisõ te peut tenir lieu d'vn signalé seruice à ta Patrie; Mais tu fis tãt par tes iournees, & tes desseins pernicieux, que la vie d'Anibal n'acquit iamais tant de bruit parmy les hommes de l'effusion du sang de tant de citoyens Romains, comme sa fin obscure au commancemant, fit voir aux iours de la posterité l'horrible effroy, que l'Empire Romain auoit eu de ses armes. Or pour couper court, il ne se peut quasi dire, si

les cruelles nations des Cymbres, Theutons, & Ambrons porterent moins de terreur à Rome, que les troupes d'Annibal. Ceux cy auoient ia deffait en bataille rangee tant de braues capitaines, cóme vn Carbo, vn Syllanus, vn Cepion, occis le Consul Manlius, & à peu de là Aurelius Scaurus auec vne troupe innumerable de gens de marque, rompu tát de puissantes armees, & au bout auoient en tant de rencontres ébranlé la majesté de l'Empire Romain, où noz Maieurs assistez de C. Marius, chargerét ces Barbares pres de la ville d'Aix, & là les taillerent en pieces.

CHAPITRE XXX.

Mommolus, Hugon d'Arles, & autres illustres personages Prouençaux. Entree de l'Empereur Charles cinquiéme en Prouence. Deffaite des troupes de l'Empereur. Retraitte de l'Empereur.

CE ne seroit pas vn grád chef d'œuure; de mettre icy sur les rangs les

belles proüesses de ce grād Mommolus, bien qu'en merite il ait égalé celuy des anciens Empereurs, que vous sariez alleguer. Il fut si moderé en ses actions, si iuste, si prudent, sa resolution, & son courage si genereux, qu'auec vne poignee de Prouençaux il donna la chasse à des Rois trespuissās, & à leurs armees. Ie passe en méme silance Hugon d'Arles, lequel par sa valeur, & sagesse s'acquit le nom de grand, & auant que mourir trāsfera à son fils la superintādance de l'Empire Romain, par luy lōg tems administree. Telle matiere voiremāt n'est pour tout traittable, ou il cōuient s'en acquiter selon son merite. Or pour en parler à l'equipollant, tant s'en faut, qu'vn liure entrepris sur autre sujet le peut contenir, & que l'auteur ia dépourueu de loisir, hargneux, & chagrin s'y voulut appliquer, qu'à peine vn grand, & particulier volume pourroit il suffire. Mais saroit on rien denier à la vertu? Mes propres affai-

res n'ont encores eu tāt de pouuoir, que de m'egarder de vous appeller au moins par voz noms Heros tres-illustres, comblez d'honeur, & de gloire en toute sorte de vertus, Honoré, Felix, Acharisle, Laurens, Focas, Romain, Leonee, Pierre. Ie me vois ia offusqué de la multitude, si ie ne retire les voiles, & ne me mets en veüe du port. Donques ie retourne tout tremoussant à nôtre siecle; craignant, qu'en la recerche de ces grans personages, trop de mer ne me reste à singler, auant que de pouuoir surgir à la riue; cóme il en prend à ceux, que l'orage a vne fois enleué. Acheuōs. Les belles troupes de l'Empereur Charles V. si biē étrillees par noz Prouençaux ne fourniront elles pas d'assés amples, riches, & magnifiques preuues du haut courage de nôtre natiō? Il n'est que trop notoire, que l'armee de l'Empereur pillant tout ce qui lui venoit en rencontre, & mettant le feu tout par tout, fut prealablemāt acculee par la seu-
le

le valeur des gens du pays;& qu'apres auoir perdu vn bõ nõbre de gens de pied & de cheual, vne peſtilente diſſenterie la mit en telles detreſſes, qu'elle fut cõtrainte de regagner promptemãt les galeres. L'empereur entra en Prouẽce auec cinquante mil hommes, & à peine en ſortit il auec vingt mil. Le Roy François pour lors regnant, n'obmit vn ſeul point de ſa prudãce, comme Prince, qu'il étoit doué de rares vertus, & verſé en la varieté de l'hiſtoire. Ie ne ſais de vray, quels ſiecles pourrõt iamais r'allier en vn Prince ſeul tant de pieté, de iuſtice, d'integrité de mœurs, de magnamité, & toutes ſi ſublimes, cõme elles ſe trouuoient en luy. La nonchalance des Chefs étoit la cauſe du piteux état de noz affaires. Qui ne ſe fut laiſſé piper aux artifices des flateurs? Qui eſt celui ſi huppé, que ces intelligens eſclaues de cour n'euſſent fait méprendre! les nôtres, au partir de là, n'eurent les cœurs ſi ſtoïques, pour ne ſe remuer en

ce point, voyãs piller leurs facultez, bruler leurs granges, mettre à mort ce qu'ils auoient de plus cher. Tous sans exceptiõ prenent les armes, & cõmançans de s'acharner, lauent la roüille, que leur fer auoit pieça cõtracté à force de chommer au râtelier, dedans le sang de l'ennemy. La fortune œillada si fauorablemãt leurs courages, animez d'vne iuste douleur, qu'vne petite poignee de païsans armez à la legere, tailla maintefois en pieces des compagnies toutes entieres, & bien en conche. L'empereur par troublé de la resolution des nôtres, piqué des pertes si frequãtes des siés, & outre ce l'infectiõ de la maladie régregeãt de iour à iour, cõsulte de sauuer le residu de son armee; tẽpétant, & grondant de ce voir décheu de son attãte, du côté mémes, qu'il craignoit le moins. Il commande de leuer le cry du trousse-bagage, & fait marcher ses troupes en rãg. A l'heure, les païsans se ruant à corps perdu sur eux, chargent

ores

ores les coureurs, ores s'étans par des petits détroits emparé des passages, donnent sur la queuë, ores voyás fondre sur eux le gros des ennemis, ils grauissent habilemant les lieux plus âpres, & montueux, & des crétes des rochers faisoiét rouler en bas des gros cartiers de pierre, lesquels cheás ez fódrieres, & barricaues, par où ils passoient, du hurt, qu'ils donnoient contre les cailloux éparpillez au chemin, faisoient reiallir les bris contre les ennemis; de sorte, qu'ils se sentoient doublemant offancez. Ces poures gens tomboiét par cy, par là, sans faire aucune deffance. La condition de ceux, qui demeuroiét couchez sur le champ, tous froissez, & écrasez, destituez de toute aide, & secours humain étoit beaucoup plus lamantable, que celle des mourans. Le courage, & l'espoir croissoit aux nôtres cótre eux, à mesure qu'ils voyoient leur rester encores quelques coutaux de mauuaise auenuë: Et ce qui glaçoit

le cœur aux ennemis, étoit l'apprehēsiō de se voir accrauâtez là sur la place. Voila sur ces entre-faites arriuer l'Edit du Roy, nous inhibant de les poursuyure plus outre. l'estime, que ce fut de peur, que le desespoir ne portât en fin l'Empereur à cōbattre. Nos gens obeïrent, mais vous pouuez vous imaginer de quel courage; Car a méme, que les gentilshōmes, redoutans la confiscation de leurs biens, se furent debandez, la populace, qui n'a point d'yeux pour se voir cōduire, quitte la besoigne à demy faite. L'Empereur ne porta pas plus ameremāt l'infortune, qui lui demolit tous ses dessains, par vn si sinistre accidāt, comme les nôtres de sentir en vn momant leurs affaires ruïnez, qui commançoiēt à reüssir selon leur souhair, & voir rōpre le cours de leur bon-heur, par des Editz si cōtraires à leurs volōtez. Le plus grād mal, que ie voye arriuer par la tolerance des hōmes est, que où les Princes meuz,

pour le plus, d'vne cholere d'enfant, ou d'vne pure bizarrie étriuent, & entrent en guerre les vns cõtre les autres. Le poure peuple, qui n'en peut mais, est contraint d'exposer sa vie, & s'engager le premier aux dangers, & aux malheurs, qui en arriuent.

CHAPITRE XXXI.

Iournee de Cerisoles. Don de la Memoire.

CEs gestes belliqueux ont tellemant animé nôtre Nation, que comme les autres abhorrent d'oüir parler de guerre en leur patrie, les nôtres des lors ne desirét rien tant, que de l'auoir pour hôtesse. C'est pourquoi voyans, qu'elle auoit pris fin chez eux, ils la sont allez cercher sur les Estrangers, & ont laissé des grandes marques de leur valeur en terre, & en mer, vers l'Angleterre, & l'Escosse. A quoy sert il, de coucher au lõg commãt iusques auiourd'huy, ils se sont gerez en Piémõt, veu qu'il n'y à, que les

igno

ignorans de ce qui se fait par le monde, qui n'en ayent entandu le bruit. Car ie n'é sache pas vn, qui ne defere l'honeur de la victoire rapportee ces dernieres annees, à la iournee de Cerisolles, aux nôtres soûtenans les premiers, & les seconds rangs. Que si la valeur, non le nôbre des combatâs, doit étre la iuste mesure des victoires, i'estime, que la reputation de celle-là ne cedera à piece des anciens. Il y auoit du côté des Aduersaires douze mil Lansquenetz, six mil Espaignols d'élite, & huit cés Maîtres. Notre armee étoit composee de treze mil hommes de pié, & six cés cheuaux. Il est croyable, qu'il y faisoit bié chaud pour les vns, & les autres, puis, qu'en moins d'vn'heure tout l'affaire fut vuidé. Les Allemans trouuez en la mélee étoyent gés choisis, & courageux. Entre lesquels furent reconeuz plusieurs gentilshômes parlâs tres-bien latin, couuerts au reste le plus richemant, qu'on eut sçeu voir.
Vous

Vous les eussiez pris pour de gẽs de cheual armés de toutes pieces. Voyans noz gens en si petit nõbre, ils estimarent de les auoir ia frippez. On entẽdoit de part & d'autre, des cris si horribles, faisans signe de venir à la charge, qu'il leur sembloit de ne deuoir iamais pl9 auoir autre tems pour cõbatre. L'Ennemy n'oublia rien pour bien faire, ny les nôtres pour vaincre. D'abordee nôtre premier bataillõ faisoit mine de branler, mais tout à l'heure, il se r'encouragea, & en redoublant sa pointe accula tout ce, qu'il eut en téte. L'estrette porta bien plus loin. Car de dix huit mil hõmes de pié, qu'ils estoient, à peine six cens se sauuerent ils à la fuitte. Sept cens des nôtres tout au plus, & parmy eux quelques gentilshõmes qualifiez demeurerent sur la place. Ha que la condition des viuans est deplorable: qui ne sauent longuemãt durer en la possession des biens excellans, que la beneficence du ciel leur influë,

sa is

sans l'interrompre d'vne longue traînee de pouretez. Dieu nous à baille le dô de la memoire; Dô certes qui nous oblige infinimant, au moyen duquel le souuenir des plaisirs passez recree, & contante souuant noz espritz, les amadoüant, côme par des nouueaux allechemás; mais, qui égratigne aussi beaucoup plus sensiblemant les vlceres de noz vieux maux. Car tout ainsi, qu'ez corps mal habituez les mauuaiseshumeurs augmâtent d'autant mieux, que vous les cuidez remplir de bons alimans. De méme vn'ame ia adueillee, se sent plus pressee à mesure; que vous luy allés rememorant à toute heure le suiet de ses ennuis. Et le pis est, que si vous prenez resolution de mettre vne chose en oubli, il la conuient tout prealablemant grauer en la memoire. Mais pour ne pointer icy l'enuie contre la nature, reconoissant l'obstinee lacheté des hommes, maintefois suiuie d'vne pure ambitiô, y aiant des persones ainsi

faites, qu'elles pleurent à volôté, & pour plaisir, comme font les femmes sur tout, & d'autres, qui pour rien du monde ne saroient s'affliger. Ie n'ay quant à moy tant de regret de sentir mon ame vlceree du souuenir de cette bataille de Cerisolles, comme les aduis receuz des Manes à feu mon Oncle, qui y mourut honorablement, m'ont allegé.

CHAPITRE XXXII.

Conclusion de l'Oeure.

VOyla, ma chere Prouence, ce que mon ieune age, & incommodité de mes affaires m'ont permis de contribuer à ta gloire. Peu s'en est fallu, que nõ la conduitte de ma plume, mais la contemplation de tes merueilles, ne m'ait offusqué. L'excellance, & la grandeur de tes merites prises en bloc, & en tache, s'augmante tellemant tout à coup quãd i'y pense, que ie n'en ay osé exaggerer, que les moindres parcelles. Aussi ay ie estimé de deuoir cela à ma deffiance. Ma

narratiõ pour ce regard a eté toute nuë, & tres-simple, à ce qu'en icelle, comme dans vn clair miroir, les autres prouinces du Monde iugent de leur portee. Ie ne doute pas d'y auoir obmis beaucoup de choses dignes d'etre dittes. Car en écriuant de cés matieres ie me suis trouué hors du pays. Par ainsi ne les voyant, qu'en imagination, & comme à trauers de la môtre à guise d'ũ passant, ie n'ay peu coucher sur le papier, que celles que ma memoire auoit pieça retenues, non toutefois cy deuant obseruees pour vn tel dessein. Vn autre passible, meu de pareille affection, ioüissant d'vn meilleur loisir, que le mien, suppleera, nõ au deffaut de ma volonté, mais de mon bonheur. Si en cecy i'ay fait vn chef d'œuure, ou non, i'en demeure au iugemant du Lecteur, qui ne peut faillir de loüer, ou d'excuser mon labeur, tel qu'il est, s'il fait tant soit peu d'état d'aimer sa Patrie.

Fin du Troisiesme de la Prouence de Pierre de Quiqueran de Beaujeu, Euesque de Senés, Gentil homme d'Arles